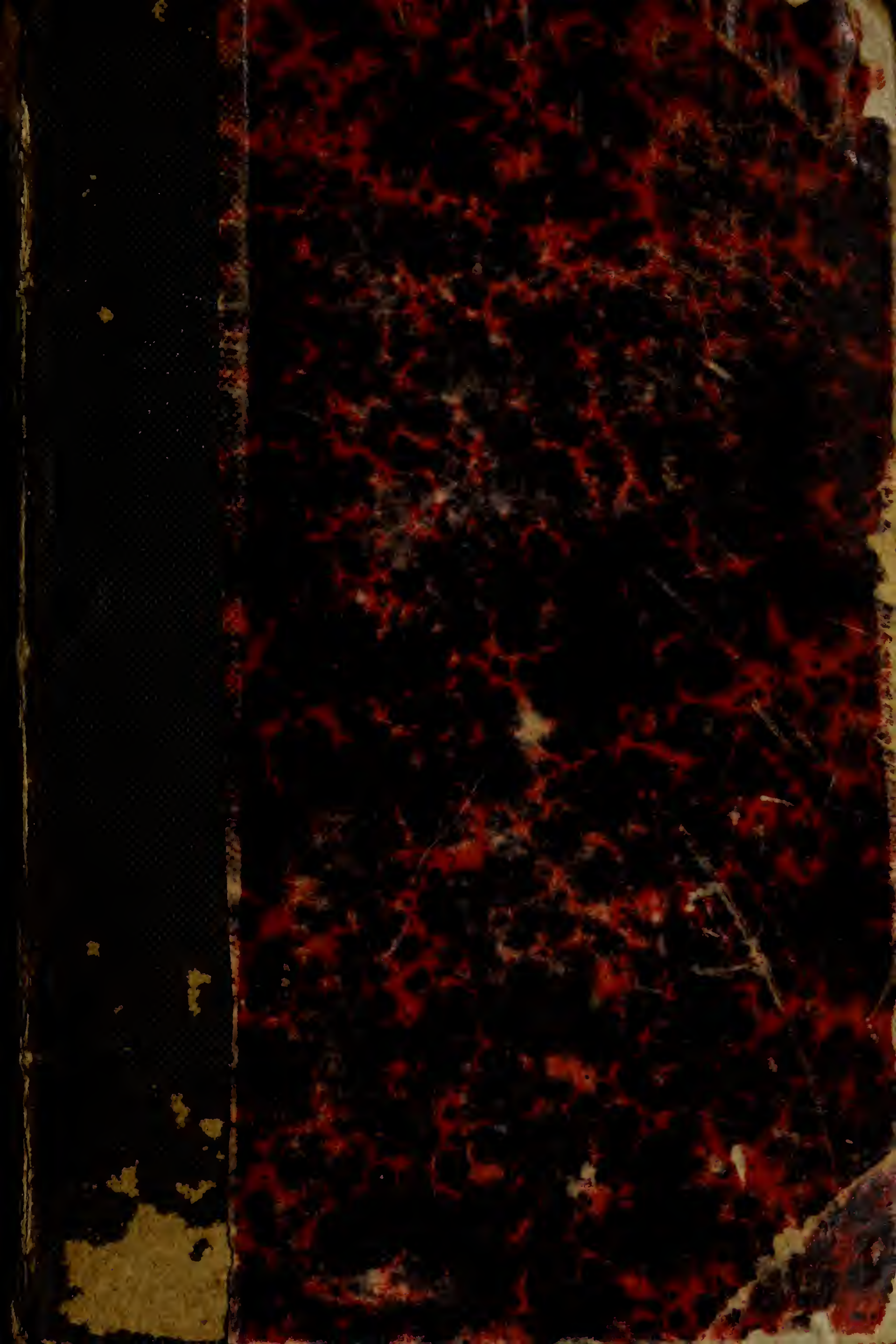



LEGATORIA
FRANCHI F.
Via Melchior Gioja, 4
TORINO

IGNORANCES ET CURIOSITÉS

LITTÉRAIRES-HISTORIQUES

FINESSES DE LA LANGUE,
GALLICISMES, IDIOTISMES, BONS MOTS, CLEF DES FAITS OU MOTS HISTORIQUES
QUI SONT ENTRÉS DANS LA LANGUE,
ET L'ONT ENRICHIE D'EXPRESSIONS PITTORESQUES,
D'ALLUSIONS PIQUANTES, DE LOCUTIONS PROVERBIALES.

IGNORANCES ET CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES

LIVRE DE LECTURE A L'USAGE DES ÉCOLES

PAR

JEAN JOSEPH GARNIER

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE,
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SPÉCIALE DE COMMERCE DE TURIN,
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE PARIS

NOUVELLE ÉDITION

TURIN
ROUX ET FAVALE
1879.

(212)

A MESSIEURS LES PROFESSEURS

DE

LANGUE FRANÇAISE

> Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, et bientôt il s'y appliquera malgré vous.
>
> J.-J. Rousseau.

Sommaire. — La supériorité de la langue française admise par Massimo d'Azeglio, Brunetto Latini, Baruffi. — Les choses les plus simples sont les moins connues. — Comme quoi ce livre est un complément à toutes les grammaires et à tous les traités de style et de littérature. — Chapelet d'allusions littéraires et historiques qui sont des mystères. — Les anthologies. — Cours de littérature au Corps Royal d'État-Major et à l'École de Guerre à Turin. — Ouvrages dans lesquels j'ai glané. — Le patriarche de Ferney. — Pureté des citations. — Moralité de l'enseignement. — Prière adressée à mes confrères les professeurs et aux institutrices. — Lettres de Victor Hugo et de M. V. Duruy, Ministre de l'instruction publique, à J.-J. Garnier.

Massimo d'Azeglio a dit : « La lingua francese mi « sembra il più perfetto istrumento inventato dagli uo« mini per comunicare fra loro ; questa lingua è la più « precisa, la meglio profilata, la più logica di quante ne « esistono. »

Déjà, le maître de Dante Alighieri, Brunetto Latini, disait :

« La parleure française est le plus dilectable et le « plus commun des langages. »

L'Abbé Baruffi, dans son discours d'inauguration des études à l'Université de Turin, a dit:

« La necessità di una lingua *universale* si fa urgente
« pel continuo progresso delle pubbliche comunicazioni.
« La lingua di Francia, che è la lingua della *diploma-*
« *zia*, del *commercio* e della *scienza*, pare riunire la
« preferenza di cui gode quasi già di fatto. »

Voici une *anthologie* tout-à-fait différente de celles qui ont été publiées jusqu'ici. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières de ce *livre de lecture* pour s'en convaincre. Ce ne sont plus de longs extraits en prose et en vers des ouvrages des écrivains français, faits avec plus ou moins de discernement, de bon goût et de sagacité, copiés presque toujours dans les quatre ou cinq bonnes anthologies que nous possédons depuis longtemps. Une paire de ciseaux et quelques heures de loisir suffisent, le plus souvent, pour les faire (1). Tou-

(1) « Nulla di più facile oggigiorno che diventare autore di libri scolastici. Eccoti, lettore mio caro, la ricetta che non falla. Una buona dose d'audacia, un paio di forbici, qualche oncia di gomma, una mezza serqua od una serqua intiera su per giù di scrittori che abbiano trattata la stessa materia. Taglia un mezzo foglio di qua, un quarto di là, una pagina dall'uno, un terzo dell'altro, impiastriccia ben bene i pezzi insieme, manda il tutto al tipografo, e sarà fatto il becco all'oca. Esce quindi il libro, si suona la tromba su pei giornali che l'annunziano *urbi et orbi* cioè alle *turbe degli orbi*, con elogi sperticati (scritti dall'autore o da qualche amico dell'autore, s'ei non è da tanto) che lo portano sino al terzo e quarto cielo, *et sic itur ad astra*, che si traduce: così si riempiono le tasche. Dopo i bezzi vengono gli onori, le croci, le commende, purchè si sappia vivere e lasciar vivere. Questo metodo, starei quasi quasi per dire, forma la regola generale. »

Cette note est extraite du journal scolaire *La Critica*. Nous aimons à croire que c'est là l'exception et non la règle générale; car nous connaissons bon nombre de livres d'école qui sont faits très consciencieusement.

tefois, je suis loin de vouloir m'appliquer ce vers d'Ovide qui sert d'épigraphe à l'*Esprit des lois* de Montesquieu :

Une fille née sans mère,

c'est-à-dire un livre sans modèle.

Les choses les plus simples, dit P. Larousse dans son beau livre les *Fleurs historiques* où j'ai herborisé, sont les moins connues, les études les plus nécessaires sont habituellement celles qu'on néglige.

En effet, il existe une quantité de grammaires, plusieurs traités de style, de composition, de littérature, de rhétorique, de synonimes, de locutions vicieuses, etc. ; mais je ne connais aucun précis qui, sous un petit volume, réunisse les ignorances et les finesses du langage, les dictons populaires, l'esprit d'autrui ou les citations qui interviennent dans la conversation et qui courent dans les livres, les idiotismes, les allusions, les similitudes et comparaisons, les mots historiques, les mystères de l'érudition, les types et personnages littéraires.

Je pense que mes collègues, les professeurs de langue et de littérature française, me sauront peut-être gré de ce travail, qui est un complément à toutes les grammaires et aux traités de style, de rhétorique et de littérature.

« Qui n'a éprouvé mille fois dans ses lectures, dit Larousse, le juste dépit de ne pas avoir un tel guide quand il se voit arrêté, au milieu du chemin, par un mot, une phrase, une allusion! À chaque instant, hier, aujourd'hui, tout-à-l'heure; dans le roman, dans les revues, dans les journaux, dans la conversation, on voit, on entend de ces allusions que l'on ne comprend pas, que souvent aussi on fait semblant de saisir, au risque

de prendre le Pirée (1) pour un homme. Il y a tout un chapelet d'allusions littéraires, mythologiques ou historiques qui sont des mystères obscurs même pour le rhétoricien tout parfumé des lauriers d'honneur. Quel beau livre on ferait des choses que nous ne savons pas, de ces ignorances qui ne laissent pas que de mortifier cruellement notre amour-propre et de contrarier vivement notre curiosité. Mais cette curiosité est légitime, et beaucoup d'honnêtes gens la partagent. Celui-là est déjà bien près de savoir, qui répond ingénument: *je ne sais pas!*

« On parcourt les ruines de Pompei, les galeries des tableaux; chaque jour on lit ou l'on cause; à pied, en voiture; à la maison, en voyage; en bonne santé, malade; triste ou gai. La causerie ou le livre! En quelque situation de corps ou d'esprit que ce soit, on feuillette un roman, un journal, une pièce de théâtre; à chaque page, se trouvent rappelés un fait que l'on ignore, une allusion que l'on ne comprend pas, un mot oublié; ce sont là autant de lacunes qui restent à combler dans notre désir de connaître, autant de brêches faites au plaisir que nous demandons à la lecture.

« Essayons donc de réunir, d'expliquer, de commenter les faits, les mots célèbres, les circonstances curieuses, les phrases originales que l'on trouve à chaque instant çà et là, cités ou rappelés dans la lecture ou la conversation. Recueillons une suite d'allusions qui soient le compagnon du livre et son commentaire obligé. »

En 1855, lors de l'expédition de la Crimée, S. E. le

(1) Nous nous trompons souvent, comme ce singe de la fable qui prenait le nom d'un port pour un nom d'homme et disait du Pirée: « il est un de mes amis. »

général Durando, ministre de la guerre, ordonna que des leçons de langue française fussent faites aux sous-officiers dans tous les régiments de l'armée.

Un cours supérieur de langue et de littérature française fut établi à l'École d'Application du Corps Royal d'État Major à Turin. S. E. le comte Henri Morozzo Della Rocca, premier aide-de-camp du Roi, commandant général de ce Corps, et le général baron Alexandre Righini di San Giorgio, directeur des études de cette école, me firent l'honneur de me charger de ce cours.

Messieurs les officiers de l'École d'Application étaient presque tous des anciens élèves de l'Académie militaire de Turin; partant, ils connaissaient assez bien la langue française; je dus leur faire un cours spécial sur les difficultés et les finesses de la langue française, sur les ignorances, les curiosités, les allusions littéraires et historiques.

Sur la proposition de M. le général Consalvo, commandant de l'École de Guerre, S. E. le Ministre de la guerre a bien voulu me charger de faire le même cours à Mrs. les Officiers du 3e cours de l'École de Guerre.

C'est ce cours que je livre aujourd'hui à la publicité. C'est une mine inépuisable d'érudition française. Rencontre-t-on dans le roman, au théâtre, dans la conversation, l'une de ces allusions qu'il n'est permis à personne de ne pas comprendre aujourd'hui..., que l'on consulte ce livre, et c'est le *Sésame ouvre-toi* des *Mille et une nuits* devant lequel s'écroulent, comme les murs de Jéricho, les barrières de l'ignorance. Puisse-t-il être lu et consulté avec un peu de cette bienveillante attention dont Messieurs les officiers l'ont suivi et le suivent.

Il peut être adopté par mes collègues, les professeurs de langue et de littérature française et les institutrices,

comme livre de lecture et anthologie dans les écoles et instituts techniques, les colléges, écoles et académies militaires et dans les institutions de demoiselles.

L'antiquité n'avait pas tort d'aimer les anthologies. Le choix des pensées, dit Montesquieu, est invention. Les anthologies ont l'avantage de présenter aux lecteurs curieux et pressés la fleur de chaque sujet en des citations bien choisies. Il paraît que le goût du public d'aujourd'hui s'accorde sur ce point avec celui des anciens. En effet, les anthologies faites avec intelligence, en d'autres termes, les bouquets de citations, car le mot peut exactement se traduire ainsi, font fortune. *Nihil sub sole novi*, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Il y a, sans doute, peu de mérite à ces sortes de compilations. Ce sont de ces travaux qui exigent plus de zèle que de talent et plus de patience que d'industrie. Mais c'est en cela même qu'ils sont dignes de quelque considération, quand ils atteignent leur but, puisqu'ils supposent à la fois du désintéressement et du courage.

Je me fais un devoir de reconnaître que tout mon mérite consiste à avoir recuelli sous un petit format plusieurs documents épars çà et là. Des centaines de volumes ont été feuilletés, lus en partie, pour composer ce recueil classique, dont le fond est riche et précieux. J'ai puisé les matériaux aux meilleures sources; je me suis inspiré des écrits de nos poëtes, historiens, philosophes, moralistes les plus estimés, et j'ai mis largement à contribution tous les livres qui traitent directement ou indirectement de mon sujet.

J'ai presque envie de dire, comme P. Larousse dans sa belle *Flore latine* où j'ai aussi herborisé : « Nous avons parcouru les sentiers battus par les écrivains fran-

çais, nous avons exploré en tout sens cet immense domaine, fouillant les halliers et les buissons aussi bien que les riches guérets et les champs de roses, la feuille légère qui n'a l'ambition de vivre que l'espace d'un matin, comme le livre qui est resté ou qui restera monument. »

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui par supplément servait....
> Il compilait, compilait, compilait.

Ces vers si plaisants de Voltaire sont restés pour jamais attachés au nom du compilateur. On les trouve dans le *Pauvre Diable*, un de ces redoutables badinages qui ne coûtaient rien à sa verve satirique, et qui défaisaient pour toujours une réputation. Voltaire les fit à l'adresse de l'abbé Trublet, chanoine de Saint-Malo, qui, dévoué aux systèmes littéraires de Fontenelle et de La Motte, eut le malheur d'appliquer à la *Henriade* ce vers de Boileau sur la *Pucelle:*

> Et ne sais pourquoi je baille en la lisant.

Voltaire, qui ne pardonnait point, l'immola dans le *Pauvre Diable.*

Cette charmante raillerie du patriarche de Ferney contre les écrivains dépourvus d'imagination ne doit pas rendre injuste envers ceux qui, sans avoir la prétention d'être autre chose qu'ils ne sont, se restreignent au rôle modeste de compilateurs; il ne faut pas méconnaître tout ce que ce genre de travail exige non-seulement de patientes recherches, mais de sagacité et d'esprit d'ordre.

J'ai donc compilé; j'ai puisé à pleines mains dans plusieurs livres, soit en les citant textuellement ou en les modifiant selon mes idées et mon cadre.

Comme je ne voudrais pas être plagiaire, même par

réminiscence, voilà le lecteur prévenu que je dépouille tout amour-propre mal entendu ; il ne sera donc pas surpris que je donne tout ce que j'ai reconnu de mieux sur le sujet que je traite.

Voilà mes larcins bien confessés. J'espère donc que quelque mauvais plaisant ne me comparera pas aux voleurs, qui, pour vendre impunément une vaisselle qu'ils ont volée, en ôtent les armoiries.

Les professeurs trouveront dans cet écrit, pour leurs élèves, la matière de devoirs instructifs et des notes explicatives qu'on cherche vainement dans les grammaires et dans les traités de style, de rhétorique et de littérature.

Je me flatte que ce travail pourra diminuer leurs fatigues en leur évitant une foule de recherches. Je pense aussi, en vue de l'instruction des élèves, qu'il servira à enrichir leur mémoire de connaissances très-variées, et qu'il contribuira par conséquent à leur bonheur en les habituant à réfléchir et à former leur jugement.

Boileau a dit : « il faut non-seulement montrer ses « ouvrages à beaucoup de gens avant de les faire im- « primer, mais, même après qu'ils sont imprimés, il faut « s'enquérir curieusement des critiques qu'on y fait. » J'ai suivi ce précepte.

De sages critiques de la part des professeurs et des institutrices seront toujours les bienvenues. Que leur bienveillance seconde mes efforts pour remplir dignement ma mission ! Ce serait un bonheur pour moi dans cette carrière pénible, mais attachante que j'ai embrassée et que je poursuis depuis longues années. À défaut de mérite, je puis alléguer un peu d'expérience ; trop peut-être, si j'en crois mes cheveux, parmi lesquels l'âge a semé la blanche pâquerette.

J'espère qu'on ne trouvera dans le choix que j'ai fait pour composer cette anthologie rien de contraire au bon goût littéraire. Un auteur qui se respecte, s'adressant à la jeunesse, ne doit jamais s'écarter de la réserve et des bienséances que lui impose son auditoire. Aussi ai-je exclu de mes citations toute pensée peu religieuse, peu morale; d'ailleurs, mon devoir, comme mes sentiments, me commandaient de ne rien admettre qui ne fût irréprochable.

Ainsi pour ce qui est de la sollicitude qui a dû présider au choix des passages cités, il ne s'y trouve pas un seul mot qui puisse déplaire à la mère de famille la plus scrupuleuse, qui puisse être réprouvé par la morale la plus sévère. J'ai même beaucoup osé sur ce point, puisqu'il m'a fallu porter, mais bien rarement, une main profane sur ce qui demeurerait inviolable partout ailleurs, et modifier quelquefois une expression mal sonnante pour quelques classes de lecteurs. Mes bouquets de citations sont donc parfaitement purs, mes jeunes lectrices pourront en savourer les parfums sans aucun danger ni pour leur esprit, ni pour leur cœur.

Maxima debetur puero reverentia.

(On doit le plus grand respect à l'enfance).

(Juvénal).

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

(Piron).

La femme sans pudeur est le pire des hommes.

(Pope).

Soit qu'un maître parle à ses élèves, soit qu'il écrive pour leur instruction, c'est une obligation pour lui de ne jamais faire entrer sciemment dans leur esprit une seule idée fausse; il n'est pas moins de son devoir de

faire naître ou d'entretenir dans leur âme des sentiments purs, nobles, élevés. Sans doute, on fait cas d'une personne instruite, mais c'est à la condition qu'elle prouvera en toute circonstance la fermeté de ses principes et la droiture de son cœur. Apprendre les sciences et les lettres n'est qu'une partie de la tâche des professeurs ; la plus importante est de former des femmes vertueuses, des hommes et des citoyens; l'exemple de leur vie entière est, sous ce rapport, la première leçon qu'ils doivent à leurs élèves. À l'exemple ils joignent aussi les préceptes, et pour que ces préceptes soient mieux accueillis, qu'ils pénètrent plus doucement et plus profondément dans les cœurs, ils ne doivent pas les étaler avec trop d'éclat.

Une réflexion simple et juste à propos d'un trait d'histoire, d'une sage maxime, d'une découverte importante, d'un progrès remarquable dans les sciences, d'une merveille de la nature, font plus d'effet qu'une leçon trop dogmatique et dont le but, mis trop en évidence, effraie ou fatigue des esprits prévenus ou mal disposés. Plus les élèves ont confiance dans le talent de leur maître, plus les réflexions religieuses et morales font impression sur eux; elles deviennent la nourriture habituelle de leur intelligence; elles restent gravés pour toujours dans leurs cœurs et portent des fruits qui font la gloire du maître et le bonheur de l'élève.

Le précepte de Boileau n'est pas moins pour les orateurs que pour les poëtes, les écrivains et les professeurs:

> Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
> N'offrent jamais de vous que de nobles images.
>
> (*Art. poétique*, Chap. v).

« C'est la beauté des sentiments, dit Châteaubriand, qui fait la beauté du style. Quand l'âme est élevée, les

paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit la noble pensée. »

La première édition de ce modeste mais long travail m'a valu de bien charmantes lettres de félicitation. J'en citerai deux.

Hauteville-House, 20 avril 1866.

Votre travail, Monsieur, est très remarquable, et, comme il est destiné au succès, d'édition en édition, vous l'améliorerez de plus en plus, et votre ingénieux esprit mettra certainement cet intéressant livre tout-à-fait au niveau du mouvement des esprits et de la formation de la langue au dix-neuvième siècle. Tel qu'il est, il est excellent.

Je vous envoie, de grand cœur, tous mes encouragemens et toutes mes félicitations.

VICTOR HUGO.

Paris, le 24 décembre 1865.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me faire hommage de votre livre intitulé: *Ignorances et curiosités littéraires*, *historiques*. J'en ai pris connaissance avec intérêt et j'ai l'honneur de vous remercier. Je ne peux qu'applaudir à vos efforts pour

populariser en Italie les finesses, les expressions pittoresques et les allusions piquantes de notre langue.

Le Ministre de l'instruction publique
V. DURUY.

J'ai essayé, dans cette nouvelle édition, de justifier la bonne opinion que Victor Hugo m'a fait l'honneur de me manifester. J'ai fait tous mes efforts pour suivre ses conseils, si flatteurs pour moi.

J.-J. GARNIER.

A MESSIEURS LES MILITAIRES

Étudiez, Messieurs, la langue française.

On a vu manquer au mariage projeté entre la fille d'un marquis et un officier des bersaillers, l'héritier d'un grand nom militaire, parce que celui-ci, dans une soirée chez son futur beau-père, s'était avisé de dire que ses bersaillers *gravaient* (gravissaient) les montagnes comme des chamois. Ce mot, qui fit une profonde impression sur l'assemblée, resta *gravé* dans la mémoire ou plutôt dans le cœur de la jeune fille. Le lendemain elle signifia à son père qu'elle ne voulait pas un mari qui convertissait les hussards en *graveurs*, et le jeune officier, éconduit, ne put presser la *taille douce* de sa fiancée, à jamais perdue pour lui !

Jeunes militaires, apprenez à parler français.

IGNORANCES ET CURIOSITÉS

LITTÉRAIRES

HISTORIQUES

Il bel paese che Apennin parte, il mar circonda e l'alpe *(Le beau pays séparé par les Apennins et entouré par la mer et les Alpes).* — Il eut été difficile de mieux donner que Pétrarque les bornes de la belle Italie, cette mère des génies et des nations, qui a répandu sur l'univers toutes les plus éblouissantes merveilles de la poësie et des arts et qui a appris à lire au genre humain.

Il bel paese là dove il *sì* suona. — *(Le beau pays où sonne le si).* — Dante a nommé ainsi l'Italie. Les deux anciens dialectes romans sont caractérisés par des adjectifs affirmatifs: *hoc* pour là langue d'*oc*, qu'on parlait dans le midi de la France; *hoc illud* pour la langue d'*oïl*, qu'on parlait dans le nord. Il n'y a pas d'autre étymologie plausible pour ces deux mots. C'est aussi par le mot qui exprime l'affirmation que l'italien est désigné; il s'appelle la langue de *si*, venant de l'adverbe *sic*, ainsi. Cette désignation est heureusement trouvée, car les langues, comme la pensée elle-même, ne vivent que par l'affirmation.

La *Divine Comédie*. — Entre la création du premier homme et les ténèbres du jugement il y a l'humanité;

entre la *Genèse* et l'*Apocalypse* il y avait un livre à faire; ce livre, c'est la *Divine Comédie* de Dante Alighieri. Le poëme dantesque est un et triple à l'image de Dieu. Il se divise en trois parties: l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis: le châtiment, l'expiation, la récompense. À ces trois parties correspondent trois principaux personnages; car il faut remarquer que les nombres *trois* et *neuf* se reproduisent dans leur signification mystique à chaque page du poëme. L'Enfer a neuf cercles, le Purgatoire a neuf degrés, le Paradis a neuf sphères; les trois personnages sont Dante, Virgile, Béatrix: l'homme, la raison, la révélation.

Dante s'élève par degrés du fond de notre poussière jusqu'à la contemplation du triomphe éternel. Il prend pour guide son amante adorée, sa chère et divine Béatrix, ange miséricordieux et protecteur, qui, après lui avoir montré sur la terre un rayon de la gloire céleste, s'était envolée au sein de son créateur. Béatrix est la plus belle manifestation de la puissance divine, c'est la lumière placée par Dieu entre le vrai et l'intelligence. Le monde entier sait aujourd'hui comment Dante a aimé. La chaste et idéale figure de Béatrix a été l'objet d'une passion que les anges eux-mêmes pourraient avouer.

Rien de plus simple comme art, rien de plus irréprochable comme dogme. Un homme, enlevé tout-à-coup aux luttes, aux passions, aux douleurs de cette vie, est transporté par une grâce spéciale, pendant sept jours, dans un monde invisible. Cet homme descend un à un les neufs cercles de l'abîme, glisse le long des reins de Satan, s'enfonce au cœur de la terre, passe le centre, remonte à l'autre hémisphère, gravit péniblement les neufs degrés du Purgatoire, traverse les orbites avec la rapidité de l'éclair, et ne s'arrête qu'au sein même de Dieu!... Certes, c'est la création la plus vaste, la plus homogène et la plus étonnante que la pensée humaine puisse concevoir.

La *Divine Comédie* se compose de cent chants: un pour l'introduction générale, et trente trois, nombre mystique des années de J. C., pour chacune des trois parties. Le poëme contient en tout 14230 vers, et ils sont répartis avec une si grande symétrie, que l'Enfer n'a que trente vers de moins

que le Purgatoire, et le Purgatoire n'en a que six de moins que le Paradis.

Virgile accompagne, en qualité de Mentor, Dante en Enfer et au Purgatoire. Il se borne à expliquer à son élève ce que la raison humaine peut concevoir, et le renvoie pour le reste à Béatrix. Lorsque les deux poëtes sont arrivés au sommet du Purgatoire, au paradis terrestre, Virgile ayant dit son dernier mot sur toutes choses, n'ayant plus rien à apprendre à son élève, le laisse aux pieds de sa divine Béatrix, et disparaît comme un fantôme. La rencontre de Dante et de Béatrix dans un monde de vérité, d'innocence et d'amour, est une des plus belles scènes que possède la poësie moderne. Les regrets, les aveux, les tressaillements de cet homme qui, après dix ans de désespoir et de larmes revoit la maîtresse adorée sur un char de triomphe et de gloire, forment un tableau dramatique qui saisit l'âme d'une émotion impossible à décrire.

L'Italia farà da sè *(L'Italie fera toute seule).* Prophétie de Charles-Albert. — Il parut, il y a une cinquantaine d'années, un livre assez profond sur les destinées de l'Europe. La Compagnie de Jésus s'efforça vainement de l'anéantir; quelques exemplaires ont échappé à la destruction. C'est à l'un d'eux que nous empruntons les passages suivants, qu'on peut dire PROPHÉTIQUES, et auxquels les conventions sur Rome prêtaient, dans ces dernières années, un véritable intérêt d'actualité :

Les destinées de l'Italie seront toujours incertaines et misérables, tant que ses parties..... ne formeront pas un tout sous un gouvernement qui les rassemble et qui les lie. De faibles royaumes et de grandes principautés sont de mauvaises constitutions politiques; la médiocrité y est égale; les peuples ne grandissent point sous de tels gouvernements.

Quand l'Italie sera un grand royaume uni, ses peuples prendront la majesté qu'elle aura reçue et le disputeront en grandeur à tous les peuples de l'Europe. Tout la conduit à cette noble fin; rien ne peut l'empêcher de l'atteindre.

Mais que deviendra Rome? Rome, comme capitale d'un culte, peut se passer de l'Italie; mais l'Italie, comme royau-

me politique, ne peut se passer de Rome. Rome ne peut jamais être peu de chose; sa renommée, comme maîtresse de l'ancien monde et comme maîtresse du monde chrétien, est si puissante et si imposante que Rome attache nécessairement un empire à son nom.

C'est par le poids de cette renommée que les évêques de Rome ont fait décider leur suprématie sur tous les évêques du monde chrétien. Le pontife de la ville qui commande à toutes les cités, ont-ils dit, doit commander à tous les évêques. Dans la ville où les empereurs ont été pontifes, les pontifes doivent être empereurs.

Puisque la renommée est si puissante, c'est à l'Italie à rétablir la sienne. Nulle ne l'a surpassée; la gloire n'est point une ombre vaine.....

Rome est nécessaire à l'empire d'Italie. Les empires s'élèvent par leur capitale ou s'ensevelissent dans elle; mais la religion ne suit point les destins de la politique; elle est aussi belle dans l'exil que dans les superbes cités; la religion est partout où est le tabernacle, et quand le tabernacle est au désert, la religion y est dans toute sa gloire comme au sein de Jérusalem. Sa gloire n'en est pas moins grande pour être sortie d'un hameau de la Judée. Jésus Christ a envoyé ses apôtres dans les chaumières; lui-même a recherché les humbles cabanes et a laissé les palais et le Capitole à César....

Les grands événements se révèlent de loin; ils sont, comme les orages, précédés de grandes ombres, et, comme eux, ils sont annoncés par le calme ou par le murmure.

L'unification de l'Italie, prédite il y a de longues années, s'est opérée. Avec Venise est venu son complément, avec Rome est venu son couronnement.

Rome sans l'Italie eut été une capitale sans État; l'Italie sans Rome eut été un État sans capitale.

Cette idée juste, exprimée si laconiquement, a toujours été l'opinion de tous les véritables amis de la péninsule.

Libera Chiesa in libero Stato *(L'Église libre dans l'État libre).* — Dante devance quelquefois son siècle et y jette des idées qui, lorsque la civilisation aura élargi

la pensée des hommes politiques, ne paraîtront ni si téméraires ni si impraticables qu'elles le paraissent à ses contemporains. Quand Dante séparait si sévèrement l'Église de l'État, quand il assignait à chacun de ces deux pouvoirs un rôle distinct, ne posait-il pas le principe sur lequel reposent les États modernes ? L'Église libre dans l'État libre, telle qu'il la concevait, n'est-ce point le dernier mot de ceux qui veulent affranchir la société religieuse de toute oppression politique et la societé civile de toute oppression théocratique ? Lui aussi, avant Pétrarque et avant Machiavel, il a appelé de ses vœux l'unité de l'Italie, qui n'est pas un besoin né d'hier, comme le disent les écrivains intéressés à la combattre, mais dont la dure main des étrangers a fait sentir de tout temps l'impérieuse nécessité aux patriotes italiens. Exprimée par le premier écrivain de génie de la péninsule, puissamment servie par l'avènement de la langue nationale que Dante créait de toutes pièces, cette idée patriotique ne s'est jamais depuis lors effacée ni même obscurcie. Adoptée tour à tour par les princes, par les souverains-pontifes, par la foule, elle est restée au fond des cœurs comme la protestation d'un peuple qui ne voulait pas mourir et qui ne pouvait vivre sans être uni. Ainsi le grand ministre qui a obtenu du patriotisme ce que le poëte du moyen-âge attendait de la force pouvait faire remonter la tradition de sa politique jusqu'au plus ancien monument de la littérature italienne et retrouver un ancêtre dans le vieil Alighieri.

Le comte de Cavour comptait sur le progrès des idées pour faire pénétrer dans les esprits la maxime qu'il avait solennellement proclamée à la tribune de Turin. Nous voudrions une heureuse variante au mot de M. de Cavour : « l'Église libre dans l'État libre. » Cette formule : « les Églises libres dans l'État libre » affirme plus largement le principe de la liberté des cultes, et non-seulement d'une seule Église, mais de toutes les Églises.

L'Italia è fatta, se non compiuta *(L'Italie est faite, si-non achevée).* — Mémorables paroles de Victor Emmanuel II à la Députation de Venise, venant lui offrir

à Turin, en 1866, le résultat du plébiscite des provinces vénitiennes. Ce n'est pas là une simple formule, une expression, mais bien une noble pensée, un entier programme, selon lequel devront se développer et mûrir les destinées de notre patrie.

L'Italie n'est qu'une expression géographique. — Voilà ce que le prince de Metternich écrivait dans une dépêche fameuse, en 1847. Désormais ces mots doivent être effacés du dictionnaire politique ; car l'Italie a répondu par les plébiscites, par les votes de ses assemblées, qui ont constitué l'unité nationale.

Diplomatiquement, le vieil homme d'État avait raison. L'Italie n'existait pas. Elle n'avait ni ambassadeurs, ni armée, ni drapeau ; seulement l'idée de la nationalité était vivante dans le peuple, et en prononçant ces paroles si souvent répétées, M. de Metternich démontrait qu'il n'avait pas la conscience de l'avenir. Peu après, grâce à des efforts incessants, à d'héroïques sacrifices, l'Italie a démontré qu'elle avait une vie réelle, qu'elle était autre chose qu'un mot digne tout au plus de figurer sur les cartes géographiques. De 1847 à 1866, l'Italie est devenue une question, et question vivante. On a cru l'avoir étouffée sous le désastre de Novare. Mais elle a ressuscité plus menaçante que jamais: elle s'est posée au Congrès de Paris, et l'empereur des Français a pu dire, en toute vérité, que l'État de l'Italie était un danger permanent pour la paix de l'Europe.

La rapidité avec laquelle se sont accomplis les événements depuis six ans, a pu faire oublier le passé et susciter quelques doutes sur la solidité d'un édifice si rapidement élevé. Mais il ne faut pas oublier que, depuis plus d'un demi siècle, l'Italie réclamait sa place au soleil des nations. Si le triomphe a été rapide, la lutte a été longue, souvent douloureuse, mêlée d'espérances et de découragement, de succès et de revers.

L'indépendance complète de l'Italie, telle que nous l'avons maintenant, est le résultat d'une volonté tenace comme aucun peuple n'en a peut-être jamais donné l'exemple.

Sans remonter trop haut, on a vu rarement une population résister à l'oppression étrangère avec la persistance et l'énergie qu'a montrée la population vénitienne; elle a si bien fait, qu'elle a fini par convaincre ses oppresseurs eux-mêmes. On peut dire que les Autrichiens se sont éloignés surtout parce qu'ils ont reconnu l'impossibilité de rester de ce côté des Alpes.

La question italienne est donc résolue, et elle a reçu la seule solution qu'elle pût recevoir. Si les événements eussent amené tout autre combinaison, chacun eut compris, comme après Villafranca, que rien n'était fixé et que ce n'était que partie remise.

L'Italie, après un long affaissement, a voulu être une nation; elle l'est aujourd'hui, et désormais ses révolutions ne peuvent plus être comme celles des autres peuples, que des révolutions intérieures.

Nous croyons que l'idée de la dominer par la force n'entrera plus jamais dans la pensée de personne.

Il n'y a donc plus de question d'Italie, pas plus qu'il n'y a de question de France ou de question d'Angleterre. Il en reste, Dieu merci, assez dans le monde pour occuper l'imagination des publicistes ou pour alimenter les rêves des ambitieux.

Nous dirons, pour conclure: Depuis trente ans l'Italie fut une question, désormais elle est une puissance.

La terre des morts. — Une parole peu juste de Lamartine, du haut de la tribune française, a fourni au poëte toscan, Joseph Giusti, le sujet d'une pièce énergique et vraie. M. de Lamartine avait appelé l'Italie « la terre des morts; » Giusti répond à cette parole avec une ironie qui va souvent jusqu'à l'amertume; mais qui n'a pas besoin d'être justifiée. Faut-il s'étonner qu'un italien qui prend au sérieux l'idée de la patrie, qui aime et vénère son pays, refuse d'accepter l'arrêt prononcé par le poëte français? Le ton de cette réponse n'a, d'ailleurs, rien de blessant. C'est une raillerie qui s'adresse tour-à-tour à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne. Si l'Italie est la terre des morts, si la vie s'est retirée de ce beau pays, de ce pays

autrefois si puissant, pourquoi donc toute l'Europe va-t-elle respirer l'air des tombeaux? Que signifie cette passion pour les ombres? Si l'Italie est morte, que veulent dire ces armées qui veillent sur elle nuit et jour? Est-ce pour empêcher les morts de se réveiller que l'Allemagne envoyait des soldats camper en Italie? Si l'Italie est morte, pourquoi baillonner sa pensée? Est-ce que les morts peuvent être pervertis? Est-ce que les ossements ensevelis sous la terre épouvantent l'héritier de César? — La pensée qui a dicté la réponse de Giusti a éveillé, à Florence et dans toute l'Italie, de nombreux échos. La fierté nationale, le souvenir d'un passé glorieux ont trouvé dans Giusti un interprète énergique.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'aujourd'hui M. de Lamartine n'oserait plus appeler l'Italie « la terre des morts, » car elle s'est réveillée; elle est bien éveillée; elle n'est plus « *une simple expression géographique* » comme l'appellaient les diplomates, mais bien une grande nation de 27,000,000 d'habitants, qui a pris rang parmi les premières nations.

Garibaldi, en 1860, cria à ce Lazare: « debout ! » et Lazare ressuscita sur tous les coins de l'Italie, et alla délivrer dix millions de ses frères des provinces méridionales.

Une armée de femmes. — En 1821, le général autrichien Bubna, disait aux Piémontais: « Une autre fois, je viendrai calmer les révolutions italiennes avec une armée de femmes. » La révolution italienne a chassé les Autrichiens de Milan en commençant avec cinq fusils, dont deux du XVI siècle; elle les a chassés de Venise par la voix de Manin, un binocle à la main.

Les Italiens ne se battaient pas. — C'est le général de Lamoricière qui l'avait assuré. Les Italiens l'ont prié, à Castelfidardo et à Ancône, de se méfier de ceux qui lui avait inspiré un mot si hasardé.

Ah! les Italiens ne savent pas se battre! C'est une infamie. Qui était Pierre Micca? Que fut Jean de Procida? Que fut Catherine Segurana? Qui était Pierre Capponi? Et le défi de Barletta? Et....

Depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. — Il fut un temps où les hommes, je parle des plus éclairés, lorsqu'on les entretenait de ce qui se passait dans les pays voisins, croyaient faire du patriotisme en répondant: Que m'importe! Il se trouva même un jour sur le trône de France un roi plus insouciant encore, qui professait la même indifférence à l'égard des affaires intérieures. Lorsqu'on plaçait sous ses yeux le mauvais état des finances, le tableau des désordres administratifs, il se consolait en disant: « Cela durera bien autant que moi! » et il n'en demandait pas davantage. C'est ce qui explique l'impunité du crime qui eut pour résultat le partage de la Pologne.

Nous comprenons mieux aujourd'hui le principe de solidarité qui unit tous les peuples. De même que la philosophie de l'antiquité disait: « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger! » Nous disons que rien de ce qui intéresse les autres peuples ne doit aussi nous être indifférent.

De ce sentiment est née une politique nouvelle que les Parisiens de 1848 pressentaient quand ils chantaient ce refrain célèbre:

Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis.

La politique a obéi à ce programme. Nous avons vu la France, l'Angleterre et le Piémont attaquer en Crimée la Russie qui menaçait l'intégrité de l'empire ottoman; la France attaquer l'Autriche pour délivrer l'Italie « *depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique*, » et si la tâche alors resta inachevée, le principe du moins ne reçut aucune atteinte; les événements de 1866 l'ont prouvé.

La loi *habeas corpus*. — Aie ton corps, garde ton corps. Ces deux mots latins sont les premiers d'une loi célèbre, qui, en Angleterre, aux États-Unis, donne à tout accusé le droit d'attendre en liberté son jugement moyennant caution. En France, en Italie, la loi n'accorde pas à l'accusé le bénéfice de l'*habeas corpus*. En Angleterre, cette loi défend de tenir un citoyen en prison au-delà de vingt-quatre heures, sans l'interroger. Elle ordonne, en outre, qu'a-

près cet intervalle, on le relâche sous caution, jusqu'à ce que son procès soit fini. Le journal anglais, *The Courier*, du 2 août 1815, disait: « Bonaparte veut se prévaloir de l'*habeas corpus* comme d'un moyen pour se soustraire à la déportation. » Hélas! il était dit que l'homme de génie, le plus grand capitaine des temps modernes, irait mourir à Ste-Hélène, sous la garde du cruel geôlier, sir Hudson Lowe. Jamais l'Angleterre n'effacera de son histoire cette tache.

Les empereurs ne sont pas trop grands pour servir les Grâces. — L'empereur Joseph II fit une visite à la comtesse du Barry, favorite de Louis XV. Pendant que la conversation s'épuisait en lieux communs, la jarretière de Mme du Barry se détacha; l'Empereur la releva. La comtesse se confondit en excuses; l'auguste Empereur lui dit: « Madame, les empereurs ne sont pas trop grands pour servir les Grâces ». Charles Quint avait relevé le pinceau du Titien; mais c'était l'amour de l'art. Edouard fit de la jarretière de la comtesse de Salisbury un ordre de chevalerie. Le duc de Bourgogne créa la Toison d'or pour éterniser la mémoire de sa blonde amie.

Avoir pignon sur rue. — Ce qui caractérisa plus spécialement les constructions des XIII et XIV siècles, ce fut la disposition des maisons, qui n'étant assujetties à aucun ordre, pour former des rues régulières et de communications faciles, ne présentèrent presque toujours, pour façade principale, que le pignon de l'édifice, c'est-à-dire le mur terminé en pointe qui portait le sommet de la toiture. C'est de là qu'est venue cette expression: « avoir pignon sur rue, » pour exprimer la qualité de celui qui possède une maison de ville.

Journée des barricades. — Le 12 mai 1588, le Duc de Guise, chef des Ligueurs, étant venu à Paris malgré la défense du roi Henri III, ce prince fit entrer des Suisses dans la ville, afin d'expulser le rebelle; mais le peuple barricada les rues avec des chaînes et des tonneaux,

afin de s'opposer à la marche des troupes, et les força à reculer. Henri III effrayé quitta la capitale le lendemain.

Journée des dupes. — Le 11 novembre 1630, Marie de Médicis et Gaston d'Orléans avaient arraché à Louis XIII, malade, la promesse de destituer son ministre, le cardinal de Richelieu; mais celui-ci vole à Versailles auprès du roi, regagne sa confiance et le décide à lui livrer ses ennemis. Richelieu non content d'avoir ainsi dupé ses adversaires, se vengea bientôt d'eux avec une excessive rigueur.

Bouche qui a dit de si belles choses. — Marguerite d'Écosse, femme du Dauphin, depuis Louis XI, aimait les lettres. Elle a dû l'immortalité à un baiser donné par elle sur la bouche du poëte Alain Chartier, qu'elle trouva endormi dans une galerie du palais. « Je ne baise l'homme, mais la bouche de celui d'où sont sorties de si douces et belles paroles. »

Voyez l'étendue de la puissance des poëtes ! que de pompe dans la forme des louanges prodiguées à Auguste par Horace et Virgile ! quelle bonne affaire faisait le César en protégeant les poëtes pendant sa vie, et comme ils ont en échange protégé sa mémoire depuis deux mille ans. Louis XIV aussi, ce roi d'un grand règne, que ne leur a-t-il pas dû ?

Que Dieu vous bénisse ! — Chez les anciens, l'éternument était un augure, on l'interprétait de diverses façons : favorable de midi à minuit, et défavorable, au contraire, de minuit à midi, il était un signe de bonheur ou de malheur pour les autres, suivant qu'on éternuait à leur droite on à leur gauche ; mais quel qu'il fût on le considérait toujours comme un signe sacré, et l'on saluait ceux qui éternuaient en disant: *que Jupiter te conserve ou t'assiste !* C'est de là vraisemblablement que l'usage s'est introduit chez les chrétiens de dire à ceux qui éternuent: *que Dieu vous bénisse !*

Cette expression est une simple formule de politesse; des siècles se sont écoulés, les rhumes de cerveau se sont mul-

tipliés à l'infini, et cet usage a subsisté. Soyez bon ou méchant, honnête ou fripon, peu importe; si vous éternuez, *que Dieu vous bénisse!*

Faut-il penser, avec quelques-uns, qu'il régna jadis quelque grande épidémie dont le premier symptôme était l'éternument? de là viendrait cette parole de bon augure: « portez vous bien, que Dieu vous bénisse! » Ou bien serait-ce qu'au moment où le fabuleux Prométhée plaça sous les narines de sa statue le feu sacré dérobé du ciel, le premier acte de l'homme, appelé ainsi à la vie, fut d'éternuer, de sorte que la vénération et le respect qui se sont attachés si longtemps à cet acte si ordinaire, seraient comme un témoignage de reconnaissance et d'admiration pour ce grand phénomène de la vie se produisant pour la première fois?

Cependant, il faut le dire, *Dieu vous bénisse!* et ses équivalents: *à vos souhaits; tout ce que votre cœur désire* (*), n'ont plus cours aujourd'hui dans les salons. Ceux qui donnent le ton au milieu de la société élégante paraissent avoir résolu de proscrire les expressions devenues vulgaires; mais pour ne pas supprimer trop brusquement une vieille coutume, ils ont décidé que pour ménager la transition on reviendrait au salut des anciens. Ce n'est donc plus un témoignage d'intérêt qu'on exige de nous. C'est une marque de respect.

Le salut lui-même tend à disparaître, bientôt l'éternument passera inaperçu.

Il est du bois dont on fait les flûtes. — C'est un homme sans caractère, qui se range aisément à l'opinion des autres et dont on fait ce que l'on veut. On sait que la flûte n'était d'abord qu'un simple roseau grossièrement façonné en instrument; on sait aussi que le roseau est souple et facile à manier. *Il est du bois dont on fait les flûtes* signifie donc figurément: c'est un roseau qui plie à tous les vents.

(*) Ne dites pas: *bonheur*, comme les Piémontais.

L'ithos et le pathos. — Les mœurs oratoires et le pathétique ou les passions. La réunion de ces deux qualités, la douceur et la véhémence, constitue la perfection de l'art oratoire. Aussi Molière, dans les *Femmes savantes*, voulant mettre dans la bouche de Vadius un compliment très-flatteur à l'adresse de Trissotin, ne trouva-t-il rien de mieux que :

On voit régner chez vous l'ithos et le pathos !

Ces deux mots grecs sont devenus synonimes de galimatias, de style ampoulé, de langage prétentieux.

Lasciate ogni speranza, voi che entrate ! *(Laissez toute espérance, vous qui entrez !)* — Vers célèbre du Dante, qui est à la fois une imitation de Virgile et la fidèle expression du dogme de l'Église sur l'éternité des peines de l'Enfer. L'Évangile avait dit : *allez au feu éternel !* Rivarol, paraphrasant le vers du Dante, prête ce langage à la porte des Enfers :

C'est moi qui vis tomber les légions rebelles ;
C'est moi qui vois passer les races criminelles ;
C'est par moi qu'on arrive aux douleurs éternelles ;
La main qui fit les cieux posa mes fondements ;
J'ai de l'homme et du jour précédé la naissance,
Et je dure au-delà des temps.
Entre, qui que tu sois, et laisse l'espérance.

Moutons de Panurge (les), allusion à un des passages les plus comiques du *Pantagruel* de Rabelais.

Panurge, le joyeux compagnon de Pantagruel, est, comme on sait, un des enfants de l'imagination capricieuse de Rabelais. Pendant le voyage de Pantagruel au pays des Lanternes, Panurge se prit, en mer, de querelle avec le marchand Dindenault, qui l'avait gravement injurié. Pour se venger et jouer à Dindenault un tour de sa façon, il lui acheta un de ses moutons, qu'il précipita dans la mer. L'exemple et les bêlements de celui-ci entraînèrent tous ses compagnons, qui sautèrent l'un après l'autre et à la file. Le marchand lui-même fut entraîné par le dernier, qu'il s'efforçait de retenir, et se noya avec son troupeau, complétant ainsi le tableau saisissant de l'extravagance imitative

de la foule. Panurge, armé d'un aviron, les empêchait de remonter sur le navire.

Dans l'application, ces mots *Moutons de Panurge* désignent ceux qui s'empressent de faire une chose par esprit d'imitation.

Beauté du diable. — *Est-elle jolie? — Oh! vous savez, elle a la beauté du diable.* — En prenant cette réponse à la lettre, on pourrait se faire une singulière idée de cette jeune fille qui aurait, pour toute beauté, sa ressemblance avec le diable. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi: avoir la beauté du diable, c'est être jeune, c'est être à ce moment de la vie où les figures les plus irrégulières, les physionomies les plus insignifiantes ne sont pas absolument laides parcequ'elles sont jeunes. À elle seule, la jeunesse est une beauté; c'est la fraîcheur, la vie rayonnante, c'est souvent aussi l'innocence et quand un visage respire tous ces charmes de la nature et de l'âme, il ne peut pas être laid. Le diable, ce monstre que l'imagination nous représente sous un aspect si horrible, le diable lui-même n'était pas laid quand il était jeune. Ainsi *beauté du diable* ne signifie pas laideur, mais jeunesse.

Une loi mystérieuse de la nature, dit Nestor Roqueplan, veut que la femme, même la moins belle, à un jour, à une heure de la jeunesse, illumine tout-à-coup son visage d'un charme qui la fait aimer; cette transfiguration fugitive, cette beauté d'un moment s'appelle la beauté du diable.

Œufs de Pâques. — Un usage qui a survécu à beaucoup d'autres, c'est celui d'échanger, à l'époque de Pâques, des œufs de toutes couleurs et de toutes dimensions. La signification de ces cadeaux étant à peu près oubliée, la coûtume pourrait disparaître sans qu'il en résultât, dans nos mœurs, aucun trouble sensible; mais l'industrie est là pour ne pas la laisser tomber, et, s'il en était besoin, pour la faire revivre. Chaque année, au mois de mars ou d'avril, l'imagination des confiseurs se met en frais pour raviver, par l'attrait du luxe et de la nouveauté, le goût des œufs de Pâques.

Ces cadeaux du printemps répondent à une idée qui nous vient des Orientaux. Chez eux, l'œuf est le symbole de l'état primitif du monde, de la création qui a développé le germe de toutes choses. Au nouvel an, qui s'ouvre encore en Orient à l'équinoxe du printemps, on célèbre une fête analogue à celle de notre jour de l'an. On échange des présents et l'on s'envoie de toutes parts des œufs peints et dorés, destinés à rappeler le commencement des choses.

L'origine des œufs de Pâques remonterait aux Romains, s'il faut en croire l'historien Elius Lampridius, qui raconte que le jour de la naissance de Marc-Aurèle Sévère, une des poules de la mère de ce prince avait pondu un œuf dont la coquille était entièrement couverte de taches rougeâtres. Cette princesse fut très frappée de cette particularité, et elle s'empressa d'aller en demander la signification à un augure célèbre. Celui-ci, après avoir examiné la coquille de l'œuf, lui repondit que cette chose étrange annonçait que l'enfant nouveau-né serait un jour empereur des Romains.

La princesse revint à son palais très frappée de cette prédiction ; mais, craignant les embûches qui pourraient être dressées autour de son fils, si elle montrait son espérance, elle garda le plus profond secret jusqu'en 224, époque où, en effet, Marc-Aurèle Sévère fut proclamé empereur.

Depuis ce moment, les Romains contractèrent l'habitude de s'offrir des œufs dont la coquille était revêtue de pourpre, comme souhait d'une bonne fortune. Les chrétiens adoptèrent cette coutume en y attachant une pensée religieuse.

Les Romains commençaient leurs repas par un service d'œufs. Cicéron, Catulle, Horace, Varron, mangeaient à la table de Mécène, à celle de Lucullus, à celle même de César, et ils commençaient toujours par un œuf frais, comme ils finissaient par le dessert où les pommes jouaient un grand rôle, ce qui donna lieu au proverbe : *ab ovo usque ad mala.*

Au IV siècle l'Église ayant interdit l'usage des œufs pendant tout le carême, une certaine provision se trouvait accumulée à Pâques dans chaque famille, de sorte qu'on en donnait ce jour-là aux enfants, aux pauvres. On commença alors à les teindre et les enfants s'en amusaient.

En France, on faisait rechercher les œufs les plus gros

pour l'usage de la Cour. Après la messe de Pâques, au Louvre, l'aumônier du roi les distribuait aux personnages de Cour. Louis XV reçut un œuf d'une grosseur extraordinaire, il le fit dorer moyennant 200 fr., et le mit dans la corbeille de fleurs de madame Dubarry.

La paix des dames. — François Ier et Charles V étaient continuellement en guerre. La duchesse d'Angoulême, mère du roi de France, et Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, réglèrent à Cambrai, en 1529, les conditions d'un traité qui conserva le nom de *Paix des dames.*

S'il ne veulent pas manger, qu'ils boivent. — Claudius Pulcher, consul romain, près de partir avec son armée pour aller combattre les Carthaginois en Sicile, apprit que les poulets sacrés n'avaient pas voulu manger, ce qui était d'un sinistre augure. Claudius jeta la cage à la mer en disant: « s'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent. » Cet acte de témérité découragea les soldats, la bataille fut perdue, et le général, à son retour, fut déposé et condamné à l'amende.

Plus on lui ôte, plus il est grand. — Philippe IV, roi d'Espagne, avait pris le titre de *Grand*, malgré qu'il eût perdu la Catalogne, le Portugal, Naples; qu'il eût cédé l'Artois, le Roussillon, et que l'indépendance de la Hollande fût reconnue. C'est alors qu'un plaisant fit cette inscription, ajoutée à l'image d'un fossé.

Le feu purifie tout. — Voisin, garde des sceaux, osa résister a Louis XIV; un grand coupable ayant obtenu sa grâce du roi, Voisin refusa de sceller la lettre. Le roi demanda les sceaux, et les rendit au chancelier après en avoir fait usage. « Ils sont profanés, dit Voisin en les repoussant sur la table, je ne les reprends plus. — Quel homme! s'écrie le monarque, et il jette au feu sa lettre de grâce. — Je puis maintenant reprendre les sceaux, dit le chancelier, le feu purifie tout. » Quelle intégrité!

Opiner du bonnet. — C'est, dans une délibération, être de l'avis du préopinant et ne rien dire pour motiver cet avis. Dans plusieurs couvents les anciens opinaient de la voix, tandis que les jeunes ne faisaient que porter la main à leur couvre-chef ou opinaient de la tête, *capitis inflexione.* A Rome, quand le consul avait mis un objet en délibération, il disait « que ceux qui opinent de telle manière passent de ce côté ; que ceux qui pensent le contraire passent de l'autre. » Cela s'appelait opiner des pieds : *in alienam sententiam pedibus ire ;* les opinants s'appelaient *pedarii senatores.* Avant qu'ils recourussent aux boules blanches ou noires pour manifester leur opinion, nos législateurs opinaient par assis et levé ; ce que les plaisants appelaient opiner du ventre, et ceux d'entr'eux qu'on connaissait pour n'avoir pas d'opinion à eux étaient appelés les ventrus.

Convoi de Limoges. — Politesses cérémonieuses, révérences sans fin. Anciennement, à Limoges, lorsqu'une personne faisait une visite, elle était conduite jusqu'à la rue par la personne visitée, et quelquefois jusqu'à la maison. Celle-ci, par réprocité, revenait sur ses pas : de là le convoi de Limoges.

Le pont aux ânes. — Une chose facile à faire, qu'il n'est permis à personne d'ignorer ou dans laquelle tout le monde peut réussir, c'est *le pont aux ânes.*

L'origine de cette locution se trouve dans une farce du XVe siècle.

Un homme dont la compagne est indocile au joug, va consulter un grave docteur sur les moyens à employer pour soumettre la rebelle. À toutes les questions le docteur répond par ce vers :

Vade, tenez le pont aux asnes.

Le mari ne s'explique pas d'abord le sens de ces paroles ; mais il va se poster sur le pont où passent d'ordinaire les ânes du village. Là, il voit un bûcheron qui frappe à tour de bras sur son âne pour le faire avancer. La lumière se

fait aussitôt dans son esprit, il comprend la parabole du docteur et rentre chez lui pour la mettre à profit. Il saisit un gourdin, la femme crie, le mari frappe, et bientôt on lui promet de se soumettre à ses volontés. Le moyen était bon, rien n'était plus simple que de le trouver; c'était le pont aux ânes.

Cette expression si pittoresque est aussi employée parmi les écoliers, pour désigner en géométrie la proposition ainsi formulée: le carré fait sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des deux carrés faits sur le deux autres côtés. C'est sans doute à cause de la ressemblance de la figure (nécessitée pour la démonstration) avec un pont ou bien à cause de la facilité de la démonstration.

Tout est perdu, fors l'honneur. — Tel est le billet sublime de laconisme que François I[er] est censé avoir écrit à sa mère, Louise de Savoie, après la défaite de Pavie. C'est dans la plaine qui entoure la Chartreuse de Pavie. que fut livrée en 1525 la fameuse bataille où il fut fait prisonnnier. C'est de la Chartreuse que le roi écrivit le soir même à sa mère. Noble cri que l'âme de la France a toujours pu jeter dans ses défaites.

Donner un savon à quelqu'un. — Le savon et les habitudes de propreté qu'il introduisit parmi les populations modifièrent les mœurs; le génie industriel de Marseille (*) développa en France les goûts chevaleresques et les traditions de galanterie qui firent et font encore de la France la nation la plus policée du monde.

Donner un savon à quelqu'un, c'est lui adresser un reproche, c'est le laver de quelque saleté morale. Dans l'origine, ce fut en donnant ou en exprimant l'intention de donner un morceau de savon à un homme, que les femmes enseignaient la propreté du corps. Recevoir un morceau de savon de la main d'une femme, c'était un sanglant affront et une leçon sévère. De l'ordre matériel, la locution est passée dans l'ordre moral et a conservé sa signification.

(*) Marseille produit pour plus de 40,000,000 de francs de savon par année.

Urne, tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir. — L'empereur romain, Septime Sévère, exerça toutes les charges avant d'arriver au trône. Il fit la guerre aux Parthes, aux Babyloniens avec succès; mais ses victoires furent toujours souillées par des cruautés impardonnables. Près de mourir, il se fit apporter l'urne où l'on devait mettre ses cendres, et prononça ce mot orgueilleux.

Relevez-vous, on croirait que je vous pardonne. — Le ministre Sully était véritablement le bon génie d'Henri IV. Son austérité couvrait les faiblesses du roi; son économie réparait de folles dépenses. Sa franchise un peu brusque n'altérait en rien l'amitié qui liait ces deux grands hommes. Une seule fois, Sully fut menacé d'une disgrâce. Les ennemis de ce sage administrateur étaient parvenus à le noircir dans l'esprit du roi; mais une simple explication suffit pour justifier le ministre; Henri lui rendit toute sa confiance et son amitié. C'est alors que, touché des nouvelles bontés de son souverain, Sully voulut tomber à ses genoux : « Relevez-vous, dit le roi, on croirait que je vous pardonne. »

Apollon lui-même n'aurait pas mieux visé. — Cambyse, fils et successeur de Cyrus, avait autant de bassesse et de cruauté que son père avait de grandeur et de générosité. Ce tyran se faisait un jeu du meurtre; il tua son frère Smerdis et sa sœur Méroé. Prexaspe, son ministre, ayant hasardé quelques observations sur les dangers de l'ivresse à laquelle le roi se livrait souvent, le cruel Cambyse fit placer sur une table le fils de Prexaspe. *Tiens,* lui dit-il en perçant l'enfant au cœur, *vois si j'ai la main sûre.* Le lâche courtisan répondit aussitôt : *Apollon lui-même n'eût pas mieux visé.*

Les philippiques. — Le patriotisme ardent du grand orateur de la Grèce, Démosthènes, sa haine contre Philippe, roi de Macedoine, et l'indolence de ses concitoyens, lui inspirèrent ses plus belles harangues, connues sous le nom de Philippiques. La Pythie ayant été gagnée par l'or de

Philippe, Démosthènes dit qu'elle *philippisait.* Une philippique est une satire sanglante, un écrit violent.

Frappe, tu ne trouveras jamais de bâton assez dur pour me chasser de ton école. — Anthistènes, philosophe Athénien, père des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant: « allez chercher un maître; par moi j'en ai trouvé un. » Diogène, chassé de sa patrie, Sinope, pour crime de fausse monnaie, vint à Athènes; il alla trouver Anthistènes qui, ayant fermé son école, ne voulut pas le recevoir, et, las de ses importunités, leva le bâton sur lui. « Frappe, dit alors Diogène, si c'est ton bon plaisir, je te présenterai ma tête, mais tu ne trouveras jamais de bâton assez dur pour me chasser de ton école. »

Marc-Aurèle se rendant à l'école. — Le philosophe Lucius, arrivé nouvellement à Rome, étonné de voir sortir de son palais l'empereur Marc-Aurèle, dans l'équipage d'un écolier, prend la liberté de lui demander où il va ainsi : « il est honorable, lui répond l'empereur, même à un vieillard, de s'instruire, et c'est dans cette intention que je vais chez le philosophe Sextus, pour apprendre de lui ce que je ne sais pas encore. » La réponse est belle et modeste; de Lucius et de Marc-Aurèle, ce dernier était vraiment le philosophe.

Je suis trop pauvre pour être votre femme et de trop bonne maison pour manquer à l'honneur.—La famille de Rohan remonte au XII siècle. Sa devise était : « Roi ne suis, prince ne daigne, Rohan je suis. » Catherine de Rohan n'est guère connue que par sa noble réponse à la déclaration inconvenante que lui fait Henri IV. Le frère de Catherine de Rohan, le héros de sa maison, fut le chef des protestants sous Louis XIII.

Ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin de la fournir d'huile. — Périclès ayant appris que

son maître Anaxagore, voyant son ingratitude, avait résolu de se laisser mourir, vole sur-le-champ chez lui. Il le trouve au lit, enveloppé de son manteau et pénétré de douleur. Périclès emploie les prières et les larmes pour l'engager à continuer à vivre et à ne lui point enlever sitôt un sage et fidèle conseiller dans le gouvernement de la République. À ces paroles, le philosophe, rejetant son manteau qui lui couvrait le visage, s'écrie : « O jeune homme, ceux qui ont besoin d'une lampe, ont soin de la fournir d'huile ! »

Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette, dit Sganarelle à Géronte, en terminant cette longue dissertation dans laquelle il lui explique savamment les raisons péremptoires du mutisme de sa fille. Cette tirade est un curieux entassement de mots empruntés à la médecine, à la langue latine ou forgés comme au hasard ; elle n'a pas plus de sens que Sganarelle n'a de savoir, et, par conséquent, elle n'explique et ne prouve rien.

On a conservé cette conclusion de Sganarelle pour caractériser puissamment les raisonnements qui déraisonnent, les discours alambiqués et savants en apparence qui n'aboutissent pas. Grâce à Molière, on dispose ainsi d'un moyen honnête de faire entendre à certains raisonneurs qu'ils ne savent où ils vont. Au lieu de leur dire : vous raisonnez faux, mal, vous étez illogiques, inconséquents, ce que vous avancez ne prouve rien ou n'a pas trait à la question, observations qui toutes sont un peu brutales, quelquefois dangereuses, on se contente d'ajouter à leurs discours, comme une conséquence naturelle de ce qu'ils ont dit : *voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.* C'est beaucoup plus poli, plus gai surtout, puisque cela rappelle la charmante bouffonnerie du *Médecin malgré lui.*

Pli de rose du sybarite. — Sybaris était une des plus grandes villes de l'Italie méridionale, sur le golfe de Tarente. Elle s'était rendue célèbre par sa mollesse et sa corruption. Les *sybarites* étaient parvenus à des raffinements peu ordinaires. On avait banni de la ville tous les métiers

qui, par leur bruit, pouvaient troubler le repos des habitants. Le coq lui-même avait été chassé; ces voluptueux de la nuit ne voulaient plus entendre la voix vigilante qui, dans les jours de labeur et de gloire, leur avait dit: il fait jour! Les sybarites faisaient, dit-on, leur invitation à dîner un an d'avance pour avoir tout le loisir nécessaire de préparer un repas délicat. On rapporte qu'un sybarite se plaignit d'avoir passé toute une nuit sans dormir parce que, parmi les feuilles de rose dont son lit était semé, il y en avait une qui s'était pliée en deux.

Les hommes efféminés ou corrompus, que nous appelons, par comparaison, des *sybarites*, sont loin encore de leurs célèbres devanciers, et ils pourraient à la rigueur se tenir pour offensés.

Nous avons une jolie description des sybarites par Montesquieu: *le temple de Gnide.*

C'est un olibrius. — C'est le nom que l'on donne, dans la conversation familière, à l'homme étourdi et sans valeur qui veut faire l'important. Quand on a dit: *c'est un olibrius*, on a résumé en un mot toute une série d'injures.

Anicius Olibrius était un sénateur romain qui fut proclamé empereur par surprise, en 472, et que son incapacité fit descendre du trône après un règne de trois mois.

Mais il est un autre Olibrius qui a bien mérité aussi qu'on prît son nom en mauvaise part; c'est celui que rappellent les commentateurs de Molière à propos du vers:

Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocents.

Suivant une vieille légende, Olibrius, gouverneur des Gaules, ne pouvant toucher le cœur de sainte Reine, la fit mourir. Le martyre de cette sainte fut plus tard le sujet d'un grand nombre de *mystères* qui plaisaient beaucoup au peuple. Olibrius y était représenté comme un fanfaron, un glorieux, *un occiseur d'innocents;* de là l'expression proverbiale: *faire l'Olibrius*, pour *faire le faux brave, persécuter ceux qui sont sans défense*, etc.

Cet Olibrius féroce et fanfaron doit être l'Olibrius qui nous est resté.

Je m'en lave les mains. — Pour exprimer, sans doute, par une image visible, qu'on ne voulait pas prêter les mains à une mauvaise action, ou qu'on ne les avait point trempées dans le sang ; il était d'usage, chez les anciens, de se laver les mains en présence du peuple: on entendait montrer ainsi qu'elles étaient pures et qu'on était innocent.

C'est de cette ancienne coutume qu'est venue l'expression *je m'en lave les mains*, usitée dans le sens de: je n'y suis pour rien, je ne veux point m'en mêler, cela ne me regarde pas.

Le nom de Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, sous Tibère, se trouve mêlé au plus grand événement de l'histoire. Il abandonna Jésus à la rage de ses bourreaux ; cependant, voulant protester contre ce qu'il considérait comme une suprême injustice, il se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il s'écria : « je suis innocent de la mort de ce juste, c'est vous qui en répondrez. » La sentence inique que Pilate prononça contre Jésus pèsera toujours sur sa mémoire, et jusqu'à la fin des siècles Pilate sera le type de ces magistrats pusillanimes qui, obéissant à la voix de la peur et de leurs intérêts, ont la lâcheté de prononcer des condamnations que réprouve leur conscience. Ils auront beau *s'en laver les mains*, le sang innocent répandu laissera toujours une souillure que rien ne saurait effacer, et qui sera pour eux une marque indélébile d'infamie.

Travailler pour le roi de Prusse. — C'est depuis un siècle et demi que la Prusse est un royaume. Quel est donc celui des cinq Frédérics de Prusse qui a fait mettre ainsi en doute sa royale générosité ? On a dit que c'était Frédéric-Guillaume Ier, très économe du bien de ses sujets.

On a dit que le mot était de Voltaire. Il n'est pas impossible qu'après une grande brouille avec le grand Frédéric, Voltaire ait eu la pensée d'exprimer qu'il avait perdu son temps et sa peine en travaillant pour le roi de Prusse. On sait que dans son dépit contre celui qui avait été

Son patron, son disciple et son persécuteur

Voltaire n'a pas toujours ménagé les gros mots. Quoi qu'il en soit, l'allusion a fait fortune, elle est devenue proverbe.

Voici une autre explication. Frédéric le Grand, étant prince royal, avait fait la critique des ouvrages de Machiavelli, dans un écrit intitulé l'*Anti-Machiavel*. Il avait fait beaucoup de bruit et avait attiré au jeune prince la haine de la plupart des souverains de l'Europe, dont il faisait une critique sanglante. Quand il monta sur le trône, craignant de s'aliéner l'esprit des monarques, il voulut anéantir son œuvre; mais les libraires s'y refusèrent. Alors Voltaire le fit réimprimer en Hollande, en effaçant les passages qui pouvaient nuire à son royal protecteur. Cette nouvelle édition, revêtue de l'approbation du roi, fit tomber les premières et ruina les libraires de la Prusse, qui, dans le temps, avaient été utiles au prince royal. De là le proverbe.

Jeter l'ancre sacrée, c'est recourir à ses dernières ressources. Il y avait, chez les anciens, une ancre que l'on dédiait aux Dieux et qu'on jetait dans les jours de grande détresse; c'était l'*ancre sacrée*.

Mettre au violon, c'est mettre en prison. Dans les galeries du palais de justice de Paris était une prison spécialement destinée à enfermer les pages, valets, etc., qui troublaient trop souvent, par leurs cris et leurs jeux, les audiences du parlement. Dans cette prison, il y avait un violon destiné à charmer les loisirs forcés des pages et laquais qu'on y enfermait pendant quelques heures. C'est de cet usage, qui remonte à Louis XI, qu'on a appelé *violons* les prisons temporaires annexées à chaque corps de garde de Paris.

Les bons maris font les bonnes femmes. — Un aphorisme vulgaire, en grand honneur chez le peuple féminin, dit que les bons maris font les bonnes femmes. Xantippe, femme de Socrate, a donné le démenti le plus éloquent à cet adage. On prétend que Socrate, qui con-

naissait son caractère, ne l'avait épousée que pour s'exercer à la patience. Elle est restée la personnification de la femme acariâtre, violente et emportée.

Xercès faisant fouetter la mer. — Le fils et successeur de Darius, voulant venger la défaite de Marathon, marcha contre la Grèce à la tête de 1,000,000 d'hommes. Arrivé à l'Hellespont, il résolut de le franchir à l'aide d'un immense pont de bateaux, que la tempête détruisit. Xercès, poussé par une colère insensée, ordonna de fouetter la mer comme un esclave rebelle, et fit jeter des chaînes dans les flots pour dompter leur fureur.

On n'en fera plus sur ce moule-là. — La duchesse de La Vallière (en Tourraine) était fille d'honneur de Henriette d'Angleterre; dès ses premières années elle se distingua par un caractère de sagesse, de douceur et de bonté naïve, qui faisait dire à M.me de Sévigné : « On n'en fera plus sur ce moule-là. » Elle fut aimée de Louis XIV; mais Dieu se servit de l'inconstance du roi pour la ramener à lui. En 1675, elle se fit carmelite à Paris. Se couvrir d'un cilice, marcher nu-pieds, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710, sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde.

Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. — Louis XI, fils de Charles VII, n'avait que 17 ans lorsqu'il prit part à la révolte appelée la *praguerie* (de la ville de Prague, alors ensanglantée par les Husistes). Charles VII vainquit les révoltés et leur pardonna. Louis demeura quinze ans éloigné de la cour. De nouveaux chagrins, que lui donna son fils, causèrent la mort de Charles VII. Louis XI dépouilla les grands et traita la France en pays de conquête. Son règne, funeste à la féodalité, procura quelque soulagement au peuple. Il possédait au suprême dégré l'art de gouverner; mais il était astu-

cieux, cruel, vindicatif; il sacrifia une foule de seigneurs à sa vengeance. On a retenu de lui cette maxime: « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. » Il se servait de gens obscurs; son barbier, Olivier le Daim, son bourreau, Tristan l'Ermite, eurent beaucoup de part à ses faveurs. Sa superstition et son extrême frayeur de la mort le mettaient sans cesse à la merci des médecins et des astrologues.

La place n'honore pas l'homme, c'est l'homme qui honore la place. — Agésilas, roi de Sparte, réparait par les qualités de l'âme les défauts de la figure. Il était simple et avait toutes les vertus des anciens Spartiates; mais il était fier et ambitieux. Un jour, encore enfant, ayant été placé dans une assemblée, par l'intendant des jeux, dans un endroit détourné, où il ne pouvait ni voir, ni être vu, fut très-sensible à cette mortification. Il monta sur un banc et dit tout haut: « Je ferai voir un jour que la place n'honore pas l'homme, mais que c'est l'homme qui honore la place. »

Un roi de France ne se rachète pas à prix d'argent. — Saint-Louis, dans sa première croisade, fut jeté par une tempête sur la côte d'Égypte. Il s'empara de Damiette, mais il fut vaincu et fait prisonnier à la Massoure (Basse Égypte). Il fut délivré des barbares moyennant une rançon pour ses sujets, et Damiette pour sa personne: « Car, avait-il dit, un roi de France ne se rachète pas à prix d'argent. »

Il n'y a rien de changé en France, — il n'y a qu'un Français de plus! — Ce mot est attribué au comte d'Artois, lors de son entrée à Paris, en 1814.

Le nom de Bourbon, les tristesses de l'exil, les joies du retour, l'ombre de Louis XVI, son frère, l'entouraient d'un respect, d'un prestige et d'un attendrissement de souvenir qui courbaient toutes les têtes devant lui. Ses amis faisaient courir dans la foule un mot qu'il n'avait pas dit, mais qui était

admirablement inventé pour lui ouvrir les cœurs et pour lui préparer les applaudissements :

« Je revois mon pays, je suis heureux. — Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. »

M. Beugnot racontait l'embarras qu'éprouva le Comité royaliste établi à Paris pour trouver un de ces mots heureux que tout homme public doit prononcer dans les grandes circonstances sous peine de désappointer les badauds qui veulent à toute force que chaque événement politique se traduise dans un dicton populaire. Le comte d'Artois n'aurait point trouvé ce dicton, et les royalistes de Bordeaux avaient envoyé à Paris une relation qui manquait absolument de cette réjouissance obligée. Ce fut lui, M. Beugnot, qui trouva ce mot qui fut travesti plus tard à propos de la girafe. On fit circuler, lors de l'arrivée de cet intéressant quadrupède, une médaille portant cette légende : « il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une bête de plus. »

Nœud gordien. — *Gordius* était un laboureur de la Phrygie ; il n'avait pour toute richesse que son chariot et ses bœufs. Grâce à l'oracle, il devint roi de la Phrygie. Le char de Gordius est resté célèbre par le *nœud* qui attachait le joug au timon, et qui était si habilement enlacé qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. Quand Alexandre fut vainqueur de la Phrygie, il apprit qu'une ancienne tradition promettait l'empire de l'univers à celui qui dénouerait ce nœud. On croit qu'il le coupa d'un coup d'épée.

Le *nœud gordien* est resté dans le langage pour caractériser une difficulté qu'on ne peut résoudre, un obstacle qu'on ne peut vaincre. Se tirer d'embarras par un moyen expéditif et vigoureux, c'est trancher le *nœud gordien.*

Malin comme un bossu. Rire comme un bossu. — Les bossus ont la réputation d'être gais et spirituels, et ils la justifient si bien d'ordinaire, qu'un bossu maussade et stupide est devenu dans le monde un être impossible ; en fait d'esprit la bosse oblige. Les types les plus populaires de la gaîté française ont des bosses : Po-

lichinelle et Mayeux. Dans le temps où les rois de France avaient des fous, ces fous étaient bossus.

Les êtres faibles et délicats sont en général mieux doués, sous le rapport de l'intelligence, que les êtres fortement constitués. C'est souvent aux dépens de la tête que le corps se développe. Les latins disaient : *in parvo corpore anima magna*, et le peuple français dit encore, pour exprimer la même idée: *dans les petits pots les bons onguents.*

On plaint les aveugles, les boîteux, les sourds; on rit des bossus. Menacés du ridicule, ces pauvres disgraciés ont senti de bonne heure le besoin de racheter aux yeux du monde les torts de la nature. Ne pouvant pas redresser leur corps, ils ont aiguisé leur esprit; et puis, ils étaient attaqués, ils devaient se défendre, et dans cet exercice ils ont gagné des forces. De là ce sourire malicieux, ce ton sarcastique qui les caractérise. En s'habituant à rire de ceux qui voulaient rire de lui, le bossu est devenu moqueur, méchant quelquefois; il a appris, à la rude école de l'expérience, l'art de s'égayer aux dépens d'autrui. Aussi le proverbe : *rire comme un bossu* ne doit pas être entendu dans le sens de *rire à gorge déployée*, *à se désopiler la rate ;* il signifie plutôt s'amuser malicieusement.

Le meilleur est de *rire comme des fous* et le plus souvent possible.

Chamfort disait: « La plus perdue de toutes le journées est celle où l'on n'a pas ri. »

Poulet. — Ces billets, parfumés ou nom, mais toujours tendres, et quelquefois même spirituels, ont reçu le nom de *poulets.*

C'est parce que, dit La Monnoye, certains marchands, sous prétexte de porter des poulets à vendre dans les maisons, remettaient des billets.

Duval, dans son *Voyage d'Italie*, dit: « les *porte-billets* portaient des poulets sous le prétexte de les vendre, et mettaient un billet sous l'aile du plus gros. »

Le Duchat, dans son *Dict. étymologique*, dit qu'on appelait ainsi certains billets qu'on pliait en forme de poulet, « à la manière dont les officiers dè bouche plient les ser-

viettes, auquelles ils savent donner diverses figures d'animaux. »

Vieux comme Hérode, comme Mathusalem. — Hérode est le nom d'une famille de rois qui régnèrent en Judée pendant plus d'un siècle. Le primier de ces rois est Hérode le Grand, né 72 ans avant J.-C. Il était souvent appelé, par rapport à ses descendants, le *vieil Hérode;* c'est de là qu'est venue l'expression proverbiale: *Vieux comme Hérode;* expression qui se dit plutôt des choses que des personnes.

On dit aussi: *Vieux comme Mathusalem;* mais alors c'est toujours en parlant des personnes, car on rappelle par cette comparaison l'âge avancé dans lequel mourut ce patriarche. Né l'an 3317 avant J.-C., il mourut en 2348, l'année même du déluge; il avait par conséquent 969 ans.

Bâtonnier de l'ordre des avocats. — Ce nom, que porte encore de nos jours le chef de l'Ordre des avocats, doit son origine au bâton de la bannière de Saint-Nicolas. En 1341, les avocats et les procureurs avaient formé une confrérie sous l'invocation de St-Nicolas et de Ste-Catherine. Dans le solennités de l'Église, le corps des avocats sortait bannière en tête. Après la cérémonie, le bâton de la confrérie était transporté avec pompe dans la demeure du chef de l'Ordre auquel la garde en était confiée. C'est par suite de cet usage que ce chef qui, dans le principe, s'appelait seulement *doyen*, a été désigné, plus tard, vers le milieu du XVIe siècle, sous le nom de *bâtonnier*, mot qui nous est resté. À Paris le bâtonnier (le président) des avocats est élu tous les ans.

Passer le Rubicon. — Ce mot, qui est devenu proverbe dans le sens de s'engager d'une manière irrévocable par une démarche hasardeuse, est une allusion à la révolte de César contre le sénat romain. — Le fleuve Rubicon séparait l'Italie propre de la Gaule Cisalpine. C'est aujourd'hui le *Fiumesino* ou *Pisatello*, tributaire de l'Adriatique. Il était défendu à tout général romain de passer ce fleuve

à la tête d'une armée pour entrer en Italie: le passage du Rubicon par César en armes fut la manifestation décisive de sa révolte contre sa patrie et le commencement de la guerre civile (49 ans avant J.-C.).

Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé. — *Gros*, ici, voulant dire épais, grossier, *Gros-Jean* représente un Jean qui n'est pas malin. C'est donc, dans ce proverbe, un homme simple qui veut en remontrer à un homme d'esprit, un ignorant qui veut en apprendre à un savant, à un homme qui sait le latin.

Gros-Jean sert aussi à désigner un homme qui ne possède rien. La Fontaine dans la *Laitière et le pot au lait*, et Collin d'Harleville dans les *Châteaux en Espagne*, l'ont employé ainsi:

On m'élit roi, un peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant,
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

La Fontaine

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

Collin d'Arleville.

La tour de la faim. — Ugolin de Gherardesca, un des tyrans italiens les plus cruels du moyen-âge, a été tellement poétisé par les vers immortels du Dante, qu'on a oublié ses crimes pour ne plus se souvenir que de ses malheurs. Pise, sa patrie, était le dernier rempart de la faction gibelline. Ugolin contracta des alliances secrètes avec les Guelfes, et fit perdre aux Pisans une bataille navale qui, en épuisant la république, devait la mettre à sa merci. En effet, Pise, réduite à la dernière détresse, se jeta dans les bras de l'homme qui l'avait trahie. L'ambition d'Ugolin était satisfaite: alors il affermit son autorité dans Pise et domina par la terreur. Enfin une conspiration, à la tête de laquelle était Roger (Ruggieri) Ubaldini archevêque de Pise, éclata en 1288. Ugolin tomba au pouvoir de ses ennemis, avec deux de ses fils et deux de ses petits fils. Le cruel et barbare archevêque fit enfermer ce malheureux dans la tour de Gualandi. Il jeta les clefs dans l'Arno, condamnant ainsi les prisonniers à mourir de faim. Ugolin y succomba le dernier,

après avoir essayé de se nourrir de ses enfants. Depuis, cette tour a été nommée la *tour de la faim.*

Le Dante a fait de cette mort un des épisodes les plus terribles de sa *Divine Comédie.* Dans son voyage à travers l'enfer, le Dante, conduit par Virgile, arrive à la troisième enceinte où sont punis les traîtres. Il aperçoit Ugolin dévorant la tête de Roger.

Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval. — Richard III, roi d'Angleterre, pour régner fit empoisonner son frère aîné, Edouard IV et ses enfants. Mais il s'éleva un vengeur, le comte de Richmond; Richard marcha contre lui (1485). La mêlée fut terrible. À la vue des bataillons, il parut saisi de frénésie et frappé de vertige. Il s'écria : « un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval! » Lorsqu'on lui eut amené son coursier, il s'élança comme un forcené au milieu des rangs ; mais ayant été entouré, il tomba percé de coups. Shakespeare a décrit la bataille et popularisé ce mot.

Un empereur doit mourir debout. — L'empereur romain, Vespasien, quoique malade, n'interrompit pas ses occupations accoutumées; il vaquait aux affaires, et donnait audience dans son lit ; enfin, se sentant défaillir, il fit un dernier effort pour se lever, disant : « il faut qu'un empereur meure debout. » Puis s'étant fait habiller, il expira.

Varus, rends-moi mes légions. — La Germanie était conquise, mais non domptée. Auguste croyant pouvoir soumettre ces peuplades guerrières en les civilisant, chargea Varus d'introduire dans ces contrées barbares les formes de la jurisprudence romaine. Toute la Germanie s'indigna et prépara un soulèvement terrible. L'armée romaine, attirée dans un défilé au milieu des marais, fut anéantie. Varus se tua, pour ne pas survivre à sa défaite. Auguste fut profondément affligé de ce désastre ; il laissa croître sa barbe et ses cheveux, et dans ses insomnies, il s'écriait : « Varus, Varus, rends-moi mes légions. » Six années après, Germanicus devait venger, au même endroit, l'honneur des armes romaines.

Être sur un grand pied dans le monde. — Dites à nos élégants en bottes vernies, à ces gracieuses Turinaises dont le pied cambré est toujours si bien pris dans une bottine irréprochable, dites à ces messieurs et à ces dames qu'il fut un temps, éloigné, il est vrai, où la mode, le grand ton était d'avoir des souliers de deux pieds et demi de long, et vous verrez quelles grimaces !

Les grands souliers (dits à la *poulaine*, du nom de Poulain, leur inventeur) firent une telle fortune, qu'ils étaient devenus au XIVe siècle la mesure de la distinction : les souliers d'un prince avaient deux pieds et demi ; ceux d'un haut baron, deux pieds ; d'un chevalier, un pied et demi, et ceux d'un simple bourgeois un pied.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette mode ridicule et au signe de distinction auquel elle avait donné naissance, que nous devons l'expression très usitée encore : *être sur un grand pied dans le monde*, pour signifier y tenir une position élevée.

C'est la lance d'Achille. — Cette locution désigne une chose qui guérit le mal qu'elle a fait, et quelquefois une personne qui répare elle-même le mal dont elle a été la cause.

Thélèphe, fils d'Hercule, marcha contre les Grecs qui allaient assiéger Troie. Ayant été blessé par Achille, l'oracle lui conseilla de faire alliance avec ce prince et de suivre les remèdes de Chiron. Celui-ci le guérit en mettant sur la plaie un onguent fait de la rouille de la lance avec laquelle Thélèphe avait été blessé.

Pied-plat. — S'est dit autre fois d'un homme de basse naissance, et se dit aujourd'hui, dans le langage figuré, d'un homme qui ne mérite aucune considération. Il répond parfaitement à l'idée de bassesse et d'avilissement.

J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

MOLIÈRE.

Nous sommes des pieds-plats, oui ; des marauds, d'accord ;
Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or.

PONSARD.

Après les souliers immensément longs vinrent les souliers très larges, et puis, le progrès aidant, les souliers *hauts*. À la cour et dans le grand monde, on porta des souliers à très hauts talons. Ceux qui avaient des souliers plats et presque sans talons étaient réputés paysans ou gens de rien; de là la locution de *pieds-plats*, qui fut plus tard appliqué aux hommes déconsidérés et avilis.

Charbonnier est maître chez lui. — Ce proverbe est une variante de l'ancien dicton rimé :

Par droit et par raison
Chacun est le maître dans sa maison.

dont un charbonnier aurait fait, à ce qu'on raconte, une assez brutale application, un jour que le roi François Ier, s'étant égaré à la chasse, se réfugia dans sa cabane pour lui demander l'hospitalité.

Le maître de la maison était sorti, mais sa femme fit asseoir l'étranger et le pria de se chauffer en attendant son mari et le souper. Une heure après, le charbonnier rentra, fatigué et affamé. Au moment de prendre place pour le repas, il s'empara de la seule chaise de la maison et s'y installa sans façon en disant à son hôte : « Chacun est maître chez soi. » Le roi prit gaiement la citation, et se contenta d'une sellette aussi dure que peu commode. Notre charbonnier fit manger de la venaison à François Ier en lui recommandant de n'en rien dire au *grand nez* (c'est ainsi que dans le peuple on désignait le roi), et le pauvre homme ne fut pas médiocrement confus en apprenant, le lendemain matin, que son proverbe et sa recommandation s'étaient adressés au roi lui-même. Mais, dans l'occasion, François Ier était bon prince, et il ne sut pas mauvais gré à son hôte de ses rudes allures. On dit même que, pour le remercier de son hospitalité, il accorda aux charbonniers certaines immunités.

On se demande si ce n'est pas de cette époque et de cette aventure que datent les priviléges dont jouissait la corporation des charbonniers. Autrefois, en effet, les charbonniers partageaient avec les dames de la halle l'avantage d'être admis à la cour, pour y présenter leurs félicitations et leurs harangues, lors des mariages et des naissances des

princes de la famille royale. Ils avaient aussi le privilége d'occuper, avec mesdames les poissardes, aux représentations gratuites des deux théâtres, les deux grandes loges de l'avant-scène, dites *du roi* et *de la reine*.

Le temple de Janus. — Ce temple fameux, qui fut fondé à Rome par Numa, était ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix. Janus, le plus ancien roi d'Italie, était le dieu de la paix. C'est par allusion à ce temple qu'on dit: *ouvrir le temple de Janus*, pour faire la guerre; et *fermer le temple de Janus*, pour conclure la paix.

La Thébaïde. — Une des trois grandes divisions de l'Égypte ancienne, et qui avait Thèbes pour capitale, est fameuse par les déserts qui, à l'est et à l'ouest, environnaient sa partie habitée. C'est dans ces solitudes qu'aux premiers siècles du christianisme se réfugièrent un grand nombre de chrétiens, pour fuir la persécution ou pour se dérober aux séductions du monde, et se livrer à toutes les austérités de la vie ascétique. Pendant quelque temps, le désert fut en quelque sorte peuplé de moines et d'anachorètes; mais la dépopulation de l'Égypte amena l'extinction de presque tous les monastères. De cellules vides indiquent seules aujourd'hui le séjour de ces religieux dans les grottes sépulcrales de la Thébaïde. Dans le langage ordinaire, *Thébaïde* se dit d'un désert, d'une solitude profonde, où l'on vit retiré du monde; ce mot désigne aussi une retraite favorite, que l'on s'est choisie soi-même, pour jouir, loin du tumulte, des douceurs de l'amitié.

Tibur, aujourd'hui Tivoli, était près de Rome, sur une colline. Sa situation était enchanteresse, son aspect délicieux, ses sites pittoresques. Les plus riches Romains y possédaient des habitations de plaisance. Cette ville est surtout célèbre par le séjour d'Horace, auquel Mécène avait donné une petite maison de campagne attenante à sa propre villa. Tibur, immortalisé par les vers de ce poëte, désigne une demeure riante et champêtre. Auteuil était le Tibur de Boileau; Passy, celui de Béranger.

Le tonneau de Diogène. — Dans son mépris des richesses et des plus simples commodités de la vie, Diogène avait fini par se donner pour logis habituel un tonneau. Satire vivante des hommes et de la société, il s'en allait roulant à travers les places et les rues d'Athènes cette étrange cellule d'où il accablait de ses railleries les hommes corrompus et hypocrites, les magistrats infidèles, les généraux gorgés de rapines, enfin tous les mensonges et toutes les lâchetés.

Pays de Cocagne. — Ce mot, qui sert à désigner le pays imaginaire où l'on vivrait sans travail et sans souci dans l'abondance et la joie, se dit aussi des lieux qui réunissent tous les agrêmens de la vie. Ce bienheureux *pays de Cocagne* est ou plutôt était l'Italie. Autrefois, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, il y avait à Naples une montagne figurant un Vésuve, d'où jaillissaient à profusion des macaroni, de la viande et des saucisses que les gens du peuple se disputaient. Cette réjouissance s'appelait une *Cocagne*, en italien *Cuccagna*, en vieux français *Cocquaigne*, qui signifie contestation, dispute.

Un fesse-Mathieu. — Avant sa conversion, Saint-Mathieu était publicain de profession; il faisait, en cette qualité, les profits scandaleux qui avaient rendu odieux chez les juifs les gens de cette espèce; et de même qu'on appelle encore *publicains* les gens d'affaires et les traitants qui s'enrichissent aux dépens d'autrui, de même on a dit d'un usurier, il *fait Saint-Mathieu.* Avec le temps et par corruption, cette expression est devenue *fesse-Mathieu.* C'est sous cette forme qu'elle nous est restée et qu'on l'emploie tous les jours pour qualifier les gens qui trafiquent de leur argent. Elle se dit aussi, par extension, des ladres, des avares.

Morgue. — On désigne ainsi à Paris la salle où l'on expose les cadavres retirés de la Seine ou trouvés ailleurs, et où le public est admis à venir les reconnaître. Morgue est un vieux mot français qui se disait autrefois pour vi-

sage. Cette raison est satisfaisante aussi pour l'étymologie de ce mot pris dans le sens de suffisance mêlée d'orgueil. La morgue se peint surtout par une *figure* méprisante, hautaine et dédaigneuse.

Querelle d'Allemand. — Cette expression vient vraisemblablement de l'ancienne organisation politique et civile de ce pays. L'Allemagne, qui se compose aujourd'hui de plusieurs États différents, en comptait plus de trois cents dans le temps des empereurs. Chacun de ces petits États, en vue de s'agrandir ou d'ajouter à son importance, était toujours en lutte avec ses voisins. Il est assez naturel que ces querelles ou guerres perpétuelles soient devenues proverbiales.

Si l'on devait chercher l'origine de ce proverbe dans les habitudes du peuple allemand, il faudrait la demander plus particulièrement aux universités. Les étudiants allemands se sont fait, par leurs usages et leurs mœurs à part, une réputation européenne. Ils sont querelleurs et batailleurs de génération en génération.

Alphonse Karr dit qu'on ne sait vraiment pas sur quoi est fondé ce dicton. On ne voit pas en quoi cette aptitude à chercher querelle sur des motifs futiles peut être attribuée aux Allemands de préférence aux autres peuples. Il s'agit simplement d'une corruption de mot, comme il s'en fait facilement dans les dictons devenus populaires, qui, à force de passer de bouche en bouche, ne manquent jamais de subir des altérations. Dans l'origine, à propos des querelles sans motifs réels, venant de susceptibilité, on n'a pas dû dire une querelle d'Allemand; mais bien une querelle d'amant.

Jeter de la poudre aux yeux. — Autrefois, avant l'invention de la poudre, par exemple, le mot *poudre* se disait communément pour *poussière*, et il s'emploie toujours ainsi dans le langage poétique:

Le corps né de la poudre à la poudre est rendu.

L. Racine.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici le mot *poudre.*

Le proverbe *jeter de la poudre aux yeux* est de la même famille que l'expression *faire de la poussière*, qui signifie faire de l'éclat, de l'embarras :

> Chers parvenus, dans la carrière
> Vos coursiers son trop emportés ;
> En faisant voler la poussière,
> Vous rappelez d'où vous sortez.

Sycophante. — Le figuier était en honneur chez les anciens ; les Grecs et les Romains lui avaient voué une sorte de culte. On punissait de mort ceux qui auraient transporté des figuiers hors de l'Attique, ou qui auraient touché aux figues des arbres consacrés aux divinités. On avait aussi promis des récompenses à ceux qui dénonceraient les coupables. Il y eut des scélérats qui, pour recevoir la somme promise, dérobèrent eux-mêmes les fruits, et accusèrent de ce sacrilége les hommes qu'ils voulaient perdre. Ces imposteurs furent appelés *Sycophantes* (dénonciateurs de figues).

C'est ainsi que la figue inoffensive s'est trouvée entrer dans un mot que l'on a appliqué plus tard, et d'une manière générale, aux calomniateurs, aux fourbes et aux hypocrites.

Croquer le marmot. Faire le pied de grue. — Après avoir établi que *Marmot* est le masculin de *Marmotte*, et après avoir rappelé qu'on dresse la marmotte à se tenir sur ses pattes de derrière (ce qui a fait appeler, par comparaison, un petit enfant un marmot), M. Génin nous apprend que l'expression *croquer le marmot* a pris naissance dans l'atelier des peintres, d'où elle s'est répandue dans le monde. L'artiste qu'on fait languir sur un escalier, dans un vestibule, dans une antichambre, pour tromper la longueur du temps, s'amuse à barbouiller, à croquer une petite figure de marmot contre la muraille. Voilà le sens propre : le sens métaphorique s'ensuit naturellement.

Faire le pied de grue ajoute à l'idée de *croquer le marmot* celle d'attendre sur ses jambes, dans une position désagréable. C'est une allusion à l'habitude qu'ont les grues de se tenir longtemps sur une seule patte.

Danser sur un volcan. — Être exposé à un grand danger. Ce mot est dû à M. Salvandy. Il le cite dans le récit de cette fête du Palais-Royal donnée par le duc d'Orléans, en juin 1830, au roi et à la reine de Naples. S'adressant au duc: « C'est une fête toute napolitaine, Monseigneur; nous dansons sur un volcan. » Cette métaphore était une prophétie qui ne tarda pas à s'accomplir: un mois après le volcan (la révolution) faisait irruption et engloutissait la plus antique dynastie d'Europe.

Longchamps. — Il y avait autrefois à deux lieues de Paris, auprès de Boulogne, dans un petit village nommé *Longchamps*, une ancienne abbaye fondée par Isabelle, sœur de Saint-Louis, et restée célèbre par les concerts spirituels qu'on y exécutait pendant la semaine sainte. Il était de mode d'aller entendre, le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, l'office des ténèbres à Longchamps, et tout ce qu'il y avait de monde élégant à Paris s'y rendait en grand équipage.

C'est ainsi que s'est établi l'usage de cette promenade où, pendant bien des années, le monde élégant de Paris est venu donner le ton et dicter les lois de chaque mode nouvelle. Longchamps aujourd'hui n'est plus qu'un souvenir: le temps l'a usé d'abord, les fiacres et les dames de toutes les fractions du monde l'ont achevé.

Faire Charlemagne. — C'est se retirer du jeu, après avoir gagné, sans offrir de revanche à ses adversaires. — Cette honteuse action exprimée par un grand nom peut s'expliquer ainsi: Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes les conquêtes, et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, *il fait Charlemagne.* — L'un des quatre rois du jeu de cartes porte le nom de Charlemagne.

Couleur Isabelle. — Couleur jaune clair. Ce mot s'emploie particulièrement en parlant du poil du cheval: *un cheval isabelle*, ou, seulement, *un isabelle.*

Cette couleur a, dit-on, pour origine une chemise de l'archiduchesse Isabelle d'Autriche, fille du roi d'Espagne, Philippe II, et date du siége d'Ostende. L'archiduchesse ayant accompagné Albert, son époux, dans ses guerres contre les Hollandais, fut témoin de ce siége fameux. Voyant les efforts infructueux des assiégeants, elle fit le vœu de ne changer de chemise que lorsque Ostende serait prise. Les assiégés résistèrent trois mois encore et laissèrent ainsi à la chemise royale le temps de devenir...... *couleur Isabelle.* Ce genre de jaune fut bientôt à la mode, et l'on porta avec enthousiasme la couleur de la chemise jaunie dans ces héroïques circonstances.

Rond comme l'O de Giotto. — Le pape Jules II voulait faire peindre la façade de l'église de Saint-Pierre à Rome. Il ne savait à quel peintre s'adresser. Il envoya un connaisseur dans toutes les grandes villes pour recueillir des dessins des plus grands peintres. Giotto se contenta de tremper un pinceau dans une couleur rouge et de tracer à main levée un cercle qui fut joint à tous les dessins rapportés au pape. Jules II, apprenant que ce cercle parfaitement rond avait été tracé à main levée, s'empressa de confier les peintures de la façade de St-Pierre à Giotto. De là le proverbe: *Tondo come l'O di Giotto.*

Suivez mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur! — Henri IV, ce roi vaillant et gascon, avant de livrer la bataille d'Ivry contre le duc de Mayenne, s'élança tête nue en avant de ses troupes, et adressa à Dieu une fervente prière; puis, prenant son casque ombragé de plumes blanches, et donnant le signal du combat: « Mes compagnons, s'écria-t-il, vous êtes français, je suis votre roi, voilà l'ennemi..... si les cornettes (étendards) vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire! » Les Ligueurs taillés en pièces s'enfuirent de toutes parts.

Tarquin abattant les têtes des pavots. — Tarquin le Superbe, sentant que sa tyrannie le rendait odieux à ses sujets, chercha à consolider son pouvoir en s'alliant avec les peuples voisins et à flatter la vanité des Romains par des conquêtes. Il tourna ses armes contre Gabies et s'en empara par perfidie, après l'avoir vainement assiégée pendant sept années. Sextus, son fils, feignant de s'être brouillé avec lui, alla demander dans cette ville un asile contre la colère de Tarquin, et chercha à gagner la confiance des habitants. Il y réussit au point que bientôt ils lui confièrent un des postes les plus importants, et qu'il devint un des principaux de la ville. Sûr alors de sa puissance, il envoya secrètement demander à son père de quelle manière il devait se conduire. Tarquin conduisit l'envoyé dans son jardin, s'y promena quelque temps avec lui, *abattant*, au moyen d'une baguette qu'il tenait à la main, *les têtes des pavots les plus hautes*; puis il le renvoya sans prononcer une parole. Sextus comprit la réponse muette, mais significative de son père; il fit périr les principaux citoyens, s'empara du pouvoir et ouvrit ensuite les portes de la ville à Tarquin.

L'âne de Buridan. — Jean Buridan, célèbre dialecticien du XIVe siècle, fit sur Aristote des commentaires qui ne lui auraient valu qu'une mince réputation, s'il n'avait eu l'heureuse idée d'attacher son nom à celui d'un âne qui s'est chargé de le conduire à la postérité. Si les animaux, pensait-il, n'avaient pas, aussi bien que nous, leur libre arbitre, la nature se trouverait en défaut, car elle ne leur donnerait pas même la faculté de pourvoir à leur subsistance.

A l'appui de cette argumentation, il prenait un âne également pressé par la soif et par la faim, le plaçait entre un picotin d'avoine et un seau d'eau, également distants, faisant sur lui la même impression et il demandait: « Que « fera cet âne? Ou il demeurera immobile comme un corps « sollicité, en mécanique, par deux forces contraires et par- « faitement égales, et alors il mourra; ou il se dirigera « d'un côté plutôt que d'un autre, et alors il aura son li- « bre arbitre. »

Ce dilemme avait des allures trop convaincantes pour ne pas faire événement: on fut frappé du sort qu'une logique impitoyable peut réserver à d'innocents quadrupèdes, et les générations se transmirent d'âge en âge cet exemple saisissant. De nos jours, quand un homme hésite entre deux positions qui ont à ses yeux un attrait pareil, on le compare aussitôt à l'âne de Buridan.

Voltaire décrit ainsi le dilemme de Buridan:

> Connaissez-vous cette histoire frivole
> D'un certain âne illustre dans l'école?
> Dans l'écurie on vint lui présenter
> Pour son dîner deux mesures égales,
> De même force, à pareils intervalles;
> Des deux côtés l'âne se vit tenter
> Également, et, dressant ses oreilles,
> Juste au milieu des deux formes pareilles,
> De l'équilibre accomplissant les lois,
> Mourut de faim, de peur de faire un choix.

Aimer! — La passion la plus élevée, la plus pure, la plus dévouée; l'ivresse la plus sale, la plus désordonnée, la plus abjecte, tout cela s'appelle du même nom — amour; pas de nuance qui la distingue. En parlant de la femme qui la première vous a fait battre le cœur, concevoir de hautes pensées, qui vous a rendu peintre, musicien, poëte, vous dites: — je l'aime! — Et que l'on vous consulte sur un mets, sur un potage, sur la moindre friandise — je l'aime — dites-vous aussi. La même expression pour parler de l'âme et du corps! C'est là un grave reproche qu'on peut adresser à la langue française. Les Anglais, ce peuple économe et positif par excellence, ont cependant fait la dépense de deux verbes pour exprimer les deux ordres d'idées si différents (*to like*, *to love*).

Chien de Jean de Nivelle. — De tous ceux, hommes ou bêtes, qui s'en vont ou se sauvent quand on les appelle, on dit communément: *c'est le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.*

Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, petite ville des Pays-Bas, était d'un caractère très violent; dans une querelle qu'il eut avec son père, il lui donna un soufflet. Cité par ce fait devant le parlement, il ne comparut point; en

vain il fut sommé, selon l'usage, à son de trompe: « tant plus on l'appelait, dit un conteur, tant plus il se hastait de courir et de fuir du costé de la Flandre. » C'est alors, dit-on, que le peuple l'appela *chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.*

Le chien de maistre Jean de Nivelle
S'enfuit toujours quand on l'appelle.

Nos pères avaient un grand faible pour la rime. *Nivelle* rimait avec *appelle*, il n'en fallait pas davantage pour que la phrase fût consacrée. C'est la rime qui a sauvé de l'oubli un très-grand nombre de proverbes.

Mourir de la mort de Roland. — C'est mourir de soif. Le prétendu neveu de Charlemagne, Roland, s'étant extrêmement échauffé à la bataille de Roncevaux, dans la Navarre, aurait été forcé de se retirer de la mêlée pour chercher de l'eau, et, n'en ayant pas trouvé, serait mort de soif.

Revenir à ses moutons. — C'est revenir à la question, à l'objet qui nous intéresse. Ce proverbe, si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent, est pris de la farce de Pathelin.

Le drapier Guillaume a été volé par l'avocat Pathelin, de six aunes de drap et par Agnelet son berger de six-vingts moutons. Au moment où il l'accuse devant le juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet. Préoccupé alors de son drap en même temps que de ses moutons, il fait une confusion plaisante dans ses réponses:

Le Juge: — Sus, revenons à nos moutons,
Qu'en fut-il ?
Le Drapier: — Il en prit six aunes,
De neuf francs.

Le juge se creuse la tête pour comprendre, et il répète toujours à Guillaume de laisser là ce drap et de *revenir à ses moutons.*

Chanter pouille. — *Chanter pouille* à quelqu'un signifie, d'après l'Académie, lui dire des injures, des choses offensantes. D'où vient cette expression?

Pouille signifiait une écurie à mettre des chevaux. Nous avons encore *pouliche*, *poulain*. Alors *chanter pouille* signifie chanter écurie, c'est-à-dire gourmander brutalement, grossièrement, en style d'écurie ou de palefrenier.

Marcher à la queue leu-leu. — Signifie marcher à la file, l'un derrière l'autre. *Leu* est un vieux mot français qui se disait pour *loup*. Les loups marchent à la suite les uns des autres.

Le loup figure dans un grand nombre d'expressions proverbiales. Nous citerons parmi les plus usitées.

Entre chien et loup. Cette locution sert à désigner le moment du crépuscule, le moment où l'on n'aperçoit pas assez bien les objets pour pouvoir distinguer un chien d'un loup. Le loup ressemble beaucoup au chien.

Brebis comptées, le loup les mange. Les présomptions excessives ne nous mettent pas à l'abri du danger.

Les loups ne se mangent pas entr'eux. Les méchants s'entendent, ils ne s'attaquent pas entr'eux. Pourtant on sait que les loups se dévorent entre eux plus volontiers que les autres animaux. (Buffon).

Chercher midi à quatorze heures. — Chercher les choses où elles ne sont pas, aller au-delà, se créer des difficultés, se donner plus de peine qu'il ne faut. On avait l'usage en Italie de compter par vingt quatre heures, d'un soleil à un autre.

Que Diable allait-il faire dans cette galère ? — En parlant d'un homme qui s'est mis dans un mauvais cas pour une fausse démarche ou qui s'est mal trouvé d'avoir été là où il n'avait rien à faire. Cette exclamation rappelle une des plus charmantes scènes des *Fourberies de Scapin* de Molière.

La cour du roi Pétaud. — Le mot *Pétaud* nous vient des anciennes corporations de gueux dont le chef ou roi était désigné par dérision sous le nom de *Peto*, qui signifie, *je demande*. Ce gueux, le plus gueux de tous peut-

être, devait, en qualité de roi, commander dans sa cour, présider dans le conseil, et le peu de pouvoir qu'il avait sur ses sujets, a fait comparer à la *cour du roi Pétaud* les maisons et les assemblées où tout le monde commande.

De pétaud on a fait *pétaudière*, pour signifier une assemblée confuse, en désordre, où chacun fait le maître.

Cercle de Popilius. — *Tracer le cercle de Popilius* veut dire mettre quelqu'un en demeure de répondre d'une manière positive, de prendre un parti, de se prononcer catégoriquement.

C'est une allusion au fameux cercle du consul Caius Popilius. L'histoire est une chaîne dont presque tous le anneaux sont des cercles de Popilius.

Bucéphale. — Le cheval d'Alexandre, dont le nom nous sert à désigner les chevaux de parade, et aussi, par ironie, ceux qu'on appelle vulgairement des rosses, occupe une des premières places dans l'histoire des chevaux célèbres. Ce nom se donne par analogie même à la modeste monture de Sancho. Delille a dit :

Il sert de Bucéphale à la beauté peureuse.

Faire ripaille. — Amédée VIII se retira au prieuré de Ripaille après avoir fait ériger la Savoie en Duché. Là, lui et ses seigneurs vivaient plus en honnêtes épicuriens qu'en véritables ermites ; les mets les plus exquis couvraient leur table. C'est ainsi que ces repas, trop peu frugals, auraient donné naissance à l'espression *faire ripaille*, vivre à la façon des ermites de Ripaille, faire bonne chère, mener joyeuse vie.

Roi d'Yvetot. — Pour qu'il ait été question du roi et même du royaume d'Yvetot dès Louis XI ; pour que François I[er] ait appelé *reine* la dame du lieu ; pour que Henri IV ait dit le mot connu : « Ventre Saint-Gris ! si je perds le royaume de France, je veux être au moins roi d'Yvetot ; » enfin pour que Béranger ait fait sa jolie chanson, il faut absolument qu'il y ait eu un roi d'Yvetot. Cependant si l'on

retrouve un peu partout des traces, nulle part on ne découvre d'origine: on paraît ni savoir ni quand ni comment s'est formée cette petite royauté.

Le charmant badinage du grand chansonnier, qui parut en 1813, cachait une leçon sous des fleurs. La France était revenue de Moscou, on sait comment, et elle commençait à se fatiguer d'une gloire qui lui coûtait tant de larmes et de sang. C'est alors que Béranger exhuma le souvenir de ce bon petit roi d'Yvetot

Qui n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.

L'allusion était transparente; on vit dans les couplets du poëte une sorte de Mazarinade, et toute la France chanta le *Roi d'Yvetot*, qui passa dès lors dans la littérature comme le type de l'insouciance, de la franche gaîté.

Se battre sans quartier. Point de quartier. Ne point donner de quartier. — Ces expressions ont pour origine la convention faite entre les Hollandais et les Espagnols de payer la rançon d'un officier ou d'un soldat d'un quartier de sa solde. Quand on voulait retenir un prisonnier ou le mettre à mort, on refusait la rançon qui devait payer sa délivrance, on le traitait *sans quartier*. C'est ainsi que la locution *ne point faire de quartier* a voulu dire : ne faire aucune concession, agir avec la plus extrême rigueur.

Comme en revenant de Pontoise. — On dit des gens à la mine piteuse: *ils ont l'air de revenir de Pontoise*. On se sert de la même locution pour exprimer qu'on a l'air niais, qu'on n'est au courant de rien. *Faire une chose comme en revenant de Pontoise* signifie: faire mal, sans énergie ou sans goût.

On fait ainsi allusion à la prise de Pontoise par les Anglais, le 29 juillet 1419. Les pauvres habitants de Pontoise furent mis alors dans le plus piteux état, et il ne serait pas impossible qu'ils eussent donné lieu, dans cette circonstance, aux expressions qui nous occupent.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. — C'est-à-dire: il vaut mieux avoir l'estime publique que d'être riche. On trouve dans les proverbes de Salomon cette maxime aussi vieille que la morale: *la bonne réputation vaut mieux que la richesse.*

La ceinture, ce ruban qui semble destiné à fermer la robe des femmes, a dû être autrefois le signe de la pudeur, la gardienne de la chasteté. Nous en trouvons une preuve dans cette *ceinture de vierge* que portaient les jeunes filles en Grèce et à Rome. En devenant un objet de toilette, un élément essentiel du costume féminin, la ceinture perdit insensiblement sa signification morale; les femmes n'eurent plus de marque distinctive. C'est alors sans doute, que s'introduisit la mode des ceintures d'orfévrerie. En adoptant ce bouclier plus expressif de leur vertu, les femmes de bien voulaient retablir, par un signe visible, la distance qui existait entre elles et une certaine classe de la société. Mais la mode devint bientôt générale, tout le monde porta des ceintures dorées, et il ne fallut rien moins qu'un arrêt du Parlement (juin 1420) pour les interdire aux femmes de mauvaises mœurs (*). La défense ne fut pas observée. On finit par en prendre son parti en se disant sagement qu'une bonne réputation vaut mieux que le signe apparent et souvent menteur de la vertu. De là le proverbe: *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Ceux qui pensent que *ceinture dorée* veut dire *richesse* donnent pour origine au proverbe cette large ceinture qui autrefois servait de bourse et qui, par suite, était le symbole des biens.

Les premiers rois de France donnaient à leurs sujets de haute qualité un baudrier, c'est-à-dire une ceinture d'or qui était une des marques de chevalerie, d'où:

Bonne et commune renommée
Vaut mieux que ceinture dorée.

Un fruits secs. — Cette expression sert à qualifier les élèves qui échouent dans leurs études, dans leurs examens.

(*) Louis VII et Louis IX les avaient déjà interdites aux femmes qui n'avaient point bonne renommée.

Lors d'une des premières promotions de l'École polytechnique, il y avait à cette école un élève venu d'une des provinces du Midi de la France, où son père faisait en grand le commerce des fruits secs. Ce jeune homme, dont la vocation n'était pas du côté des mathématiques, travaillait peu ou ne travaillait pas du tout; quand ses camarades essayaient de le stimuler par la crainte de manquer ses examens et de perdre sa carrière, il répondait d'un ton insouciant et avec un accent gascon: « eh! qu'est ce que cela me fait? Eh bien, je serai dans les fruits secs comme mon père! » Ce mot, obstinément répété, fit fortune; le jeune homme fut effectivement dans les fruits secs, et depuis on a dit par allusion et par euphémisme: un tel sera dans les *fruits secs;* — il a été *fruits secs;* — c'est un *fruits secs* de l'École polytechnique (et non *fruit sec* au singulier).

Cette expression, qui s'est d'abord appliquée exclusivement aux élèves de l'École polytechnique et de l'École normale de Paris qui avaient manqué leurs examens de sortie, s'est bientôt étendue aux élèves de toutes les écoles.

Cordon bleu. — Aujourd'hui un cordon bleu est un bon cuisinier ou une bonne cuisinière. Le cordon auquel était attaché la croix de l'Ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578, était bleu. Le cordon bleu étant une distinction toute particulière réservée à un petit nombre parmi ceux qui occupaient un rang très élevé dans la société, on prit l'habitude de donner par comparaison le nom de *cordon bleu* aux personnes d'un mérite supérieur: *le cordon bleu d'une communauté; c'est notre cordon bleu.*

Cette comparaison fit si bien son chemin qu'elle alla sans encombre jusqu'à la cuisine; les célébrités dans l'art de Vatel et de Carême étaient aussi des *cordons bleus.* Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette dernière comparaison est la seule que soit restée dans la langue. Il n'y a plus d'autre cordon bleu qu'une bonne cuisinière. Il y a trois siècles, le grand-maître des cordons bleus était Sa Majesté le roi de France, Henri III; aujourd'hui, c'est mademoiselle Marguerite. On peut abolir, selon les temps ou le bon plaisir des hommes, les hochets de la vanité, on n'abolit pas

la cuisine. C'est un trait à ajouter à l'histoire de nos grandes puérilités et de l'instabilité des choses de ce monde.

La foi du charbonnier. — C'est la foi simple et naïve qui croit sans discuter. Le charbonnier dont il s'agit ici est celui qui passe sa vie au milieu des bois. Continuellement en présence du spectacle de la nature où tout parle de la grandeur et de la bonté de Dieu, cet homme croit simplement, avec son cœur, et il apprend ainsi à ne pas douter.

Fier comme Artaban. — Artaban V, roi des Parthes, à l'issue d'un combat acharné contre les Romains, obtint un traité de paix qui lui laissa tous les honneurs de la guerre. Il fut si fier de ce succès, qu'il prit le double diadème et le titre de Grand-Roi.

On dit aussi, dans le même sens, *fier comme un Écossais*, par allusion aux archers de la garde écossaise formée par Louis XI. Cette garde était la plus ancienne des quatre compagnies qui composaient la garde du corps des rois de France, et, tous ceux qui en faisaient partie, désignés sous le nom d'Écossais, étaient fiers de l'ancienneté de leur origine.

Passer sous les fourches caudines. — Cette expression a pris place dans la langue pour caractériser toute concession onéreuse ou humiliante attachée aux vaincus. Le général, obligé de faire une capitulation peu honorable, et le souverain qui accepte un traité honteux *passent sous les Fourches Caudines.*

Elle doit son origine à un épisode des guerres sanglantes entre les Romains et les Samnites. Les Romains furent attirés dans un chemin étroit, passant entre des rocs à pic des Apennins, près de l'ancienne Caudium (aujourd'hui *Valle Caudina* ou *Stretto di Arpaia*) ; ils furent obligés de se rendre à discrétion et de passer sous le joug, sorte de gibet qu'on appelait *Fourche.* C'est en souvenir de lieu où les Romains éprouvèrent cet affront qu'on a dit que les Samnites les avaient fait passer sous les *Fourches Caudines.*

Être la coqueluche du quartier. — Être engoué de quelqu'un ou très prévenu en sa faveur, c'est, en style familier, en être entêté, coiffé, embéguiné (le béguin est une petite coiffe de toile). L'expression *être la coqueluche de la cour*, *de la ville*, *du quartier*, qui signifie être en vogue, très à la mode, doit s'entendre dans le même sens. « *Il est la coqueluche de toutes les femmes*, toutes les femmes sont coiffées de lui » (Académie).

Le *coqueluchon* ou la *coqueluche* était une sorte de capuchon que tout le monde a porté à une certaine époque, et qui paraît avoir donné son nom à la maladie que nous désignons encore ainsi, car ceux qui en étaient attaqués portaient une *coqueluche* ou capuchon de moine pour se tenir chaudement.

À l'époque où la maladie fut générale, l'usage de la *coqueluche* se répandit beaucoup et le capuchon devint une sorte de mode, surtout pour les femmes.

Manger de la vache enragée. — Éprouver de grandes privations, une grande misère, se procurer péniblement les ressources les plus indispensables à la vie. Les jeunes gens qui se laissent nourrir par leur famille et qui, peu soucieux du lendemain, s'abandonnent à la mollesse, auraient souvent besoin de *manger de la vache enragée.*

Il est défendu de manger de la chair des animaux atteints d'épizootie ou mordus par un chien enragé. Les pauvres des grandes villes, privés de tout, ne tiennent pas toujours compte de cette défense, et pour manger de la viande, ils mangeraient même de la *vache enragée.*

Ce proverbe se dit aussi, par extension, des épreuves de tout genre qui, dans le cours de la vie, doivent fortifier l'esprit ou grandir le courage.

Manger de la vache enragée ! Chose inexprimable, chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, l'avenir sans espérance, l'habit percé au coude, le vieux chapeau, la porte qu'on trouve fermée le soir parcequ'on ne paie pas son loger, l'insolence

du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement. Que de jeunes étudians nous avons vus à Paris dévorer tout cela! Ce sont souvent les seules choses qu'ils aient à dévorer, admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. « Creuset où la destinée, dit Victor Hugo, jette un homme, toutes les fois qu'elle veut avoir un gredin ou un demi-Dieu. »

Poisson d'avril. — L'origine de l'attrape du *piége innocent* connu sous ce nom est assez souvent attribuée à l'histoire suivante. François, duc de Lorraine, que Louis XIII retenait prisonnier au château de Nancy, parvint à se sauver le 1er avril en traversant la rivière à la nage; ce qui fit dire aux Lorrains que c'était un poisson qu'on leur avait donné à garder.

Il faut beaucoup de bonne volonté pour admettre cette origine. Ce duc de Lorraine, prisonnier de Louis XIII, n'est guère connu dans l'histoire : le roi d'Yvetot, sous ce rapport, lui rendrait des points.

On a aussi prétendu que les plaisanteries du 1er avril étaient une allusion aux démarches ironiques que l'on fit faire à Jésus-Christ, au commencement d'avril, en le renvoyant d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et d'Hérode à Pilate.

Ainsi le *poisson d'avril* serait une parodie de la passion de Jésus-Christ. Si cette origine est la vraie, nous ne comprenons pas comment les sottes plaisanteries du 1er avril ont pu s'établir parmi les chrétiens.

Rire sardonique. — Rire convulsif, mortel, et au figuré, rire moqueur, rire forcé, rire de Satan. Il y a en Sardaigne une espèce de renoncule appelée *Sardonie*, qui contracte de telle sorte les muscles de ceux qui en ont mangé, que les lèvres se retirent et que les malades semblent rire en mourant.

Les battus payent l'amende. — Il y a eu un temps où la raison était bien réellement la raison du plus fort ; c'est alors que *les battus payaient l'amende et que les morts avaient tort.* Nos voulons parler de l'époque où se pratiquait le *combat judiciaire, cette épreuve* ordonnée par la justice pour mettre fin à un procès dans le cas douteux. Là où le serment était insuffisant, c'est le combat qui décidait : l'événement de la lutte était considéré comme un décret de la Providence, et l'innocence ou le bon droit devait être inévitablement du côté du vainqueur. Ce jugement de Dieu, comme on l'appelait improprement, décidait de votre sort : si vous étiez battu, c'est que Dieu l'avait voulu ; vous étiez coupable, et partant vous deviez payer l'amende ou subir la peine. C'est vraisemblablement de ce singulier genre de procédure que vient cette expression proverbiale.

Faire des châteaux en Espagne. — Transportez-vous dans le pays des rêves, laissez aller à son gré votre imagination vagabonde, fondez sur de vagues espoirs les projets les plus insensés, demandez à l'avenir de réaliser vos chimères, et, comme la laitière, Perette, de La Fontaine, *vous ferez des châteaux en Espagne.* Rêver une fortune, une position brillante, un rang élevé, de la gloire même, c'est plus ou moins rêver des châteaux, et jusque là on s'explique la comparaison. Mais pourquoi en Espagne? C'est qu'il n'y a pas de châteaux dans ce pays, et que vouloir les honneurs ou la fortune qu'on n'a pas, c'est vouloir des châteaux en Espagne. Dans le temps où les Maures faisaient de fréquentes excursions en Espagne, il était défendu de bâtir dans la campagne des châteaux dont les ennemis auraient pu s'emparer et où ils se seraient fortifiés.

On dit encore *bâtir des châteaux en l'air*, expression qui s'explique d'elle-même : vouloir faire une chose impossible, c'est bâtir des châteaux en l'air.

On rit souvent des fous qui rêvent tout éveillés ; mais ceux mêmes qui se moquent, rêvent aussi, à leur insu, et les plus sages ont dû parfois aux divagations de leur esprit des instants de bonheur. Tous, à certains jours de la vie,

nous avons eu nos joies imaginaires, car on en fait partout des châteaux en Espagne :

On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite,
Un commis est ministre, un jeune abbé, prélat ;
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

(COLLIN D'HARLEVILLE).

Le mot impossible n'est pas français. — Dans les guerres de la République, un général français venait de charger un officier d'une opération périlleuse. Celui-ci lui répondit que c'était impossible. « Impossible, Monsieur? Reprit le général; sachez que ce mot n'est pas français. »

Celui qui le dit pour la première fois « le mot impossible n'est pas français ! » crut n'adresser à la Nation française qu'une flatterie exagérée. « Le peuple le plus spirituel et le plus poli de la terre » prouve souvent que cette vieille hablerie peut devenir une vérité.

C'était un mot que Napoléon ne voulait jamais admettre dans son langage et surtout dans ses actions. Bonaparte répondit un jour à Fouché qui lui disait que telle chose était impossible. « Impossible ! » s'écria Napoléon, « apprenez que quand on a vu Louis XVI périr sur l'échafaud, Marie-Antoinette abreuvée d'outrages, raccommodant elle-même sa robe et ses souliers, puis livrant sa tête au bourreau après une longue agonie, il n'y a rien d'impossible, Monsieur. »

Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois. — Jean II, dit le Bon, est fait prisonnier par les Anglais dans les champs de Poitiers. Sa captivité se prolonge plus de trois ans, il obtient

sa liberté en payant une forte rançon et en livrant des ôtages, parmi lesquels on compte deux de ses fils. Un d'eux s'étant échappé des mains des Anglais, Jean se crut obligé par l'honneur à se constituer de nouveau prisonnier entre les mains de ses ennemis. Ses conseillers veulent le dissuader de ce dessein. C'est alors qu'il prononce ces belles paroles. C'était, dit Plutarque, la maxime d'Agésilas, roi de Sparte.

Si le roi le savait! — Cette exclamation remonte aux temps féodaux, où le peuple, taillable et corvéable à merci, avait à souffrir de la part des seigneurs les exactions, les injustices, l'oppression, les mauvais traitements. Ce cri eut un écho, le roi s'appela la Révolution.

Sinon, non. — La fierté Castillane, qui est passé en proverbe, était particulièrement l'apanage des Aragonais. Avant que l'Aragon appartînt à la couronne d'Espagne, l'héritier ne prenait le titre de roi qu'après avoir prêté serment de respecter les *fueros*, ou priviléges du royaume; *sinon, non.*

Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent! — Bonaparte voulut s'enfoncer dans ces contrées de la lumière et de la gloire, où Alexandre et Mahomet avaient vaincu et fondé des empires, y faire retentir son nom et le renvoyer en France répété par les échos de l'Asie. Les Français débarquèrent le 1er juillet 1798, à quatre lieues d'Alexandrie, qui fut emportée d'assaut le lendemain.

Après quelques escarmouches contre les Mameluks et avoir traversé le désert sous un ciel de feu, avec des fatigues et des privations de toutes sortes, on arriva près des ruines de l'antique Memphis, et l'armée fut saisie d'admiration à la vue des pyramides gigantesque. Alors Bonaparte, galopant devant les rangs de son armée, prononça ces mots célèbres. Le lendemain on entrait en triomphe dans la capitale de l'Égypte.

Sonate, que me veux-tu? — La sonate, aujourd'hui presqu'abandonnée, avait été mise à la mode par les

compositeurs du XVIIIe siècle. Jusqu'au premier empire, elle trôna despotiquement dans les salons et dans les concerts. Mais il ne faut pas abuser des meilleures choses. On commençait à en être fatigué, quand un mot de Fontenelle, écho spirituel de la lassitude générale, vint lui porter le dernier coup. « Sonate, que me veux-tu? » s'écria-t-il un jour, impatienté. On pourrait dire aujourd'hui : « Piano, que me veux-tu ? » En 1851, il y avait à l'exposition universelle de Londres un piano en bois de chêne de 100 francs, qui apparaissait aux insulaires comme la merveille des merveilles ; quant à moi, je me demande ce que nous allons devenir le jour où le piano à 100 francs va faire irruption sur le continent. Entendez-vous d'ici les artistes de la loge, de l'antichambre et du salon? Quel vacarme de romances! quel déluge de notes à tous les étages ! Le règne de l'arpége est décidément arrivé. Pianopolis s'étendra jusqu'au désert.

Souvent femme varie. — Virgile, dans son immortel poëme, fait arriver Énée chez Didon, reine de Carthage. Elle songe à le retenir, mais Mercure rappelle au héros troyen la volonté de Jupiter : « pars, lui dit-il, et souviens-toi que la femme varie. » François Ier se souvient, au château de Chambord, du vers de Virgile; prenant un diamant il trace ce distique sur une vitre :

Souvent femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie.

Louis XIV, à la prière de Mlle de la Vallière, fit briser le vitre malséante. Il devait bien le sacrifice de cette devise de l'inconstance à la femme qui lui avait voué une affection si profonde, si inaltérable.

Souviens-toi. — Quand Charles Ier fut sur l'échafaud, se dépouillant de son manteau, il remit son Saint-Georges (*) à l'évêque Juxon, son ami, qui l'accompagnait, en lui disant : « *Remember*, souviens-toi ! » Quelques secondes après, sa tête tombait sous la hache. Juxon dit que le roi, la veille de sa mort, lui avait recommandé d'engager son fils, si

(*) Cordon de l'ordre de Saint-Georges.

jamais il montait sur le trône, à pardonner à ses meurtriers; et que c'était cette promesse qu'il rappelait en lui remettant son Saint-Georges, destiné à son fils.

Tirer le diable par la queue. — On connaît cette phrase originale que Victor Hugo, dans sa *Lucrèce Borgia*, a mise dans la bouche de Gubetta :

« Il faut que la queue du diable lui soit soudée, che-
« villée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante
« pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens
« qui la tirent perpétuellement. »

Tirer le diable par la queue, c'est se procurer péniblement le nécessaire pour vivre, c'est être réduit aux expédients. On considère ici le diable comme une image représentant toutes les choses auxquelles on n'a recours qu'à la dernière extrémité, et qu'on s'estime encore heureux de trouver, d'obtenir même par la prière, quand on n'a plus d'autre moyen d'échapper à une situation misérable. Les jeunes gens qui ont escompté leur avenir à de ruineuses conditions, ont plus d'une fois ramené ainsi par le pan de l'habit cette monstruosité sociale qu'on appelle un usurier, et ils savent par expérience ce que veut dire : *Tirer le diable par la queue.*

Roche tarpéienne. — Les locutions : *trouver la roche tarpéienne; être précipité de la roche tarpéienne* ont été fréquemment employées pour exprimer la perte de la popularité. « Il est peu de distance du Capitole à la roche tarpéienne » (*Mirabeau*). C'était sous Romulus (l'an 746 avant J.-C.). On était en guerre avec les Sabins, et Tarpéius était gouverneur du Capitole. Tarpéia, sa fille, promit à Tutius, général des Sabins, de lui livrer la citadelle, à condition que ses soldats lui donneraient ce qu'ils portaient à leur bras gauche; elle entendait désigner par là leurs bracelets d'or. Lorsque Tutius fut maître du Capitole, il jeta sur Tarpéia ses bracelets et son bouclier qu'il portait aussi au bras gauche; ses soldats l'imitèrent et Tarpéia fut écrasée sous le prix de sa trahison. »

Les Romains, qui savaient perpétuer les souvenirs, don-

nèrent à la colline où Tarpéia fut ensevelie le nom de mont Tarpéien ou roche Tarpéienne, et il fut décidé qu'on précipiterait du haut de cette colline ceux qui se seraient rendus coupables de trahison ou de faux témoignage.

Coup de Jarnac. — Donner à quelqu'un le coup de Jarnac, c'est, dit l'Académie, lui faire un mauvais tour auquel il ne s'attendait pas, et qui le met en très mauvais état, qui le ruine, qui détruit sa fortune. Cela se dit toujours en mauvaise part.

Cette expression rappelle le duel fameux qui eut lieu à Saint-Germain, avec tout l'appareil des combats juridiques, entre Gui de Chabot, seigneur de Jarnac, et François Vivonne, seigneur de la Chateigneraie, favori du roi Henri II. Jarnac avait appris un coup extraordinaire, qu'il ne manquait jamais, et il fit à la Chateigneraie le jour du combat (10 juillet 1547) une blessure au jarret, à la suite de laquelle ce dernier mourut.

Ce sont les circonstances de ce duel qui ont fait appeler *coup de Jarnac* un coup violent, imprévu et de traître.

Grisette. — Jeune fille ou jeune femme de médiocre état, ouvrière en mode, en couture. Jadis on nommait *grisette* une mince étoffe de bure à l'usage des filles du peuple.

Dis-moi l'habit que tu portes et je te dirai qui tu es! Sur notre terre classique de la fantaisie et de la forme, la robe c'est la femme. Or, demander à la robe l'origine du nom de la femme, c'est un véritable trait de lumière, c'est puiser les choses à leur vraie source, c'est faire preuve d'esprit plus encore que de savoir.

M. Jules Janin a poétisé la grisette dans une charmante monographie des *Français peints par eux-mêmes.*

Sem et Japhet couvrant leur père d'un manteau. — Noé, étant sorti de l'arche, cultiva la terre et planta la vigne. Suivant une vieille tradition hébraïque, comme il venait de planter le premier cep, le diable lui apparut et lui conseilla d'arroser le jeune arbuste avec du sang de quatre animaux: le tigre, le dindon, le paon,

le perroquet. Voilà pourquoi l'usage immodéré du vin rend l'homme furieux, stupide, orgueilleux, bavard. Noé ne connaissant pas la force du vin, en but jusqu'à s'énivrer et s'étendit sous sa tente ! Cham, l'ayant aperçu, en fit un objet de risée ; mais Sem et Japhet couvrirent leur père d'un manteau. À son réveil, Noé maudit Cham et bénit ses deux frères.

Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. — Calonne, contrôleur général des finances sous Louis XVI, laissa les finances dans un état encore plus déplorable qu'il ne les avait trouvées. Ses opérations étaient fort aventureuses. Dans cette Cour régnait le luxe et la prodigalité ; le faible Louis XVI, avait seul le sentiment de ses devoirs. Marie-Antoinette donnait l'exemple du luxe, et n'imposait aucun frein à son goût pour la dépense. Un jour, s'adressant au contrôleur général : « Ce que j'ai à vous demander, Monsieur de Calonne, est peut-être bien difficile. — Madame, répondit le spirituel ministre, si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. »

Saül cherchait des ânesses et il trouvait une couronne. — Sous le pontificat de Samuel, le peuple se lassant du gouvernement des juges, vint dire au prophète : « Donnez-nous un roi ». Un jour les ânesses de son père s'étant égarées, Saül fatigué de les chercher s'en alla consulter le *voyant*. Samuel reconnut aussitôt celui que Dieu destinait à la royauté et l'ayant tiré à l'écart, il lui répandit sur la tête un petite fiole d'huile en disant : « Le Seigneur, par cette onction, te sacre prince sur son héritage. » — L'énorme disproportion entre la chose cherchée et l'objet trouvé se prêtait trop à l'antithèse pour ne pas tomber dans le domaine littéraire, et y devenir l'objet d'allusions plaisantes et inconvenantes.

Le saut de Leucade. — Sapho est la plus illustre des femmes poëtes de l'antiquité. Les anciens la représentaient dévorée de passions, ils s'enflammèrent d'un enthou-

siasme sans bornes pour le lyrisme désordonné de ses chants, pour la grâce exquise, l'harmonie ravissante, le style de feu de ses odes. Une tradition raconte qu'éprise de l'insensible Phaon, elle se précipita, de désespoir, du haut de Leucade dans la mer. L'île de Leucade était fameuse par un promontoire, formé de rochers escarpés qui dominaient la mer. C'était là que les amants malheureux venaient chercher un remède à leurs maux, en se précipitant du haut du promontoire dans les flots. C'est ce qu'on appelait *faire le saut de Leucade.* Ceux qui échappaient à la mort après ce saut périlleux étaient guéris de leur amour.

Prendre l'occasion aux cheveux. — Ne pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente.

Cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissée passer, il n'était plus possible de la saisir.

Être à quia. — *Sont à quia* les personnes réduites à ne pouvoir plus répondre. Si toutes les demandes attendent une réponse, tous les pourquoi appellent un *parce que.* Le *parce que* est donc la tête, le premier mot de la plupart des discours qui répondent à une question. Quand le discours ne vient pas, qu'on est à bout de raisons, qu'on ne peut rien ajouter à ce premier mot, le seul en pareil cas qui ne fasse jamais défaut, c'est alors qu'on est réduit au *parce que*, c'est-à-dire *à quia.*

Être à quia se dit, par extension, des personnes à l'extrémité, qu'on n'espère plus sauver; on l'applique quelquefois aussi à ceux que le mauvais état de leurs affaires a privés de toute ressource.

Les beaux jours d'Aranjuez touchent à leur fin. — Citation assez fréquemment employée dans la conversation pour exprimer que des plaisirs ou des réjouissances vont bientôt cesser. Elle est empruntée au

Don Carlos de Schiller; c'est le premier mot que dit Domingo, au début du drame, à l'infortuné Don Carlos.

Avoir maille à partir avec quelqu'un. — Avoir une maille à partager (le mot *partir* signifiait autrefois *partager*), et, au figuré, avoir des différents, des discussions sur des choses de la plus mince valeur.

La *maille* était une petite monnaie qui ne valait que la moitié d'un denier.

Le mot *maille* est resté aussi, avec le sens d'une chose de très peu de valeur dans la locution *n'avoir ni sou ni maille*, qui veut dire n'avoir aucun bien, aucune ressource pécuniaire.

Gazettes. — Une monnaie qui a disparu et qui nous a laissé son nom, c'est la *Gazzetta*. Les feuilles périodiques qui parurent à Venise au commencement du dix-septième siècle coûtaient une *Gazzetta*; c'est à cette circonstance qu'elles ont dû leur nom, et c'est de là qu'est venu l'usage, dans la suite, d'appeler *Gazettes* les feuilles quotidiennes qui publient les nouvelles.

Le nombre sept. — Le nombre sept tient une place assez importante dans nos souvenirs.

Outre les sept merveilles du monde (*) qui sont les sept ouvrages d'art cités comme les plus célèbres dans l'antiquité, nous avons: les sept jours de la création; les sept têtes de l'hydre, ce monstre fabuleux; les sept vaches grasses et les sept vaches maigres; la guerre des sept chefs; les sept sages de la Grèce; les sept collines de Rome; les sept bouches du Nil; la guerre de sept ans; les sept douleurs de la Vierge, etc.

Ce fameux chiffre sept est encore un de ceux qui jouent le plus grand rôle dans les choses actuelles de la vie. La semaine a sept jours; la musique sept notes; le prisme sept couleurs. Il y a sept péchés capitaux; sept sacrements;

(*) Les pyramides d'Égypte, les jardins suspendus et les murs de Babylone, le tombeau de Mausole, la statue de Jupiter Olympien, le colosse de Rhodes, le temple de Diane, le phare d'Alexandrie.

quand nous éprouvons une joie très vive, nous sommes au septième ciel. — Il n'est pas jusqu'à nos souvenirs (*) d'enfance qui ne parlent du nombre sept : Barbe Bleue avait pendu sept femmes et les bottes de l'Ogre étaient des bottes de sept lieues.

On est tellement habitué, enfin, à retrouver un peu partout ce nombre sept, qu'on le met même où il n'est pas. On affirme quelquefois que le Styz faisait sept fois le tour des enfers. On a dit aussi *les sept plaies d'Égypte*, et pourtant il y en avait dix.

Le nombre cent. — Argus, nous raconte Ovide, avait cent yeux ; le géant Briarée 50 têtes et cent bras ; Midas cent oreilles, c'est-à-dire deux qui en valaient cent ; la Renommée a cent bouches ; la Chimère (Méduse) cent têtes ; la nature cent mamelles.

Les dix plaies d'Égypte. — Moïse, guerrier, homme d'État, historien, poëte, moraliste et législateur des Hébreux, se présenta devant le Pharaon, qui refusa de reconnaître les ordres de Dieu. Alors Moïse et son frère Aaron frappèrent successivement l'Égypte de dix fléaux : 1° eaux changées en sang ; 2° grenouilles couvrant toute l'Égypte ; 3° petits insectes dévorants ; 4° grosses mouches insupportables ; 5° peste ; 6° ulcères sur les hommes et les animaux ; 7° orages mêlés de grêle et de tonnerre ; 8° nuées de sauterelles ; 9° ténèbres épaisses ; 10° mort de tous les premiers-nés. Quand on parle des plaies d'Égypte dans le langage figuré, c'est presque toujours à la huitième, aux sauterelles, qu'on fait allusion. Un de ces jeunes dissipateurs, qui sont à eux-mêmes leurs propres sauterelles, en ce qu'ils mangent leur bien en herbe, disait que si Moïse avait frappé l'Égypte d'une onzième plaie, il l'aurait certainement couverte d'usuriers.

Faire Grève. — La place de l'Hôtel-de-Ville à Paris s'appelait autrefois place de Grève ; elle devait ce nom

(*) Les *charmants contes des fées* de Charles Perrault.

au voisinage du quai de la Grève. C'est sur cette place que se sont réunis pendant longtemps les ouvriers sans travail; c'est là que les entrepreneurs venaient les embaucher; c'est là qu'ils ont exercé dans le temps où le travail était rare, cette exploitation pour laquelle on a inventé le mot *marchandage*.

Quand les ouvriers, mécontents de leur salaire, refusent de travailler à des conditions qui ne leur semblent pas assez favorables, *ils se mettent en grève*, ce qui veut dire littéralement qu'ils retournent sur la place de Grève en attendant qu'on vienne leur faire des propositions meilleures. — Cette expression s'est étendue et elle se dit spécialement aujourd'hui de la coalition que font les ouvriers pour se refuser à travailler tant qu'on ne leur aura pas donné l'augmentation de salaire ou la diminution d'heures de travail qu'ils réclament.

Cul-de-sac. — Les mots réputés malséants perdent entièrement ce caractère lorsqu'ils entrent en composition dans d'autres mots que l'usage a consacrés tout d'une pièce et que personne ne songe à disséquer. Les mots cul-de-sac, cul-de-lampe, cul-de-jatte, et plusieurs de ce genre, disent bien ce qu'il veulent dire, et à ce titre il sont bons. On les prononce partout, en toute occasion, sans exciter ni étonnement, ni murmure, et ils ne peuvent être considérés comme inconvenants que par une fausse et maladroite pruderie.

Voltaire s'est livré, au sujet de ce mot, à des mouvemens d'indignation. Il voulait qu'on lui substituât le mot d'*impasse*. Et comme il répétait souvent les choses qu'il avait sur le cœur, il n'a pas laissé échapper une seule occasion de flétrir ce paure mot. Ceux qui ont partagé son avis sur la grossièreté du mot *cul-de-sac*, n'en auraient peut-être jamais été choqués si Voltaire n'avait pas fait tant de bruit pour si peu.

Aller au Diable auvert. — Faire une expédition dangereuse. Aller loin. *Auvert* est un corruption de *Vauvert;* on disait autrefois: *Aller au diable Vauvert*. Le *V* a été mangé dans la rapidité du discours, et il a fini par dispa-

raître si bien qu'on a été amené à couper en deux, pour lui donner une sorte de sens, le reste du mot: *au vert*.

Le château de *Vauvert* ou *Val-Vert*, situé près de Paris, du côté de la barrière d'Enfer, avait été habité par Philippe-Auguste après son excommunication ; il passait depuis cette époque pour être hanté par des revenants et des démons. Saint-Louis, pour désensorceler ce château, le donna aux Chartreux.

Gai comme un pinson. — Le spirituel auteur de l'*Esprit des bêtes*, M. Alphonse Toussenel, dit dans son ornithologie passionnelle: *gai comme pinson;* est encore un de ces adages menteurs qui contribuent si déplorablement à enraciner les préjugés et les erreurs dans l'esprit des populations. Un oiseau gai c'est le tarin, c'est le sizerin, le linot, le serin; un oiseau qui toujours trétille, sautille et babille. Or le pinson n'a jamais affecté ces allures joviales. La captivité le démoralise, le rend aveugle, le tue. Ce ne sont pas là des façons d'oiseau gai.

Faire la mouche du coche. — Faire l'empressé, le nécessaire; se mêler de tout sans se rendre vraiment utile, et s'attribuer le succès des choses auxquelles on n'a nullement contribué.

La raison de cette locution devenue proverbiale est dans la fable de La Fontaine intitulée *le Coche et la mouche*, dont voici la morale :

> Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
> S'introduisent dans les affaires ;
> Ils font partout les nécessaires,
> Et, partout, importuns devraient être chassés.

Pousser des cris de Merlusine. — Veut dire pousser des cris perçants. Merlusine est une corruption de Mélusine, nom d'une fée qui appartient aux chroniques fabuleuses du moyen-âge.

Arriver comme marée en Carême. — Arriver à propos. Une expression qui est aussi d'un usage très fréquent, est: *cela vient comme Mars en Carême*, cela ne man-

que jamais d'arriver à une certaine époque. Il n'est pas rare d'entendre employer ces deux expressions l'une pour l'autre. Cependant, la marée peut manquer ; mars, au contraire, est inévitable, et toujours il arrive à l'époque du carême.

Avoir de la corde de pendu, c'est avoir du bonheur. Le peuple a longtemps attribué à la corde de pendu la propriété de porter bonheur. Il ne paraît même pas qu'il soit complètement revenu de ce préjugé. Car, récemment encore, à l'Opéra, à Paris, on trouva dans le troisième dessous le cadavre d'un machiniste qui s'était pendu. Lorsque la corde fut coupée, toutes les dames de l'endroit, sirènes et sylphides, se groupèrent curieusement autour du cadavre. Bientôt on chercha la corde pour faire constater le suicide, mais ce fut inutilement : dans l'espace de quelques minutes, la corde avait disparu. Ainsi on croit encore aujourd'hui que ce qui a éte fatal à l'un, doit être favorable à d'autres. Singulier raisonnement ! Rien n'est sauvage comme certains préjugés.

Variétés de nez. — *Nez à la Roxelane*, nez retroussé. Tel était le nez de Roxelane, sultane favorite de Soliman II, dit le Magnifique. Ce nez est devenu assez célèbre pour donner son nom à la famille des nez retroussés.

Nez aquilin, nez droit et effilé. Cependant le mot *aquilin* éveille l'idée d'aigle ; un nez *aquilin* est un nez courbé en bec d'aigle. C'est plus particulièrement le corbeau qui sert à stygmatiser les nez crochus ; on dit, dans une intention critique, *nez en bec-à-corbin*.

Nez camus ou *camard*, nez plat et écrasé. Les Nègres aiment à se rendre *camus*.

Le nez droit et bien proportionné, c'est chez les femmes, *le nez grec*, et, chez les hommes, *le nez romain*. Ce sont les nez artistiques. Il y a aussi *le nez en pied de marmite*, un nez ni petit, ni grand, large un peu à la base et qui n'a point de forme arrêtée.

Amoureux des onze-mille vierges. — C'est aimer toutes les femmes ; c'est croire, dans le feu de la pre-

mière jeunesse, que toutes les femmes sont également dignes de notre amour.

Ce chiffre énorme de onze-mille, adopté ainsi pour terme de comparaison, est sans doute le résultat d'un mal entendu. Une inscription portant : S. Ursula et XI M. V., avait été traduite : Sainte Ursule et onze-mille Vierges, tandis qu'on pouvait tout aussi bien l'interpréter par les mots : *Sainte Ursule et onze martyres vierges.* Elles auraient fondé un monastère sur les bords du Rhin, détruit par les Huns, vers l'an 384.

Représenter les armes de Bourges. — Cette expression ne figure dans la langue qu'à titre de quolibet. Les armes de Bourges étant un âne dans un fauteuil, on dit à ceux qu'on voit assis nonchalamment dans un bon siége, qu'*ils représentent les armes de Bourges.* Cette plaisanterie n'est pas de meilleur goût.

C'est pourtant à la suppression d'une seule lettre dans un mot qu'est due l'origine de ce dicton. César s'étant rendu maître de Bourges, y établit un gouverneur nommé Asinius Pollio. Comme la ville allait être emportée dans un assaut que les Gaulois lui donnèrent, Asinius, étant malade, se fit porter sur le rempart pour animer ses troupes par sa présence, ce qui lui réussit. On peignit un tableau représentant Asinius assis dans sa chaise curule. Ce fut l'armoirie de la ville. Par la suite l'*i* s'étant effacé, on n'y lit plus qu'*asinus;* le sauveur de Bourges devint donc un âne.

Satire Ménippée. — Pamphlet politique contre la Ligue, qui parut en 1594. Cette satire, qui tournait les ligueurs en ridicule et dévoilait leurs manœuvres, servit beaucoup la cause de Henri IV. C'est une ingénieuse plaisanterie, la meilleure qu'on ait faite dans la langue avant les *lettres provinciales* de Pascal.

Un esclave éloquent, Ménippe, élève de Ménédeine, philosophe cynique, ayant fait, en vers et en prose, des railleries mordantes contre les hommes de son époque, on donna son nom à cette espèce de satire. C'est Ménippe que Lu-

cien appelle *le plus hargneux et le plus acharné de tous les dogues que sa secte ait enfantés.*

Avoir des yeux de Lynx. — Se dit des personnes qui ont une bonne vue ou qui, au figuré, ont un coup d'œil pénétrant.

Le lynx de la fable avait des yeux assez perçants pour voir à travers les murailles, et c'est à celui-là que notre mot fait allusion. L'espèce de chat que nous appelons *lynx* a aussi l'œil vif, brillant, et voit sa proie de très-loin.

Lyncée, l'un des argonautes qui accompagnèrent *Jason* à la conquête de la Toison d'or, avait, dit-on, la vue si perçante qu'il voyait ce qui se passait dans les cieux et dans les enfers.

Faire four. — Exprime la non réussite, surtout en style de théâtre. Le drame sifflé, le débutant mal accueilli, la chanteuse enrouée, le tragédien amusant et comique, tout cela, sur la scène, se caractérise par le mot *faire four.* Il n'y a pas à revenir sur une pièce qui a *fait un four complet.*

Faire four se disait autrefois des comédiens qui renvoyaient les spectateurs avant la représentation, parce qu'il n'était pas venu assez de monde pour couvrir les frais. Ce mot *four* a été peut-être emprunté aux usages de la comédie italienne. Le mot *fuori!* (dehors) est employé en Italie: quand le public veut rappeler tout le monde, c'est-à-dire faire sortir les acteurs des coulisses, il crie : *fuori! fuori! Dehors* est donc l'idée qui semble avoir donné naissance à l'expression usitée autrefois dans un sens restreint: *faire four*, c'était mettre dehors. De *fuori* on arrive à *fouor* et à *four.*

Payer en monnaie de singe ou en eau bénite de cour. — Avoir recours, pour se dispenser de payer, aux belles paroles, aux belles promesses, aux remercîmens, aux caresses ou à toute autre grimace. — Sous Saint-Louis, tout jongleur, porteur d'un singe, payait le péage du Petit-Pont à l'entrée de Paris, en faisant jouer et gambader son singe devant le péager.

Lit de Procuste. — Mettre *sur le lit de Procuste*, c'est réduire mal à propos les choses pour leur donner les proportions des objets auxquels on veut les adopter.

Le Procuste qui a donné lieu à cette expression remonte aux temps héroïques. C'était un brigand de l'Attique, qui, non content de dépouiller les voyageurs, leur faisait subir de cruelles tortures. Après les avoir étendus sur un lit, il leur faisait couper les jambes, s'ils étaient plus grands que ce lit, et leur faisait tirer les membres par des cordes, s'ils étaient plus petits.

Le lit de Procuste ne se dit, au figuré, que des choses réduites, étriquées.

Rôtir le balai. — Se dit d'une femme qui a mené une vie licencieuse et désordonnée. C'est une allusion au balai enflammé que tenaient les sorcières en se rendant à ces assemblées du sabbat qui, selon la tradition populaire, avaient lieu à minuit sous la présidence du diable.

Cette locution s'applique plus particulièrement aux hommes qui ont passé plusieurs années dans un emploi de peu de considération.

Se lever dès le potron-minet. — *Potron* est un vieux mot français qui se disait du petit d'une jument et qui s'est appliqué, par extension, aux petits de tous les quadrupèdes. *Minet* signifiant *chat; se lever dès le potron minet* veut dire: se lever dès l'aube, de grand matin, en même temps que les chats.

Faute d'un point, Martin perdit son âne. — Se dit communément, en parlant de ceux qui échouent après avoir été sur le point de réussir.

Un bon et digne abbé, nomme Martin, prieur de l'abbaye d'Asello, se distinguait par l'hospitalité et les aumônes que les pauvres et les pèlerins étaient sûrs de trouver dans son couvent. Afin que personne ne l'ignorât, un beau jour, qui fut bien malheureux pour lui, il composa ce vers latin, qu'il fit graver au-dessus de la porte:

Porta patens esto. Nulli claudaris honesto. Porte, sois toujours ouverte. Ne te ferme devant aucun honnête homme.

Malheureusement l'artiste, qui n'était pas fort sur la ponctuation, changea la place du point et le mit après le mot suivant.

Porta patens esto nulli. Claudaris honesto. Porte, ne t'ouvre pour personne. Ferme toi devant l'honnête homme.

Avant que le digne abbé eût pu s'apercevoir de la bévue de son ouvrier, vint à passer l'évêque de son diocèse. Outré de l'inhospitalité que semblait afficher effrontément le charitable prieur, l'évêque, passa outre sans s'arrêter, lui ôta son abbaye et le relégua dans un couvent où il put méditer à loisir sur l'importance d'un point mis hors de sa place. C'est alors qu'un bel esprit fit ce vers si connu : « *Pro solo puncto caruit Martinus Asello* » qu'un loustic français a rendu par : « Faute d'un point, Martin perdit son âne. »

Les Italiens disent : *Per un punto Martin perdè la cappa.*

Calendes grecques. — *Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques*, c'est l'envoyer à une époque qui ne viendra jamais, et, par conséquent, cela signifie refuser de faire ce qu'on désire ou ce qu'on exige de nous. — Cette expression vient de ce que les *calendes*, qui indiquaient le premier jour de chaque mois, n'existaient que chez les Romains.

Avaler des couleuvres. — Être dans l'anxiété, dans l'inquiétude, éprouver quelque chagrin, quelque mortification sensible. C'est une expression usuelle, populaire. On dit aussi *manger des poires d'angoisse*, à cause de cet instrument de fer, à ressort et en forme de poire, que les voleurs introduisaient dans la bouche de leurs victimes pour les empêcher de crier, et qu'on nommait *poires d'angoisse.*

Parler français comme une vache espagnole. — Les provinces basques avoisinent la Navarre et

la France. Le nom du peuple qui habite ce pays vient du mot basque *vaso*, qui signifie *montagne*, et qui, pris adjectivement, s'est augmenté de la finale *co*, pour devenir *vasoco*, et, par contraction, *vasco*, montagnard. Les Français qui savaient peu l'espagnol, et qui, d'ailleurs, n'y regardaient pas de si près, on dit *vocco* et puis *vacce.*

Quand on a dit dans le principe: *parler comme un vacce espagnol* on a voulu faire allusion aux habitants des provinces basques de l'Espagne, dont l'idiome porte encore tous les caractères d'une langue primitive, et qui étaient très-inhabiles à s'exprimer en français; mais *vacce* dans le temps où le latin laissait partout des traces, se disait pour *vache;* les paysans ont même conservé ce mot, dans beaucoup de provinces de la France. — De là est venue la confusion: loin des Pyrénées, ce mot *vacce* pris pour *basque* n'était pas entendu de tout le monde, et comme, au contraire, il était très usité dans le sens de *vache*, on a été amené insensiblement à consacrer ce non-sens devenu proverbe: *parler français comme une vache espagnole.*

Les Piémontais disent: *parler le français de Biella.*

Pardonnez-leur, mon père, ils ne savent ce qu'ils font. — Cette parole tombée du haut de la croix, au milieu des angoisses de la mort et des souffrances les plus cruelles, résume admirablement l'esprit évangélique et la morale sublime de celui dont la vie, les actions et la doctrine avaient été toute mansuétude et toute miséricorde.

Paris vaut bien une messe, a dit Henri IV. Une réputation de bonhomie s'est incarnée dans le Béarnais, la tradition en fait le type du monarque franc, humain et populaire. On doit encore honorer en lui le champion, quelquefois tiède et infidèle, mais à la fin le martyr de la liberté de conscience. Il avait un trône à conquérir; mais la religion lui était un obstacle invincible dans un pays aussi profondément catholique. Il assiégeait Paris; il se déclara convaincu et abjura le protestantisme, en 1593, en disant: « Paris vaut bien une messe. »

Pasquin, Pasquinade. — Vers la fin du xve siècle, il y avait à Rome un savetier, d'autres disent un tailleur, nommé Pasquin, qui était caustique, satirique, enclin au sarcasme. Des fouilles exécutées après sa mort, sur l'emplacement de son échope, ayant fait découvrir la statue mutilée d'un gladiateur, on dressa ce débris à la place où s'était élevée l'échope, et on le décora du nom de *Pasquino;* puis on imagina de se servir du personnage discret de la statue pour faire la critique des abus et des ridicules du jour. On y placardait clandestinement des épigrammes et des vers satiriques contre le gouvernement pontifical et les cardinaux. Depuis on a appelé *pasquinade* toute raillerie mordante contre les puissances politiques, et, par extension, toute ironie bouffonne et triviale. Cependant, comme il était à craindre que Pasquin ne s'ennuyât à dialoguer seul, on déterra, près du Capitole, une autre statue à laquelle on donna le nom de *Marforio.* Chaque matin, c'étaient entre les deux compères des dialogues où Marforio interrogeait et Pasquin répondait. Cet usage de faire parler les statues, n'était d'ailleurs pas nouveau à Rome. Il suffit de rappeler les excitations adressées à Brutus, le meurtrier de César, et déposées sur le piédestal de la statue du fondateur de la république, ainsi que les inscriptions satiriques placardées sur les images de Néron.

Paysan ennuyé d'entendre appeler Aristide le juste. — Aristide était un modèle de probité, austère, de désintéressement et d'équité. Représentant le vieil esprit aristocratique, il était constamment à Athènes en lutte contre Thémistocle, moins probe et moins scrupuleux que lui, mais plus populaire et d'un génie plus actif et plus hardi. Fatigué de cette lutte, le peuple finit par l'éloigner au moyen d'un décret d'ostracisme ou exil de 10 ans. Le jour où cette sentence fut rendue, Aristide, invité à écrire son propre nom sur la coquille enduite de cire d'un paysan qui s'était adressé à lui sans le connaître, demanda à cet homme si Aristide l'avait personnellement offensé: « Non, répond le paysan, mais je suis las de l'entendre toujours nommer le juste. » — Il fallait au moins six mille suffrages exprimés

pour que la sentence fût prononcée. Ce n'était pas là une punition infligée à un coupable, mais une mesure de prudence; aussi cette crainte de ses concitoyens le grandissait singulièremeut, et l'ostracisme était comme la consécration des hautes renommées.

Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. — Crillon, le plus brave capitaine de son temps, s'illustra sous cinq règnes par des actes d'une valeur éclatante. Il a mérité l'honneur d'être comparé à Bayard. Le mot qui est resté historique, parce qu'il peint énergiquement sa bravoure et l'amitié de Henri IV, est le billet fameux que ce prince lui écrivit après la victoire d'Arques.

Crillon était le plus ferme appui des catholiques. Assistant un jour au sermon de la passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon saisi d'un enthousiasme subit, porte la main à l'épée en écriant: « où étais-tu-Crillon ? » Il mourut en héros chrétien.

Périssent les colonies plutôt qu'un principe. — Ce mot célèbre a été généralement attribué à Barnave; on l'a donné aussi à Robespierre à qui il appartient en effet avec plus de raison. Ou plutôt il a été composé de deux beaux mouvements oratoires de Dupont de Nemours et de Robespierre, à l'Assemblée constituante, lors de ses décrets sur les colonies. Il est devenu une maxime de haute moralité, à savoir que nous ne devons jamais hésiter à sacrifier notre intérêt à la justice.

Le salut du peuple est la suprême loi. — *Salus populi suprema lex esto*, écrivait Carnot. À cette époque le peuple absolu fut substitué au roi absolu et au pape absolu; la république apparut comme une religion d'État, et le sacrifice de l'individu à la société, comme un fait normal.

L'anneau de Gygès. — Gygès était un jeune berger qui devint ministre de Candaule, roi de Lydie. Un jour,

ayant vu la terre s'entr'ouvrir, il descendit dans cette ouverture et aperçut un cheval de bronze creux qui avait des portes à ses flancs. Les ayant ouvertes, il vit un cadavre humain qui avait au doigt un anneau d'or. Cet anneau, dès qu'on en avait tourné le chaton en dedans de la main, avait le pouvoir de rendre invisibles ceux qui le portaient.

Les circonstances ne sont pas rares où l'on désirerait avoir au doigt l'anneau de Gygès. De là l'application fréquente qu'on en fait en littérature et dans la conversation. Candaule avait une femme d'une merveilleuse beauté. Encore plus vain qu'épris de ses charmes, il parla de son bonheur à Gygès, son favori. Candaule fut assassiné par Gygès.

Les indiscrétions de la vanité n'ont pas toujours des conséquences aussi tragiques, et ce n'est guère que par un contraste plaisant que l'on assimile certains maris à Candaule.

L'œuf de Christophe Colombo. — Le 15 mars 1493, Christophe Colombo, qui venait de découvrir l'Amérique, rentrait au port de Palos, d'où il était parti sept mois et demi auparavant. Il fut reçu avec enthousiasme. Il pouvait se croire à l'abri des retours soudains de la fortune. Cependant jamais homme ne les ressentit d'une manière plus terrible et plus cruelle. On chercha à affaiblir le mérite de la plus admirable découverte dont s'honore l'esprit humain. « Le nouveau monde était venu en quelque sorte à lui ; tout son génie n'avait été qu'une longue et vulgaire patience; pour décourvir l'Amérique, *il n'avait fallu qu'y penser.* » Ces propos circulaient, un jour, à la table d'un grand d'Espagne où avait été invité Colombo. Le grand homme resta silencieux durant toute la discussion ; seulement, il se fit apporter un œuf, et le présentant aux nobles convives: « Qui de vous, Messieurs, leur dit-il, se sent capable de faire tenir cet œuf debout sur une de ses extrémités ? » L'œuf circule, passe de main en main et revient à Colombo sans que le problème ait été résolu. Alors, celui-ci prend l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette, et l'œuf reste en équilibre. Chacun s'écria : « ce n'était pas difficile... » Sans doute, répliqua Colombo, avec un sourire ironique, mais il *fallait y penser.*

On fait allusion à cet œuf à propos d'une chose qu'on n'a pu faire et que l'on trouve facile après coup. L'acte de Christophe Colombo est celui d'un homme qui ferme la bouche à ses détracteurs au moyen d'une expérience ingénieuse.

Le dilemme d'Omar. — Omar, parent de Mahomet et 2e calife des Musulmans, fut un des apôtres les plus fervents de l'islamisme, et l'un des plus terribles conquérants qui aient désolé la terre. À propos des restes de cette fameuse bibliothèque des Ptolémées, déjà deux fois incendiée, on connaît ce dilemme barbare : « Ou ces livres sont conformes à l'Alcoran, et alors ils sont inutiles ; ou ils renferment des doctrines contraires, et ils sont dangereux ; dans l'un et l'autre cas, il faut les détruire. » Les historiens rapportent que ces manuscrits précieux suffirent à chauffer pendant six mois les bains publics d'Alexandrie.

Nos savants ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, et l'évangile à la place de l'alcoran, la bibliothèque aurait encore été brûlée, et ce serait peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre pontife.

L'oreille de Denys. — Ce roi de Sicile est le type de la tyrannie. Il avait le génie rusé et les goûts d'artiste d'un duc italien du moyen-âge ; le tyran même, en lui, avait les fantaisies d'un poëte. Il était spirituel jusque dans ses impiétés. Son génie inventif et artistique se retrouve dans sa prison d'État sculptée en oreille. Les voûtes des souterrains avaient été disposées de telle sorte que les sons les plus faibles s'y répercutaient, et allaient aboutir à un endroit secret construit en forme d'oreille et placé au centre. C'est là que se rendait le tyran, qu'il pouvait entendre les plaintes, connaître les pensées des prisonniers, pour pouvoir frapper avec certitude ses véritables ennemis. C'est à cette sorte de tympan que les historiens ont donné le nom d'*oreille de Denys.*

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. — Ce mot est d'un agent de police qui en fit un emploi si

spirituel, si juste, si sanglant, qu'il a mérité de passer en proverbe. Mlle Clairon, actrice de la Comédie-française, si connue par son talent et le désordre de ses mœurs, refusait de jouer. Un exempt se présenta chez elle pour la conduire à la prison du Fort-l'Évêque: alors elle lui dit avec une emphase toute théâtrale, qu'elle allait le suivre, que Sa Majesté pouvait tout sur ses biens et sur sa liberté, mais rien sur son *honneur*. « On le sait, Mademoiselle, répondit l'exempt; où il n'y a rien, le roi perd ses droits. »

Où la vertu va-t-elle se nicher. — Molière alliait au génie les plus belles qualités du cœur, et chez lui, l'âme était au niveau de l'esprit. Un jour un mendiant lui demanda l'aumône au moment où il montait en voiture. Molière lui jette une pièce de monnaie. Quelques instants après, il aperçoit le pauvre qui le suivait en courant; il fait arrêter: « Monsieur, lui dit cet homme, vous n'aviez probablement pas dessein de me donner un louis d'or; je viens vous le rendre. — Tiens, mon ami, lui dit Molière, en voilà un autre; » et il s'écria: « où la vertu va-t-elle se nicher? »

Ouvrez, c'est la fortune de la France. — La bataille de Grécy (1346) est un des plus grands désastres qu'ait essuyés la France. La nuit pluvieuse et obscure favorisa la retraite de Philippe VI de Valois. Il arriva au château de Broye; les portes en étaient fermées. On appela le commandant; celui-ci vint sur les créneaux et dit: « qui est-là? qui appelle à cette heure? » Le roi répondit: « ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est la fortune de la France! » Parole plus belle que celle de César dans la tempête, confiance magnanime, honorable au sujet comme au monarque, et qui peint la grandeur de l'un et de l'autre dans cette monarchie de Saint-Louis. La réponse était pleine de grandeur; mais malheureusement on avait mal lu le manuscrit qui porte tout simplement: « c'est l'infortuné roi de France. »

Attendez-moi sous l'orme. — Répond à cette idée: Le rendez-vous que vous me donnez m'est désagréable,

et je ne m'y rendrai pas. Or le type des rendez-vous désagréables est une assignation qui vous appelle à comparaître par devant les juges, et c'est à celui-là que, dans l'origine, on a fait allusion en disant: *Attendez-moi sous l'orme.* « Aux villages, disent les auteurs de Trévoux, on plante un orme devant l'église, dans le carrefour: d'où sont venues ces phrases proverbiales: danser sous l'orme; juger de dessous l'orme: on appelait ainsi les juges pédanés qui rendaient leurs sentences sous l'orme; attendez-moi sous l'orme, qui se dit pour donner un rendez-vous où l'on n'a pas dessein de se trouver. »

L'origine de ce proverbe vient de ce que, autrefois, les juges tenaient leur jurjdiction à la porte des maisons des seigneurs, et d'ordinaire sous un arbre planté devant le manoir seigneurial. On les appelait les plaids de la porte, comme témoigne Loiseau: et parce que d'ordinaire il y avait un orme, on a dit des premières assignations données en justice: Attendez-moi sous l'orme.

Le quart d'heure de Rabelais. — On appelle ainsi le moment quelquefois embarrassant et toujours désagréable où il faut payer son écot, délier les cordons de la bourse, et, par extension, tout moment fâcheux et pénible. Une tradition fait remonter à Rabelais, curé de Meudon, l'origine de ce proverbe. Le facétieux et burlesque écrivain ne s'est jamais fait remarquer par l'esprit d'ordre et l'opulence; il manquait souvent d'argent, et il a dû se trouver plus d'une fois dans l'embarras; plus d'une fois, il a dû passer un mauvais *quart d'heure.* Cet état de gêne (*) est devenu proverbial et a donné naissance à une des locutions les plus pittoresques de la langue.

Ceux qui vont mourir te saluent. — À Rome, les combats des gladiateurs étaient un des spectacles que le peuple et les grands recherchaient avec le plus d'avidité. Avant les combats, les gladiateurs défilaient deux à deux

(*) Il l'a constaté dans son testament: « je n'ai rien, je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres. »

devant la loge impériale, et s'inclinaient en prononçant ces paroles empreintes d'une sombre résignation: « César, ceux qui vont mourir te saluent! » La divine morale de l'Évangile même ne put mettre un terme à ces boucheries horribles, qui ne cessèrent qu'avec la chute de l'empire romain.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien, pas même académicien. — Piron, l'immortel auteur de la *Métromanie*, avait un grand talent pour la saillie et l'épigramme, et ne laissait passer aucune occasion de lancer des brocards contre l'Académie française: *ils sont là quarante*, disait-il, *qui ont de l'esprit comme quatre.* En 1753 il obtint les suffrages de l'Assemblée, mais Louis XV refusa son agrément à cette élection. Ce fut peu de temps après que Piron envoya à l'Académie son testament avec cette épigramme:

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Ce n'est pas au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans. — Louis XII succéda à Charles VIII; son premier soin fut de porter la sécurité dans l'esprit de ceux qui craignaient son ressentiment. Excité par des courtisans à se venger des outrages qu'il avait reçus sous le gouvernement d'Anne de France, dame de Beaujeu, sœur et tutrice de Charles VIII, et de la Trémouille, qui l'avait fait prisonnier à Saint-Aubin, le *père du peuple* fit cette belle réponse qui est rappelée dans les circonstances où un grand caractère immole à ses instincts généreux le désir si naturel de la vengeance. Cette réponse rappelle la parole d'Adrien, qui, ayant eu à se plaindre d'un officier des légions de Syrie, avant qu'elles l'eussent proclamé, lui dit: « tu es sauvé, me voici empereur. »

La femme de César ne doit pas même être soupçonnée. — Claudius, jeune patricien de la suite de Catilina, honorait de ses empressements Pompéia, mariée à Jules-César. Une nuit, que les dames romaines, à l'abri des regards impies, célébraient les mystères de la déesse

Bonne, il s'introduisit sous des habillements de femme jusque dans les appartements de Pompéia. Mais, surpris par une esclave, il fut mis en jugement comme profanateur des saints mystères! Le *riche* Claudius trouva des témoins pour attester qu'il était hors de Rome à l'heure de ces profanations, et, faute de preuves, il fut absous. César s'était contenté de répudier sa femme. Appelé en témoignage, il répondit qu'il n'avait aucune connaissance des faits qu'on imputait à l'accusé. Cette déclaration parut étrange, et l'accusateur lui demandant: pourquoi ce divorce? « il ne faut pas, répondit-il, que la femme de César soit soupçonnée. »

J'aimerai mieux être le premier dans un village que le second à Rome. — Tous les actes, toutes les paroles de César révèlent son caractère et la nature de son ambition. Allant prendre le gouvernement de l'Espagne ultérieure, il traversait un pauvre village, perdu au fond des Alpes; ses amis lui demandèrent si l'ambition du pouvoir et le désir des dignités occasionnait aussi des débats dans cette bourgade: « ne riez pas, répondit le futur dictateur, j'aimerais, etc. ». Ce qui prouve combien chacun de nous est enclin à juger des hommes et des charges d'après son propre caractère.

Tu portes César et sa fortune. Une reine ne se noie pas. — La flotte de César qui lui amenait des vivres avait été dispersée par celle de Pompée. Dans cette situation critique, il veut aller au devant d'Antoine, qui devait lui amener des secours, il se jette lui seul dans un bâteau de pêcheur. Une tempête s'élève; le pilote veut rentrer au port; c'est alors que le héros lui dit ce mot fameux. Quelques jours après il écrasait son rival dans les champs de Pharsale. — Ce mot nous rappelle celui d'Henriette d'Angleterre, cette fille courageuse d'Henry IV, à laquelle s'était attachée la fatalité qui poursuivait les Stuarts. Le vaisseau qui la portait étant près de périr, elle dit aux matelots effrayés: « Que craignez-vous? une reine ne se noie pas. »

Soldat, frappe au visage, avait crié, avant la bataille de Pharsale, César à ses vétérans des Gaules, en voyant les brillants cavaliers de l'armée pompéïenne. Ces jeunes patriciens, effrayés, prirent la fuite, et César resta maître du champ de bataille. Ce mot s'emploie à l'égard d'un adversaire dont on veut toucher la fibre sensible, que l'on veut frapper au défaut de la cuirasse.

Bas bleu. — Se dit presque toujours en mauvaise part et assez mal à propos, des femmes auteurs ou de celles qui ont des goûts littéraires ou qui s'occupent un peu des choses de l'esprit.

« Voyez-là donc dans la rue, dit gaiement Jules Janin, trottinant les coudes serrés contre la taille la tête haute, le regard baissé, un bout de manuscrit sortant de son cabas; voyez dans cette vieille chaussure le bas qui s'enroule ou plutôt qui se déroule, est-ce un bas bleu? c'est un bas sale! Tope là! Vous avez l'origine du mot. C'est la grande habitude des femmes de lettres de ne jamais s'occuper de ces minces détails de la vie de chaque jour. »

Molière les appelait les femmes savantes, nous les avons nommées bas bleus. Bas bleu a même droit de cité dans les sphères plus hautes, si nous en croyons ces mots: « la comtesse de Lieven, bas bleu politique de la plus haute distinction. »

Mais traiter de *bas bleus* M.me de Stael, M.me George Sand, Mme Emile de Girardin! ce serait profondément ridicule et de la dernière inconvenance. Ce mot n'est réservé qu'aux femmes auteurs d'un médiocre talent.

L'un des plus malins distiques dont on ait salué le ridicule des *bas bleus* du dernier siècle est celui-ci:

> Églé belle et poëte a deux petits travers:
> Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

C'est Lebrun qui l'avait décoché à l'adresse pseudonyme de M.me Fanny de Beauharnais.

C'est en Angleterre que le bas bleu paraît avoir pris puissance et avoir fait fortune. Le *blue-stocking* existait avant le bas bleu. On sait que Lady Montague tenait cercle de beaux esprit, et que toutes les célébrités littéraires

qui passaient à Londres lui étaient présentées. Un illustre étranger refusa, dit-on, de se faire introduire aussitôt après son arrivée, en s'excusant sur ce qu'il était encore en habit de voyage, et Lady Montague aurait dit à ce sujet qu'il n'était pas besoin de tant de cérémonies, qu'on pouvait se présenter chez elle même en *bas bleu*.

Telle est la vieille explication qu'on a répétée jusqu'ici. Mais M. Philarète Charles dit que ce stupide mot, cet absurde sobriquet vient de la mauvaise humeur d'Alexandre Pope contre Lady Montague. Elle repoussait les hommages du poëte. Congédié, il s'aperçut de deux choses: que les mains de la cruelle n'étaient pas toujours soignées et qu'elle portait des bas bleus. Il fit à son adresse ce distique:

> Mon adorée a l'art de charmer les humains;
> Mais elle n'a pas celui de se laver les mains!

Puis il ne l'appela désormais que la dame aux bas bleus. Le monde adopta le sobriquet qui passa aux femmes auteurs.

L'homme doit se mettre au-dessus des préjugés et la femme s'y soumettre, a dit Mme Necker.

M. Louis Reybaud fait ainsi parler Jérome Paturot: « J'avais souvent entendu parler de ces femmes qui plongent leurs peines de cœur dans des flots d'encre, et versent sur le papier les trésors de pureté et de grâce que renferme leur imagination. Je n'ignorais aucune des railleries qui s'attachent à cette vocation, et les qualités dont on l'a poursuivie. Faut-il avouer ma faiblesse? Je suis un de ceux qui ne refusent aucun droit aux femmes. Je comprends qu'elles écrivent, si tel est leur plaisir, et encore mieux que le public les siffle et les honnisse si elles écrivent des sottises ou des inconvenances. En toute chose l'antidote est près du poison. »

Le Calvaire. —Le Calvaire ou Golgotha (*tête chauve*), monticule où s'est accompli le drame de la passion de J.-C., indique les peines et les souffrances du chrétien résigné. Calvaire vient d'un mot qui signifie *crâne*. C'était le lieu des exécutions, où restaient épars les os des suppliciés. Un

chevalier de Modène, à Versailles, adressa cette stance à M. l'abbé de Boismont, au moment où il fait avancer sa chaise à porteur pour aller prêcher à la chapelle royale:

Double spectacle bien contraire,
Jésus porte sur le Calvaire
La croix où son sang va couler;
Les successeurs des Chrysostomes
Sont postés par ces mêmes hommes
Pour qui Jésus va s'immoler.

M. l'abbé renvoya ses porteurs et alla à pied.

Cantique de Saint-Siméon. — Le saint vieillard Siméon, auquel il avait été révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Sauveur, ayant pris au temple le Divin Enfant entre ses bras, s'écria: « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. » Depuis, ces paroles se prononcent dans ces moments d'enthousiasme qui suivent un événement ardemment attendu, alors que le cœur déborde de joie.

Biche de Sertorius. Pigeon de Mahomet. Lion d'Abd-el-Moumen. — Sertorius, célèbre général romain, acquit une grande influence sur les Lusitaniens. Sachant combien le merveilleux exerce d'empire sur des esprits grossiers et ignorants, il feignit d'être en rapport avec les Dieux par l'intermédiaire d'une biche blanche qu'il disait avoir reçue de Diane, et qu'il avait rendue familière au point de s'en faire suivre au milieu des combats. On respectait ses volontés comme des ordres émanés de la divinité.

Sertorius n'est pas le seul qui ait eu recours à cet artifice pour impressionner les esprits. Numa Pompilius avait la déesse Égérie. Mahomet, son pigeon qu'il avait dressé à venir becqueter du grain dans son oreille: c'était l'esprit saint aux yeux des esprits crédules. Abd-el-Moumen avait apprivoisé un lion en secret: tous lui juraient fidélité, puisque les lions du désert s'apaisaient devant lui.

Brouet noir des Spartiates. — Un grand nombre de peuples ont un mets favori: on connaît le cresson

des anciens Perses, le couscoussou des Arabes, les nids d'hirondelles des Chinois, le caviar des Russes, le plum-pudding des Anglais, l'olla-podrida des Espagnols, la choucroute des Allemands, la bouillabaisse des Marseillais, etc. Le brouet noir inventé par Lycurgue était le mets national des Spartiates. C'était un mélange de graisse de porc, de sang, de sel, de vinaigre et de morceaux de viande.

Brûler n'est pas répondre. — En 1794, le jeune et fougueux Camille Desmoulins poursuivait de ses censures et de ses sarcasmes le régime de la Terreur (dirigé par Robespierre au sein du Comité du Salut Public), dans son journal le *Vieux Cordelier*. Dans une séance des Jacobins où l'impétueux pamphlétaire avait été sommé de comparaître, Robespierre proposa de brûler les numéros de son journal. « Brûler n'est pas répondre, » s'écria Desmoulins. Quelques jours après l'intrépide jeune homme expiait par l'échafaud sa réplique imprudente.

Le chant du cygne. — Si aux dons qui font de notre cygne le roi des oiseaux aquatiques, — grâce, beauté, force et courage, — le cygne des anciens ajoutait le charme d'une voix harmonieuse et mélancolique, on comprend qu'il ait été l'oiseau d'Apollon. C'est pour son chant surtout que le cygne était en honneur dans l'antiquité. Nous avons accepté comme expression et comme symbole ce cygne tel qu'il nous a été transmis, tout en sachant fort bien que le cygne ne chante pas. Nos poëtes ont parlé des oiseaux de Méandre comme s'ils les avaient entendus; ils ont fait de Pindare le cygne de Dircé, de Virgile le cygne de Mantoue, de Fénelon le cygne de Cambrai. Cette dernière comparaison est celle qui est le plus d'accord avec nos idées modernes: ce n'est pas le chant de Fénelon qu'on a caractérisé par cette périphrase, c'est son âme, blanche et pure autant que la robe de cygne. Comme le cygne, Fénelon avait tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur. Et puis, le cygne n'a qu'un ennemi, et Fénelon n'avait qu'un adversaire: il était naturel qu'à l'aigle de Meaux on opposât le cygne de Cambrai.

Ce que l'on a conservé surtout dans la langue poëtique, c'est le *chant de cygne*, ce chant le plus mélodieux, le plus tendre de tous, qu'exhalait le cygne en mourant.

Son âme toute entière en ses écrits respire ;
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre ;
Il se conserva pur au milieu des méchants.
Tel l'oiseau de Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et, saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

MILLEVOYE.

Pline, et tous les savants après lui, ont crié à l'erreur, au mensonge; ils ont dit sur tous les tons que le cygne n'était pas un oiseau chanteur, que sa voix était rauque et sourde, mais on ne les a pas écoutés. Chanter ses derniers adieux, saluer la mort de ses accents les plus sublimes; cette pensée, personnifiée dans l'oiseau qui a toutes les grâces nobles et douces, est une belle fiction que la science ne pouvait arracher à la poësie.

Buffon, qui sait aussi que le cygne ne chante pas, fait en poëte et en grand écrivain la part des erreurs qui charment. Il dit : « Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: c'est le chant du cygne! »

Plaider pour sa maison *(pro domo sua)*, c'est le titre d'une des harangues de Cicéron. Le patricien Clodius avait fait mettre le feu à la maison du grand orateur et s'était approprié le terrain. Cicéron plaida pour sa maison devant le tribunal des pontifes, et défendit sa propre cause avec autant de succès qu'il avait si souvent défendu celle des autres. Depuis, les mots *plaider pour sa maison*, se disent de quelqu'un qui plaide dans sa propre cause, qui défend ses intérêts le plus chers.

Quand on a sucé le jus de l'orange, on jette l'écorce. — La Métrie, qui se trouvait à la Cour de Frédéric, en qualité de lecteur et de médecin, en même

temps que Voltaire, dit un jour à celui-ci : « Le roi, notre maître, ne tiendra pas toujours table ouverte ; ne vous y fiez pas ; car hier, comme on s'étonnait devant lui de votre faveur, il nous a dit négligemment : Oh ! quand on a sucé le jus de l'orange, on jette l'écorce ! »

Pœtus, cela ne fait pas de mal. — Cecina Pœtus, personnage consulaire, se trouva engagé dans la révolte malheureuse de Scribonianus contre l'empereur Claude. Arria, femme de Pœtus, n'ayant aucun espoir de sauver son mari, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se donner la mort, prit un poignard, se l'enfonça dans le sein, et, le retirant, elle le lui présenta en disant froidement : « Pœtus, cela ne fait pas de mal. » Pœtus se frappa aussitôt à l'exemple de sa femme.

La pomme de Newton. — Newton est un des génies les plus extraordinaires dont s'honore l'esprit humain. Dès l'enfance, il se fit remarquer par un goût très vif pour les inventions mécaniques. Il résolvait les propositions d'Euclide à la seule lecture de l'énoncé. Ses travaux ont opéré une révolution dans les sciences physiques et dans la philosophie naturelle. Mais ce qui a surtout immortalisé son nom, c'est la magnifique découverte de l'attraction universelle. Depuis longtemps il étudiait la théorie de Kepler sur les lois qui président au mouvement des planètes, lorsqu'un jour, livré à ses pensées, assis sous un pommier, une pomme tomba à ses pieds. Cet accident des plus vulgaires le jeta dans de profondes réflexions sur la nature de cette singulière puissance qui sollicite les corps vers le centre de la terre, et les y précipite avec une vitesse accélérée. Voilà ce grand homme sur la voie de l'admirable découverte que ses calculs devaient bientôt déterminer vigoureusement. Les débris du pommier de Newton tombé de vétusté sont conservés dans les musées. Newton repose à Westminster, dans la sépulture des rois.

Porter la paix ou la guerre dans les plis de son manteau. — Chez les peuples anciens, les am-

bassadeurs ne faisaient que porter dans les Cours étrangères les négociations dont ils étaient chargés; mais on ne les établissait pas en permanence et dans le but avoué d'une surveillance réciproque. — Les deux rivales Rome et Carthage étaient en paix. Mais Annibal s'empara de Sagonte, alliée des Romains, malgré la protestation du Sénat. Une ambassade se rendit à Carthage pour demander une solennelle réparation; les Carthaginois, prenant l'offensive, accusèrent les Romains d'avoir violé les traités. La discussion se prolongeait. Alors Fabius, chef de l'ambassade, relevant un pan de sa toge: « je porte ici la paix ou la guerre, dit-il fièrement. Choisissez! — Choisissez vous-même, s'écria-t-on de toutes parts. — Eh bien, la guerre! » reprit Fabius; et il laissa retomber sa toge, comme s'il eût secoué sur Carthage la mort et la destruction.

La poule au pot. — Si l'on en croit la tradition, Henri IV,

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire,

avait surtout à cœur le bien-être des classes laborieuses. On connaît ce vœu si cher à son cœur, dont le poignard de Ravaillac empêcha l'accomplissement, et qu'il exprimait dans ces mots tant de fois répétés: « je veux que chaque laboureur de mon royaume puisse mettre la poule au pot le dimanche. » La poule au pot a été maintefois le sujet d'épigrammes lancées contre ses successeurs.

Prends et lis. — Ces mots décidèrent de la conversion de Saint-Augustin. Agité par les remords, lié par l'habitude, il veut et ne veut pas se convertir. Un jour, il croit entendre une voix qui lui disait: « Prends et lis. » Il ouvre les épîtres de Saint-Paul au hasard et tombe sur un passage qui embrasa son cœur d'une flamme toute céleste.

C'est un quatre-vingt-treize. — Que d'excès n'ont pas été commis à cette époque célèbre qu'on appelle la Terreur! Qui n'a pas frémi au récit des massacres de

septembre, des noyades de Nantes, des mitrailles de Lyon? Ces mots sont donc une image énergique pour caractériser un bouleversement profond, un renversement général.

Que la lumière soit; et la lumière fut. — Ces paroles sublimes par lesquelles Moïse exprime l'acte d'une volonté toute puissante qui est à l'instant obéie, sont devenues la divise de toute grandé découverte. On représente généralement l'inventeur de l'imprimerie, Guttemberg, tenant un rouleau de papier à demi développé, sur lequel on lit ces mots: *fiat lux.*

Que l'on me donne trois lignes de l'écriture de quelqu'un, et je le ferai pendre. — Ce mot est de Laubardemont, conseiller d'État sous Louis XIII, juge inique, magistrat sans foi et sans honneur. Il fut l'agent dont Richelieu se servit pour perdre Urbain Grandier, Cinq Mars et De Thou.

Ces paroles, attribuées aussi à Richelieu, justifient pleinement la terreur qu'inspire la justice, même au plus innocent. Le président d'Ormesson a dit: « si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre Dame, et que j'entendisse crier derrière moi: « au voleur! » je me sauverais à toutes jambes. »

Que serait-ce donc, si vous aviez entendu le monstre lui-même? — Eschine, orateur athénien, fut l'adversaire le plus constant et le plus redoutable de Démosthènes. Dans une harangue d'une forte argumentation et d'une grande véhémence de langage, Eschine accumula contre Démosthènes les imputations les plus graves et les plus odieuses. Dans sa défense, jamais Démosthènes ne déploya une éloquence aussi foudroyante. Eschine se vit forcé de s'expatrier à Rhodes où il ouvrit une école d'éloquence. Il commença sa première leçon par la lecture des deux harangues qui avaient causé son bannissement. Celle d'Eschine transporta les auditeurs; il lut ensuite la réplique de Démosthènes: c'est alors qu'éclatèrent des applaudissements comme la parole n'en avait jamais soulevé: « Que

serait-ce donc, s'écria Eschine, si vous aviez entendu le monstre lui-même? »

Qu'est ce que cela prouve? — Les mathématiques ne sont pas sœurs de la poësie. Un mathématicien, interrogé sur l'effet que lui produisait l'audition d'un opéra, répondit: « le même que celui d'un sac rempli de clous que l'on agiterai violemment. » Le mathématicien, habitué à tout mesurer avec la règle et le compas, à tirer des déductions par des raisonnements évidents, reste presque toujours insensible aux beautés de l'harmonie et du sentiment. — Un géomètre assistait à une représentation de *Phèdre;* tandis que tous les autres spectateurs versaient des larmes, émus par cette magnifique poësie, il restait froid, impassible, et se contentait de dire aux endroits les plus pathétiques: « qu'est ce que cela prouve? » L'astronome Villemort disait d'un morceau de poësie qui lui faisait plaisir: « cela est beau comme une équation. »

Qui m'aime me suive. — Philippe VI de Valois voulait guerroyer contre les Flandres. La plupart des barons lui conseillaient d'attendre jusqu'à l'année suivante, à cause de la saison avancée. Le roi impatienté s'écria: « qui m'aime me suive. »

Qui t'a fait comte? Qui t'a fait roi? — La faiblesse des derniers Carlovingiens avait permis à la féodalité de pousser de profondes racines parmi les Francs, et de se rendre à peu près indépendante. Un comte de Périgueux, Adalbert, avait entrepris des conquêtes vers le Nord et usurpé les titres de comte de Poitiers et de Tours. Le roi de France lui envoie un messager avec ces paroles: « Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi? » répondit Adalbert.

Quoi de nouveau? — Que n'a t-on pas dit de la frivoleté, de la légèreté, de la curiosité des Athéniens! On les voyait s'aborder sur les places publiques, et se dire: *quoi de nouveau?* alors que Philippe minait sourdement l'in-

dépendance hellénique. C'est en vain que Démosthènes cherchait à les réveiller aux éclats de sa mâle éloquence.

Qu'on me ramène aux carrières. — « L'amour des fleurs, disait Bernardin de Saint-Pierre, est un amour innocent. » En effet, on ne peut aimer les fleurs sans être doux, humain; or, les fleurs sont sœurs de la poësie, et il semble que l'amour des vers devrait avoir la même influence sur le caractère. Si telle est la règle, elle est confirmée par d'éclatantes, de royales exceptions. Néron cultivait les arts; Charles IX faisait des vers; le grand Frédéric était poëte. Mais tous ces princes, célèbres autrement que par leurs goûts bucoliques, avaient eu un prédécesseur dans Denys le Tyran. Il éprouva plusieurs échecs successifs aux jeux Olympiques. Roi et poëte, Denys ne devait pas aimer la critique. Parmi les poëtes qu'il hébergeait à sa Cour, Philoxène tenait le premier rang. Un jour Denys lut à souper un mauvais poëme de sa façon, et il demanda l'avis de Philoxène. Celui-ci répondit que les vers ne valaient rien; et il fut envoyé aux carrières (ou Latomies, lieux souterrains). Quelque temps après il reçut, avec sa liberté, une nouvelle invitation à souper. A la fin du repas, nouvelle lecture de vers qui n'étaient pas meilleurs: « Qu'on me ramène aux carrières, » dit Philoxène. Le tyran fut désarmé par cette saillie.

Tirez le rideau, la farce est jouée. — Ce nom si populaire de Rabelais, et qui semble résumer tout l'esprit et tout le scepticisme du XVI siècle, désigne un homme, un écrivain qui se fait remarquer par un mélange de verve, d'incrédulité et de cynisme. C'était le plus philosophe des bouffons et le plus bouffon des philosophes. Ses biographes abondent en anecdotes romanesques: de là ce type de curé joyeux et tolérant de Meudon, ami de la bouteille et de la danse. Le genre de son génie a été peint par La Bruyère: « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être un mets des plus délicats. » Mais ce qui domine dans sa vie et dans

ses écrits, c'est un scepticisme railleur qui s'attaque à toutes les croyances, à toutes les institutions, et qui éclate surtout dans les derniers moments de sa vie. Il rendit l'âme dans un grand éclat de rire accompagné de ces incroyables paroles: « tirez le rideau, la farce est jouée. » On connaît aussi le mot d'Auguste aux courtisans qui entouraient son lit de mort: « n'ai-je pas bien joué mon rôle? — oui, répondirent-ils: — eh bien, donc, mes amis, applaudissez! » *Plaudite*, expression qu'employaient les comédiens romains pour solliciter des applaudissements au moment de quitter la scène.

Rachel ne voulant pas être consolée. — Dans ses *lamentations* éloquentes, le prophète Jérémie pleure sur les malheurs du peuple juif, dont les plus jeunes et les plus vaillants ont été emmenés en captivité à Babylone. « Une voix a été entendue sur les hauteurs: voix de lamentation, de deuil et de larmes: c'est la voix de Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Ici, Rachel c'est le peuple juif tout entier, c'est Jérusalem pleurant sur ses propres ruines et sur ses enfants captifs.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. — Un des plus constants efforts des Pharisiens était d'attirer Jésus sur le terrain des questions politiques et de le compromettre dans le parti de Judas le Gaulonite. La tactique était habile; car il fallait la profonde ingénuité de Jésus pour ne s'être point encore brouillé avec l'autorité romaine, nonobstant sa proclamation du royaume de Dieu. On voulut déchirer cette équivoque et le forcer à s'expliquer. Un jour, un groupe de Pharisiens et de ces politiques qu'on nommait « hérodiens » (probablement des *Boéthusim)*, s'approcha de lui, et, sous apparence de zèle pieux: « Maître, lui dirent-ils, nous savons que tu es véridique et que tu enseignes la voie de Dieu sans égard pour qui que ce soit. Dis-nous donc ce que tu penses; est-il permis de payer le tribut à César? » Ils espéraient une réponse qui donnât un prétexte

pour le livrer à Pilate. Celle de Jésus fut admirable, il se fit montrer l'effigie de la monnaie: « Rendez, dit-il, à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu » mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ! mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé la vraie base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation.

La résurrection de Lazare est considérée par les Écritures comme le plus éclatant des miracles de J.-C. Il offre à l'esprit une image frappante à laquelle il est fréquemment fait allusion en histoire, en littérature et surtout en poësie. L'héroique et malheureuse Pologne, qui attend encore du fond de son sépulcre la voix qui doit l'appeler un jour à une inévitable et glorieuse résurrection, a été souvent comparée à Lazare.

Les membres révoltés contre l'estomac. — Sous Romulus, deux ordres avaient été établis à Rome: les patriciens et les plébéiens. Les premiers avaient le monopole des dignités, la plus forte part dans les terres conquises. La plèbe, ruinée par l'usure, était devenue la proie et la victime des patriciens; car à Rome, comme à Athènes avant Solon, la loi livrait au créancier la liberté et la vie du débiteur. Une révolte était inévitable. Les plébéiens se retirèrent sur le mont Aventin. Un patricien, d'origine plébéienne, Menenius Agrippa, aimé du peuple, proposa d'envoyer des députés, vers ces malheureux, pour les ramener par la persuasion. C'est alors que, chargé de porter la parole, il raconta au peuple l'apologue des *Membres* révolté contre l'*Estomac*. Laissons parler La Fontaine:

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster (*).
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas:
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »

(*) L'estomac.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher,
Tous dirent à Gaster qu'il allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Cet apologue ramena le peuple à des sentiments moins hostiles; les dettes furent abolies, et des tribuns du peuple furent chosis dans son sein pour veiller à ses intérêts.

La robe rouge de Richelieu. — Le cardinal de Richelieu est un des plus grands génies politiques des temps modernes. Il s'est toujours proposé pour but la grandeur et l'unité de la France, et ce but il l'a atteint. Il dompta les résistances de la noblesse, força les protestants à se soumettre aux lois, abaissa l'orgueil de la Maison d'Autriche, releva l'honneur des armes. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait d'assurer le succès de ses vues politiques: « Quand une fois j'ai pris une résolution, disait-il lui-même, je vais droit à mon but; je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma robe rouge. »

Romulus enlevé dans un orage. — Romulus fut la victime de l'aristocratie qu'il avait constituée dans Rome naissante. Le Sénat, qu'il ne consultait plus, ourdit une conspiration contre lui. Un jour qu'il passait une revue de ses troupes, un orage dispersa le peuple; mais, quand il revint, il chercha inutilement Romulus: les sénateurs l'avaient assassiné et avaient emporté sous leurs toges ses membres déchirés. Comme ils craignaient la vengeance du peuple, on assura qu'il était monté au ciel au milieu des éclairs où il fut adoré sous le nom de Quirinus. On compare souvent à cette disparition mystérieuse les pouvoirs, les trônes, les rois qu'emporte le vent des révolutions.

Le petit ruisseau de la rue du Bac. — Que n'a-t-on pas dit sur l'amour de la patrie? La patrie, c'est le lieu qui fut le témoin des pures joies de notre enfance, des premiers sentiments de notre âme, des premières émotions de notre cœur. Au milieu des splendeurs de sa résidence de Coppet, madame de Stael regrettait son petit ruisseau de la rue du Bac. Napoléon avant dédaigné d'en faire son Égérie, elle lui fit une opposition vive et persistante. Elle passa vingt années de sa vie en exil. Paris était le séjour de la terre le plus cher à ses yeux: aussi, quelqu'un ayant voulu lui faire valoir le plaisir qu'elle devait goûter à considérer, à entendre le murmure des ruisseaux de Coppet: « Ah! s'écria-t-elle, il n'y a pas pour moi de ruisseau qui vaille celui de la rue du Bac. » Ce ruisseau exprime poëtiquement et énergiquement le regret que laisse dans le cœur la patrie absente.

Une Saint-Barthélemy. — Ce drame de Catherine de Médicis, « la plus grande comédienne du XVI siècle, » qui avait résolu d'exterminer le parti protestant, le plus triste et le plus sanglant de l'histoire de France, a fourni à la langue un terme expressif pour désigner une exécution collective générale, mais où heureusement le sang répandu n'est pas toujours du sang humain. C'est ainsi que l'on dit, dans un sens plaisant, que l'ouverture de la chasse est le signal d'une Saint-Barthélemy de lièvres et de lapins.

Saint-Louis sous le chêne de Vincennes. — Louis IX ne fut pas seulement remarquable par sa piété; ce fut encore un des meilleurs rois, un de ceux qui montrèrent le plus constamment dans leurs actes le désir de ne rien négliger pour assurer le bonheur du royaume. Il croyait de son devoir de rendre quotidiennement la justice en personne à ceux qui la demandaient. « Maintes fois, raconte Joinville, après qu'il avait ouï messe en été, il allait s'ébattre au bois de Vincennes, et s'asseyait au pied d'un chêne et nous faisait tous seoir auprès de lui. Ceux qui avaient à faire à lui venaient lui parler, sans qu'aucun huissier ni autre leur donnât empêchement. »

Saint-Paul sur la route de Damas. — Saint-Paul, qui devait être un jour la lumière la plus resplendissante et le plus illustre propagateur du christianisme, fut d'abord, sous le nom de Saul, l'ennemi le plus acharné du christianisme naissant. Jeune encore, il gardait les habits des bourreaux qui lapidaient le diacre Saint-Étienne. Poussé par un fanatisme aveugle, il se rendit un jour en Syrie pour rechercher les nouveaux chrétiens et les conduire à Jérusalem. Comme il était sur la route de Damas, un éclat vif de lumière l'éblouit et il entendit une voix qui lui dit : « Je suis Jésus que tu persécutes, entre dans la ville, où l'on te dira ce qu'il faut que tu fasses. » Arrivé à Damas, il resta trois jours absorbé dans des réflexions profondes ; or, il y avait dans la ville un vieillard, Ananie, qui professait la loi nouvelle. Une voix du ciel lui ordonna de fortifier Saul de la parole divine. Ananie l'exhorta, lui prêcha l'Evangile et le baptisa. Saul prit le nom de Paul. Il devint un grand apôtre, une des plus imposantes figures du christianisme; il portait en lui l'enthousiasme d'un martyr, la fougue orageuse d'un tribun, le génie d'un législateur, le cœur d'un soldat, l'âme d'un héros, l'austère simplicité d'un philosophe, la dévorante activité d'un conquérant. — Dans le style élevé, *la route de Damas*, témoin de la conversion subite qui s'opéra dans l'âme du plus ardent persécuteur des chrétiens, est une image frappante que l'on emploie pour caractériser une illumination soudaine qui transforme entièrement nos idées, nos sentiments, nos opinions. C'est une des métaphores les plus poëtiques de la langue.

Saint-Thomas l'incrédule. — Saint-Thomas est resté le type de ceux qui ne croient une chose qu'à bon escient, qu'après avoir vu, examiné, touché du doigt la vérité qu'on leur affirme. Il ne voulut croire à la résurrection de J.-C. qu'après avoir vu dans ses mains la marque des clous, mis les doigts dans ses plaies et la main dans son côté. L'application que l'on fait de ce passage de l'Évangile est le plus souvent plaisante.

Le bon Samaritain. — Les Samaritains étaient une classe méprisée à Jérusalem. Un docteur de la loi, qui voulait passer pour juste, dit à Jésus : « Qui est mon prochain ? » Jésus répondit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent et le laissèrent à demi-mort. Un prêtre, qui suivait le même chemin, vit cet homme et passa outre ; un lévite fit de même. Mais un Samaritain fut ému de compassion, versa de l'huile et du vin sur ses plaies et les banda ; puis il le conduisit dans une hôtellerie et en prit soin. Lequel des trois vous semble le prochain ? » — « C'est, répondit le docteur, celui qui a usé de miséricorde envers lui. » — Jésus lui dit : « Allez et faites de même. » — Jamais le dogme de la fraternité n'a été enseigné aussi éloquemment que dans cette simple et touchante parabole. La morale évangélique éclate ici dans toute sa divine nouveauté. Les écrivains font souvent allusion au bon Samaritain.

Samson et la mâchoire d'âne. — Samson, un des hommes les plus célèbres de l'Écriture, connu surtout par sa force prodigieuse, fut consacré au Seigneur dès sa naissance et on lui laissa croître la chevelure. Il avait à se plaindre des Philistins, chez lesquels il avait pris une épouse. Il rassembla trois cent renards, il les lia deux à deux par la queue, y attacha des torches allumées, et les lâcha à travers les moissons des Philistins, qui furent consumées par les flammes. A la tribu de Juda où Samson s'était refugié, il fut pris, lié avec des cordes et livré aux Philistins. Mais il rompit les cordes, et saisissant une mâchoire d'âne, il en assomma mille Philistins. Cette mâchoire est restée célèbre ; c'est un texte fécond de plaisanteries et de réparties piquantes.

Samson emportant les portes de Gaza. — Ayant été fait prisonnier à Gaza par les Philistins, il prit les deux portes avec leurs poteaux et leurs ferrures, les mit sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne d'Hébron.

Samson et Dalila. — Samson se passionna pour une femme nommée Dalila, dans la vallée de Sorec, chez les Philistins. Ceux-ci résolurent de tirer parti de cette circonstance. Ils promirent à Dalila onze cents pièces d'argent si elle parvenait à découvrir le secret de la force de cet homme extraordinaire. Elle l'importuna tellement qu'il finit par lui révéler que si on lui rasait la tête, toute sa force qui était dans ses cheveux, l'abandonnerait. Une fois Samson endormi, on lui rasa les cheveux et les Philistins purent s'emparer de sa personne. On lui creva les yeux et on lui fit tourner la meule d'un moulin. — Dalila, qui cause la perte de Samson, est l'image de l'influence funeste qu'exerce trop souvent l'amour sur les hommes les plus énergiques et les plus forts. Les Dalila ont toujours joué un grand rôle en ce monde, et les allusions y sont fréquentes. C'est ainsi que les Grecs ont fait filer au pieds d'Omphale le Samson mythologique (Hercule). Ulysse sut échapper anx charmes trompeurs des sirènes; aussi l'appelle-t-on le prudent Ulysse. Le Tasse a approprié l'histoire de Dalila au ton de l'épopée, en plaçant l'invincible Renaud dans les jardins enchantés d'Armide. Les cheveux de Samson ont aussi passé dans la langue, et il y est fait souvent allusion.

Samson ébranlant les colonnes du temple. — Sa chevelure commençait à repousser et ses forces croissaient en proportion. Un jour que les Philistins célébraient dans le temple une grande fête en réjouissance de la prise de Samson, ils firent amener leur prisonnier, comme pour insulter à son malheur. Mais lui, secouant les deux colonnes qui soutenaient le toit de l'édifice, il l'ébranla et les Philistins furent écrasés. Ainsi mourut Samson.

Les vérités de M. de La Palisse. — C'est un proverbe déjà vieux, que tout finit en France par des chansons : proverbe admirablement vrai, et qui peint d'un mot le caractère français.

La célèbre chanson de Marlborough est un témoignage authentique de ce que nous avançons. La chanson de M.

de La Palisse est dans le genre de la complainte du célèbre guerrier anglais, et voici à quelle occasion elle fut composée. Le maréchal La Palisse, qui commandait à Pavie avec François I, fut tué dans cette célèbre bataille où *tout fut perdu fors l'honneur;* et bientôt après on fit circuler le quatrain que voici:

> Monsieur La Palisse est mort,
> Il est mort devant Pavie ;
> Un quart d'heure avant sa mort
> Il était encore en vie.

Ce couplet servit de thème à la verve cocasse des soldats, et chacun voulut ajouter un couplet à la chanson, qui bientôt devint tout un poëme passablement grotesque et niais. Pour dire qu'une chose est évidente d'elle même on dit: « c'est une vérité de M. de La Palisse. »

Tomber de Charybde en Scylla. — On appelait autrefois Charybde et Scylla deux écueils placés, l'un sur la côte nord-est de la Sicile, l'autre sur la côte méridionale de l'Italie, dans le détroit de Messine. Le danger qu'offrait le passage entre les deux écueils donna lieu au proverbe connu: *tomber de Charybde en Scylla,* tomber dans un danger en voulant en fuir un autre, et qui termine la jolie fable de La Fontaine, *la vieille et les deux servantes.*

Perdre la tramontane. — On appelle *tramontane* dans la Méditerranée ce qu'on appelle *vent du nord* dans l'Océan. Ce vent est ainsi nommé, parce qu'il souffle du côté qui est au-delà des monts par rapport à Rome et à Florence. On appelle aussi du même nom l'étoile du nord qui sert à guider les vaisseaux en mer et qu'on ne peut perdre de vue sans s'exposer à s'égarer. De là l'expression figurée: *perdre la tramontane,* pour dire: *perdre la tête, ne savoir où l'on est.*

Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses Saints. — Il vaut mieux s'adresser au maître qu'à ses subordonnés. Voltaire raconte, à l'appui de ce proverbe

très connu, une anecdote piquante qui en confirme fort plaisamment la justesse.

Il y avait un roi d'Espagne qui avait promis de distribuer des aumônes considérables à tous les habitants des environs de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais, mais les huissiers ne voulurent les laisser entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux.

Le bonhomme Cardero se présenta le premier au monarque, se jeta à ses pieds et lui dit :

— Grand roi, je supplie Votre Majesté de faire donner à chacun de nous cents coups d'étrivières.

— Voilà une plaisante demande, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière !

— C'est, dit Cardero, que vos gens veulent absolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez.

Le roi rit beaucoup et fit un présent considérable à Cardero. De là vint, dit-on, le proverbe : il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses Saints.

Du temps que Berthe filait. — Quand on veut parler du bon vieux temp, on dit ordinairement : *du temps que Berthe filait.* On trouve dans une ancienne charte que Berthe, mère de Charlemagne, filait pour orner les églises. Alors le fuseau et la quenouille formaient le symbole de la mère de famille, et les plus humbles ménagères s'occupaient à filer.

Dans le palais comme dans la chaûmière,
Pour revêtir le pauvre et l'orphelin,
Berthe filait et le chanvre et le lin:
On la nomma *Berthe la filandière.*

En Provence, on dit: *du temps que Marthe filait*, ce qui place le bon vieux temps à l'origine du christianisme ; car il s'agit ici de sainte Marthe qui, suivant une tradition populaire, ayant été chassée de Jérusalem et exposée sur un vaisseau sans voiles et sans avirons, avec son frère Lazare, sa sœur Madeleine et quelques disciples du Sauveur, aborda miraculeusement sur les côtes de Provence, où elle prêcha la foi.

Ce proverbe est aussi rapporté au temps où vivait Berthe, veuve de Rodolphe II, duc de Bourgogne.

Malheur aux vaincus! — Après avoir saccagé et brûlé Rome, les Gaulois mirent le siége devant la forteresse. Brennus, le chef des Gaulois, consent à lever le siége moyennant mille pesants d'or. On apporte la somme. Pendant qu'on pèse, une contestation s'élève, et les Romains reprochent aux vainqueurs de faire usage de faux poids. C'est alors que Brennus, jetant sa lourde épée dans la balance, prononça ce mot célèbre: « Malheur aux vaincus, *vœ victis* » qui signifie assujettir le droit à la force brutale.

Honneur au courage malheureux. — Napoléon I, après une de ces luttes gigantesques qui ont fait de l'Empire un poëme plus grand que l'Iliade, se découvrit respectueusement devant un convoi de blessés autrichiens, en prononçant ces belles et chevaleresques paroles.

Malheureuse France! Malheureux roi! — Le gouvernement de Charles X donnait chaque jour des preuves de plus en plus évidentes de ses tendances réactionnaires. La nomination du ministère Polignac fut un véritable défi jeté à l'opinion publique. « Ainsi, dit M. Vaulabelle, le voilà encore une fois brisé ce lien d'amour et de confiance qui unissait le peuple au monarque! Voilà encore une fois la Cour avec ses vieilles rancunes, l'émigration avec ses préjugés, le sacerdoce avec sa haine de la liberté, qui viennent se jeter entre la France et son roi. Malheureuse France! Malheureux roi. »

Les manchettes de Buffon. — Buffon est le plus grand naturaliste et l'un des plus grands écrivains qu'ait eus la France. Il a dit: « Le style, c'est l'homme même. » Cet aphorisme s'applique merveilleusement à cet homme célèbre. En effet, son caractère, ses habitudes, son physique même, ressemblent à son style. Ses manières étaient brillantes, ses goûts fastueux, sa mise magnifique,

son port noble, sa démarche fière. Rien n'égale la beauté de ses images, l'ampleur de ses périodes, l'harmonie et la pompe de ses expressions. Ces brillantes qualités paraissent quelquefois se rapprocher de l'enflure et de l'exagération. Il ne travaillait que dans une mise magnifique, en jabot et en manchettes brodées. Ces manchettes sont restées proverbiales pour caractériser l'affectation du style, des manières ou de la personne.

Atticisme. La marchande d'herbe d'Athènes et Théophraste. — On appelle *atticisme*, dit La Bruyère, l'à-propos dans les pensées, la convenance dans les expressions, joints à une certaine fleur d'esprit, à un certain talent de plaire, qui semblent surtout l'apanage des habitants d'Athènes. Tout athénien en apportait avec lui le germe en naissant, le suçait avec le lait, le respirait dans l'air, dans le parfum des fleurs. On comprend combien l'assimilation d'une chose si insaisissable était difficile pour un étranger. Théophraste en fit l'épreuve dans une circonstance qui est restée historique. Né dans l'île de Lesbos, il vint fort jeune à Athènes et fit des progrès si rapides qu'il succéda à Aristote. Son élocution était si choisie, si douce et si persuasive, qu'elle le fit surnommer Théophraste, c'est-à-dire qui parle comme un Dieu. Un jour, il achetait quelques provisions à une marchande d'herbes; celle-ci reconnut à son accent qu'il était étranger. Lui, qui s'exprimait *divinement*, fut étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, il n'était pas parvenu à se donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans aucun effort. — L'atticisme des Athéniens prenait chez les Romains le nom d'*urbanité*.

Marius à Minturnes. — Marius est l'un des hommes qui ont le plus marqué dans l'histoire romaine. Sorti des rangs du peuple, il fut en rivalité continuelle avec le patricien Sylla; en sorte que la lutte entre ces deux hommes célèbres ne fut autre chose, à Rome, que l'antagonisme entre la démocratie et l'aristocratie. Déjà vieux et infirme

mais toujours dévoré d'ambition, il eut cette série d'infortunes qui sont restées si célèbres dans l'histoire. Poursuivi par les émissaires de son ennemi, il se jeta au milieu des marais de Minturnes, où il resta quelque temps enseveli jusqu'au cou dans la fange et les roseaux.

Marius et l'esclave Cimbre. — Celui qui naguère avait été proclamé le sauveur de Rome fut pris par les sbires de Sylla et amené à Minturnes, nu, souillé de boue, la corde au cou comme le dernier des criminels. Une femme l'accueillit dans son taudis. Les magistrats résolurent de le faire périr. Un soldat cimbre entra l'épée à la main, mais il entendit une voix terrible lui dire : « Oserais-tu bien tuer Caïus Marius ! » Le barbare prit la fuite. On renonça à le faire périr, il put s'embarquer pour l'Afrique. — Le cri du cimbre a passé de siècle en siècle, il exprime le respect et presque l'épouvante qu'inspire à ses ennemis eux-mêmes une grande fortune tombée. On n'insulte pas à l'antique prouesse du lion.

Marius sur les ruines de Carthage. — Marius débarqua en Afrique aux lieux où s'élevait jadis la puissante ville de Carthage. On lui signifia l'ordre de quitter cette province ; et comme le messager demandait une réponse : « Va dire à ton maître, répondit l'illustre banni, que tu as vu Marius, errant et fugitif, assis sur les ruines de Carthage ! » La présence de ce grand proscrit sur les ruines encore fumantes de l'ancienne et puissante rivale de Rome est un des plus frappants exemples des vicissitudes humaines ; et la manière simple et énergique dont ce rapprochement est exprimé en fait une des plus sublimes leçons que l'histoire ait eu à enregistrer. Tout le monde connaît le vers dans lequel Delille a mis en présence ces deux infortunes :

Et ces deux grands débris se consolaient entr'eux.

Mettre la lumière sous le boisseau. — Ces paroles se trouvent dans la parabole du semeur de J. C. Elles signifient qu'il ne faut point cacher la science ni la

vérité, et vouloir les réserver pour soi seul; qu'il faut, au contraire, contribuer de toutes ses forces à répandre les lumières de l'intelligence.

Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. — Mot de Fontenelle. Il professait des principes peu conformes à ceux de l'Évangile. C'était parler en véritable disciple des anciens qui avaient placé la Vérité au fond d'un puits.

La montagne de Mahomet. — Mahomet se désignait lui-même comme le réformateur et le restaurateur de la religion pure révélée par Dieu à Abraham, mais défigurée, disait-il, par les Juifs et les Chrétiens. Il reconnaissait tous les personnages bibliques, depuis Adam jusqu'à J. C., comme des prophètes, comme des envoyés; mais il exigeait que ses adhérents le considérassent comme le dernier des prophètes, et qu'ils vissent dans sa mission le sceau de ses prophéties. Ayant assemblé un jour un grand concours de peuple, il se plaça en face d'une montagne. Il veut la faire avancer vers lui, il l'appelle, mais elle reste immobile. « Eh bien, montagne, s'écriait-il alors, puisque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira à toi. »

Être né coiffé. — *Être né coiffé* veut dire être né heureux. On trouve encore des annonces de *coiffes à vendre* dans les journaux anglais. La vertu de la coiffe est surtout de préserver celui qui la porte d'être noyé ou de faire naufrage. Le proverbe français: *Être né coiffé* n'a d'autre origine qu'une superstition, qui remonte jusqu'à l'antiquité païenne: « Celius Lampridius, en la vie d'Antonin surnommé Diadumène, remarque que cet empereur, qui naquit avec une bande ou peau sur le front, en forme de diadème, d'où il prit son nom, jouit d'une perpétuelle félicité durant tout le cours de son règne et de sa vie: il ajoute que les sages-femmes vendaient bien cher cette coiffe aux avocats qui croyaient que, la portant sur eux, ils acquéraient une force de persuader, à laquelle les juges et les auditeurs ne pouvaient résister. Les sorciers s'en servaient à

diverses sortes de maléfices. » (Voir le *Traité des superstitions* — Paris, 1679. Tome I, p. 316).

C'est un frère de la Samaritaine. — La Samaritaine était une machine hydraulique, placée à la seconde arche du Pont-Neuf à Paris, destinée à fournir de l'eau aux palais du Louvre et des Tuileries. Sur la façade de cette pompe, on voyait un groupe de figures en bronze représentant le Christ assis au bord d'une fontaine et demandant à boire à la Samaritaine. C'est de là qu'est venu le nom.

Dans le temps où le Pont-Neuf était le rendez-vous des saltimbanques, des charlatans, et de tout un monde d'artisans nomades qui s'y agitaient constamment, on disait proverbialement en parlant d'un filou : *C'est un frère de la Samaritaine.*

Le loustic du régiment. — Quoique le mot *loustic* n'ait pas encore eu l'honneur de figurer au dictionnaire de l'Académie française, nul n'ignore en France ce qu'est le loustic du régiment. Ce mot nous vient de l'infanterie suisse. Il y avait dans les régimens suisses au service de la France, avant la révolution de 1792, un bouffon par compagnie. Ses fonctions consistaient à distraire les soldats, à les égayer, à les préserver de la nostalgie ; son nom était tiré de l'allemand *lustig.* Le loustic était presque toujours enfant de Paris : quelques-uns venaient de la Gascogne.

Les romains du théâtre. — On appelle, par ironie, *romains* les claqueurs des théâtres. Cette institution, plus ancienne qu'honorable, remonte jusqu'à Néron, qui paya, le premier, des individus chargés de l'applaudir quand il se montrait sur le théâtre.

Les vendeurs chassés du temple. — « La pâque des juifs étant prochaine, Jésus fit son entrée à Jérusalem ; et il trouva dans le temple des marchands qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et les changeurs y étaient assis ; et ayant fait un fouet avec des cor-

des, il les chassa tous hors du temple... » Cette expression, *chasser les vendeurs du temple*, s'emploie pour stigmatiser les profanateurs, dans quelque ordre que ce soit, ceux qui font marché de choses respectables, de ce qui devrait être l'apanage exclusif de l'art, des lettres, des sciences, et, en général, de l'intelligence et du talent.

Vertu, tu n'es qu'un nom. — Après la deuxième bataille de Philippes, Brutus, vaincu et désespérant du salut de la république, gagna avec quelques amis une hauteur voilée par un rideau d'arbres, où il s'arrêta pour accomplir ce qu'il appelait sa *délivrance*. Plutarque, faisant le récit de cette mort héroïque, dit: « À force de prières, ayant obtenu de Strabon ce que lui avait refusé Volumnius (l'aider à mourir), il lui remit son épée, dont il fixa des deux mains la poignée contre terre. Brutus s'élança sur la pointe avec une telle roideur qu'il se perça d'outre en outre et mourut sur le coup. » On rapporte qu'à ce moment suprême, il laissa échapper cette parole d'amère déception : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » Ce nom a paru peu digne d'un si grand courage et d'un philosophe stoïcien. Selon M. Bonvalot : alors levant les yeux au ciel, Brutus prononça les deux vers de la Médée d'Euripide :

O Jupiter, ne perds pas de vue l'auteur de pareils maux !
Vertu, vain nom, vaine ombre, esclave du hasard, hélas j'ai cru en toi !

Ainsi, cette maxime que l'on a tant reprochée à Brutus, ne serait qu'une citation d'Euripide.

— Le cri désespéré de Brutus a souvent inspiré la poësie.

Les Vestales. Le feu sacré. — La déesse Vesta passait, aux yeux des Grecs et des Romains, pour avoir enseigné aux hommes l'usage du feu, et ils lui avaient élevé des autels. Dans toutes les religions, le feu était regardé comme l'élément le plus immatériel. Lorsque Numa constitua la forme religieuse chez les Romains, il préposa à l'entretien du feu sacré, allumé dans le temple de Vesta, de jeunes filles appelées *Vestales*. Si ce feu venait à s'éteindre, on y voyait un présage de calamité publique, et

la vestale coupable de cette négligence était battue de verges. Celle qui était convaincue d'avoir violé son vœu de chasteté était lapidée ou enterrée vivante. Mais la rigueur de ce vœu et la sévérité de la loi étaient compensées par les plus grandes distinctions. Elles étaient au nombre de six, et quand l'une d'elles mourait, le grand pontife choisissait dans les familles libres vingt jeunes filles des plus belles, qu'on faisait tirer au sort. — Le feu sacré a passé dans le langage figuré et offre à la poësie une de ses plus belles images.

Les deux vieillards et Susanne. — Pendant la captivité, Susanne demeurait à Babylone avec son mari Joachim, qui était un des plus riches de sa nation. Deux vieillards impudiques lui déclarèrent leur passion au moment où elle prenait un bain au fond de son jardin. La chaste et vertueuse Susanne les repoussa avec indignation. Ils parvinrent à la faire condamner comme adultère. Le prophète Daniel prouva son innocence. — On a souvent comparé Susanne à Lucrèce. Toutes deux sont placées sous le coup de la même menace; l'une accepte une condamnation et une mort ignominieuse, préférant son innocence à sa réputation; l'autre cède à la menace, mais se tue aussitôt pour ne pas survivre à son déshonneur. L'avantage reste à la femme juive; elle n'obéit qu'au sentiment du devoir, tandis que la femme de Colatin cède à une considération mondaine; sa mort, si héroïque qu'elle soit, n'efface pas le caractère de sa faiblesse.

Le vieux de la montagne. — Les historiens des croisades ont donné ce nom au chef d'une secte d'assassins qui s'étaient établis dans les montagnes de l'Anti-Liban. L'histoire de cette horrible dynastie, dont le chef le plus célèbre est Hassan-ben-Sabbah, n'est guère connue que par les meurtres dont elle est remplie. Les princes et les califes de l'Orient tremblaient au seul nom du Vieux de la Montagne. Sur un mot de lui, les fanatiques qui l'entouraient bravaient les plus terribles dangers pour aller frapper les victimes qu'il avait désignées. Les sultans de la

Perse étaient menacés jusqu'au fond de leurs palais. Cette politique, basée sur l'assassinat, et ce dévouement aveugle des sectaires le maintinrent plus d'un siècle et demi parmi les diverses branches de cette abominable confrérie. Le chef de ces sectaires surexcitait leur fanatisme religieux par la boisson enivrante le *haschisch*, dont le chanvre et la jusquiame formaient la base, et dont l'usage les jetait dans une sorte de délire extatique.

La vigne de Naboth. — Naboth avait une vigne près du jardin du roi Achab. Le roi voulait l'acheter, mais Naboth, comme le meunier Sans-souci, ne voulait pas vendre l'héritage de ses pères. La reine ayant fait accuser Naboth de blasphème contre Dieu et contre son roi, il fut lapidé et Achab s'empara de sa vigne. Mais Achab fut tué dans un combat, et sa méchante femme fut précipitée d'une des fenêtres de son palais. — Depuis cet événement, la vigne de Naboth devint chez les Juifs une sorte de proverbe, pour désigner l'action injuste du riche dépouillant le pauvre d'une manière violente; crime qui reçoit tôt ou tard son châtiment.

Visages pâles qui déplaisaient à César. — Cassius, ami de Brutus, et l'instrument le plus actif de la conjuration contre César, montra dès sa plus tendre jeunesse le caractère le plus indomptable et l'amour le plus vif pour la liberté. En grandissant, il acquit une sauvage énergie. Quelques jours avant la scène sanglante du sénat, on cherchait à prémunir le dictateur contre les desseins secrets de Dolabella: « Ce ne sont pas, dit-il, ces hommes au teint fleuri, amis de la bonne chère, que je redoute, mais les *visages pâles et maigres.* » Il désignait ainsi Brutus et Cassius.

Voilà bien du bruit pour une omelette. — Desbarreaux, poète et fameux épicurien, passa ses jours dans les délices d'une vie voluptueuse; il est surtout connu par son incrédulité. Ses poésies sont agréables, mais licencieuses. Cet esprit fort avait ses faiblesses : incrédule en

bonne santé, il devenait dévot jusqu'à la superstition à la plus légère maladie. Un jour de carême, qu'il traversait avec un de ses amis un petit village du midi de la France, ils entrèrent dans un cabaret où ils ne trouvèrent que des œufs. Au moment où ils commençaient à les manger, il survint un orage accompagné de coups de tonnerre terribles. Desbarreaux prit le plat, et le jetant par la fenêtre: « Voilà, dit-il, bien du bruit pour une omelette au lard. » Une exclamation si pittoresque devait passer en proverbe.

Voix de celui qui crie dans le désert. — Saint Jean-Baptiste se retira fort jeune au désert, puis il vint sur les bords du Jourdain, prêchant la pénitence, annonçant la venue du Messie et disant: « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert, celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons des ses souliers... » Aujourd'hui ces mots: *crier dans le désert*, ont un sens détourné du sens primitif. Ils signifient: prêcher, conseiller, parler en vain.

Le vol favorisé à Sparte. Le renard du jeune Spartiate. — Lycurgue, en donnant des lois à Sparte, voulut en faire une nation forte et belliqueuse; tous ses efforts tendaient à former des soldats plutôt que des hommes; de là l'oubli absolu de certaines lois morales. On accoutumait les enfants à la souplesse, à l'habileté, à la ruse; on leur permettait le vol dans les jardins et dans les repas publics, mais le maladroit qui se laissait surprendre était battu. L'un d'eux avait dérobé un jeune renard qu'il tenait caché sous sa robe. Il était soupçonné et on l'interrogeait; pendant qu'il répondait aux questions avec calme et sang-froid, le renard déchiraït sa poitrine et lui rongeait les entrailles. — La situation du jeune Spartiate rencontre de fréquentes analogies dans l'ordre moral; on y fait allusion quand on veut peindre une douleur vive, un chagrin profond caché sous des apparences calmes.

Un Waterloo. Sédan. — C'est la ruine complète et fatale d'une chose qui fut grande et qui parut long-

temps devoir être durable. — Napoléon, après avoir fondé un empire plus vaste et plus puissant que celui de Charlemagne, après avoir vu l'Europe tout entière trembler devant lui et se soumettre à toutes ses volontés, a été écrasé à Waterloo. Bien qu'il n'ait que 115,000 combattants à opposer à des forces doubles des siennes, l'habileté de ses dispositions semble d'abord faire pencher la victoire de son côté; mais le général prussien Blucher, que Grouchy ne sait pas ou ne veut pas arrêter, vient avec ses troupes fraîches changer la face du combat, et l'armée française est anéantie. Cette fois, la fortune du César moderne, de cet astre si brillant, était brisée sans retour! Tout finit, tout passe!

Sédan est le Waterloo de Napoléon III. Le luxe, les emprunts, les vastes travaux, les campagnes lointaines et surtout la désastreuse expédition du Mexique épuisaient le trésor. L'opposition grandissait chaque jour. L'empereur céda aux conseils de son entourage et de l'impératrice Eugénie qui voulait *sa guerre à elle.* Enhardi par le plébiscite, qui semblait consolider son trône, il déclara la guerre à la Prusse. Rien n'était prêt. La malheureuse armée française écrasée a Wissembourg, à Forbach et à Reischaffen malgré le maréchal Mac-Mahon, fut refoulée sur Metz après les sanglantes batailles de Rezonville et de Gravelotte livrées par le maréchal Bazaine. Napoléon III voulut réjoindre Bazaine. Enveloppé à Sédan par les Prussiens il capitula le 1er septembre 1870 avec plus de cent mille hommes!

Du plus fort en plus fort, comme chez Nicolet. — Ce fut en 1764 que le directeur d'un petit théâtre de marionnettes, nommé Nicolet, obtint l'autorisation de construire à Paris une salle de spectacle, qui s'est transformée depuis en théâtre de la gaieté. Nicolet eut à vaincre des obstacles de tout genre pour exploiter son privilége; enfin il triompha et il obtint pendant plus de quarante ans un succès, dont Louis XV avait donnè le signal. Les entr'actes étaient toujours occupés par des équilibristes, par des joueurs de tambour, de basque et des saltimbanques,

qui faisaient des exercices adroitement gradués d'adresse et d'audace. *C'était de plus fort en plus fort*, et c'est cet éloge souvent répété qui a sauvé de l'oubli le nom de Nicolet.

Moutarde. — Quelle est l'étymologie de ce mot? En le décomposant, on en trouve immédiatement le sens. *Moutarde*, en vieux français, revient au latin *multum ardens*, qui brûle beaucoup. On ne peut mieux caractériser la moutarde. Puisque la langue possédait le mot de sénevé, qui se lie directement à l'antiquité par le mot latin *sinapis*, qui s'en rapproche tant, celui-ci s'y est introduit par double emploi, et a fini par prendre le pas sur le nom légitime.

On a aussi voulu que l'étymologie de moutarde provint de la devise des ducs de Bourgogne, *moult me tarde*. La ville de Dijon célèbre par la préparation du sénevé, ayant pris cette devise, on aurait appliqué à la préparation culinaire dont nos ancêtres, dans leur simplicité gastronomique, faisaient un si pompeux état, le titre héraldique de la ville qui en faisait et en fait encore le commerce par excellence.

La haute estime que nos ancêtres, au berceau de la science culinaire, portaient à la moutarde, s'est marquée dans l'honneur qu'ils lui ont fait de fonder sur elle plusieurs proverbes. C'est une sorte de consécration littéraire à laquelle l'Académie elle-même n'a pu se dispenser de rendre hommage.

On dit *sucrer la moutarde*, pour adoucir un reproche un peu mordant; *c'est de la moutarde après dîner*, pour une chose désirée qui arrive quand on n'en a plus besoin; *la moutarde lui monte au nez*, pour indiquer quelqu'un que la colère va suffoquer; *il s'amuse à la moutarde*, pour il s'occupe de bagatelles; *il se croit le premier moutardier du pape*, pour il se croit un homme très important. Ce dernier et célèbre proverbe se rapporte à Clément VII. Ce pontife, qui était de la famille des Médicis, avait développé à sa cour le goût de la moutarde, à ce point que le désir de préparer la moutarde la plus digne de la table du souverain pontife avait excité parmi les serviteurs une émulation terrible.

Perius Valirius, qui nous donne ces détails hystoriques, va même jusqu'à élever la moutarde pontificale au-dessus de l'ambroisie. De quel magnifique orgueil ne devait pas se sentir animé le cuisinier à qui était dévolu le privilége de préparer et sans doute de servir aux jours de cérémonie cette ambroisie nouvelle ?

A Monsieur, Monsieur. — Pour se rendre compte de l'usage d'écrire deux fois *Monsieur*, ou *Madame*, ou *Mademoiselle* sur l'adresse d'une lettre, il faut d'abord se reporter au sens de ce mot, que la banalité de l'habitude a presque oblitéré. *Sieur* est la contraction de *seigneur; mon sieur* est donc une expression de déférence.

La manière la plus primitive et la plus naturelle de former un superlatif, c'est de répéter le positif. Les enfans n'y manquent pas; ils vous diront: *un grand, grand, grand homme!* — il était petit, petit! c'est l'origine du *bonbon* et du *bobo.*

Combien de gens font un superlatif à *oui* et à *non* en les répétant avec précipitation jusqu'à cinq et six fois?

Quand Voltaire dit du pauvre diable:

Il compilait, compilait, compilait!

Quand Béranger fait dire à son ventru:

J'ai parlé, parlé, parlé!
J'ai hurlé, hurlé, hurlé!

Ce sont des superlatifs de verbes formés par répétition.

A *Monsieur un tel*, c'est une simple déférence;

A *Monsieur*, *Monsieur un tel*, c'est une déférence double.

Cette formule date au moins du XVe siècle.

C'est un sacre, un vrai sacre; il s'est conduit comme un sacre. — Se dit en parlant d'un homme de méchante vie et de mauvaises manières. Quelques personnes trompées par la forme du mot, croient pouvoir dire: *il jure comme un sacre.* Un *sacre* ne jure pas plus qu'une oie, ou qu'un tiercelet. Le sacre est un oiseau de proie le plus rapace de tous. Ainsi le sacre ne

peut servir de terme de comparaison ni pour un bourru, ni pour un homme qui jure, ni pour une personne mal élevée. Le sacre est l'emblême de la rapacité.

Loger le diable dans la bourse.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le Diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien.
(La Fontaine, *Le trésor et les deux hommes*).

Cette façon de parler paraît venir de l'italien. — L'usage en Italie était de peindre au fond des plats, soupières, saladiers, une figure hideuse, une figure de diable, qui était cachée tant qu'il restait quelque chose au plat, et lorsque le plat était vide, faisait la grimace à ceux qui y jetaient les yeux. De là cette locution populaire : *le diable est dans le plat.* Un personnage d'une comédie de Firenzuola (*I due lucidi*), pour exprimer : à notre arrivée on avait fini de dîner, il ne restait plus rien ! dit : *abbiamo trovato il diavolo nel catino !* « nous avons trouvé le diable dans le plat : » par imitation le Français a dit : *le diable est dans sa bourse, — il loge le diable dans sa bourse.*

Il a donné dans la boxe. — Le peuple, pour exprimer la crédulité d'une dupe, se sert de cette métaphore. Qu'est ce que la boxe ? C'est la feinte, le mensonge, la tromperie. — La boxe est aussi une sorte de pugilat usité en Angleterre. Les grands seigneurs eux-mêmes ne dédaignent pas de se mesurer à coups de poings avec l'artisan. Il y en a même qui nourissent, élèvent des hommes destinés à cette sorte de combats :

Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
S'élance sur son adversaire,
Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
Fait voler ses dents en éclats.
Son art est un fléau, son triomphe est un crime.

Delille.

Montons au Capitole rendre grâce aux Dieux. — Scipion, ayant mis fin à la seconde guerre punique, reçut le glorieux surnom d'*Africain*, et rentra à

Rome en triomphe. Nommé successivement censeur, consul et prince du sénat, il ne tarda pas à mécontenter les Romains par ses hauteurs aristocratiques, par ses prétentions à se placer au-dessus des lois et à dominer les patriciens eux-mêmes. De tous les ennemis qu'il s'attira, Caton, l'homme des vieilles mœurs romaines, fut le plus âpre et le plus inflexible. Après la guerre d'Antiochus, où les Scipions avaient joué un rôle plus que suspect, ils furent accusés de s'être laissé corrompre, et d'avoir réglé les conditions de la paix de leur autorité privée. Le vainqueur de Zama, au lieu de se justifier, monta à la tribune; puis ayant fait une orgueilleuse apologie de sa vie et de ses exploits, il ajouta : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu en Afrique Annibal et Carthage. Allons au Capitole pour rendre grâce aux Dieux et leur demander de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent. » Et tous, électrisés par ces paroles, le suivirent au Capitole. Ce n'était là qu'un mouvement oratoire, mais nullement une réponse, « un trait d'insolence et de morgue aristocratique, » dit M. Toussenel.

La garde meurt et ne se rend pas! — Ce mot est en quelque sorte la phrase testamentaire de la vieille garde. À la funeste journée de Waterloo, Cambrone commandait une des divisions de la vieille garde. Cette division fut anéantie tout entière. On raconte que, entouré de toutes parts par des masses ennemies et sommé de se rendre, il répondit par ces mots héroïques.

M. Thiers, dans son 20e volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, dit que ce mot qui traversera les siècles fut proféré, selon les uns, par le général Cambrone, selon les autres, par le colonel Michel. D'après Victor Hugo (*), la réponse de Cambrone serait beaucoup plus soldatesque et d'une énergie bien autrement terrible, si l'on se reporte à la circonstance; elle ne consisterait que dans un seul mot, le plus trivial de toute la langue, et qu'il n'appartient qu'au génie d'oser écrire en toutes lettres.

(*) *Les misérables.*

Laissons parler le grand poëte: « Un général anglais leur cria: braves Français, rendez-vous! Cambrone repondit:...! le lecteur français voulant être respecté, le plus beau mot peut-être qu'un français ait jamais dit ne peut lui être répété. Défense de déposer du sublime dans l'histoire. Au mot de Cambrone, la voix anglaise répondit: feu! — la garde était morte. »

Mulet chargé d'or, de Philippe. — Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand, est un des plus habiles politiques qui aient régné. L'un des premiers actes de son règne avait été de s'emparer de Crénides, près de laquelle il avait trouvé des mines d'or qui lui rapportaient chaque année plus de 1000 talents (6,000,000 de francs); c'est avec cet argent qu'il corrompit la Grèce. Il avait coutume de dire qu'il ne connaissait pas de forteresses imprenables, quand « un mulet chargé d'or pouvait y monter. » Le mulet de Philippe, un mot pittoresque et original, revient souvent sous la plume des écrivains quand ils veulent exprimer avec énergie la puissance irrésistible de l'or.

Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux. — La bataille d'Austerlitz venait de terminer une merveilleuse campagne de deux mois. Napoléon voulut honorer dignement la grande armée en érigeant, avec le bronze de deux cents canons enlevés aux Autrichiens et aux Russes, une colonne qui serait dédiée à la gloire des soldats français. Telle est l'origine de la colonne de la place Vendôme à Paris. En 1814, on essaya de la renverser: on attacha un cable au cou de la statue et des chevaux tirèrent à toute force; mais elle résista; on fut obligé de la scier. La France ne s'associait pas à cette basse vengeance de ceux que le génie du grand homme avait fait trembler pendant quinze ans; car le lendemain, on trouva collée sur le piédestal cette protestation éloquente: « Ne pouvant s'élever jusqu'à moi, ils m'ont fait descendre jusqu'à eux. » — Sous la Commune cette colonne a été renversée; elle a été de nouveau relevée.

Ne touchez pas à la hache. — Charles I, roi d'Angleterre, se réfugia au milieu des Écossais qui eurent la lâcheté de le vendre à Cromwell pour la somme de 800,000 livres sterlings (20 millions de francs). Traduit devant le Parlement il fut condamné à mort. Pendant tout le cours du procès, il montra une grande fermeté, et il parut devant ses juges non point avec la timidité d'un accusé, mais avec la dignité d'un roi. Avant l'exécution, pendant qu'il adressait un discours au petit nombre de personnes qui l'environnaient, il aperçut quelqu'un qui s'approchait de la hache ; s'interrompant vivement, il s'écria : « Ne touchez pas à la hache ! » Cette terrible hache est conservée au musée de Londres depuis le 30 janvier 1649, et chaque fois qu'un visiteur s'en approche, le gardien répète ces mots : « Ne touchez pas à la hache ! » particularité qui n'a pas peu contribué à rendre cette phrase proverbiale.

Ne touchez pas à la reine. — Les rois d'Espagne avaient fondé une règle d'étiquette exagérée jusqu'à la stupidité. Cette loi réglait heure par heure les actions du roi et de la reine, « de telle sorte, dit Voltaire, qu'en la lisant on peut savoir tout ce que les souverains de la péninsule ont fait ou feront depuis Philippe II jusqu'au jour du jugement. » Tout individu qui avait touché le pied de la reine, pour quelque raison que ce fût, était condamné à mort et exécuté sur-le-champ. Il était presque aussi dangereux de toucher au roi en dehors des lois sévères de l'étiquette. La femme du roi Charles II faillit mourir, au milieu de ses dames et de ses courtisans, traînée par son cheval, le pied accroché à l'étrier, si ce n'eût été le dévouement de deux officiers *français*. Il fallut les prières et les pleurs de celle qu'ils venaient d'arracher à la mort pour faire pardonner leur crime. Et le roi Philippe III rôtit tout à son aise, dans sa chambre *royale* sur un fauteuil et devant sa cheminée, entouré de ses domestiques, parce que le grand boute-feu de la couronne (qui avait seul le droit de toucher au feu), et que le grand chambellan (qui avait le droit de toucher au fauteuil du roi)

étaient absents au moment où l'on venait d'allumer le feu et où l'on avait entassé une grande quantité de bois. — Ces faits seraient incroyables s'ils n'étaient historiques.

C'est du chantage. C'est un vrai chantage. — *Chantage* est un des mots les plus usités de nos jours. Il n'y a personne qui ne comprenne cette façon de parler et ne l'emploie couramment. Elle est connue des salons comme des tribunaux, qui ont si fréquemment occasion de faire justice du *chantage*. Les mœurs de notre temps ont rendu nécessaire, ont consacré cette expression.

On dit figurément d'un homme à qui l'on veut faire faire quelque chose par force, qu'on le fera bien *chanter*, qu'on l'obligera à payer.

Cette locution est née manifestement de la coutume où étaient nos pères de chanter à table au dessert. Chacun devait payer son tribut d'une chanson. Si quelqu'un des convives voulait s'y soustraire, les instances de l'assemblée ou de l'amphitryon ne lui laissaient point de relâche; aucune excuse n'était admise, et bon gré, mal gré, le récalcitrant arrivait à s'exécuter: on le faisait bien chanter.

Aussi voyons-nous ce verbe consacré pour exprimer un consentement forcé.

Brimer le conscrit. — Le mot *brimer* était employé à l'école militaire de Saint-Cyr, en France, dans le sens de *vexer*, mais avec une nuance d'acception plus vive. *Brimer le conscrit*, c'est le plaisanter, le tourmenter, l'humilier par toutes sortes de caprices, d'exigences, d'insolences auxquelles il doit se soumettre, car elles constituent le droit et le privilége de l'*ancien*. Ce n'est pas seulement à l'école militaire de Saint-Cyr, près de Paris, que cet usage ridicule existait; diverses écoles et académies militaires imitent scrupuleusement Saint-Cyr.

Porter les culottes. — Cette métaphore, pour exprimer qu'une femme domine son mari, nous vient du XIII[e] siècle. Hugues Piancèle, trouvère du temps de Saint-Louis, nous a laissé le fabliau de sire Hain et dame Anieuse, qui

parait être le point de départ de cette façon de parler. On peut le lire dans les *Récréations philologiques* de Génin.

Peut être ce mot n'a été fondé sur aucun fait historique. Rien n'est plus naturel que d'attribuer la costume du mari à la femme qui aspire à jouer le rôle de mari. Cette expression a pu s'introduire aussi à une époque où les caleçons et les hauts de chaussées faisaient partie de l'habillement des dames nobles et où celles de ces dames qui avaient pris des maris bourgeois jouissaient du privilége de leur infliger la correction avec des verges lors qu'ils ne se montraient pas assez soumis.

C'est un maraud fieffé, un fieffé voleur, une coquette fieffée. — C'est un maraud fieffé, — un fieffé voleur, — une coquette fieffée : ce mot est un legs des mœurs féodales. Le Suzerain récompensait une valeur transcendante par le don d'un fief; c'était la consécration officielle et authentique de la qualitè la plus estimée alors. Le peuple, par une analogie railleuse, s'est avisé d'appliquer la même consécration aux pires qualités.

Observez que le peuple emprunte bien des locutions à la classe supérieure, mais que la réciproque n'a guère lieu.

Les noces de Gamache. — Gamache est un personnage du roman de *Don Quichotte*, célèbre par la magnificence de ses noces; de là vient le mot : *Noces de Gamache*, pour dire des fêtes, des repas où l'on a tout richement et abondamment. — La *ganache* est la mâchoire inférieure du cheval, et l'on applique familièrement ce terme à un homme qu'on regarde comme sans esprit : *C'est une ganache.*

C'est un pont neuf. — C'est un pont neuf, c'est-à-dire un vieux air qu'on chantait au dernier siècle sur le Pont-neuf, à Paris, lorsqu'il était le rendez-vous des chanteurs de chansons nouvelles, des musiciens ambulants, des saltimbanques, des charlatans et de tout un monde d'artisans nomades.

— Qu'est ce qu'il y a de nouveau dans la musique de cet opéra, dans la musique des couplets de ce vaudeville ?

— Rien de nouveau, ma foi, ce sont des ponts neufs, c'est-à-dire de vieux airs connus depuis longtemps.

La tortue d'Eschyle. — Eschyle est le père de la tragédie grecque. Un oracle lui avait prédit qu'il mourrait de la chûte d'une maison. Afin d'éluder cette sinistre prédiction, il abandonna la ville pour s'en aller vivre en pleine campagne. Un jour, un aigle qui planait au haut des airs, tenant dans ses serres une tortue, la laissa tomber, pour en briser la carapace sur la tête du vieux poëte. L'oracle était accompli.

Triboulet. Les bouffons. Les fous. — L'usage de ces malheureux bouffons destinés à égayer par leurs plaisanteries un maître maussade ou ennuyé, paraît remonter à la plus haute antiquité.

A Athènes et à Rome, les personnages opulents admettaient à leur table des parasites et des bouffons chargés de les faire rire. Juvénal les a flétris dans ses satires. Ce n'est que le Bas-Empire et le moyen-âge qui nous présentent des bouffons en titre, des farceurs officiels recevant des appointements. Charles V, dit le *sage*, a été le premier roi de France qui ait eu un *fou* à son service, et cet usage s'est continué jusqu'à Louis XIV. Le bouffon seul pouvait s'exprimer librement sur le compte du roi, et surtout de ses courtisans. Nul n'avait le droit de s'offenser de ses railleries. Il avait un vêtement particulier, aux couleurs éclatantes, des grelots et une marotte. Souvent ce masque laissait échapper les vérités les plus fines et les plus piquantes. Le plus connu de ces bouffons, celui dont le nom désigne une cervelle détraquée, est *Triboulet*, fou de François Ier.

Les trompettes de Jéricho. La lyre d'Amphion. — Jéricho fut la première ville que rencontrèrent les Hébreux à leur entrée dans la terre promise. Elle

était fermée de hautes murailles. Josué fit faire à son armée le tour de la ville pendant sept jours. L'arche d'alliance était portée en grande pompe et précédée de sept prêtres qui sonnaient de la trompette. Le septième jour, on fit sept fois le tour de la ville, et le peuple ayant jeté un grand cri, à l'instant les murailles tombèrent. La ville fut réduite en cendres et les habitants passés au fil de l'épée. — On fait souvent allusion à ces trompettes, que l'on oppose à la lyre d'Amphion, qui élevait les murs de Thèbes.

Tu as vaincu, Galiléen! — L'empereur romain, Julien, est surnommé l'Apostat parcequ'il avait abjuré la religion chrétienne et tenté de relever le paganisme. Dans une guerre qu'il entreprit contre Sapor, roi de Perse, Julien fut blessé mortellement, et après avoir passé ses derniers moments à s'entretenir sur l'immortalité de l'âme, il expira à l'âge de trente-deux ans. On dit que lorsqu'il fut frappé par le javelot, il recueillit dans sa main du sang de sa blessure, et le lança contre le ciel en proférant ce blasphème.

Tu dors, Brutus! — La bataille de Pharsale rendit César maître de la république. Il y avait à Rome trop d'âmes fières et indépendantes pour que son pouvoir pût se consolider sans de redoutables conspirations. Au nombre de ceux qui se faisaient remarquer par l'exaltation de leurs principes et la sombre énergie de leur caractère, Brutus tenait le premier rang. Des excitations secrètes venaient encore enflammer son patriotisme; chaque jour il trouvait sur son tribunal de préteur un billet anonyme: « Tu dors, Brutus. » Il se réveilla.

Tu es cet homme. — David aimait Bethsabée, femme d'un de ses officiers, Urie. Afin de pouvoir l'épouser, il envoya secrètement à Joab, général de ses armées, qui assiégeait alors la capitale des Ammonites, l'ordre d'exposer Urie à l'endroit le plus périlleux. Celui-ci y fut tué, et David épousa Bethsabée. Mais bientôt Dieu envoya le pro-

phète Nathan, qui lui parla ainsi: « Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche, l'autre pauvre; le riche possédait un grand nombre de brebis et de bœufs; le pauvre n'avait pour tout bien qu'une petite brebis qu'il élevait avec ses enfants. Il la chérissait comme sa fille. Un étranger étant venu loger chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour lui donner à souper, mais il prit la brebis du pauvre et la servit à son hôte. — Cet homme mérite la mort, s'écria David; il rendra quatre brebis pour une. — Tu es cet homme, *tu es ille vir*, reprit Nathan. Tu as méconnu la parole de Dieu, qui t'a fait roi; le Seigneur te punira. »

La tunique de Jésus-Christ. — « Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique qui était sans couture, et d'un seul tissu. » — Ce partage de la tunique de J.-C., au moment de sa mort, reçoit deux sortes d'application: tantôt on y fait allusion pour désigner le partage des dépouilles d'un innocent; tantôt on rappelle cette circonstance que la tunique du Christ était d'un seul tissu, pour faire entendre qu'une chose ne peut souffrir aucun partage.

Tu n'iras pas plus loin. — Cette parole, qui exprime d'une manière si énergique la puissance du Créateur, se trouve dans le livre de Job. Job est raillé par sa femme, renié par ses amis, accablé de tous les maux à la fois. Quelques mots de doute sur la justice de Dieu s'échappent des lèvres du patriarche si cruellement éprouvé. Tout-à-coup, du milieu du tourbillon, la voix du Très-Haut éclate sur celui qui prétend mesurer sa puissance, et discuter sa justice: « Où étais-tu quand j'enfermai dans ses barrières la mer sortie frémissante du sein maternel, et que je lui dis: *tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin?* » On fait souvent allusion à cette foudroyante apostrophe.

Le turbot de Domitien. — Domitien était cruel et pervers. Il fit périr les citoyens le plus riches et les

plus recommandables. Son plus grand plaisir était de se repaître des gemissements et des cris des malheureux qu'il avait condamnés. Seul, dans sa chambre, son passetemps consistait à tuer des mouches avec un poinçon aigu. Il réunit un jour les plus grands personnages de l'empire à un festin, dans une salle tendue de noir, éclairée par des lampes funéraires. On y avait disposé des cercueils, sur chacun desquels les convives purent lire leur nom. Après s'être amusé de leur frayeur, il les fit conduire à leur domicile. Il poussa le mépris qu'il avait pour le sénat jusqu'à le faire délibérer sur la manière d'accommoder un turbot. Dans son poëme la *Gastronomie*, Berchoux raconte plaisamment ce fait:

Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. — La défaite de Cannes (216 ans av. J.-C.) est le plus grand désastre que Rome ait jamais essuyé. 60000 Romains y périrent. Le vainqueur envoya à Carthage un boisseau d'anneaux d'or arrachés aux doigts de plus de 6000 chevaliers restés sur le champ de bataille ainsi que 80 sénateurs. À cette terrible nouvelle, l'épouvante régna dans Rome, qui croyait à chaque instant voir Annibal à ses portes. « Laisse-moi prendre les devants avec ma cavalerie, disait à Annibal, lé soir de la bataille, Moharbal, un de ses officiers, et dans cinq jours tu souperas au Capitole. » Et sur le refus du héros carthaginois, il ajouta les paroles restées célèbres: « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. » Ce mot a été répété à satiété. Cependant, Annibal a pensé et agi sagement. Montesquieu dit: « Il y a des choses que tout le monde répète, parcequ'elles ont été dites une fois. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les belliqueux romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours. — Quoi qu'il en soit, ce mot s'adresse à celui qui ne sait pas tirer parti d'un avantage, et s'endort sur un premier succès.

A trente-six carats ou karats. — Cette expression, et quelques autres employées pour exprimer une qualité poussée très haut, est un barbarisme et un non-sens. Le *carat* qui était primitivement un petit poids (4 grains ou environ 22 centigrammes destiné à peser les diamants et les pierres précieuses), a été employé pour exprimer la pureté de l'or. On supposait que chaque pièce d'or formait un composé de vingt-quatre parties appelées *carats*. Si la pièce d'or était toute d'or pur, on disait qu'elle était au titre de vingt-quatre carats. Si elle était composée de vingt-trois parties d'or pur et d'une d'alliage, le titre était de vingt-trois carats; ainsi de suite. — Par une assimilation naturelle, on dit de quelqu'un qu'il est bête, qu'il est pédant à vingt-deux, à vingt-trois, à vingt-quatre carats, comme La Fontaine a écrit: « quoique ignorante *à vingt et trois carats.* » Mais dès qu'on dépasse vingt-quatre carats, l'expression n'a plus aucune espèce de sens, et il est absurde de l'employer.

Il fait le jolicœur, et non le joli cœur en deux mots. *Jolicœur* est un nom de comédie qu'on applique souvent à de jeunes soldats, à de jeunes débauchés contents d'eux, et se glorifiant de succès réels ou imaginaires. On fait le *jolicœur*, comme on fait le *jocrisse* (bête, sot, idiot).

Je m'en soucie comme de Jean de Wert. Du temps de Jean de Wert. — Ce Jean de Wert, de simple soldat de fortune était devenu un guerrier célèbre au XVIIe siècle, et il était arrivé au commandement de l'armée bavaroise: il se signala dans l'armée impériale pendant les guerres contre la France. Il n'y avait pas de chef de bandes que l'on redoutât plus en France; son nom faisait peur aux petits enfants, qu'on menaçait de Jean de Wert, comme on les menace du loup ou de *Croquemitaine.* Le 2 mars 1638, il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld et enfermé au château de Vincennes avec ses compagnons.

Tout le monde l'alla voir: les chansons allèrent leur train, chacune ramenant à la fin des couplets le nom du chef

qu'on avait tant redouté, mais dont on se moquait à présent qu'on ne le craignait plus. De là le dicton: *Je m'en moque comme de Jean de Wert.*

River les clous à quelqu'un, expression proverbiale signifiant qu'on a remis à sa place quelqu'un qui ne s'y tenait pas, qui s'élevait trop. Dites *river le clou, je lui ai rivé son clou.* Le pluriel ne s'emploie qu'au propre, pour l'action d'abattre les pointes de clous sur l'autre coté de l'objet qu'ils perçent, et les aplatir pour les fixer.

Sourd comme un pot. — Un pot est *sourd*, parce qu'il ne résonne pas, ou résonne mal; un homme est sourd, parce qu'il n'entend pas. On voit qu'il n'y a aucune analogie entre ces deux sens. Ainsi quand on dit de quelqu'un: il est *sourd comme un pot*, cette comparaison, qui, d'ailleurs, est tout-à-fait dans le génie de la langue française, n'est pas fondée sur la signification, mais sur le simple son des mots. Dans beaucoup de ces comparaisons usuelles, *sourd comme un pot*, *mauvais comme la gale*, il est si vrai que le son du mot est presque tout, que, si l'on vient à le changer en conservant le même sens, l'expression ne signifie plus rien. Combien ne serait-il pas ridicule, en effet, de dire qu'un homme est *dur d'oreille*, ou *insensible aux sons comme un pot?*

Que de choses dans un menuet! — Mot emphatique du danseur Marcel. Marcel mort en 1759, mettait à son art une importance ridicule. Il disait: « On saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. » Les révérences de présentation à la cour lui étaient payées 300 fr.

C'est le partage de Montgomméry. — Tout d'un côté, rien de l'autre. Les Montgomméry, famille noble de Normandie, étaient les tyrans de leurs vassaux.

Aller sur le pré. — Le pré aux clercs. — Au XVIe siècle, le rendez-vous des duellistes de Paris était le Pré-aux-clercs; de là l'expression: *aller sur le pré.* Le pré-

aux-clercs aboutissait à la Seine et occupait l'emplacement des rues de Seine, Saints-Pères, etc. Le nom de *clercs* s'appliquait aux ecclésiastiques et à tous les étudiants de l'université de Paris.

Cet homme sent la vache à Colas. — C'est le refrain d'une chanson satirique sur le clergé de France, sous Henri IV, et brûlée par le bourreau. Quand on voulait désigner quelqu'un soupçonné d'hérésie, on disait: il sent la vache à Colas.

Anch'io son pittore! — Et moi aussi je suis peintre! Cette exclamation est un cri naïf de l'âme tout-à-coup illuminée par l'irruption du charme senti, du ravissement éprouvé, du beau perçu. Le célèbre peintre italien, le Corrége, jeune encore et inconnu, la proféra à la vue d'une peinture de Raphaël et dans le premier élan d'une noble ambition. — On dit également en modifiant le dernier mot, selon la circonstance: *anch'io son poeta!* Et moi aussi, je suis poëte!

Ad majorem Dei gloriam. — Pour la plus grande gloire de Dieu. C'est la devise de la Compagnie de Jésus, dont les initiales A. M. D. G. servent d'épigraphe à la plupart des livres émanés de cette Compagnie. Au temps où florissaient aux environs de Paris les maisons d'éducation de cette Compagnie, la célèbre devise jouait un rôle important dans la discipline. Le révérend père *fouetteur* avait fait graver les quatre initiales sur le manche du terrible martinet. La gent écolière était fouettée *ad majorem Dei gloriam.*

A latere. — Du côté, d'auprès. Se dit de certains cardinaux envoyés par le pape avec des pouvoirs extraordinaires auprès des souverains étrangers, ou à un concile.

A priori. A posteriori. — De ce qui précède, tout d'abord, sans voir les conséquences. Raisonner *a priori*, c'est baser son raisonnement sur des hypothèses, sur des

systèmes créés par l'imagination, et non sur des faits positifs et déjà démontrés. Raisonner *a posteriori*, c'est argumenter d'après les conséquences nécessaires d'une proposition.

Ecce homo. — Voilà l'homme! Paroles que prononça Pilate, lorsqu'il montra aux Juifs J. C. ayant à la main un roseau pour sceptre et une couronne d'épines sur la tête. Ces mots se disent au figuré et familièrement d'un homme pâle et maigre: il a l'air d'un *ecce homo ;* ou à l'arrivée d'une personne impatiemment attendue: *ecce homo.*

Ex-cathedra. — Du haut de la chaire. Ces mots s'emploient par ironie, à propos de l'homme qui parle d'un ton dogmatique et tranchant, avec morgue et pédantisme. Les demi-savants parlent toujours *ex-cathedra.*

Il dolce far niente. — Ne rien faire. Charme résultant d'une inaction absolue de corps et d'esprit. C'est surtout dans les climats chauds qu'on peut en sentir toute la douceur. Le lazzarone de Naples est le plus parfait modèle du *far niente.* Les Orientaux ont le *kief*, qui ne diffère que par le nom du *far niente* des Italiens et des Espagnols.

Fidus Achates. — Le fidèle Achate. Achate était le plus fidèle et le plus assidu des compagnons d'Énée. Aussi, dit-on, le plus souvent en plaisantant, un *fidèle Achate*, pour désigner un ami très intime.

Furia francese. — La furie française. Gilbert Cousin a donné pour origine à cette expression italienne la remarque faite par César que les « Gaulois ont toujours été à la guerre plus que des hommes, surtout dans le premier choc. » C'est donc cette intrépidité qui fait qu'on se précipite dans le danger en se jouant de la vie. On pourrait aussi bien dire la *furia italiana.*

God save the queen! — Dieu sauve la reine! Chant national de l'Angleterre. Les Anglais pouvant avoir

une femme pour souveraine, le dernier mot est tantôt *queen*, reine ; tantot *king*, roi. L'air du *God save the queen* est de Henri Carey, fils naturel de Georges Saville, marquis d'Halifax.

In partibus infidelium. — Dans les pays occupés par les infidèles. Le titre d'évêque *in partibus infidelium* est purement honorifique et ne donne droit à aucune juridiction. On emploie ces mots, par extension et ironiquement, pour désigner un dignitaire sans fonction. Jacques II, à la cour de Louis XIV, était roi *in partibus.*

Petits-maîtres. — Cette expression, qui avait d'abord servi à désigner les jeunes gens de la noblesse qui s'étaient jetés dans la *Fronde* dont le Grand Condé était le chef et qui voulaient faire les maîtres, en haine de Mazarin, ne se prenait plus, à la fin du XVII[e] siècle, que dans le sens qu'elle a gardé depuis. On entendait par petit-maître ce que nous appelons aujourd'hui un *fashionable*, un *dandy*, un *lion*, un jeune fat, un crevé, un gommeux.

A propos de bottes. — Et tout cela à propos de bottes, c'est-à-dire sans aucun motif. On n'est pas d'accord sur l'origine de cette locution proverbiale. Il se pourrait qu'elle vînt de l'anecdote qui nous montre François I[er] se décidant tout-à-coup à substituer la langue française (*) à la langue latine dans les tribunaux, parce qu'un seigneur que la cour avait *débouté* (debotaverat) avait cru être *débotté* par elle. Cette importante mesure aurait, en effet, été prise *à propos de bottes.*

Turlupin, turlupiner, turlupinade. — L'expression de *turlupinade* sert à caractériser ces sottes plaisanteries, ces jeux de mots et ces quolibets insipides qui ont rendu ridicules tant de gens peut-être spirituels, et

(*) En effet, par une ordonnance de 1539, François I[er] décida qu'à l'avenir l'on emploierait la langue française dans la rédaction des actes et dans les débats judiciaires.

qui défrayent depuis longtemps les conversations à la mode. Cè nom de turlupin, qui finit par être le surnom d'un fameux farceur du XVIIe siècle, Henri Legrand, acteur qui s'était fait une renommée dans les rôles plaisants et facétieux, a été immortalisé par Boileau. Il avait d'abord servi à désigner des gens d'une toute autre espèce: c'étaient des hérétiques du XIVe siècle, dont la religion consistait à mener par les campagnes et par les villes la vie des cyniques anciens, en pleine impudence et nudité. On les appelait *turlupins*, parcequ'ils n'habitaient que des lieux dignes d'être le refuge des loups. Ils osèrent venir à Paris en 1372 et tâcher de s'y établir. Leur secte avait la prétention de s'appeler la *fraternité des pauvres*, et c'est à cause d'eux qu'avait été fait ce proverbe, bien justifié par leur nudité: *c'est un enfant de turlupin, malheureux de nature.*

C'est un Roger Bontemps. — C'est-à-dire un bon vivant. Roger Bontemps est un vieux type de joyeuseté qui existait bien avant l'époque où l'on a cru le retrouver personnifié dans la personne du facétieux l'abbé Roger de Collerge, mort en 1540. Il figurait dans les farces et moralités avec un costume particulier, comme on en a la preuve par la *Moralité de l'homme pécheur*, où il est dit que *Franc-Arbitre* paraît habillé en Roger Bontemps. Cet habit, sans doute, était rouge, la couleur joyeuse par excellence, et c'est de là qu'était venu, probablement, aussi bien que de la figure rubiconde du personnage, le surnom de *Rouge*, bientôt devenu *Rouger* ou *Roger*, qu'on avait donné à Bontemps. Roger de Collerge était secrétaire de l'évêque d'Auxerre ; il fut président d'une *société facétieuse* dont le chef prenait le titre d'*abbé des fous*. Il était toujours gaî et de l'humeur la plus joviale. Aujourd'hui, Roger Bontemps désigne un homme sans souci, qui prend le temps comme il vient.

Carabins. — C'était jadis une milice très décriée, où ceux qui servaient étaient moins soldats que bandits. Au XVIIe siècle, on appelait par moquerie les chirurgiens *ca-*

rabins de Saint-Côme. Il ne reste plus que la première moitié de cette locution railleuse. C'est, avec le nom de la *carabine,* arme dont ils se servaient, tout ce qui survit des anciens *carabins.* A Paris, on appelle par dérision *carabins* les étudiants en médecine. Veut-on désigner un mauvais médecin ou chirurgien, vite on le traite de *carabin.*

Le tour du bâton. — Ce sont les profits non avoués, les fonds secrets qu'on retire d'un emploi, d'une charge, soit par savoir faire, soit par friponnerie. Cette locution était déjà en usage au XVIe siècle.

La lettre tue, mais l'esprit vivifie. — Cette phrase de Saint Paul est un axiome théologique qui est d'une fréquente application. Il signifie qu'il ne faut pas, dans l'interprétation d'une loi, d'un précepte, s'attacher servilement au sens littéral, mais chercher à saisir la pensée raisonnable, l'intention véritable cachée sous les expressions.

Les langues d'Ésope. — Ésope, esclave du philosophe Xantus, reçut un jour de son maître, qui avait invité plusieurs de ses amis à diner, l'ordre d'acheter au marché ce qu'il y aurait de meilleur et rien autre chose. Ésope n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes le sauces, parceque, dit-il, la langage est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la raison, etc. Un autre jour Xantus, qui prétendait l'attraper, lui dit d'acheter ce qu'il y a de pire. Son esclave ne fit encore servir que des langues, parceque la langue est la mère des débats, la nourrice de tous les procès, la source des divisions et des guerres, l'organe de l'erreur et de la calomnie, etc. Depuis, les langues d'Ésope servent à désigner ce qui, pouvant être envisagé sous deux aspects opposés, donne prise également à louange ou à la critique.

La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. — L'expression de cette triste

vérité, que la bouche est rarement d'accord avec le cœur, est aussi vieille que la langue; on a donc tort d'en faire exclusivement *honneur* à M. de Talleyrand. Campistron a rendu la même idée :

Le cœur sent rarement ce que la bouche exprime.

Qui a dit le premier notre phrase proverbiale? C'est d'abord Voltaire, plus tard Harel; mais il l'attribuait au prince de Talleyrand qui n'était pas homme à répudier un mot si conforme à la nature de son génie, lui qui avait déjà donné ce conseil à un secrétaire d'ambassade: « Défiez-vous du premier mouvement, c'est le bon. »

L'argent n'a pas d'odeur. — Les vespasiennes. — Lorsque Vespasien succéda à Vitellius, les finances de l'empire étaient dans un tel état de désordre, que tous les moyens parurent bons au nouvel empereur pour remplir le trésor public, délapidé par Néron et ses successeurs. Il avait contracté dès son jeune âge les habitudes d'une vie simple et frugale. Parmi les impôts dus à son administration, il y en avait un sur les urines, et c'est même du nom de ce prince qu'on a appelé *vespasiennes* les urinoirs publics établis dans les grandes villes. Titus lui ayant rapporté que les Romains s'égayaient au sujet de l'argent qui provenait d'une telle source, ce prince lui donna à sentir une pièce de monnaie en disant: « l'argent n'a pas d'odeur. »

La Tour d'Auvergne, 1er grenadier de France. — Né en 1743, il appartenait à la célèbre maison de Bouillon. C'est sous la République que ce soldat, taillé sur le patron des héros antiques, devait illustrer son nom. Après une action d'éclat, dans la guerre de l'indépendance américaine, il refusa une pension qu'on voulait lui décerner. Il commanda à l'armée des Pyrénées une avant-garde de 8000 grenadiers qui s'immortalisa sous le nom de *colonne infernale*. Après la paix de Bâle, il rentra dans la vie civile. Au milieu de ses travaux archéologiques, il apprend que la réquisition va enlever le fils uni-

que d'un de ses vieux amis; il le remplace sous les drapeaux et court à l'armée du Rhin, commandée par Massena. Le premier consul lui décerne un sabre d'honneur avec le titre de premier grenadier de France. En 1800, il tomba percé d'une balle au cœur, au combat de Neubourg. Ce fut un jour de deuil pour toute l'armée. Les soldats consacrèrent leur solde d'un jour à payer l'urne d'or dans laquelle fut enfermé son cœur. Cette urne était portée en tête de sa compagnie, et, à chaque appel de son nom, qui était resté sur les contrôles, un grenadier répondait : « Mort au champ d'honneur. »

Laver son linge sale en famille. — Cette locution, employée pour la première fois par Voltaire, et adressée sous forme de conseil aux encyclopédistes, a reçu une nouvelle consécration en passant par la bouche de Napoléon Ier. Le Corps législatif, dont la voix avait été si longtemps comprimée, venait de donner au gouvernement de l'empereur les premiers signes d'opposition. Napoléon convoqua les députés le 1er janvier 1814, et là, dans un discours familier, mais expressif, fier, original, il leur dit qu'il les avait appelés pour faire le bien, et qu'ils avaient fait le mal, puis les apostrophant avec véhémence: « C'est en famille, et non en public, qu'on lave son linge sale. »

Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. — Ce mot atroce, qu'ont répété depuis d'autres tyrans, fut prononcé par Vitellius après la bataille de Bédriac, qui le rendit maître de l'empire. Il visitait les champs de Bédriac avec ses principaux officiers ; ceux-ci ne pouvaient supporter l'odeur infecte qu'exhalaient les cadavres, restés sans sépulture ; c'est alors que le monstre se révéla tout entier par cette phrase restée tristement célèbre.

Le maître l'a dit. — Pythagore a été le plus grand philosophe de l'antiquité. On comprend l'empire qu'il dut acquérir sur l'esprit de ses élèves, de ses disciples; aussi, parmi eux, ces mots: « Le maître l'a dit » é-

quivalaient à une formule magique qui coupait court à toutes les disputes. Aù moyen âge, alors que la doctrine d'Aristote régnait sans rivale, la formule sacramentelle des scolastiques était aussi ces mêmes mots. Cette même phrase, qui sert à exprimer le respect pour une autorité, était en quelque sorte la devise de La Fontaine, dont on connaît la vénération pour les anciens.

Léonidas aux Thermopyles. — Lés Thermopyles sont un célèbre défilé de la Thessalie. C'était dans l'antiquité un des points les plus stratégiques, parcequ'il formait la principale entrée de Thessalie en Grèce. Xercès, roi des Perses, envahissait la Grèce à la tête de plus de deux millions d'hommes. Pendant que les Hellènes achevaient les préparatifs d'une lutte désespérée, Léonidas, à la tête de trois-cents Spartiates, fut envoyé aux Thermopyles pour retarder la marche de l'ennemi et y mourir. Xercès écrivit à Léonidas: « Rends les armes. » Le fier spartiate écrivit au-dessous: « Viens les prendre. » Avant de marcher à la tente de Xercès, Léonidas fait prendre un repas frugal à ses soldats, en ajoutant: « Ce soir nous souperons chez Pluton. » On sait que les Grecs expirèrent tous sur le corps de leur général. — Cet héroïque épisode des guerres médiques a fourni à la langue trois locutions usitées fréquemment: 1° Léonidas aux Thermopyles; 2° rends les armes, — viens les prendre; 3° nous souperons ce soir chez Pluton.

Le premier président ne veut pas qu'on le joue. — La représentation du *Tartuffe*, cette admirable et inimitable comédie où Molière offre la peinture la plus achevée du faux dévot, essuya les plus grandes traverses. Molière mit en scène un hypocrite qui, dans la plus profonde misère, vient à bout, par un extérieur de piété, de séduire un homme honnête, bon et crédule, au point que celui-ci loge et nourrit chez lui le prétendu dévot, lui offre sa fille en mariage et lui fait, par un acte légal, donation entière de sa fortune. Quelle est la récompense? Le dévot commence par vouloir corrompre la femme

de son bienfaiteur; mais n'en pouvant venir à bout, il se sert de l'acte de donation pour le chasser juridiquement de chez lui et pour faire conduire en prison celui qui l'a comblé de ses bienfaits. C'est de ce fonds, qui ne peut inspirer que du dégoût et presque de l'horreur, que Molière a su tirer cette raillerie salutaire, ce rire vengeur qui poursuit les faux dévots et tous les hypocrites en général. Le *Tartufe* fut joué en 1664 au Raincy. Dès lors, les curieux, les faux dévots crièrent contre Molière. Malgré les cabales effrontées de ses ennemis, Molière obtint du roi la permission de jouer sa pièce à Paris; la 1er représentation eut lieu en 1667. Le lendemain on allait la rejouer; les acteurs étaient sur le point de commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président Lamoignon, portant défense de jouer la pièce. C'est à cette occasion que Molière dit à l'Assemblée : « Nous allions vous donner le *Tartufe*, mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue. » Cette phrase est susceptible de deux interprétations. Lamoignon a été surnommé le *vertueux*. Quoiqu'il en soit, cette phrase est restée avec une interprétation toujours satirique.

Le roi est mort, vive le roi ! — Le vieux cri de la monarchie signifiait que la royauté ne meurt jamais en France. À peine le roi avait-il rendu le dernier soupir, qu'un héraut apparaissait au balcon du palais et criait trois fois devant le peuple assemblé: « Le roi est mort, vive le roi ! » Mais c'était surtout à la cérémonie funèbre, et lorsque le monarque défunt allait prendre sa place dans les caveaux de Saint-Denis, que ces mots, prononcés au milieu des pompes de la religion, retentissaient d'une manière vraiment solennelle. On les entendit pour la dernière fois en France à la mort de Louis XVIII.

Le canard. — Le puff. — On sait que le mot *canard* est employé pour exprimer une fausse nouvelle. Les journaux nous donnent quelquefois des canards d'une taille raisonnable.

Le sens donné à ce mot tire son origine d'une anecdote

d'histoire naturelle, selon laquelle les canards auraient été habitués à se dévorer alternativement. Voici ce qu'on raconte. Dans un petit village de Prusse, un couple de cigognes avait fait son nid sur une maison, dont le propriétaire se permit la mauvaise plaisanterie que voici. La femelle avait fait deux œufs et le propriétaire choisit un moment opportun pour en prendre un et le remplacer par un œuf de canard; les deux œufs furent couvés et les petits naquirent ensemble. Mais quand le mâle vit un petit canard au lieu d'une petite cigogne, il eut avec sa moitié, dans leur langage nasillard, une explication fort longue et fort animée sur la fidélité conjugale. Peu après le mâle disparaît et retourne bientôt accompagné de huit à dix cigognes, qui toutes croassant à qui mieux mieux, assaillirent avec leurs longs becs la pauvre femelle qui expira bientôt. Après cette exécution tragique les cigognes étrangères s'éloignèrent. Le mâle seul resta dans le nid et prit soin de la petite cigogne et du fils adoptif.

Nous avons trouvé ce fait dans un *grave* journal, la *Ostpreussische Zeitung.*

Voici une autre origine du canard donnée par un journaliste belge, Norbert Cornelissen, le même qui, pendant cinquante ans, eut, comme Diderot, de l'esprit pour tout le monde, et défraya la ville de Gand de discours, d'improvisations, de notices, de programmes, etc. Un jour il publia qu'on venait de faire une expérience intéressante bien propre à constater l'étonnante voracité des canards. On avait, écrit-il, réuni vingt de ces volatiles ; l'un d'eux avait été haché même avec ses plumes et servi aux dix-neuf autres, qui en avaient avalé gloutonnement les débris ; l'un de ces derniers à son tour avait servi immédiatement de pâture aux dix-huit suivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui se trouvait par le fait avoir dévoré ses dix-neuf confrères, dans un temps déterminé très court.

Cette petite histoire fut répétée de proche en proche par tous les journaux et fit le tour de l'Europe. Elle était à peu près oubliée depuis une vingtaine d'années, lorsqu'elle nous parvint d'Amérique, avec tous les développemens qu'elle n'avait point dans son origine, et avec une espèce de pro-

cès-verbal de l'autopsie du dernier survivant, auquel on prétendait avoir trouvé des lésions graves dans l'œsophage. On finit par rire de l'histoire du canard, mais le mot resta.

Cette étymologie nous semblerait curieuse et acceptable, dit M. Fournier, si nous ne savions, que dès le XVIe siècle on disait, dans le sens de mentir : *rendre ou donner un canard à moitié*, et pour menteur : *un donneur de canards.*

C'est aux faits divers et à la chronique locale des journaux que se produisent les canards. L'homme qui crie dans les rues l'arrêt du criminel qu'on va exécuter, ou la relation de ses derniers moments, ou le bulletin d'une victoire, ou le compte-rendu d'un crime extraordinaire, d'un événement piquant, vend pour un sou le feuillet imprimé qu'il annonce et qui se nomme un *canard* en termes d'imprimerie. La diffusion des journaux et leur bon marché ont presque tué l'industrie de la classe patentée des crieurs. La relation du fait anormal, monstrueux, impossible et vrai, possible et faux, qui servait d'élément aux canards, s'est donc appelé dans les feuilles publiques ou gazettes *un canard*, avec d'autant plus de raison qu'il ne se fait pas sans plumes, et qu'il se met à toutes sauces.

Le canard prend souvent sa volée du fond des départements. Il y a ce qu'on nomme le canard périodique, une niaiserie qui se répète à quelques annés de distance : par exemple, un Rubens, un Raphaël, un Michel Ange retrouvé dans une chaumière. Le journal le *Constitutionnel*, sous la Restauration, avait fait du canard une arme politique. Il avait: 1° son fameux carton aux curés, qui contenait des refus de sépultures et des récits de tracasseries faites aux curés liberaux ; 2° les hydres de l'anarchie, animaux politiques et périodiques qui faisaient les délices de ses abonnés : nous voulons parler de son *araignée mélomane* et de son *serpent maritime.* Les incrédules ont blessé à mort le vénérable journal en lui tuant les animaux favoris qui remplissaient ses colonnes de leurs prouesses.

Le canard pur-sang s'est élevé quelquefois à des hauteurs prodigieuses en absorbant l'attention de l'Europe entière. Gaspard Hauser n'a jamais existé, pas plus que Clara Wendel et le brigand Schubry. Paris, la France et l'Eu-

rope ont cru à ces canards. Napoléon Ier a pensionné un homme qui, pendant cinq ans, a publié dans le *Moniteur* de faux bulletins de la guerre des Affghans contre les Anglais. Quand la supercherie fut découverte, elle était si bien conçue dans les intérêts de Napoléon, qu'il pardonna cette audacieuse tromperie.

Depuis quelques années on substitue le mot *puff* au mot *canard.*

Le roi règne et ne gouverne pas. — C'est le vague de la signification de cette phrase qui a donné lieu, depuis 1830, à d'interminables discussions entre deux partis politiques, dont l'un admet pour maxime : « le roi règne et ne gouverne pas, » et l'autre, la maxime opposée : « le roi règne et gouverne. »

Tout soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal. — Robespierre nous avait donné la légalité, mais l'égalité qui abaisse. Napoléon nous donna l'égalité qui élève. Robespierre avait fait appeler les princes citoyens ; Napoléon fit appeler les citoyens princes. Robespierre avait fait descendre Louis XVI au niveau de la guillotine ; Napoléon fit monter Murat, Bernadotte, Joseph, Louis et Jérome au rang des rois, au niveau du trône. Napoléon était donc le progrès, et il lança son programme dans le monde le jour où il dit ces paroles plus historiques que celles des pyramides : « tout soldat porte dans la giberne le bâton de maréchal. »

Les livres jaune, rouge, d'or, etc. — Le *livre jaune* est un titre qui peut intriguer à bon droit beaucoup de lecteurs, et plusieurs ont pu se demander ce que c'était que cette publication revêtue d'un caractère semi-mystérieux, et pourquoi on l'appelait jaune plutôt que vert, par exemple, couleur espérance.

Nous répondrons à cela : — Le *Livre jaune* est un recueil annuellement publié par le gouvernement français, contenant les différentes pièces officielles échangées surtout entre le cabinet des affaires étrangères et les autres États

de l'Europe, lequel recueil est déposé sur le bureau du Corps législatif et du Sénat, à l'ouverture de chaque session, afin d'éclairer la religion des Chambres et les discussions qui pourraient être provoquées par les députés sur les actes du gouvernement.

Cette institution n'est pas neuve ; toutes les nations ont eu un livre quelconque dans lequel elles ont enregistré leurs grands événements et les pièces diplomatiques qui s'y rapportaient. — En parcourant rapidement l'histoire à vol d'oiseau, nous trouvons :

Les *Livres rituels*, des Juifs ; les *Livres exercitels*, ou des armées ; le *Livre volant*, ce gigantesque in-folio qui apparut à Zacharie ; le *Livre fatal*, renfermant les prophéties des Étrusques ; les *Livres fulguraux* ou toscans, qui enseignent les oracles des sibylles sur les destinées de l'Empire romain : le *Livre noir* ou de sorcellerie ; les *Livres sacrés ;* les *Livres canoniques ;* le *Livre d'or*, registre officiel de plusieurs villes d'Italie sur lequel on inscrivait en lettres d'or les noms des familles patriciennes et dont le plus célèbre fut celui de Venise créé à la suite de la révolution aristocratique de 1297, et qui devint dans cette république la source unique du patriciat.

Ce livre fameux qui assurait aux familles nobles le droit exclusif d'élection et d'éligibilité à toutes le magistratures, fut detruit, ainsi que celui de Gênes, dans les guerres d'Italie en 1797. Il s'est dit en France, sous Louis XVIII, du registre sur lequel étaient inscrits les noms des pairs.

Le *Livre rouge* était le *memento* des dépenses secrètes de Louis XV et Louis XVI ; il contenait, en outre, des notes diplomatiques fort curieuses. Les Etats généraux en réclamèrent la communication et Necker, après de longues hésitations, dut leur en donner quelques feuillets qui furent publiés.

L'ouvrage complet se composait de trois volumes reliés en maroquin rouge (d'où la dénomination). Trouvés après la journée du 17 août dans une chambre secrète du château de Versailles, ils furent remis à l'assemblée constituante, puis à la Convention qui en décréta l'impression et s'en servit avec avantage dans le procès de Louis XVI.

Depuis, les Chambres françaises ont toujours tenu à être renseignées sur les rapports extérieurs du pays, et cette bonne coutume s'est perpétuée jusqu'à nous.

Le *Livre jaune* est un recueil de documents diplomatiques, c'est-à-dire le détail exact de la politique extérieure de la France pendant l'année qui vient de s'écouler; le *Livre bleu* joue le même rôle.

La lanceuse. — On sait qu'à Paris les tailleurs et les couturières en renom ont des *lanceurs* et des *lanceuses*, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui ont pour mission de lancer les modes nouvelles. Les *lanceurs* appartiennent souvent au meilleur monde, — c'est un secret fort bien gardé, du reste, entre eux et leur fournisseur, — chacun y trouve son profit; les *lanceurs* ont un luxe qui ne leur coûte rien, et d'un autre côté, les modes s'imposant d'autant plus vite qu'elles ont pour patronage des gens bien posés dans le monde, les fournisseurs y trouvent leur profit.

Remarquez ce brillant équipage plus tapageur que les autres, les postillons sont enrubanés et fleuris, l'attelage est parfait et la calèche est du meilleur faiseur parisien; parfois même elle porte la marque aristocratique d'un fabricant de Vienne; c'est presque toujours un huit-ressorts avec siége suspendu, c'est-à-dire le *nec plus ultra* de l'élégance en carrosserie. Au fond de cet équipage de reine se prélasse une jeune femme aux allures un peu excentriques peut-être, mais d'une mise irréprochable. Tout est parfait, depuis la coiffure jusqu'à la chaussure; elle prend des poses si gracieuses, qu'aucune partie de sa toilette, quelque secrète qu'elle soit, n'échappe à l'observateur, à l'observatrice surtout, car entre chaque course sa voiture est entourée par les femmes appartenant à tous les mondes; elles examinent sans gêne chacune des pièces de sa toilette. Quant à elle, elle supporte sans trouble cet examen presque insolent.

Ne vous étonnez pas de cette condescendance extrême: cette femme est une *lanceuse*, elle est l'enseigne ambulante de tous les fournisseurs en renom, elle est le mannequin

des grandes maisons de confection et les dames qui viennent la contempler s'arrêtent devant elle comme devant la vitrine de l'un des éblouissants magasins du boulevard. Le lendemain elles vont chez les commanditaires de cette poupée choisir la nouveauté remarquée : c'est ainsi que la mode se crée.

Il y aurait un livre à faire sur la *lanceuse*. Si elle s'appelle souvent Eva ou Léonie, elle porte parfois un nom honorable et connu, et ce métier explique souvent bien des luxes dont on ne voit pas l'origine et dont glosent les gens. On serait bien étonné si l'on donnait les noms de certaines lanceuses du grand monde.

Ce qui se passe au bois pour les toilettes de ville, se retrouve le soir dans les salons et dans les théâtres pour les costumes de soirée. C'est aux premières représentations surtout que l'on rencontre la lanceuse dans tout son éclat.

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre. — Ce vers du *philosophe sans souci* de Andrieux est passé en proverbe pour exprimer que le bon exemple est le premier devoir des hommes qui occupent une haute position.

> Plus votre rang vous élève en ce monde,
> Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde.
> C'est lui que l'on estime, et vous devez savoir
> Que l'exemple surtout est votre premier devoir.
> L'exemple d'un grand prince impose et se fait suivre;
> Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Harpagon est le principal personnage de la comédie de l'*Avare* de Molière. Voici sous quels traits il se trouve peint dans le 2e acte de la pièce : c'est La Flèche, l'un de ses laquais, qui parle : « Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain ; le mortel, de tous les mortels, le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains ; de la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires (*impossible, point du tout*). Il n'est rien de plus sec et de plus aride que

ses bonnes grâces et ses caresses; et donner est un mot pour lequel il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais; « je vous donne, » mais: « je vous prête le bonjour. »

Le langage s'est emparé depuis Molière du nom d'*Harpagon* (formé du grec *harpagô*, j'enlève, je rafle), pour désigner un homme extrêmement avare et avide.

Mylord Punch. — En Angleterre, le seigneur Polichinelle qui porte le titre et le nom de mylord Punch, jouit d'une très grande réputation. Il ne saurait exister sans lui de bonne fête populaire. Cela tient à ce que cet illustre personnage ne craint pas à l'occasion de se lancer, comme son confrère le *pulcinella* napolitain, sur la mer orageuse de l'allusion politique; et puis, d'ailleurs, il était à la bataille de Waterloo, il a embroché à lui seul une demi-douzaine de régiments français; après le noble duc de Wellington, c'est lui qui a le plus fait pour la gloire de la vieille Angleterre; en voilà, certes, tout autant qu'il en faut pour légitimer la popularité de mylord Punch. Cependant, il faut bien le dire, en dehors de ses gasconnades et de la critique locale, mylord n'est pas très-amusant. On s'aperçoit tout de suite qu'il est au régime du gin et du porter. Il est taciturne, morose, parle peu, parle mal, et donne plus de coups de bâton qu'il ne débite de bouffonneries. En France, la victime de Polichinelle est le commissaire; à Londres, c'est le policeman. Mylord Punch venge le peuple anglais de tous les coups de bâton que reçoit celui-ci, au nom de la reine, dans les rassemblemens. Mylord Punch tape dur, et il est toujours victorieux comme de raison: il faut même qu'il ait dans les coulisses de son théâtre une nombreuse collection de policemen, car les représentants de l'autorité britannique ne doivent pas durer longtemps sous la canne de ce terrible batailleur.

Les bévues des correcteurs d'imprimerie. — Un correcteur trouvant dans une épître dédicatoire de Fontenelle au cardinal de Fleury, ministre et ancien précepteur de Louis XV, cette phrase adulatrice qu'il ne com-

prit pas ; « Monseigneur, vous avez travaillé vingt ans à vous rendre INUTILE » prit le dernier mot pour un *lapsus calami* de l'auteur, et y substitua UTILE. *Risum teneatis.*

Au moins si de temps en temps les correcteurs faisaient des bévues dans le genre de celle qui fit de ce vers assez ordinaire de Malherbe :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses

un des plus beaux vers de la langue française, en changeant les deux *tt* de Rosette en deux *ll* devant lesquelles on ajouta un *e* que l'on crut aussi omis par l'auteur, ce qui fit :

Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
l'espace d'un matin !

l'auteur comprit aussitôt la valeur de cette heureuse bévue ; il ajouta une virgule après Rose, et la langue française eut la plus touchante strophe qu'en ait jamais faite sur un pareil sujet.

Avoir la tête près du bonnet. — L'opinion la plus répandue rattache ce proverbe à l'habitude de porter des bonnets. Ceux qui ont continuellement la tête couverte ont la *tête chaude*, dit-on, car la chaleur fait monter le sang à la tête et dispose à l'emportement. Mais cela n'explique que bien vaguement les mots *près du bonnet* qui semblent pourtant avoir une signification.

L'abbé Tuet nous raconte que l'usage des bonnets est fort ancien dans l'Église, et il cite, pour en faire foi, les bonnets de laine du xe siècle et la calotte du cardinal de Richelieu. Ces détails ont sans doute leur intérêt, mais on ne voit pas bien ce qu'ils viennent faire à propos d'une locution qui veut dire *être prompt à s'emporter, se laisser aller aux mouvements de la colère.* — Il eût mieux valu nous rappeler qu'il y avait jadis un *bonnet* qui était la coiffure distinctive des fous ; celui-ci, beaucoup plus que l'autre, nous met sur la voie, car il nous fait entendre que l'homme en colère est bien près d'être fou. Celui qui s'emporte a perdu momentanément l'usage de sa raison, et la colère est un degré dans la folie. Sénèque et

Horace nous l'ont dit l'un et l'autre : « La colère est une courte démence. »

On peut aussi considérer cette expression proverbiale comme une image : une tête bouillante, un caractère irascible, violent, qui ne sait pas se contenir, fait aisément irruption au dehors, et plus qu'un autre alors *il est près du bonnet.* Les Italiens disent dans ce sens : *avoir la cervelle au-dessus du bonnet.*

Contradictions dans la prononciation et dans l'orthographe française. — Elles sont nombreuses. Un jour que Charles Nodier lisait à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a d'ordinaire et sauf quelques exceptions, le son de l'*s.*

— Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions, lui cria E. Dupaty.

— Mon cher confrère, réplique le malicieux grammairien, avec une humilité sarcastique, prenez *picié* de mon ignorance et faites moi l'*amicié* de me répéter seulement la *moicié* de ce que vous venez de me dire. — L'Académie rit et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.

Difficultés illogiques de la langue française. — Les étrangers se buteront sans cesse aux difficultés de notre orthographe et de notre prononciation. Personne ne pousse l'illogicité aussi loin que les Français : c'est presque de la démence. Qu'on en juge !

Nous portions nos portions.
Les portions, les portions nous ?
Les poules du couvent couvent.
Mes fils ont cassé mes fils.
Il est de l'est.
Je vis ces vis.
Cet homme est fier, peut-on s'y fier ?
Nous éditions de belles éditions.
Nous relations des relations intéressantes.
Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.
Nous impections les impections elles-mêmes.

Nous exceptions ces exceptions.
Je suis content qu'ils content cette histoire.
Il convient qu'ils convient leurs amis.
Ils ont un caractère violent, ils violent leurs promesses.
Ces dames se parent de fleurs pour leur parent.
Ils expédient leurs lettres, c'est un bon expédient.
Nos intentions sont que nous intentions ce procès.
Ils négligent leurs devoirs, je suis moins négligent.
Ils résident à Paris chez le résident d'une cour étrangère.
Ces cuisiniers excellent à faire ce mets excellent.
Les poissons affluent à un affluent de la rivière, etc. etc.
Il y a de quoi perdre la tête!

Pacha à trois queues. — Nous appelons plaisamment ainsi l'homme à qui rien ne manque pour jouir de la vie et qui se complaît, comme un pacha, dans une douce mollesse. — La queue de cheval en Turquie est l'insigne caractéristique des pachas: ils la font porter devant eux, flottant au bout d'un étendard composé d'une lance surmontée d'un croissant. Le nombre des queues augmente avec la dignité: il y a, par conséquent, des pachas à une queue, à deux et à trois queues. Le pacha à trois queues est le plus haut placé dans la hiérarchie militaire. Le grand vizir seul a cinq queues.

Les queues de cheval doivent la place d'honneur qu'elles occupent en Turquie au souvenir d'une victoire. — Les troupes étaient en déroute, leur drapeau était perdu, et le général désespérait de les rallier, lorsqu'il eut l'idée de couper la queue d'un cheval et de la placer au bout d'une lance. Les soldats se réunirent autour de ce nouveau drapeau, se battirent avec acharnement et remportèrent la victoire.

Petit bonhomme vit encore. — Il existait autrefois une superstition qui avait lieu à la naissance des enfants, et qui consistait à allumer plusieurs lampes, auxquelles on imposait des noms d'anges ou de saints, afin de transporter ensuite au nouveau né, comme un gage de

longue vie, le nom de celle qui avait été le plus longtemps à s'éteindre. — L'expression métaphorique « petit bonhomme vit encore » est la formule d'un jeu qu'on croit dérivé de l'usage antique observé à la fête des Lampadromies, par les jeunes athéniens qui couraient dans la lice en se donnant de main en main un flambeau, emblême de la propagation de la vie.

Baragouin. — Deux bretons qui voyageaient se trouvèrent dans une ville où l'on ne parlait que français; pressés de la faim, ils avaient beau crier *bara* (pain) et *gouin* (vin), personne ne les entendait. De là le mot français *baragouin*, pour signifier un langage inintelligible.

Les Lombards. — Ce n'est pas à cause de leur longue barbe que les Longs-bards, *Longobardi*, ont été appelés, puis que ces peuples étaient rasés dans les premiers temps; mais ce fut à cause des longues pertuisianes dont ils se servaient et qu'ils appellaient *barten* ou *barden*. De là notre mot *barde*, *bardé*, cheval bardé, pour dire armé de toutes pièces. Ce mot a passé jusqu'à nos cuisines:

que le rôtisseur nous *barde*
une bonne et grasse poularde.

Noblesse oblige. — On fait une consommation immodérée de ce vieux proverbe. On l'applique à tout et à tous, aux derniers nés des anciens noms, aux artistes dont les débuts furent heureux, aux financiers bien posés, aux épiciers qui succédent à leur père, aux marchands de pommade et de crayons, aux dentistes, aux pédicures, à toutes les célébrités da la naissance, du talent, de la réclame ou de la rue. Entrez, Messieurs et Mesdames, vous ne serez pas trompés: noblesse oblige! achetez ce livre, il est bon; regardez ce tableau, contemplez cette statue, écoutez cette partition; les auteurs ont fait leur preuve: noblesse oblige!

La cigale et la fourmi. — Chamfort a dit: « cette fable est une des plus faibles de La Fontaine. Elle n'est très citée que parcequ'elle est la première. »

Parmi les nombreuses imitations de *la cigale et la fourmi*, on distingue l'*Écho* pour son extrême concision:

J'ai tout mangé, dit Claude, accours, ô Providence! Providence se tut, mais l'Écho reprit: « danse. » — Voici une petite fable inspirée par les mœurs financières de notre époque. Elle est le mot à mot de *la cigale et la fourmi* de La Fontaine.

La Coulisse et la Banque.

La coulisse ayant monté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue.
Adieu, primes, actions,
Bonnes obligations!
Elle alla crier famine
Chez la banque, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque argent pour tripoter
Jusqu'à la hausse nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avec votre capital
Un intérêt sans égal. »
La banque n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au cours haut? »
Dit-elle à cette emprunteuse.
« Toujours sans un sou vaillant,
J'achetais, ne vous déplaise. »
Vous achetiez! J'en suis fort aise;
Eh bien! Vendez maintenant.

Ferrier.

Voici une autre fable inspirée par la *Situation respective de la France et de l'Angleterre.*

L'Angleterre, ayant chanté
tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la guerre fut venue.
Pas le plus petit troupier
à pouvoir mettre sur pied.

Elle alla crier famine
chez la France sa voisine,
la priant de lui prêter
ses soldats pour les porter
au détroit de Dardanelle;
— Je vous paierai, lui dit-elle,
votre service amical
en papier oriental.
La France n'est pas belliqueuse,
elle a l'esprit trop prudent.
M'avez-vous aidé à Sédan,
dit-elle à cette emprunteuse.
Je dormais, ne vous déplaise.
Ah? vous dormiez, j'en suis fort aise;
eh bien! ronflez maintenant!

Bonnet vert. — Banqueroute. — Le *bonnet vert* était la marque des personnes qui, lorsqu'elles étaient hors d'état de payer leurs dettes (1), avaient fait cession, c'est-à-dire avaient, pour recouvrer leur liberté, abandonné leurs biens à leurs créanciers. Cette peine est abolie depuis longtemps, mais le mot est resté, et il s'applique quelquefois, comme terme infamant, à ceux qui se sont enrichis par la banqueroute.

Il n'est pas sans à-propos de rappeler ici l'origine du mot *banqueroute*. Il vient de l'italien *bancorotto*, *bancarotta*, par allusion à l'usage suivi autrefois en Italie. « Chaque négociant, dit Voltaire, avait son banc dans la place du change! et, quand il avait mal fait ses affaires, qu'il se déclarait *fallito* (en faillite), son banc était cassé, *banco rotto*, *banca rotta*. » Voltaire ajoute que, dans certaines villes, ce négociant pouvait garder son bien, pourvu qu'il s'assît le derrière nu sur une pierre en présence de tous les marchands: mais il ne paraît pas que cette humiliante cérémonie ait dispensé toujours de la cession des biens. Sainte-Foix prétend qu'à Padoue, par exem-

(1) Autrefois ceux qui avaient fait cession de leurs biens étaient obligés de porter un *bonnet vert*, pour être connus de tout le monde, afin qu'on ne pût être trompé dans le commerce que l'on avait avec eux.

ple, où l'on voit encore dans la maison de ville la pierre du blâme, ceux qui cédaient leurs biens étaient tenus de frapper trois fois le derrière nu sur cette pierre en disant à haute voix: *je cède mes biens.*

La chemise de Marie Antoinette. — Tout le monde connaît l'anecdote racontée par Madame Campan au sujet de la reine Marie Antoinette. Un jour qu'elle était à sa toilette, et que la chemise allait lui être présentée par une des assistantes, une dame de très ancienne noblesse entra et réclama cet honneur, comme l'étiquette lui en donnait le droit; mais au moment où elle allait remplir son office, une femme de plus grande qualité survint et prit à son tour le vêtement qu'elle était près d'offrir à la reine, lorsqu'une troisième dame, encore plus élevée, parut à son tour, et fut suivie d'une quatrième qui n'était autre que la sœur du roi. La chemise fut ainsi passée de mains en mains, avant d'arriver à S. M. qui, demi nue et toute honteuse, grelottait pour la plus grande gloire de l'étiquette.

Appareils de dessous destinés à soulever les vêtements de dessus des femmes. —*Guard'infante, Vertugadin, Forme, Panier, Tournure, Page, Polisson, Belle-grâce, Indispensable, Objectif, Bassoir, Crinoline, Croupière, Croupion, Cerchio, etc.*

Le terme de *guardinfante* est probablement le plus ancien mot pour exprimer la chose. Il doit être espagnol. Il date du XVIe siècle, c'est-à-dire de la grande influence de l'Espagne en Europe. La littérature et les modes de l'Espagne s'imposèrent, à cette époque, à la France même.

Il y avait à Turin une rue des *Guardinfanti* (rue Barbaroux); elle tenait ce nom probablement parce qu'elle était habitée de préférence par les faiseurs ou les marchands de *Guardinfanti.*

Vertugadin est une expression française contemporaine de la précédente. Son étymologie, fort claire, est connue de tout le monde: gardien de la vertu. Il est question de vertugadin jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Alors le vertugadin passait de mode, comme la crinoline aujourd'hui.

Forme est un terme honnête et décent pour désigner la même chose.

Panier a duré jusqu'à la fin des modes Pompadour; le panier remplit presque les deux siècles de la perruque, de la poudre et de l'amidon. Le mot de panier est consacré dans la grande littérature. Il désigne spécialement l'appareil que les femmes employaient pour enfler leurs hanches. Les hommes mêmes faisaient usage du panier.

Les mots de *tournure* et *d'indispensable* furent employés plus tard pour désigner l'appareil en question, dans les couvents, dans les pensionnats de demoiselles, comme expressions qui n'ont rien de choquant.

Objectif et *Bassoir* sont des expressions du demi-monde; usitées parmi les jeunes gens dans les cercles, ou quand les femmes ne sont pas présentes. On ne les prononce entre hommes qu'en souriant.

Nous avons vu naître et mourir la *crinoline*. La crinoline a été florissante surtout sous le règne de l'impératrice Eugénie, une espagnole ! L'Espagne serait-elle le pays de la boursouflure quand même ?

La *croupière* et le *croupion* ne sont qu'un reste, un fragment de la crinoline: ces expressions sont actuellement en usage et tout le monde sait ce qu'elle désignent.

Le cercle est le mot usuel et prosaïque, employé par les gens du peuple.

Les termes de *Guardinfante* et de *Croupion* (ce dernier est bien digne du matérialisme, du prosaïsme contemporain), jusqu'à plus ample informé, ouvrent et ferment la série.

Noms bibliques. — *Abraham* veut dire père ou force des nations ; — *Sara*, princesse, maîtresse ; — *Noè*, repos, loisir; — *Isaac*, le rire, ou l'enfant des ris ; — *Benjamin*, fils de ma droite ; — *Rebecca*, patiente, complaisante ; — *Rachel*, brebis ; — *Debora*, abeille ; — *Jonas*, la colombe; *Zacharie*, mémoire de Dieu ; — *Malachie*, ange du Seigneur ; — *Isaïe*, salut de Dieu : —*Jérémie*, élevé et glorifié par Dieu ; — *Ézéchiel*, force de Dieu ; —*Daniel*, jugement de Dieu ; — *Séraphins*, consumé par le feu ; — *Michel*, qui est semblable à Dieu ; — *Uriel*, Dieu est ma

lumière ; — *Eliézer*, Dieu est mon appui ; — *Salomon*, pacifique ; — *Melchisédech*, roi juste ; — *Agar*, étrangère ; — *Lia*, laborieuse ; — *Thamar*, palme ; — *Ruth*, empressée ; — *Noémi*, ma belle : — *Adam* veut dire tiré de la terre, et *Ève*, la vie, ou la source de la vie. Le Brigant, l'un des celtomanes qui prétendent que le bas breton était la langue primitive, la langue d'Adam, dit sérieusement que le premier homme, ayant failli s'étrangler avec le fruit défendu, s'était écrié : *A tam!* (mot bas breton signifiant quel morceau !) et que la première femme lui avait dit: *Ev!* (bois !)

Bonjour, Philippine! — On est au dessert, on vient de faire passer les mendiants. Vous cassez une amande et vous trouvez qu'elle est double. Vous gardez pour vous l'une des parties de cette amande que la nature a ainsi divisée, et vous offrez l'autre à votre voisine ; car votre bonne étoile, qui ne fait rien à demi, vous a placé à côté d'une aimable personne. Le lendemain ou le surlendemain, le premier jour enfin que vous rencontrez cette dame, elle ne manque pas de vous dire avant toutes choses : *Bonjour Philippine!* — Vous êtes pris ; c'est vous qui avez perdu c'est vous qui devez un gage. Vous vous empressez donc de payer votre dette en offrant, non plus une amande, mais un souvenir qui est peut-être pour vous le commencement d'une espérance.

Ce jeu n'est pas inconnu en France, mais il se pratique surtout en Allemagne. Aussi est-ce à l'Allemagne qu'il faut demander compte de sa signification. — Il y a en allemand un mot qui se prononce presque absolument de la même manière que notre *Philippine* c'est *Vielliebchen*, qui veut dire beaucoup aimé, et qui fait allusion à l'union des amandes dans la même coquille, à ces deux parties d'un même tout qui avaient toujours vécu dans une union trop parfaite pour ne pas se conserver dans l'éloignement un tendre souvenir. Ainsi, quand un Allemand dit à un autre : *Guten Morgen, Vielliebchen*, bonjour, bien-aimé, il est le premier à lui rappeler leur étroite affection ; et si ce bonjour est dit sur le ton du reproche, il signifie : vous

êtes un ingrat, qui ne pensez déjà plus à moi et que je surprends en flagrant délit d'indifférence ou d'oubli. Nous l'avons dit, le mot *Vielliebchen* est devenu *Philippchen* à cause de la prononciation. La méprise a commencé en Allemagne même, où l'on dit le plus souvent: *Guten Morgen, Philippchen, — bonjour, petit Philippe;* nous avons suivi cet exemple, sans autrement nous préoccuper du sens, et nous avons dit: *Bonjour, Philippine!* qui rime exactement avec l'expression des Allemands.

Aimes-vous la muscade? On en a mis partout. — Vers de Boileau, dans la satire intitulée *le Repas ridicule*, que l'on rappelle pour exprimer la banalité d'une chose que l'on rencontre à chaque pas et la satiété qu'elle fait éprouver. Presque toujours on substitue au mot *muscade* celui qui fait l'objet de l'application: *Aimez-vous la moutarde? Aimez-vous les anchois? Aimez-vous la tomate?* etc.

Au demeurant, le meilleur fils du monde. — Vers des plus comiques, par lequel Clément Marot, dans l'épître qu'il adresse à François Ier, pour en obtenir de l'argent, termine l'énumération des *qualités* de son valet:

> J'avois un jour un valet de Gascogne,
> Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
> Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
> Sentant la hart de cent pas à la ronde;
> *Au demeurant, le meilleur fils du monde.*

Ce vers si plaisant est passé en proverbe, et se répète encore tout les jours dans le même sens.

Bertrand et Raton, nom des deux personnages, des deux héros de la charmante fable de La Fontaine: *le Singe et le Chat*, dont Mme de Sévigné disait: *Cela peint.*

Ces deux noms sont passés en proverbe avec la signification métaphorique de dupeur et de dupé; Bertrand, c'est Robert-Macaire, qui lance l'ami Raton dans les aventures les plus hasardeuses, pour en tirer seul tout le profit:

Raton casse l'amande, au risque de se briser les dents, et Bertrand mange tranquillement le noyau.

Chapeau de Gessler. — Gessler, bailli d'Albert Ier, empereur d'Allemagne, avait fait arborer le chapeau ducal sur la place publique d'Altorf, et prétendait obliger tous les Suisses à le saluer en passant. Guillaume Tell ayant refusé de se soumettre à cette humiliation, le gouverneur le fit arrêter, et, le sachant très-habile archer, le condamna à traverser d'une flèche une pomme placée sur la tête de son jeune fils, épreuve terrible dont Guillaume Tell sortit victorieux.

Les écrivains rappellent le *chapeau de Gessler* au sujet de mesures humiliantes auxquelles on refuse de se soumettre.

Du côté de la barbe est la toute-puissance. — Vers de Molière, dans l'*École des Femmes*, acte III, scène II. Par mesure de précaution, Arnolphe, qui se croit sur le point d'épouser Agnès, lui trace à l'avance les devoirs de la femme mariée:

> Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage ;
> A d'austères devoirs le rang de femme engage.
> . . . .
> Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
> *Du côté de la barbe est la toute-puissance.*

Ce vers, si comique dans la bouche d'Arnolphe, est l'objet de fréquentes applications.

La semaine des trois jeudis. — Pour résoudre ce problème de cosmographie, il suffit de se rappeler que la terre étant ronde, le soleil ne peut éclairer un instant toutes ses parties, et que cet astre dont la *marche apparente* est d'orient en occident, parcourant en 24 heures son cercle de 360 degrés, doit se montrer une heure plus tôt à un pays plus oriental de 15 degrés, deux heures plus tôt à un pays plus oriental de 30 degrés, et ainsi de suite.

Cela posé, ami lecteur, partons de Paris, en idée, et

faisons le tour du globe d'un pas égal, vous par l'orient, moi par l'occident. Lorsque nous aurons parcouru 15 degrés chacun, vous compterez midi et je ne compterai que dix heures; il sera midi dans l'endroit où vous vous trouverez, une heure plus tôt qu'à Paris; et, dans celui où je me trouverai, une heure plus tard qu'à Paris. À 180 degrés, ou 12 fois 15 degrés, vous aurez midi, 12 heures avant cette ville, et je l'aurai 12 heures après. Les 360 ou 24 fois 15 degrés achevés, il y aura donc un jour de gagné de votre côté, et un jour de perdu du mien. Si, à notre retour, il est jeudi par rapport à Paris, il sera vendredi par rapport à vous, et mercredi par rapport à moi. Nos amis qui viendront nous voir pourront dire: c'est aujourd'hui *jeudi;* vous répondrez: c'était hier; je répliquerai: ce sera demain. Et voilà justement la *semaine des trois jeudis,* passée en proverbe comme synonyme de *calendes grecques*, pour désigner une époque chimérique à laquelle on a coutume de renvoyer, par le temps qui court, les effets des belles promesses.

Grain de sable de Pascal, allusion à un passage des *Pensées :* « Cromwell allait ravager toute la chrétienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit *grain de sable* qui se mit dans son urètre. Rome même allait trembler sous lui; mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli. » On sait en effet que Cromwell mourut de la gravelle.

Le *grain de sable de Pascal* est devenu une locution originale et pittoresque pour exprimer cette vérité commune, que les petites causes peuvent engendrer de grands effets.

Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint, allusion à un des passages les plus satiriques du fameux monologue de Figaro dans le *Mariage,* acte V, scène III. Figaro se retrace les vicissitudes de sa vie, les obstacles de toute nature contre lesquels se sont brisées toutes ses entreprises: « Le désespoir m'allait

saisir; on pense à moi pour une place, mais, par malheur, j'y étais propre: *il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.* »

Dans l'application, on fait usage de cette mordante antithèse chaque fois que l'on veut rappeler le peu de justice, et surtout le peu de discernement qui préside parfois à la distribution des emplois.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. — Vers de Boileau, satire Ire. Cette satire était le début du poète, qui n'avait alors que vingt-quatre ans. Sa colère fait tout d'abord explosion, mais elle révèle l'habile écrivain dont le vers *dira toujours quelque chose*, et l'homme de bien, ennemi déclaré du vice. Les vers heureux y abondent déjà, ces vers qui frappent et qu'on n'oublie plus parce qu'ils expriment nettement une pensée juste. On pouvait bien augurer du jeune homme sincère et courageux qui disait à son début:

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Ce Rolet était un procureur au parlement, bien connu par son habileté et ses friponneries.

Dans l'application, le vers de Boileau exprime l'absence de tout euphémisme, de toute réticence dans les expressions.

Je crains les Grecs, même quand ils font des présents; en latin, *Timeo Danaos et dona ferentes (Énéide*, livre II, v. 49), paroles que le grand-prêtre Laocoon adresse aux Troyens pour les dissuader de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois que les Grecs avaient perfidement laissé sur le rivage, et dans les flancs duquel l'élite des guerriers grecs était cachée.

S'emploie pour faire entendre qu'il faut se défier des propositions, avantageuses en apparence, qui viennent de quelqu'un dont nous devons suspecter les intentions.

Mais où sont les neiges d'antan? — Refrain du poète Villon dans sa charmante ballade des *Dames du*

temps jadis. Le poète, qui, au moment où il écrivit, ne se sentait pas la conscience bien nette, était préoccupé de l'idée de la mort. Il se plait donc à faire défiler devant nous le cortége des beautés illustres, des reines puissantes, des héroïnes, et il se demande : Où sont-elles? — *Mais où sont les neiges d'antan?*

Ce vers, qui exprime si gracieusement un mélancolique retour vers le passé, est, de la part des écrivains, l'objet de fréquentes allusions.

Monsieur Prudhomme, type de la nullité magistrale et satisfaite de soi. La création en est due à Henri Monnier; la collaboration du public l'a enrichi de plus d'un trait. L'existence officielle de *Monsieur Prudhomme* date de vingt-cinq ans. Auparavant il *était*, sans nul doute, mais seulement à l'état de chaos, attendant son créateur: le limon dont Henri Monnier forma le premier Prudhomme fut un employé de ministère qui lui tomba un jour sous la main, chez un feuilletoniste célèbre logé dans une maison entre cour et jardin. L'employé arriva et dit gravement: « Vous habitez un Eden, monsieur, un véritable Éden. » — Ce mot fut le *fiat lux* d'Henri Monnier.

Monsieur Prudhomme se rencontre un peu partout, mais particulièrement dans la petite bourgeoisie. Son signalement gît tout entier dans la solennité banale de son langage. Exemples : — *L'horizon politique se rembrunit;* — *Un pareil fait n'a pas besoin de commentaire;* — *On ne remplace pas une mère;* — *La plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant le banquet;* — *Le plus beau fleuron de sa couronne;* — *Otez l'homme de la société, vous l'isolez;* — *Le char de l'État va sombrer sur un volcan;* — *L'ambition perd l'homme; si Napoléon Ier avait voulu rester simple officier d'artillerie, il se serait marié, aurait eu beaucoup d'enfants, et vivrait peut-être encore tranquille;* — *C'est mon opinion, et je la partage;* — *Ce sabre est le plus beau jour de ma vie;* etc.

En littérature, et surtout dans la conversation, on donne la qualification de *Monsieur Prudhomme* à tout individu qui se présente avec ce caractère, et l'espèce n'en est pas rare.

Pour l'usage du Dauphin; en latin, *Ad usum Delphini*, nom donné aux éditions des auteurs latins exécutées par ordre de Louis XIV pour l'usage du Dauphin, son fils. Les poètes latins subirent de nombreuses mutilations et les passages qui n'étaient pas d'une chasteté rigoureuse furent expurgés de leurs œuvres.

Dans le style familier, on désigne par ces mots tout livre épuré, et, dans un sens plus général, toute phrase, tout discours arrangé pour les besoins de la cause, accommodé aux vues d'un parti.

Prendre le Pirée pour un homme, allusion tirée de la fable de La Fontaine : *Le singe et le dauphin.* Un dauphin, croyant sauver un naufragé, prend un singe sur son dos. Le dauphin lui demande :

« Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort ;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs ;
Un mien cousin est juge-maire. »
Le dauphin dit : « Bien grand merci !
Et le Pirée a part aussi
A l'honneur de votre presénce ?
Vous le voyez souvent je pense ?
— Tous les jours ! il est mon ami,
C'est une vieille connaissance. »
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Dans l'application, ces mots *prendre le Pirée pour un homme*, expriment d'une manière plaisante la confusion grossière de choses qui n'ont entre elles aucun rapport.

Sésame, ouvre-toi, formule magique tirée d'un des contes les plus populaires des *Mille et une Nuits*, et qui est passée en proverbe.

Ali-Baba, pauvre artisan d'une ville de Perse, était un jour occupé à ramasser du bois dans une forêt, lorsque quarante voleurs s'arrêtèrent à quelques pas de l'arbre qui

le dérobait à leurs regards. Le chef, s'étant avancé vers la porte d'une caverne située en cet endroit même, prononça ces paroles : *Sésame, ouvre-toi*, et aussitôt la porte s'ouvrit, livrant passage aux quarante voleurs. Dès qu'ils furent sortis, Ali-baba, qui avait entendu la formule cabalistique, s'avança à son tour et répéta : *Sésame, ouvre-toi.* La porte s'ouvrit de nouveau, et Ali-Baba, pénétrant dans l'intérieur, se trouva en présence d'un immense amas de richesses, accumulées depuis de longues années en ce lieu par les voleurs. Il en prit ce qu'il put emporter et se retira, se promettant de faire de fréquentes visites à la caverne.

Ali-Baba et la caverne des quarante voleurs sont demeurés célèbres, et l'on y fait souvent allusion; mais ce sont principalement les mots cabalistique: *Sésame, ouvre-toi*, qui sont devenus l'objet de fréquentes applications en littérature. On désigne par là le moyen prompt, rapide, devant lequel cèdent, comme par magie, toutes les difficultés, la clef qui ouvre toutes les situations et fait pénétrer tous les mystères.

Statue du commandeur, allusion à un épisode merveilleux et terrible de la vie légendaire de don Juan. Don Juan, mécréant de bonne race, a séduit une jeune fille noble dont il a tué le père. Ce dernier est enterré dans l'église d'un couvent, où les moines lui ont élevé une statue. Désespérant d'atteindre par les voies judiciaires le séducteur assassin, puissant et riche, les religieux l'attirent dans l'église à une heure avancée de la nuit. Don Juan arrive et pousse la forfanterie du scepticisme et de l'impiété jusqu'à inviter la *statue du commandeur* à souper. Alors, du haut des degrés de marbre blanc, à la pâle clarté de la lune perçant les vitraux, le vieux gentilhomme mort descend de son piédestal pour répondre à la railleuse invitation du libertin, que le bruit du marbre sur le marbre a déjà épouvanté, et tend la main à Don Juan. Au même instant, celui-ci se sent comme brûlé par un feu invisible; les éclairs sillonnent l'église, le tonnerre tombe avec fracas, la terre s'entr'ouvre et abîme le profanateur sacrilége.

On fait de fréquentes allusions à la *statue du commandeur* pour exprimer l'horreur, l'effroi que fait éprouver l'aspect inattendu d'un objet ou d'une personne qu'on redoutait de rencontrer, pour rendre avec énergie un désenchantement subit qui frappe droit au cœur et auquel on ne s'attendait pas.

Tuer le mandarin, allusion à un passage de J.-J. Rousseau. L'auteur d'*Émile* suppose qu'un personnage fictif est l'héritier d'un mandarin fort riche qu'il ne connaît même pas, qu'il n'a jamais vu, et qu'un seul mouvement du doigt suffirait à l'héritier pour causer la mort du donateur. Jean-Jacques conclut naturellement que la stricte honnêteté ne permettrait pas d'exécuter le mouvement.

Ces mots, *tuer le mandarin*, signifient s'enrichir par des moyens illicites, ou simplement devenir riche tout d'un coup. Ainsi, que quelqu'un passe subitement et sans cause apparente de la misère à l'opulence, on dira plaisamment: *Il a tué le mandarin.*

Tu l'as voulu, Georges Dandin! exclamation plaisante de repentir que pousse Georges Dandin, dans la pièce de ce nom, de Molière, au moment où lui apparaît dans toute son évidence la sottise qu'il a commise en s'alliant à une femme de condition supérieure à la sienne.

Dans l'application, ces mots expriment un plaisant *mea culpa*, ou bien encore un blâme adressé à une faute trop maladroite pour exciter la sympathie ou la pitié.

Le siècle d'or. — On a appelé « Siècle d'or » c'est-à-dire le temps de bonheur et d'innocence, l'époque précisément où l'or était inconnu. Avec l'or sont nés l'avarice, le vol, la haine, et, qui pis est, la prééminence de la sottise, la bassesse, la lâcheté. La philosophie voit l'or et l'argent sous d'autres aspects que les chimistes. Elle se rappelle ce qui pour eux s'est commis, ce qui se commet à chaque instant, ce qui se commettra de crimes en tous genres, de trahisons, de parricides, d'assassinats, de parjures, d'infamies. C'est pour conquérir ces deux métaux

que souvent l'on a forgé le fer en flèches, en javelots, en sabres, en baïonnettes ; qu'on l'a creusé en tubes sous le nom de pistolets, de fusils, de canons, et que l'on gratte le cuivre oxydé pour saupoudrer le potage des ascendants trop lents à effectuer leurs bonnes intentions à l'égard de leurs héritiers. Les hommes sont traités comme Apollon traita autrefois Midas. Tout ce qu'il touchait se changeait en or. Il faillit mourir de faim.

Le roi, c'est moi ! — Voltaire voulait publier *la Henriade.* On fit tout au monde pour que le privilége d'imprimer lui fût refusé. Pour déjouer les cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de la dédicace. Dès ce jour la guerre fut déclarée. « Le roi, c'est moi ! » s'écria Voltaire, et il entra tout botté et tout éperonné, cravache à la main, dans le parlement de l'opinion publique.

Vous voulez donc m'étouffer sous des roses. — Le couronnement de Voltaire eut lieu en 1778 au palais des Tuileries, dans la salle du Théâtre Français. On ne peut peindre l'ivresse avec laquelle cet illustre vieillard fut accueilli par un public qui remplissait à flots pressés tous les bancs, toutes les loges, tous les corridors, toutes les issues de cette enceinte ; en aucun temps la reconnaissance d'une nation n'éclata avec de plus vifs transports. À la fin, étant monté dans son carrosse, il lui fallut donner sa main à baiser à tout le monde ; on s'accrochait aux portières, on montait sur les roues. Le peuple criait : « Vive Voltaire ! il a été cinquante ans persécuté ! vive Voltaire ! » Arrivé à la porte de l'hôtel, il se retourna, tendit les bras en pleurant et s'écria d'une voix brisée : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses. »

Les lauriers de Miltiade m'empêchent de dormir. — Dans sa jeunesse, Thémistocle, cet athénien fameux, qui devait exercer une influence si décisive sur les destinées de sa patrie et fonder la grandeur d'Athènes en lui ouvrant la mer, montra de bonne heure une ambi-

tion ardente et un amour excessif de la célébrité. Il combattit courageusement à Marathon, où sa jeunesse ne lui permit d'ailleurs que de jouer un rôle secondaire. Miltiade, qui commandait les Athéniens, eut toute la gloire de cette journée. Depuis ce moment, Thémistocle, agité, pensif, accablé de tristesse, fuyait les plaisirs de son âge. À ses amis, qui l'interrogeaient sur les causes de cette sombre mélancolie, il répondait: « que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. »

L'État, c'est moi. — Le lendemain de la mort du cardinal Mazarin, le tout jeune Louis XIV fit appeler les ministres que le cardinal lui avait laissés et leur déclara qu'il serait lui-même à l'avenir son premier ministre. Ce fait peint le caractère de Louis XIV, et rend très probable l'authenticité de ce mot fameux.

Comme le président lui représentait que la résistance opposée à ses édits puisait sa source dans les intérêts de l'État: « l'État, c'est moi! » aurait répondu le jeune monarque. À cette parole de maître, la révolution devait répondre: « l'État, c'est tout le monde, » et ce nouveau souverain ne dédaigna pas les armes forgées par la monarchie. Sans ces armes, la terrible Convention n'eut pas jeté le défi à toutes les forces coalisées de l'Europe et n'eut point sauvé le territoire.

Le Léviathan. — Est un monstre de l'Écriture, sur la nature duquel les auteurs sacrés ne sont pas d'accord. Ce mot sert à désigner quelque chose de colossal, de monstrueux. C'est le nom que les Anglais ont donné au navire le plus gigantesque qui ait été construit jusqu'à ce jour.

Levier d'Archimède. — C'est le génie de ce grand homme qui détermina les propriétés du levier. On comprend qu'ayant poussé jusqu'à l'infini l'étude théorique de la puissance du levier, il ait osé s'écrier: « Qu'on me donne un point d'appui, et je soulèverai la terre. » Il y a là une évidente hyperbole de langage, mais elle satisfait la raison, car elle repose sur un principe mathématique.

L'exactitude est la politesse des rois. — Mot attribué à Louis XVIII. C'est depuis lors qu'on a appelé l'exactitude une vertu royale. Boileau, qui connaissait le prix de l'exactitude, disait : « Ne vous faites jamais attendre ; celui qui attend songe à vos défauts. »

L'homme absurde est celui qui ne change jamais. — Les satires de Barthélemy obtinrent un immense retentissement. Jamais tant de verve, d'ironie, de poëtique indignation n'avait poursuivi en France les gouvernants et les ministres, n'avait frappé de traits plus acérés tous ceux qui doivent des comptes à l'opinion publique. Ce succès tenait autant à la disposition des esprits qu'au mérite de l'œuvre elle-même ; un poëte était bien sûr de trouver de l'écho en France, lorsqu'il faisait passer par les verges de la satire les hommes qui l'avaient trahie et ceux qui la tenaient alors sous l'oppression. Pendant longtemps, Barthélemy resta fidèle au rôle de Juvénal qu'il s'était attribué ; puis tout-à-coup, sans transition, sans brusquement, il passa avec armes et bagages dans le camp de ceux qu'il avait toujours combattus. Adorant ce qu'elle avait brûlé, sa muse quitta la ton de la satire pour entonner une palinodie dithyrambique. L'étonnement fut grand ; mais quelle était la cause secrète d'un revirement si soudain ? C'est Barthélemy qui répond lui-même :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Voilà une triste maxime. Oh ! quelle morale commode ! (s'écrie P. Larousse, à qui nous devons le résumé de la plupart de tous ces mots historiques). On ne doit pourtant pas préconiser une roideur de principes que rien ne pouvait faire fléchir. L'âge, des appréciations plus complètes, les circonstances, la position peuvent opérer des modifications dans nos opinions. Le vers de Barthélemy exprime, sans nul doute, cette pensée.

L'ordre règne à Varsovie. — La révolution de 1830 ébranla toute l'Europe ; mais le contre-coup s'en fit

ressentir principalement dans la malheureuse Pologne, dont elle ranimait les espérances.

Le 29 novembre 1830, une insurrection éclata à Varsovie, s'affranchissant pour quelques mois du joug de fer de la Russie; mais le 8 septembre de l'année suivante, après une résistance désespérée et un siége sanglant, Varsovie était forcée de capituler. Cette héroïque Pologne qui avait tant de fois marché sous les drapeaux français et mêlé son sang à celui des Français sur les champs de bataille, avait ses regards tournés vers la France. Mais le gouvernement de juillet était opposé à l'intervention. M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, huit jours après la capitulation, rendant compte à la Chambre de cet événement, eut le malheur de ce servir d'une expression qui était une cruelle ironie: « L'ordre règne à Varsovie. »

Louis XIV entrant botté et éperonné au Parlement. — Le Parlement, en France, se signala toujours par une grande indépendance d'opinions. Louis XIV, à peine âgé de 17 ans, devait la briser pour toujours. Il se trouvait à Vincennes avec toute la cour et partait pour la chasse. Mazarin lui apprend que le Parlement refuse d'enregistrer quelques édits. Aussitôt le jeune monarque fait monter à cheval plusieurs compagnies de ses gardes, et se rend au Parlement en habit de chasse: justau-corps rouge, chapeau gris, grosses bottes, un fouet à la main. Là ses regards, ses traits, son geste, prennent le caractère imposant d'un maître qui veut être obéi et d'une voix ferme qui révèle une volonté énergique. « Messieurs, je vous défends de discuter à l'avenir mes édits. » Le roi sortit, aucun de la compagnie n'osa proférer une seule parole.

Louve de Romulus. — Une louve nourrit de son lait les deux jumeaux Romulus et Rémus. Des légendes de cette nature se retrouvent à l'origine de la plupart des peuples: Sémiramis a été élevée par des colombes; Cyrus par une chienne. La littérature y fait souvent allusion.

Lucullus soupe chez Lucullus. — Lucullus, célèbre général romain, vainqueur de Mithridate, est encore plus connu par son luxe que par ses victoires. Revenu à Rome et rentré dans la vie privée, il surpassa en magnificence les plus opulents satrapes de l'Asie. Un jour qu'il était seul, on lui servit un repas modeste ; il en fit de vifs reproches à son intendant: « Je ne croyais pas, dit celui-ci, que n'ayant invité personne, vous voulussiez un repas somptueux. — Ne savais-tu pas, répondit l'orgueilleux romain, que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus ! »

Politique Machiavelique. — Ce grand publiciste, Machiavel, a laissé dans l'histoire politique un nom tristement célèbre. C'est surtout dans son fameux livre du *Prince* que sont exposées les doctrines de cette politique qu'on a nommée machiavélique, et qui est la négation de toute morale. Le mensonge, la fraude, la trahison, le parjure, la cruauté, les actions les plus perverses, sont indiquées comme des moyens légitimes de succès.

Beaucoup ont pensé que Machiavel avait eu pour but de composer, à l'usage des rois, le manuel de la tyrannie ; d'autres ont cru, au contraire, que le *Prince* était une satire sanglante contre les tyrans, à peine voilée par l'apparente adhésion de l'auteur à leur abominable politique. Suivant la critique moderne, Machiavel était un ardent patriote, qui gémit dans tous ses ouvrages sur la décadence de l'Italie, et qui voulait la replacer au rang des nations, fût-ce même en constituant un puissant despotisme, assez fort pour écraser ou dominer toutes les tyrannies locales, et chasser les armées étrangères. Qu'un prince se lève, Laurent de Médicis ou tout autre, et il se montre disposé à l'appuyer; il lui permettra même d'employer tous les moyens que la morale reprouve, pourvu qu'il se dévoue corps et âme à l'œuvre capitale: *Faire l'unité italienne et chasser l'étranger.* Telles sont les principales opinions que la critique historique a émises jusqu'ici pour expliquer le noble secret qui a poussé Machiavel à écrire le *Prince.*

Madeleine. — Femme célèbre de l'Évangile, était d'une grande beauté et d'une conduite peu exemplaire. Ayant entendu parler Jésus, le repentir entra dans son cœur. La belle pécheresse se précipita à ses pieds, les arrosant de ses larmes, les inondant de parfums.

Simon le pharisien s'en montra scandalisé, mais Jésus montrant toute la miséricorde qui débordait de son cœur dit: « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » On désigne aujourd'hui ironiquement sous le nom de *Madeleines* les femmes connues par la facilité de leurs mœurs, qu'elles soient ou non repenties.

Maison de Socrate. — Socrate faisait bâtir une maison. Comme on lui représentait qu'elle était trop petite: « Plût aux Dieux, répondit le philosophe, qu'elle fût pleine de vrais amis. » Ce trait de la vie de Socrate rappelle une réponse remarquable du chancelier Nicolas Bacon, père du fameux François Bacon. La reine Élisabeth, étant allée le visiter à Bedgrave, lui dit que sa maison était trop petite pour lui: « Non, madame, répondit le chancelier; c'est Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison. »

Les marrons du feu. Les dieux lares. Les chenets. Les robinets. — Les dieux *lares* étaient les dieux domestiques, les dieux du foyer, protecteurs de chaque famille. Aussi les représentait-on quelquefois sous la figure de deux chiens; c'est de là que nous viennent nos *chenets*, autrefois *chiennets* (petits chiens), qui dans l'origine (et même encore aujourd'hui) avaient deux petits chiens pour ornement.

On fait souvent allusion à un proverbe cité dans les *Essais de Mathurine*, et dont La Fontaine a fait une fable: « *Il fait comme le singe, qui tire les marrons du feu avec la patte du levrier.* » C'est peut-être aussi de ce proverbe que vint l'usage de représenter autrefois des *levrettes* sur les *garde-feu* et sur les *chenets*. La première étymologie, celle de *chiennet*, est plus simple qu'elle n'en a l'air; elle rappelle celle des *robinets* de fontaine qui

vient de ce qu'ils étaient faits autrefois en têtes de mouton (*robins*).

C'est un lapin. — Parmi les nombreuses sociétés populaires chantantes de Paris, celle des *Lapins* a fourni un mot à la langue du peuple. Elle acquit une grande renommée, mais la discorde ne tarda pas à se mettre parmi les fondateurs. Plusieurs émigrèrent à Belleville où ils prirent le nom de *lapins du Nord.* Il y eut donc les lapins du Nord et les lapins du Midi. Bientôt tout le monde voulut être lapin. Plusieurs sociétés se parèrent de ce titre. Malgré cette diffusion du nom générique, les *Lapins* continuèrent à être en renom et ces mots: « c'est un lapin ! » sont encore une éloge et un témoignage d'estime tout particulier accordé à un homme, dans le langage familier.

L'épée de Damoclès. — De tous les faits historiques qui ont laissé une trace dans la langue, celui-ci est le plus connu et le plus vulgaire. C'est le danger craint ou prévu qui peut frapper un homme au milieu d'une apparente prospérité.

Est-on menacé d'une calamité continuelle, vite on vous cite l'épée de Damoclès. Damoclès, flatteur de Denys-le-Tyran, vantait souvent le bonheur de ce prince. Celui-ci, pour l'en faire juger, l'invita à un festin, et l'ayant fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue attachée au plancher par un crin de cheval. Damoclès comprit alors ce que c'était que le bonheur d'un tyran.

Sortir de l'antre de Trophonius. — C'est une allusion à l'état des personnes qui sortaient de l'antre de ce nom si célèbre dans l'antiquité. On ne voyait plus, disait-on, de signe de sérénité sur leur visage, pour le reste de leur vie.

En Grèce, cette phrase : « il revient de l'antre de Trophonius, » était un proverbe, elle voulait dire : « il est grave et soucieux. » — Trophonius et Agamède étaient

frères et passaient pour habiles architectes. Apollon accorda à Trophonius le don de prédire l'avenir; la grotte où il était mort devint le siége d'un oracle célèbre dans la Grèce. On n'était admis dans cette grotte qu'après des épreuves dures et propres à imprimer l'effroi. Aussi ceux qui en sortaient ne riaient jamais du reste de leur vie.

Le temple de Janus est fermé. — La paix est faite. Janus, le plus ancien roi de l'Italie, eut un règne si paisible qu'on le regarda depuis comme le dieu de la paix. Romulus lui éleva à Rome un temple dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix.

C'est un jocrisse. — C'est-à-dire un niais, un sot, un jobard. — Jocrisse et ses attributions datent de loin, c'est le type de la niaiserie. Dès le commencement du XVIIe siècle, Jocrisse était populaire comme type du valet niais, du garçon de ferme stupide.

Timon. — Surnommé le *misanthrope*, ou l'ennemi des hommes, était l'ennemi de la société et du genre humain, et ne s'en cachait pas. Il alla un jour dans l'assemblée du peuple pour donner cet avis: « J'ai un figuier où plusieurs se sont déjà pendus; je veux le couper pour bâtir à sa place; si donc quelqu'un de vous veut s'y pendre, qu'il se hâte. » On lui fit une épitaphe dont voici le sens :

> Passant, laisse ma cendre en paix,
> Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais :
> Il suffit que tu sois un homme.
> Tiens, tu vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui !
> Je ne veux rien de toi; ce que je veux de lui,
> C'est qu'il te brise et qu'il t'assomme.

Crier haro. — Blâmer, dénoncer publiquement. Guillaume I, fils naturel de Robert-le-Diable, duc de Normandie, fut appelé au trône d'Angleterre. Il gouverna sagement et éleva ce pays au rang des premières nations de l'Europe. Il mourut à Rouen, et voulut être enterré dans

l'abbaye qu'il avait fondée à Caen. Au moment de ses funérailles, on raconte qu'un bourgeois de la ville fit arrêter le cortége en criant: *Haro !* On lui prêta main forte; il demandait qu'on lui payât le prix du terrain où l'on voulait mettre Guillaume, parceque cette propriété était la sienne. On fit droit à sa demande. — Telle était alors la puissance de ce fameux cri de *haro*, qui fut si longtemps, en Normandie, un appel en justice. Cette expression était un contracté de *Ah ! Raoul! Ah! Rollon! Ah! Rol!* Ces trois mots désignent Rollon, premier duc de Normandie, qui fut si célèbre par sa justice et la sagesse de ses lois, que son nom devint la sauvegarde de l'opprimé.

Le courage ne se mesure point à la taille. — Pépin le Bref, fils de Charles Martel et père de Charlemagne, fut habile à gouverner. Sa prudence est passée en proverbe. Un jour il s'élance dans une arène l'épée à la main, la plonge dans la gorge d'un lion, et la levant ensuite sur le cou d'un taureau, il lui abat la tête. Ensuite, promenant ses regards sur ceux qui avaient paru jusqu'alors le mépriser à cause de sa petite taille : « apprenez, leur dit-il, que le courage ne se mesure pas à la taille, et que David, qui n'était pas plus grand que moi, terrassa le géant Goliath ! » Ce trait est une preuve de sa force physique et de la barbarie des temps, puisqu'un roi devait, avant tout, être un athlète. C'était un chef de guerre plutôt qu'un chef politique que les Français voyaient dans leur monarque.

Souviens-toi du poteau et des verges. — Childéric II se conduisit imprudemment sur le trône. Un seigneur, Bodillon, s'étant permis quelques remontrances, le roi le fit battre de verges. Cet outrage lui coûta la vie. Le roi, surpris dans la forêt de Livry, est poignardé par Bodillon qui s'écrie : « Souviens-toi du poteau et des verges. »

Les bêtes sauvages ont des tanières et les maîtres du monde n'ont pas de toit. — La

loi agraire étant tombée en oubli, Tibérius Gracchus, tribun du peuple, entreprit de la renouveler. « Quoi ! s'écria-t-il, les bêtes sauvages ont des tanières, et ceux qu'on appelle les maîtres du monde n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture ! » Son éloquence entraîne l'assemblée et la loi est renouvelée.

On ne saurait perdre son royaume plus gaîment. — Charles VII était peu touché de l'état malheureux où se trouvait la France, et des circonstances qui la menaçaient d'une domination étrangère. Il recherchait les plaisirs. Un chevalier, La Hire, étant venu à la cour pour lui rendre compte d'une affaire importante, le trouva occupé des apprêts d'une fête. Charles lui demanda son avis sur ces dispositions : « Je pense, répond La Hire, qu'on ne saurait perdre son royaume plus gaîment. »

Je crois que vous êtes fou ! — Les charmes d'Henriette d'Entraigues firent une telle impression sur Henri IV, qu'il lui écrivit une promesse de mariage signée de sa main ; il la montra à Sully ; ce courageux ami prit le papier et le mit en pièces. « Ventre saint Gris ! je crois que vous êtes fou ! » dit le monarque. « Il est vrai, sire, je suis fou, et je voudrais être si fou que je fusse le seul en France. » Sully craignit une disgrâce, mais quelques jours après il fut créé grand maître de l'artillerie. « J'aimerais mieux, disait Henri, perdre dix maîtresses qu'un serviteur comme Sully. »

Il en a abattu trois d'un seul coup. — Charles XII, roi de Suède, se trouva, dès l'âge de quinze ans, maître d'un puissant royaume. Trois puissances se liguèrent contre lui, comptant tirer avantage de sa jeunesse : le Danemark, la Pologne, la Russie. Charles les attaqua toutes les trois l'une après l'autre avec le plus grand succès. Il gagna la bataille de Riga. C'est à cette occasion qu'il fit frapper une médaille avec cette inscription : « *Tres uno contudit ictu* (il en a abattu trois d'un seul coup.) »

Vous ne périrez pas, Pierre est avec vous. — La vraie force d'âme se révèle en présence du danger, et quelquefois inspire un mot sublime qui suffit pour le vaincre. Pierre le Grand, traversant le lac Ladoga, rendit le courage aux matelots par ces paroles.

Je foule aux pieds le faste de Platon. — Un jour, le sophiste Diogène entra chez Platon, se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant : « Je foule aux pieds le faste de Platon. » — « Oui, répondit celui-ci, mais par une autre sorte de faste. »

L'homme de Platon. — Platon ayant ainsi défini l'homme « un animal à deux pieds sans plumes, » Diogène jeta au milieu de l'Académie un coq plumé, en s'écriant : « voilà l'homme de Platon. » Aussi ce philosophe disait-il de Diogène : « c'est un Socrate fou. » Platon en définissant ainsi l'homme aurait dû ajouter « et inconséquent. »

Bizarrerie sur le nombre quatre. — Ce nombre a beaucoup de rapports avec les usages. Il y a les quatre points cardinaux — les quatre vertus — les quatre temps — les quatre quarts de la lune — les quatre saisons — les quatre figures de la contredanse — les quatre règles de l'arithmétique — les quatre conjugaisons. — L'olympiade était de quatre ans. — Au Wisth il faut être quatre. — Les parties les plus intimes se font en quatre personnes, et les choses les plus importantes se combinent entre quatre yeux. — Les cartes ont quatre signes divers, et sont divisées en quatre parties égales. — L'heure se divise en quatre quarts. — Une grande partie d'animaux ont quatre jambes. — Dernièrement on a créé en France une pièce de monnaie de quatre sous, qui est vieille en Piémont, et anciennement le napoléon d'or en valait quatre d'argent ; et avant tout cela il y eut les *quattrini* qui proverbialement indiquent en général toutes les monnaies. — Nous avons quatre évangélistes (1) et les quatre évan-

(1) St-Mathieu, St-Marc, St-Luc, St-Jean.

giles. — Il y a quatre grande prophètes: Jérémie, Ezéchiel, Isaïe, David. — Les quatre grands poëtes italiens sont: Dante, Tasse, Arioste, Pétrarque. — À la Havane pour fusiller un homme on tire quatre coups. — Un prisonnier est mis entre quatre murailles, et cela se dit également d'un moine, d'une religieuse, bien qu'ils en aient plus de quatre. — Les morts sont portés par quatre personnes. — Les moutons, les bœufs, etc., se mettent par quartiers, ou en quatre parties. — On dit: je m'explique en quatre paroles, j'ai fait un quatrain. — On dit manger comme quatre, faire le diable à quatre, se mettre en quatre pour servir quelqu'un. — Les quatre élémens et les quatre parties du monde ont seuls depuis peu laissé le nombre quatre en arrière. — La noblesse se juge par quartiers, et dans plusieurs endroits le blé se vend par quartères. — Une maison et une ville se divisent par quartiers. — On dit aussi: je vais faire quatre pas, je vous rejoins en quatre sauts. — S'il y a eu des triumvirs, il y a eu aussi des quatrumvirs. — Lazare, le seul homme vraiment ressuscité, selon l'écriture sainte, resta mort pendant quatre jours. — Les princes ont souvent quatre chevaux à leur voiture. — Les chanteurs et les danseurs apprécient beaucoup le nombre quatre, parcequ'on les paie par *quarts*.

Mais malheureusement le nombre quatre a aussi son mauvais côté: la fièvre quarte, par exemple. Si l'on voulait recueillir toutes les bonnes et mauvaises qualités de ce nombre, il y aurait de quoi écrire non seulement les quatre pages d'un journal, mais bien un volume in-4°.

Baiser Lamourette. — A la suite de la fuite de Louis XVI à Varennes, qui divisa la France en deux camps, la guerre civile paraissait imminente. L'évêque constitutionnel de Lyon, Lamourette, fit entendre des paroles de paix et d'union à l'Assemblée législative en 1792, et tenta d'opérer un rapprochement entre le côté droit et le côté gauche. Toutes les divisions semblèrent appaisées, les députés *s'embrassèrent*. Mais trois jours après les partis étaient plus ennemis que jamais, et l'Assemblée prononçait la formule: « Citoyens, *la patrie est en danger!* »

Les accolades fraternelles provoquées par le discours de Lamourette sont restées célèbres sous le nom de *baiser Lamourette*, et ces mots ont passé dans la langue pour désigner une réconciliation éphémère et peu sincère.

Lamourette périt sous la hache révolutionnaire dix huit mois après.

Ce baiser est une nuance du dicton suivant.

Ah! le bon billet qu'a La Châtre! — La décence ne nous permet pas de donner ici l'anecdote qui a donné naissance à cette expression de la fameuse courtisanne, Ninon de Lenclos, à M. de La Châtre, tant répétée, et dont on a trop abusé dans ces derniers temps.

Ayez dans les mains un billet sans valeur, un engagement peu sérieux, et l'on dira pour caractériser votre situation: « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! »

Ce mot plaisant fit fortune, et plus tard Voltaire s'en servit avec succès dans sa comédie *La Prude*.

Prendre la lune avec les dents. — Essaie-t-on de faire quelque chose de bien difficile, c'est vouloir prendre la lune avec les dents. Mme de Sévigné a employé cette expression. Le proverbe « Dieu garde la lune des loups, » vient de ce que les loups hurlent à la lune sitôt qu'elle paraît, et semblent vouloir la prendre aux dents.

Je n'ai qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions. — Ce mot présomptueux et qui marque en soi-même une confiance démésurée, a été prononcé par Pompée, au moment où on lui conseillait de prendre des mesures contre César, qui se préparait à passer le Rubicon. En effet, si jamais il a été permis à un homme d'avoir cette aveugle confiance dans sa fortune, c'est à celui qui a été surnommé le Grand, l'heureux Pompée. Un bonheur constant avait toujours favorisé toutes ses opérations. Mais il devait rencontrer dans César un rival redoutable, et l'enchaînement de ses prospérités allait enfin se briser. À peine le vainqueur des Gaules a-

vait-il franchi le Rubicon que Pompée, désespérant de la défense de Rome, s'enfuyait à Brindes.

J'en appelle à Philippe à jeun. — On a recueilli sur le roi de Macédoine des paroles et des actions qui peignent son caractère, son esprit, ses vertus et ses vices. Un esclave était chargé de lui dire chaque matin, à son réveil: Philippe, souviens-toi que tu es mortel! Un jour une femme vint lui demander justice au sortir d'un long festin, et fut condamnée: « J'en appelle à Philippe à jeun » dit-elle. — Le roi, examinant de nouveau l'affaire, reconnut l'injustice de son jugement et la répara aussitôt. On dit quelquefois: « J'en appelle à Philippe mieux informé. »

Je ne me sens point blessé. — Cette belle parole est digne de celui qui, le premier, devait faire monter la religion chrétienne sur le trône des Césars. À cette époque Constantin flottait entre le catholicisme et les sectateurs d'Arius. Ces derniers, furieux de ce que l'empereur n'embrassait pas leurs opinions, brisèrent ses statues. Ses courtisans lui conseillaient la vengeance. Alors l'empereur se tâtant la tête et les joues dit: « Pour moi, je ne me sens aucune blessure. »

Je porte tout avec moi. — Priène, patrie du philosophe Bias, un des sept sages de la Grèce, ayant été assiégée par les généraux de Cyrus, tous les habitants s'enfuirent, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. On s'étonnait de l'insouciance du philosophe, qui ne faisait aucun préparatif de départ. « Je porte tout avec moi, » répondit-il: donnant ainsi à entendre qu'il n'était point attaché aux biens périssables, et qu'il regardait comme ses biens les plus précieux sa sagesse et le trésor de sa pensée.

Je prends mon bien partout où je le trouve. — Les comédies de Molière sont et resteront le plus grand monument de la littérature française, l'éternel honneur du siècle et du pays qui les ont vues naître. Personne n'est

descendu plus avant que lui dans le cœur humain. Il n'y a pas de vice, de travers, de ridicule auxquels il n'ait au moins touché, sur lesquels il n'ait laissé l'empreinte de sa main puissante. On comprend qu'une pareille supériorité ait éveillé l'envie. On a tenté d'amoindrir sa gloire en recherchant les sources où il avait puisé, en faisant voir qu'il s'était approprié tantôt une idée, tantôt un caractère, tantôt une scène. Soit, mais toutes ces richesses étaient enfouies, méconnues, méprisées, sans valeur. Reprocherait-on à un alchimiste d'avoir ramassé dans la rue un morceau de plomb pour le changer en or? Molière, comme Virgile, a su tirer des perles du fumier de ses devanciers. C'était un observateur profond, sans cesse aux aguets, toujours à la piste de la vérité dans ses ardentes recherches. Il furetait les livres italiens et espagnols, romans, recueils de bons mots, etc.; puis quand il avait trouvé un trait heureux, une idée neuve, une situation comique, un caractère ridicule, il s'emparait de ces richesses, les façonnait, les pétrissait, les frappait à l'empreinte indélébile de son originalité et de son génie, et répondait à ses envieux et à ses détracteurs par cette phrase restée proverbiale: « Je prends mon bien partout où je le trouve. »

Jérémiades, lamentations de Jérémie. — Jérémie, l'un des quatre grands prophètes, vivait à Jérusalem à l'époque où cette malheureuse cité, jadis la maîtresse des nations, constamment menacée par les rois d'Assyrie, avait perdu toute son ancienne gloire. Le prophète, au milieu d'une population indifférente et corrompue, ne cessait de lui rapprocher ses crimes, et de lui prédire des malheurs prochains et inévitables. Son éloquence est forte, énergique; ses images sont vives, sensibles et frappantes. Ses accents s'élèvent au sublime. Assis sur les ruines de Jérusalem, il exhale ces lamentations qui sont les pages les plus admirables de l'Écriture, et que l'Église psalmodie sur un mode si triste aux jours de la semaine sainte. — Les accents éloquents de Jérémie n'ont pu échapper à ces interprétations où l'ironie se mêle au plaisant, et le mot *Jérémiades* sert à désigner les plaintes froides et même

ridicules que l'on fait entendre à propos de choses qui n'ont qu'une importance secondaire.

Une traduction en vers des *Lamentations de Jérémie*, par Lefranc de Pompignan, fut pour Voltaire l'occasion de ses plus mordantes épigrammes :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

Je suis citoyen romain. — À Athènes, le citoyen était celui dont le père et la mère l'avaient été eux-mêmes. Nul homme né dans la servitude ne pouvait devenir citoyen. À Sparte, l'étranger n'en acquérait le titre dans aucun cas. À Rome les patriciens composaient seuls la cité primitive. Sur la fin de l'empire, le titre de citoyen était encore d'un prix inestimable ; c'était une sorte de palladium de la liberté et de la dignité individuelles, et les attaques dirigées contre un citoyen romain étaient ressenties par le peuple tout entier, extrêmement jaloux des prérogatives attachées à ce titre. — Mais les meilleurs choses ont leurs abus. Après l'événement de 89 on abusa étrangement du titre de citoyen ; ce qui fit dire à l'un des poëtes les plus spirituels de ce temps :

.......Je hais la servitude,
Mais je sais compatir à la vieille habitude :
De la déraciner s'il n'est point de moyens,
Appelons-nous *messieurs* et soyons citoyens.

Je voudrais ne pas savoir écrire. — Néron élevé par Sénèque et Burrhus, deux des plus sages romains de ce siècle, fut loin d'annoncer dans sa jeunesse les penchants sanguinaires qui en ont fait le type de la cruauté. Il parut vouloir consoler les romains du règne de Tibère. Il voulait prendre Auguste pour modèle. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence qui condamnait à mort un criminel: « *Je voudrais*, dit-il, *ne pas savoir écrire.* »

Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup. — Paroles de Caligula dont les folies sanguinaires lui

ont mérité d'être compté parmi les monstres qui déshonorèrent la pourpre impériale.

Job sur son fumier. — Il y avait au pays de Hus, en Idumée, un homme simple et droit, craignant Dieu, et fuyant le mal; il s'appelait Job. Il était très riche. Satan obtint du Seigneur la permission de soumettre Job aux plus rudes épreuves et de lui faire tout souffrir. D'abord il perd ses nombreux troupeaux, sa maison est détruite; et Job bénit Dieu. Le malheureux se voit couvert de plaies hideuses, sur un fumier; sa femme, ses amis lui adressent des reproches sanglants. Job prend Dieu à témoin de son innocence. L'Éternel, satisfait de sa résignation, le guérit et lui rend au double les biens qu'il a perdus. — Le fumier de Job, sa résignation, les railleries de sa femme, les invectives de ses amis ont passé dans la langue et donnent lieu à de fréquentes allusions.

Jonas dans le ventre de la baleine. — C'était l'un des douze petits prophètes. Un vent furieux mit en danger le vaisseau phénicien sur lequel il se trouvait. Les matelots tirèrent au sort pour savoir celui qui appelait sur leurs têtes la colère du ciel. Le sort tomba sur Jonas. Il fut donc jeté à la mer. Un monstre marin, dit l'Écriture, suivait le vaisseau et engloutit le prophète. Au bout de trois jours le poisson vomit Jonas sur le rivage. Alors il remplit la mission dont Dieu l'avait chargé. — Jonas, enfermé pendant trois jours dans le ventre d'une baleine, est considéré comme la figure de J.-C. enfermé dans le tombeau, et qui en sort glorieusement le troisième jour.

Josué arrêtant le soleil. — Pour achever une victoire des Israëlites contre les troupes du roi de Jérusalem et de quatre rois amorrhéens, les princes alliés furent taillés en pièce. Cette parole de l'Écriture, en contradiction avec l'astronomie, a servi de texte à d'âpres disputes entre les savans et les théologiens. Mais aujourd'hui le mouvement diurne de la terre ne froisse plus les

esprits les plus orthodoxes, et au lieu de susciter des controverses passionnées comme au temps de Galilée, il ne donne plus matière qu'à de spirituelles reparties.

Jugement de Salomon. — Il est resté célèbre. Deux femmes se présentèrent devant son trône en réclamant sa justice. Elles habitaient le même appartement et avaient chacune un enfant nouveau-né; l'un étant mort au milieu de la nuit, sa mère le mit à la place de l'autre enfant, qu'elle prit pendant que sa compagne dormait. Le matin, l'autre mère ayant aperçu à côté d'elle un cadavre, reconnut bientôt que ce n'était pas celui de son fils. De là une contestation entre ces deux femmes. Il était difficile de décider dans un pareil différend. Salomon se fit apporter une épée et commanda à l'un de ses gardes de couper en deux l'enfant vivant, et d'en donner la moitié à chacune. La fausse mère approuva cet arrêt; mais la véritable, sentant ses entrailles émues de tendresse, s'écria tout en larmes: « Donnez à celle-ci l'enfant vivant et ne le tuez pas. » Alors, Salomon, suffisamment éclairé par ce cri de la nature, prononça sa sentence: « Voici, dit-il, la véritable mère; qu'on lui rende son fils! »

Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience? — Catilina était devenu le centre de tous les débauchés, de tous les jeunes patriciens perdus de dettes et de vices, enfin de tous ceux qui espéraient retablir leur fortune sur les ruines de Rome. Il résolut, au moyen d'une conspiration, d'égorger les consuls, une partie des sénateurs, et de s'emparer du pouvoir. C'en était fait de Rome, si une femme, Fulvie, n'eût tout découvert à Cicéron. Celui-ci fit alors lancer le fameux décret: « *Caveant consules* » que l'on rendait dans les jours de crise et de danger. La terreur était dans Rome. Catilina, croyant se sauver à force d'audace, osa se présenter au milieu du sénat. C'est alors que Cicéron l'accabla de toutes les foudres de son éloquence et le démasqua dans sa première *Catilinaire,* qui commence par cette fameuse apostrophe: « Jusques à quand..... »

Le *jusques à quand* de l'orateur romain n'a pas échappé à l'usage plaisant qu'on fait en général de ces mots qui rappellent des circonstances solennelles. C'est dans ces contrastes que se plaît à briller l'esprit français.

Le Labarum. — Était une sorte de bannière que l'on portait à la guerre devant les empereurs romains. Cette enseigne était formée d'une longue pique traversée à une certaine hauteur par un bâton, d'où pendait une banderolle de pourpre richement brodée d'or, et ornée de pierreries. Elle était surmontée de l'aigle romaine. Après sa victoire sur Maxence, Constantin le Grand remplaça l'aigle par la croix, et y fit broder le monogramme du Christ avec ces mots : « Tu seras victorieux par ce signe ; *in hoc signo vinces.* » La légende raconte qu'au moment où Constantin allait marcher contre Maxence, une *croix de feu* parut dans le ciel, entourée de cette inscription : *in hoc signo vinces.* — Le labarum était considéré comme le palladium de l'empire ; la garde en était confiée, dans les batailles, à cinquante soldats d'élite, qui, par suite d'idées superstitieuses, passaient pour invulnérables.

Laissez faire, laissez passer. — C'est un axiome en économie politique. On l'attribue à Quesnay, médecin et agronome sous Louis XV, et chef de l'école des économistes français, dits physiocrates. Parmi les réformes qu'il proposait, on cite l'abolition des corvées, la libre circulation des grains, la suppression des douanes. Cette formule des physiocrates ou économistes du siècle dernier exprime donc la libertè du travail en opposition avec les entraves des corporations et de la règlementation abusive *(laissez faire)*; elle signifie aussi la liberté du commerce ou des échanges aux frontières de provinces et des États *(laissez passer)*.

Cette maxime a souvent servi à qualifier, en politique, tout système qui borne son action à un rôle passif ennemi de toute intervention, en un mot, qui nie la solidarité entre le peuples.

Ces quatre mots ont été souvent une arme redoutable

entre les mains de l'opposition contre le gouvernement de Louis Philippe (*).

Lassez passer la justice du roi. — Pendant la minorité de Charles VI, les factions divisaient et déchiraient la France; la misère du peuple, la tyrannie des grands provoquèrent des insurrections de toutes parts. On se soulevait contre la noblesse. On faisait jeter chaque nuit à la rivière un certain nombre de révoltés cousus dans des sacs, sur lesquels on avait mis cette inscription: « Laissez passer la justice du roi. »

Le lion. — Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de Melli Carter, Van Amburgh, Charles, Smith, etc. ces habiles dompteurs des bêtes féroces.

Mais quelle est cette autre chose? On en a bien, en général, une idée vague et qui suffit à la conversation ; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms: ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué ; plus tard: muscadin, incroyable, merveilleux, et, dernièrement enfin, dandy, fashionable, petit crevé, gommeux, cocodés; aujourd'hui c'est *lion* qu'on le nomme.

Origine du mot truffe. — Le mot français *truffe* est dérivé du verbe gaulois *truver*, *treuver*, aujourd'hui *trouver*. La Fontaine, dans sa fable le *Gland et la citrouille*, a employé le vieux verbe *treuver:*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la *treuve*.

(*) Voir pour plus de détails la 7me édition du *Traité d'économie politique* de M. Joseph Garnier, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique de Paris, membre de l'Institut, Sénateur, professeur à l'École nationale des ponts et chassées, directeur du *Journal des Économistes*.

Ronsard dit encore dans la deuxième ode de son 2e chant :

> De son doux nectar j'abreuve
> Le plus grand roi qui se *treuve.*

La dénomination de *truffe* exprime donc une trouvaille, un fruit fortuit.

C'est un pauvre hère. — Le mot *hère* ne s'emploie jamais que précédé de l'adjetif *pauvre.* Ménage le fait venir de l'allemand *herr* qui signifie seigneur. On aurait dit, par dérision : *c'est un pauvre hère*, pour dire *c'est un pauvre seigneur.*

Le sport. Le Jockey-club. Courses au clocher. Sportmen. Gentlemen riders. — En tête des importations d'Outre-Manche devait nécessairement figurer celle du *sport*, qui suffit à occuper la vie tout entière des gentlemen d'Outre-Manche, qui est pour eux une source intarissable de jouissances, de bras et de jambes cassés. Sport est un de ces mots complexes et collectifs qui renferment dans leurs flancs plusieurs significations diverses. Il signifie tout-à-la fois courses de chevaux, courses au clocher *(steeple chase)* (*), courses d'hommes, chasses à tir et à courre, tir aux pigeons, attelages de chevaux, combats de chiens, de coqs, de rats, de boxeurs, tours de forces nautiques, paris de toute espèce et généralement tout ce qui peut fournir l'occasion de déployer de l'adresse, de l'intrépidité et surtout du faste.

L'établissement d'un Jockey-club français à l'instar du Jockey-club anglais était une conséquence naturelle de l'invasion des goûts du sport. C'est en 1833 que fut fondée cette société hippique aujourd'hui si célèbre. Lord Henri Seymour était au nombre des fondateurs. On dit Jockey-club, bien que le véritable nom de la société soit : « Société d'encouragement pour l'amélioration des chevaux en France. » Le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis Philippe, accepta la présidence et bientôt il réunit le monde

---

(*) Une grande dame de Paris s'est attirée d'innombrables moqueries pour avoir prononcé ces mots : « *sept petites chaises !* »

élégant; aussi l'appela-t-on le Club des Lions. Il forme aujourd'hui un corps privilégié de fait, si non de droit. Il tient à la fois à la Cour, à la banque, à la chambre des députés, à la presse, à tous les boudoirs de la capitale, à la diplomatie, à l'opéra. Il est si bien un pouvoir dans l'État, qu'il a un journal à lui, lequel prend le titre de *bulletin officiel.* Le système des *incompatibilités* existe au Jockey-club. Le négociant, l'artiste, le littérateur, l'agent de change sont frappés d'exclusion. Sauf ces cas, il se règle plutôt sur les considérations personnelles que sur les positions sociales, dans le choix de ses membres tous *jeunes gens* de 25 à 68 ans. De hauts et graves fonctionnaires ont ambitionné le titre de membre de cette société. Pour certains, il a été plus difficile d'entrer au Jockey-club qu'à l'Académie ou que d'être nommé pair de France.

Ce Club se distingue par un luxe de bon goût. On s'y livre à de joyeuses et piquantes causeries sur tous les sujets à l'ordre du jour. Il intervient puissamment dans les nominations aux emplois publics. Une apostille du corps hippique est souvent plus influente que celle du parlement. La diplomatie est particulièrement de son ressort. S'il commençait sa carrière à cette époque, M. de Talleyrand se ferait recevoir au Jockey-club. Fondé spécialement pour l'amélioration des chevaux *en France*, il ne reconnaît, n'estime et n'emploie que les chevaux anglais. Il se montre anglomane partout. Sa langue ressemble beaucoup à l'ancienne langue anglo-normande, composée moitié de français et moitié d'anglais. Tout ce qui tient à la fashion, au *sport*, au *turf* (hippodrome), est designé par les noms anglais. Il a tenté d'introduire en France tous les usages des *gentlemen-riders* ou *sportmen* (gentilshommes cavaliers) d'Outre-Manche : mais jusqu'ici le bon sens du public français n'a pu comprendre l'utilité, le but, le charme de cet exercice de casse-cou, de ces chûtes fangeuses ou sanglantes de chevaux et de cavaliers qu'on appelle *steeple-chase* (courses au clocher) où se font tant de paris excentriques. Qui nous délivrera de l'anglomanie?

Il crie comme l'anguille de Melun avant qu'on l'écorche. — Voilà ce qu'on dit proverbialement de quelqu'un qui s'épouvante sans raison, s'effraie avant le danger, crie avant d'avoir aucun mal. Dieu a accordé la parole, manifestée d'une manière plus ou moins intelligible, à presque tous les animaux ; il l'a refusée aux poissons. Les poissons souffrent et sont heureux en silence. Quand on les torture, ils expriment leurs douleurs par des contractions parfois très violentes, mais ils restent muets. L'anguille donc ne crie pas, même à Melun, même quand on l'écorche, et à plus forte raison quand on ne l'écorche pas. L'anguille de notre proverbe n'est donc pas une anguille. On prétend que c'est un habitant de Melun, chargé, dans les temps des *mystères*, de représenter le personnage de Saint-Barthélemy, qui, comme on sait, fut écorché vif. Soit qu'il n'eût pas toute la force d'âme nécessaire pour jouer un pareil rôle, soit qu'il ne fût pas à la réplique, ce Melunois, nommé Languille, se serait mis à crier bien avant qu'il fût question de lui faire subir son supplice.

Cette origine n'est pas bien certaine; on n'est plus à croire qu'il s'agit d'un nommé Languille, natif de Melun. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'il ne faut voir là qu'une allusion au *cri* des marchandes de poissons, vendant toutes fraîches, avant de les écorcher, les anguilles si renommées de Melun. *Anguille de Melun, avant qu'on l'écorche !* crient-elles de leur plus forte voix ; et il n'en fallut pas d'avantage pour que le peuple imaginât ce dicton.

Égérie. — Numa Pompilius, deuxième roi de Rome, persuada aux Romains qu'il recevait les inspirations de la nymphe Égérie, visible pour lui seul au fond d'un bois sacré. Aujourd'hui, le nom d'Égérie se donne familièrement à une femme dont on prend les conseils, dont on suit les avis.

Les pantoufles d'Empédocle. — Ce célèbre philosophe florissait l'an 450, av. J.-C. Il avait des connaissances très étendues. On le croyait versé dans la magie. Il se précipita dans la bouche brûlante de l'Etna, afin que,

ne retrouvant aucun vestige de son corps, on le crût remonté dans les cieux. Mais le perfide volcan revomit ses sandales intactes. D'autres disent que le philosophe, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule « et, trouvant l'action belle, dit La Fontaine, de peur d'en perdre le fruit dans l'esprit de la postérité, il laissa ses pantoufles au pied du mont. »

Encore une victoire pareille, et nous sommes perdus. — Pyrrhus, roi d'Épire, était le prince le plus vaillant, mais le plus aventureux de tous ceux qui prétendirent à l'héritage d'Alexandre. Il passa toute sa vie à gagner et à perdre des couronnes. C'est après la bataille d'Asculum, où le succès fut chèrement acheté, qu'il fit cette spirituelle réponse à ceux qui le félicitaient.

Éponine et Sabinus. — Éponine était femme du gaulois Sabinus, qui entreprit d'affranchir la Gaule du joug des Romains. Ayant été vaincu, il incendia sa maison et répandit le bruit de sa mort. Du fond d'un souterrain, il fit savoir a sa femme le secret de son existence. Cette épouse héroïque alla s'enfermer avec lui pendant neuf ans. Sabinus, livré à Vespasien, fut envoyé au supplice. Sa femme ne voulut pas lui survivre. On la cite comme un martyre de l'amour conjugal.

Érostrate. — Le temple de Diane à Éphèse était une des sept merveilles du monde. Érostrate, voulant se rendre immortel, incendia cette merveille, la nuit même de la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant J.-C. Les Éphésiens indignés décrétèrent, sous peine de mort, de prononcer le nom de cet insensé: c'était le meilleur moyen de lui assurer l'immortalité.

Esclave suivant le char du triomphateur. — Le triomphe était une des plus grandes solennités de l'ancienne Rome, et la plus brillante récompense qu'elle accordait à ses généraux victorieux. Pour rabattre un peu l'orgueil qu'une telle cérémonie aurait pu inspirer au triom-

phateur, un esclave placé derrière lui sur le même char, lui répétait: « Souviens-toi que tu es homme; prends garde de tomber. » Au milieu des énivremens de la gloire ou de la fortune, auxquels la faiblesse humaine s'abandonne si facilement, on trouverait souvent l'occasion de remplir le rôle de l'esclave romain.

Et moi, suis-je sur un lit de roses ? — La mort de Guatimozin, dernier empereur du Mexique, est une des barbaries les plus révoltantes qui aient souillé l'établissement de la domination espagnole au Mexique. Soupçonné d'avoir fait jeter dans le lac de Mexico les trésors de son oncle l'empereur Montezuma, le cruel Fernand Cortez le fit mettre à la torture, enduit d'une couche d'huile et étendu sur des charbons ardents, ainsi que son premier ministre. Vaincu par la douleur, celui-ci semblait demander à son maître, par un regard suppliant, la permission de révéler le secret qu'exigeait l'avidité des bourreaux: « Et moi, lui répondit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses? » Le favori expira. L'infame Cortez, honteux de cette horrible scène, fit cesser le martyre de sa victime. Mais quelques jours après, sur le vague soupçon que ce prince avait formé le projet d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, il le fit pendre à un arbre. Le nom de Guatimozin est resté cher aux Mexicains, et sa courageuse réponse est devenue proverbiale pour faire entendre à quelqu'un qu'il n'est pas le seul à supporter les ennuis, les fatigues, la responsabilité d'une commune entreprise.

Et pourtant elle tourne! — Galilée est la grande gloire scientifique de l'Italie. Suivant Copernic et contrairement à Ptolémée, il a fait du soleil le centre immobile de notre système planétaire. Cette doctrine était en contradiction avec plusieurs passages de l'Écriture; il fut dénoncé à la Sainte Inquisition et mandé à Rome. La science a eu ses martyrs comme la foi; mais Galilée fut forcé à faiblir à la dernière heure et à consentir à humilier son génie devant les préjugés de ses contemporains. Le 22 juin 1633, il prononça son abjuration, à genoux, en présence

des cardinaux inquisiteurs. La formule qui lui fut imposée est un des monuments les plus curieux de l'ineptie humaine: « moi, Galilée, âgé de 70 ans, sur les saints évangiles que je touche de mes propres mains... j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. » En se relevant, après l'accomplissement de ce sacrifice, Galilée, entraîné par la révolte intérieure de ses convictions, frappa du pied la terre et murmura avec une énergie contenue: « *Eppur si muove!* » Cette protestation traversera les siècles comme le cri de la vérité opprimée, et déposera éternellement contre l'ignorance et la persécution.

Faites des perruques, maître André. — Un perruquier, nommé André, s'avisa de faire une tragédie en cinq actes et en vers, ayant pour titre: *Le tremblement de terre de Lisbonne.* Il envoya sa pièce à Voltaire, qu'il appelait *mon cher confrère.* Le grand poëte s'amusa beaucoup de cette singulière et bouffonne confraternité. Il répondit à *son cher confrère* une longue lettre ne renfermant que ces mots cent fois répétés: « Maître André, faites des perruques; faites des perruques, toujours des perruques et rien que des perruques. »

Cette spirituelle réponse fit dire à maître André que M. de Voltaire vieillissait, car il commençait à se répéter. Quarante ans après, un directeur facétieux, ayant fait jouer cette pièce sur un théâtre des boulevards à Paris, elle obtint un immense succès de bouffonnerie. — Cette phrase: *faites des perruques*, est devenue une des locutions les plus pittoresques de la langue.

Le fantôme de Brutus. — Après la mort de César, ses meurtriers furent obligés de fuir en Macédoine devant la colère du peuple soulevé par Antoine. Les triumvirs les poursuivirent avec des forces considérables. Avant la bataille qui devait décider du sort de la république, une nuit que Brutus veillait dans sa tente, il aperçut un fantôme qui lui dit: « Je suis ton mauvais génie, tu me reverras à Philippes. » En effet, la nuit qui précéda la bataille de Philippes, le même fantôme se présenta devant

Brutus sans prononcer une parole. Le lendemain la liberté romaine expirait dans les plaines de Philippes, et Brutus se donnait la mort en jetant ce cri de découragement: « Vertu, tu n'es qu'un nom ! »

Femme de Loth changée en statue de sel. — Dieu ayant résolu de perdre Sodome et Gomorrhe, dont les crimes étaient montés à leur comble, envoya deux anges vers Loth pour l'engager, lui, sa femme et ses deux filles, à abandonner ce pays maudit afin d'éviter le feu de la colère céleste. Les messagers divins emmenèrent la famille Loth, en lui défendant de regarder derrière elle. Au même instant une pluie de feu et de soufre anéantit les deux villes. Dans sa fuite, la femme de Loth, cédant à une curiosité fatale, se retourna et fut changée aussitôt en statue de sel. La désobéissance de la femme de Loth et son châtiment son devenus un texte de plaisanteries que rend inépuisable la curiosité féminine.

Festin de Balthazar. — Mané, Thécel, Pharès. — Cyrus, roi des Perses, assiégeait Babylone à la tête d'une armée formidable; Balthazar se riait des vains efforts de son ennemi, et oubliait dans les festins l'ennui d'un long siége. Une nuit, dans une des ces orgies, il se fit apporter, par une forfanterie d'impiété, les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés au temple de Jérusalem. Cette profanation était à peine commise que l'impie monarque vit avec épouvante une main qui traçait sur la muraille, en traits de flamme, des caractères mystérieux. Le prophète Daniel put seul les lire : *Mané*, *Thécel*, *Pharès*, et les expliquer à Balthazar : « Dieu a compté le jours de ton règne, et il en a marqué la fin; tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé trop léger; ton royaume sera partagé. » La même nuit Cyrus entra dans Babylone, Balthazar fut tué, et la Babylonie réunie à l'Empire des Perses. Par allusion, on appelle « festin de Balthazar » toute orgie bruyante, tout repas copieux et prolongé.

Les fils de Crésus. — La puissance de l'amour filial ne s'est jamais manifestée d'une manière plus éclatante que dans l'épisode suivant. Après la bataille de Thymbrée, Cyrus s'empara de Sardes, capitale de la Lydie. Dans le sac qui suivit la prise de cette ville, un soldat avait déjà l'épée levée sur la tête du roi Crésus, qu'il allait immoler à sa fureur, lorsque le fils de ce prince, qui avait perdu l'usage de la parole depuis plusieurs années, transporté de tendresse et d'effroi, s'écria par un effort surhumain qui rompit tout-à-coup le lien de sa langue : « Soldat, ne tue pas Crésus. » On fait allusion à ce miracle de l'amour filial dans les situations violentes où l'impétuosité d'un sentiment enfante des choses extraordinaires et presque surnaturelles.

Fuir en Parthe. — Décocher une flèche de Parthe. — Les Parthes étaient renommés comme cavaliers. Jamais ils n'étaient plus redoutables que lorsque, simulant une fuite, ils décochaient par dessus l'épaule leurs flèches à l'ennemi qui les porsuivait : aussi leur retraite était-elle plus meurtrière qu'une attaque. Cette fuite, qu'ils effectuaient toujours après leur première décharge, était une ruse de guerre qui a donné lieu au proverbe : « fuir en Parthe » c'est-à-dire en portant à son ennemi de cruelles atteintes ; « décocher une flèche de Parthe » c'est-à-dire lancer, en se retirant, un trait, un mot qui va droit au cœur.

Foi qui transporte les montagnes. — J.-C. a dit à ses disciples : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : passe d'ici là, et elle passerait, et rien ne vous serait impossible » (Saint-Mathieu, chap. 17). Ce mot profond de J.-C. ne doit s'entendre qu'au figuré ; la foi la plus absolue, la plus enthousiaste, n'ébranlerait point un grain de sable, parce qu'aucun rapport sympathique ne peut s'établir entre la matière brute et la volonté. J.-C. a voulu dire que, dans l'ordre moral et intellectuel, c'est la fois qui produit les grandes choses, qui opère les prodiges. C'est à la lueur

de cette foi que Christophe Colomb apercevait les visages inconnus d'un nouveau monde : et c'est encore elle qui a fait pousser à Galilée ce cri sublime : « et pourtant elle tourne ! »

Club. — Le *club* joue un grand rôle, surtout en Angleterre, dans les mœurs de la société moderne. Le mot anglais club signifiant *bâton*, *massue*, on en a conclu qu'il avait été choisi comme symbole de la force qu'une assemblée tire de l'union de ses membres. En Angleterre, des réunions périodiques ou quotidiennes, connues sous le nom de clubs, ont lieu depuis longtemps dans toute les classes de la société. Mais en France tous les clubs ont été presque exclusivement des associations politiques. Le premier club fondé en France date de peu d'années avant la révolution. Il fut établi rue Saint Nicaise, en 1782. Les plus célèbres sont le club des Jacobins ; le club de Montrouge où figure Mirabeau ; le club des Feuillans, dont Lafayette était l'âme ; le club des Cordeliers, le plus célèbre après celui des Jacobins; le club de la Réunion, fondé par les Girondins ; le club des Enfans rouges, créé par Tallien ; le club des Enragés, les membres prenaient le nom de *casse cous;* le club de Clichy, dont le chef état Pichegru. La journée du 18 fructidor n'en laissa aucun debout.

La révolution de 1848 fit éclore les clubs par milliers, à Paris et dans les départements ; mais leur durée fut très éphémère. Depuis, il n'est plus toléré en France que des clubs non politiques.

A Londres, le chef de la maison n'est presque jamais chez lui ; il vit au club quand il est débarrassé du poids de ses affaires ; c'est au club qu'il dîne, qu'il passe la soirée et la plus grande partie de la nuit ; le club est devenu pour le Londonnien une nécessité impérieuse : la femme reste triste et délaissée au milieu de ses enfants, pendant que le mari va jouer, fumer et boire. Le club a tué la vie de famille dans toutes les grandes villes des trois royaumes.

En Angleterre, les intérêts matériels se groupent et s'associent avec une merveilleuse facilité. Qu'il s'agisse de canaux à creuser, de chemins de fer à construire, de colo-

nisations à établir, et aussitôt les capitaux abondent de toutes parts. On porte cet esprit de coopération plutôt que d'association véritable jusque dans les petites choses. Je citerai comme preuve à l'appui les clubs innombrables, palais magnifiques où se trouvent réunis tous les avantages matériels que peut procurer l'association des intérêts.

En général ces établissements sont d'une magnificence qui dépasse toute description. De vastes vestibules, de grands escaliers garnis de tapis, splendidement éclairés et chauffés par des bouches de chaleur, des salles basses ornées de tableaux, de fleurs, et conduisant à des jardins entretenus avec un luxe royal. Aux étages supérieurs, des salons de jeu, de conversation et de lecture ; dans tous, des croisées s'ouvrant sur des terrasses où l'on se promène au milieu de caisses d'orangers, de myrtes, de grenadiers et de lauriers-roses. Les glaces y ont des dimensions colossales. Partout l'or flamboie. Chaque club possède une bibliothèque. Il y a aussi des salles de bains et des chambres à coucher où les membres du club peuvent passer la nuit s'ils sont trop fatigués ou trop échauffés par les vins spiritueux pour regagner leur demeure. A Londres, le club est l'endroit où l'on dîne le mieux. Le prix de ces repas est très modéré. Grâce à l'association, un gentleman dont la fortune est modeste peut mener une existence de grand seigneur. Chacun est là pour soi.

En résumé, les clubs rendent les Anglais plus personnels et plus égoïstes; ils parquent les hommes d'un côté et les femmes de l'autre ; ils tuent la famille. Pendant que le mari fait des dîners somptueux, boit des vins de luxe et perd son argent au jeu, la femme et les enfants dînent avec une pièce de bœuf qui dure toute la semaine.

Les ilotes servant à l'éducation des jeunes Spartiates. — A Sparte, les ilotes étaient au nombre de plus de cent mille. Ils faisaient les travaux les plus rudes. Rien de plus méprisable ni de plus méprisé qu'eux. On leur infligeait des coups, uniquemeut pour leur rappeler qu'ils étaient esclaves. Jamais le mépris de l'humanité ne s'était manifesté d'une manière aussi insul-

tante et aussi cruelle. Pour inspirer aux jeunes Spartiates l'horreur de l'ivrognerie, on forçait ces malheureux à s'enivrer, et l'on donnait en spectacle leur hideuse dégradation.

Ils chantent, ils paieront. — Mazarinades. — Le cardinal de Mazarin gouverna la France après le cardinal de Richelieu; c'était le renard succédant au lion. Aucun ministre n'a été aussi chansonné que lui; mais il était insensible. A chaque nouvel impôt il pleuvait des satires snr *le Mazarin*. Celui-ci, rassuré sur une opposition qui ne s'exhalait qu'en couplets satiriques, répondait alors avec insouciance: « ils chantent, ils paieront... » Ces pamphlets, appelés *Mazarinades*, forment un recueil de trente volumes.

Ils n'ont rien appris, rien oublié. — Pendant les vingt cinq années qui séparent 1788 de la Restauration, les idées, les mœurs, les institutions, s'étaient profondément modifiées en France. Les émigrés, rentrant à la suite de Louis XVIII, se refusaient à comprendre une transformation si complète, et revenaient avec toutes les illusions que des traditions séculaires avaient perpétuées au sein de la noblesse. Ils avaient dormi pendant un quart de siècle. Béranger chansonnait en 1816 ce sommeil ou plutôt ce réveil, dans le *Marquis de Carabas*. C'est à M. de Talleyrand, au spirituel diplomate, qu'on attribue cette phrase originale, piquante, qui caractérise si bien cette négation des changemens accomplis.

Épiménide, philosophe crétois, était versé dans toutes les connaissances de l'antiquité. On a raconté sur cet homme célèbre une foule de fables absurdes. Fuyant la chaleur du jour, il entra dans une caverne d'où il ne sortit qu'après un sommeil de cinquante sept ans. Son sommeil et son réveil ont passé en proverbe. On a comparé à Épiménide les émigrés, qui, à leur rentrée en France, ne tenaient aucun compte des changements accomplis pendant les années de leur exil, et dont on a dit: « Ils n'ont rien appris, ils n'ont rien oublié. »

Il y a des juges à Berlin. — Ces mots qu'Andrieux n'a fait que citer dans le charmant récit du *Moulin du meunier Sans-Souci*, puisqu'ils sont historiques, ont formé depuis une locution que l'on emploie lorsque la force prétend l'emporter sur le droit.

Montons au Capitole. — Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. — Scipion l'Africain, le vainqueur d'Annibal, est accusé de concussion par deux tribuns; il monte à la tribune, on croit qu'il va se défendre, on écoute: « Citoyens, s'écrie-t-il, à pareil jour, j'ai forcé la superbe Carthage à subir vos lois; allons en rendre grâces aux Dieux tous ensemble au Capitole. » Tous les citoyens, même les deux tribuns accusateurs, le suivirent; et nos cœurs, dit Voltaire, le suivent encore. C'est que Scipion avait été sublime, et qu'il est donné au sublime de subjuguer tous les hommes. Mais ce mouvement oratoire ne pouvait se renouveler, d'autant plus que les immenses richesses du héros de Zama étaient contre lui une accusation permanente. Irrité de ce qu'il appelait l'ingratitude de ses concitoyens, il s'exila dans sa terre de Literne où il mourut après avoir ordonné de graver sur sa tombe ces mots amers: « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. »

Jacob chez Laban. — Jacob, chassé de la maison paternelle par Esaü, fut obligé de servir son oncle Laban pendant quatorze ans pour obtenir la main de sa fille Rachel. Cette longue attente est rappelée dans des circonstances analogues pour caractériser un désir ardent soutenu par la constance, la fidélité et le dévouement.

Jacob luttant avec l'ange. — Jacob quitta la maison de Laban. Ayant appris qu'Ésaü, toujours irrité contre lui, venait à sa rencontre à la tête de 400 hommes, il se fit devancer par des serviteurs chargés de lui offrir des présents pour l'apaiser. Resté seul, il soutint pendant toute la nuit une lutte mystérieuse avec un ange qui, n'ayant pu le terrasser, termina le combat en lui disant: Tu t'appelleras désormais *Israël*, c'est-à-dire fort contre

Dieu. Ce combat de Jacob avec l'esprit céleste sert à exprimer, dans l'ordre moral, une lutte opiniâtre où le courage et la constance finissent par triompher de tous les obstacles.

La Jacquerie. Jacques Bonhomme. — C'est le soulèvement des paysans contre la noblesse, qui éclata le 21 mai 1358. Les Jacques se soulevèrent au nombre de cent mille dans le Beauvoisis, l'Amiennois, le Vermandois, dévastant les châteaux, massacrant les nobles, commettant les crimes les plus épouvantables. La longue oppression des seigneurs avait depuis longtemps comblé la mesure. Après la déroute de Poitiers, un grand nombre d'entr'eux avaient été faits prisonniers. *Jacques Bonhomme* (terme de mépris sous lequel le noble désignait le paysan), déjà épuisé par les exactions permanentes, par les guerres et par les Anglais, dut se saigner de nouveau pour payer leur rançon; la prison, le fouet, les tortures arrachèrent à l'éternelle victime son dernier morceau de pain noir. Ainsi le désespoir des paysans, leur haine de l'étranger et des nobles, voilà les causes principales de la formidable révolte que l'histoire a désignée sous le nom de *Jacquerie*. Ce mot sert à caractériser toute révolte où les exécutions sanglantes et arbitraires jouent le principal rôle, toute tentative d'affranchissement dans le domaine de l'industrie, des arts, etc., par des moyens prompts et violents.

J'ai failli attendre. — Louis XIV mettait rigoureusement en pratique ce mot si connu d'un de ses successeurs: « l'exactitude est la politesse des rois. » Ses voitures, un jour, n'étant arrivées qu'à l'heure précise où il les avait demandées: « J'ai failli attendre! » dit-il, en regardant sa montre. Ce mot peint la hauteur, l'orgueil du plus fier monarque.

J'aime Platon, mais j'aime encore plus la vérité. — Platon et Aristote sont les deux plus illustres représentants de la philosophie ancienne. Aristote, sans être l'ennemi de son maître, lorsqu'il se trouvait en contradic-

tion avec lui, savait exprimer son opinion avec la sage mesure d'un philosophe et non l'amertume d'un rival. Cet hommage rendu à la vérité, quand on la croit en désaccord avec les doctrines d'un génie même trascendant, est passé en proverbe. Il ne suffit pas qu'une maxime soit recommandée par l'autorité d'un nom respectable comme celui de Platon, il faut qu'elle soit conforme à la vérité. Les philosophes ont souvent cité ce proverbe dans leurs disputes; ce qui ne les a pas empêchés de se tromper les uns les autres et nous aussi quelquefois.

Mes amis, j'ai perdu ma journée. — Ainsi s'écriait l'Empereur Titus, que l'histoire a surnommé la délice du genre humain, quand il avait passé un seul jour sans trouver l'occasion de faire du bien:

> Il soupirait le soir, si sa main fortunée
> N'avait, par des bienfaits, signalé la journée.
>
> BOILEAU.

Cet excellent prince eut pour successeur son frère Domitien, monstre de cruauté. Il en est des empereurs comme des jours; ils se suivent et ne se ressemblent pas.

J'ai trouvé (Euréka! euréka!). — Cette exclamation que l'on fait entendre quand, après de longues recherches, l'esprit, soudainement inspiré, arrive à la découverte qu'il poursuivait, a été proférée pour la première fois par l'illustre mathématicien Archimède. Hiéron, roi de Syracuse, soupçonnait un orfèvre, qui lui avait fabriqué une couronne en or, d'avoir falsifié le métal en y mêlant une certaine quantité d'argent. Il consulta Archimède sur les moyens de découvrir la fraude dont il croyait avoir à se plaindre. Un jour qu'il était au bain, Archimède trouva ce grand principe d'hydrostatique: tout corps plongé dans l'eau perd de son poids le poids du volume d'eau qu'il déplace. Cette découverte lui donnait la solution du problème. Dans l'enthousiasme causé par cette révélation, il sortit du bain et s'élança dans la rue, en criant: « J'ai trouvé, j'ai trouvé, euréka! euréka! » En effet, il avait trouvé le moyen de déterminer la pesanteur spécifique de

tous les corps, en prenant l'eau pour unité. Il se procura donc deux masses d'or et d'argent, chacune d'un poids égal à la couronne: il les plongea successivement dans un vase rempli d'eau, en observant avec soin la quantité de liquide déplacé par l'immersion de chacune d'elles. Il soumit à la même épreuve la couronne elle même, et trouva ainsi un moyen certain d'apprécier la quantité d'or et d'argent dont elle était composée. — Il serait bien facile maintenant, comme Archimède, de trouver, sans l'entamer, la quantité d'or et d'argent contenus dans la couronne du roi Hiéron fabriquée par l'infidèle ouvrier Démétrius; mais trouver le moyen de reconnaître la fraude sans endommager un travail exquis, voilà ce qu'Archimède seul pouvait imaginer, ce qui lui faisait crier *euréka!* Il est plus aisé d'allumer mille flambeaux à un premier flambeau allumé déjà, que de donner la flamme à ce premier flambeau lui-même.

J'avais pourtant quelque chose là. — André Chénier avait accueilli la Révolution avec transport, et l'avait saluée par quelques chants qui respirent l'enthousiasme de la liberté. Mais épouvanté des excès de la terreur, il ne tarda pas à exhaler en vers énergiques son horreur pour l'anarchie. Bientôt arrêté comme suspect, il fut envoyé à la prison de Saint-Lazare. Puis il fallut monter sur l'ignoble charrette. Son attendrissement fut profond, en retrouvant à ce rendez-vous funéraire son ami Roucher, l'auteur du poème des *Mois*. Tout-à-coup il s'arrête et se frappant le front: « Hélas! s'écria-t-il, je n'ai rien fait pour la postérité, et pourtant j'avais quelque chose là. » Il avait à peine 32 ans.

Chacun a sa marotte. — Espèce de bâton ou de sceptre surmonté d'une tête de marionnette, sculptée en bois ou en mêtal, coiffée d'un capuchon bigarré de différentes couleurs, et garnie de grelots. On met une marotte entre les mains de la Folie et de Momus; autrefois ceux qui faisaient à la cour le personnage de fous en portaient aussi. Par suite, marotte s'est dit figurément de tout objet d'une

affection folle et déréglée; c'est ainsi que l'on dit: « Chacun a sa marotte; à chaque fou plaît sa marotte. »

Dans une de ses satires, Boileau a dit:

> Tous les hommes sont fous, et malgré tous leurs soins,
> Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

En effet, chacun de nous a sa marotte, à laquelle il tient autant qu'à la vie, et cela doit être, puisqu'elle caresse notre amour-propre, nos faiblesses, nos passions et nos défauts. Quel èst celui de nous qui ne pense pas à posséder de la bonté, de l'esprit, des talents, des connaissances, enfin quelque qualité physique ou morale? Et si la vérité vient à nous présenter son miroir pour nous désabuser, nous le brisons en l'accusant d'injustice ou de fausseté. Voilà pourquoi nous conservons nos défauts et acquérons rarement les qualités que nous croyons posséder. Si cependant nous sommes forcés de reconnaître en nous quelques faiblesses ou quelques vices; pleins d'indulgence pour nous-mêmes, nous trouvons encore le moyen de nous les pardonner en faveur de quelque bon motif, et toujours de nous préférer aux autres.

Types, personnages, masques.

Gianduia	Piémont;
Meneghino	Milan;
Arlecchino	Bergame;
Pantalone, Brighella	Venise;
Il Dottore Balanzone	Bologne;
Stenterello	Florence;
Pulcinella (Polichinelle)	Naples;
Pasquino, Marforio	Rome;
Marchese	Gênes;
Le frère Jonathan	États-Unis-Amérique;
Mr Chauvin, Mr Prudhomme	Bourgeois français;
John-Bull	Peuple anglais.

Le Figaro de Beaumarchais, le Mascarille de Molière, les Frontin de Marivaux, les Lafleur de Dancourt, sont des grandes expressions de l'audace dans la friponnerie, de la ruse aux abois, des colosses d'esprit et de misère.

Connais-toi toi-même. — Ces mots fameux étaient gravés sur le fronton du temple de Delphes. C'était la maxime favorite de Socrate ; il l'adopta, l'expliqua et la rendit à jamais célèbre. Toute la loi morale réside dans ces deux mots, comme toute la loi religieuse est renfermée dans ces admirables paroles de J.-C. : « aime ton prochain comme toi-même. » Sénèque le tragique a développé cette belle maxime en deux vers sententieux que Nicole a traduits ainsi :

> Qu'un homme est malheureux à l'heure du trépas,
> Lorsqu'ayant oublié le seul point nécessarie,
> Il meurt connu de tous et ne se connaît pas.

Continence de Scipion. — Scipion l'Africain, le futur vainqueur d'Annibal, n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il donna au monde le spectacle d'une vertu qui n'était guère dans les mœurs romaines.

Ce grand homme réunissait au génie militaire tous les genres de vertus : l'humanité, la tempérance, le désintéressement. Il soumit l'Espagne aux Romains autant par l'estime qu'il inspirait que par la force de ses armes. Une femme d'une grande beauté lui fut amenée par ses soldats après la prise de Carthagène ; il fit rechercher un jeune prince nommé Allutius, qui était son fiancé, et la lui remit entre les mains sans avoir essuyé de flétrir son honneur. Cette noble conduite frappa tellement le jeune Espagnol, qu'il s'allia aussitôt avec les Romains et fit déclarer ses compatriotes en leur faveur.

Voilà mes bijoux. — Cornélie, mère des Gracques, était fille de Scipion l'Africain. Restée veuve avec douze enfants, elle se consacra entièrement à leur éducation. De cette nombreuse famille elle ne conserva qu'une fille et deux fils, Tiberius et Caius Gracchus, à jamais célèbres par leur génie, leur courage et leur destinée tragique. Femme d'un caractère viril et d'un esprit cultivé, elle leur inspira de bonne heure l'amour du bien public et la gloire. On rapporte qu'une dame étalant un jour devant elle ses joyaux et ses ornements précieux, et lui deman-

dant à voir les siens, Cornélie lui présenta ses enfants : *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux et mes ornements.*

Courbe la tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. — Ces paroles de Saint-Remy, en baptisant le roi païen Clovis, ont enrichi la littérature de deux locutions : *Courbe la tête, fier Sicambre*, pour exprimer la soumission à une doctrine acceptée ou à un fait accompli ; *adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré*, c'est-à-dire renonce à tes opinions, à tes sentiments, pour adopter des idées opposées.

Le gouffre de Curtius caractérise les actes de dévouement et les sacrifices à la patrie. — Vers l'an 362 a. J.-C. une secousse de tremblement de terre ouvrit sur la place du Forum un gouffre que rien ne pouvait combler. Les augures déclarèrent qu'il ne se refermerait que quand on y aurait précipité ce qui faisait la force de la cité. Curtius, jeune romain, s'y précipita à cheval et le gouffre se referma aussitôt.

De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. — Danton, l'un des personnages les plus fameux de la Révolution, était né pour être un tribun populaire. Après la fuite de Louis XVI à Varennes, il provoqua la déchéance du roi et prépara la Révolution du 10 août. Cette fameuse journée souleva toute l'Europe contre la France révolutionnaire. L'alarme régnait dans Paris. Pour ranimer les courages, Danton résolut de frapper un grand coup. Le 2 septembre, tandis que le tocsin sonnait et que le bruit du canon se faisait entendre, il accourut à l'Assemblée législative, et fit entendre ces mots terribles aux députés tremblants sur leurs siéges : « Le canon que vous entendez n'est point le canon d'alarme : c'est le pas de charge sur nos ennemis !... pour les vaincre, pour les atterrer, que faut-il ?..... de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » Quelques heures après les massacres de septembre épouvantaient Paris. — Dans cette répétition énergique, passée en proverbe, Danton avait

été devancé par le maréchal de Trivulce. Comme on lui demandait ce qui était nécessaire pour bien faire la guerre : « Trois choses, répondit-il : de l'argent, encore de l'argent, et toujours de l'argent. » Démosthène avait déjà dit que trois choses font le grand orateur : la première, l'action ; la deuxième, l'action ; la troisième, l'action.

Démon familier de Socrate. — Socrate se prétendait inspiré par un génie particulier, qu'il nommait son *démon*, et qui lui suggérait toutes ses résolutions, tous les principes de sa philosophie et de sa conduite.

De part le roi, défense à Dieu — De faire miracle en ce lieu. — Louis XV venait d'imposer au parlement l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, lancée par le pape Clément XI contre les Jansénistes. Ceux-ci crièrent à la persécution, et comme dans tous les temps de disputes religieuses passionnées, des miracles ne tardèrent pas à éclater. « Quand on attend des prodiges, dit M. H. Martin, il en vient toujours. » Le cimetière de Saint-Médard, à Paris, devint le théâtre des scènes les plus extravagantes. Ces scènes des convulsionnaires étaient indécentes et cruelles. Ces ridicules saturnales, qui semblent appartenir aux sectaires de l'Inde, occupèrent Paris et la France pendant plusieurs années. Le 27 février 1732 le gouvernement fit fermer le cimetière. Un plaisant écrivit sur la porte cette épigramme passée en proverbe.

Les derniers Romains. Le dernier des Grecs. — On appelle ainsi les Romains qui, à l'exemple de Caton, conservèrent, dans une société en décadence, les mœurs et la vertu des anciens temps (ex. Brutus et Cassius).

Philopœmen, qui lutta constamment pour la liberté hellénique, est aussi appelé *le dernier des Grecs*.

Deux augures ne pouvant se regarder sans rire. — Ce trait plaisant, qui a été lancé pour la première fois par Caton, se trouve reproduit par Cicéron au

livre II de son traité *De la divination*. Les augures formaient à Rome un collége particulier de prêtres, qui étaient entourés d'une grande considération ; ils annonçaient l'avenir et la volonté des dieux après avoir consulté le vol, le chant, l'appétit des oiseaux, les éclairs, la foudre, les entrailles des victimes, etc. ; leur crédit et l'influence qu'ils exerçaient dans l'État étaient fort grands, et l'on ne manquait jamais de les consulter pour savoir si une entreprise réussirait ou non.

Dieu est trop haut et la France est trop loin ! — Est une exclamation que l'on fait entendre dans les heures de découragement moral où l'on a perdu toute espérance. Elle est sortie bien des fois de la bouche des Polonais. Dieu est trop haut, car si les plaintes de ces héroïques défenseurs de la plus sainte cause avaient pu arriver jusqu'à lui, il aurait empêché le plus grand crime politique que la force brutale ait jamais consommé ; la France est trop loin, car c'est en elle que les Polonais ont placé leur dernière espérance.

Les laitues de Dioclétien. — Cet empereur avait des qualités éminentes. C'est le premier monarque qui ait su renoncer librement au pouvoir suprême, et peut-être le seul qui ne l'ait pas regretté. Il disait à ceux qui le sollicitaient de ressaisir ce pouvoir : « Venez à Salone, vous y verrez si le soin que je prends de mon jardin ne me rend pas plus heureux qu'un empire, et vous apprendrez vous-mêmes à apprécier le bonheur que je goûte en cultivant mes laitues. » Les laitues de Dioclétien rappellent ce cri de regret : « *Ah! si j'avais planté mes choux !* »

Bons mots de Diogène. — Diogène, célèbre philosophe de l'école cynique, naquit à Sinope, colonie grecque, vers 413 av. J.-C. Il vint fort jeune à Athènes, se consacra à la philosophie et suivit les leçons d'Anthistènes, chef des cyniques. La philosophie d'Anthistènes était une exagération de celle de Socrate ; Diogène renchérissant

encore sur son maître, adopta à son exemple la besace et le bâton du mendiant, mais porta beaucoup plus loin le mépris de toutes les convenances sociales, rompit énergiquement avec les mœurs, les croyances, les usages et les lois de son siècle, et traita ses semblables avec un extrême dédain et une mordante ironie. Il accablait de ses railleries spirituelles et intarissables les vicieux, les débauchés, les hommes esclaves de leurs passions et de leurs préjugés. Cette doctrine, impudique et effrontée, était populaire et honorée dans l'antiquité. Mais l'orgueil fut l'écueil de la vertu des cyniques: et la sagesse, dans la personne de Diogène, était entachée d'affectation et de misanthropie. À force de vouloir prêcher la morale par l'exemple, il mena une vie de rues et de carrefours, oubliant les lois de la bienséance et de la pudeur. Platon l'a surnommé *Diogène en délire*. C'est ainsi que Rétif de la Bretonne, qui affectait, en les exagérant, le style et les manières de l'immortel auteur du *Contrat social*, a été surnommé le *Rousseau du ruisseau*.

La vie de Diogène abonde en actions bizarres, originales, en mots spirituels, en traits mordants et incisifs, dont nous allons citer les plus connus:

Voyant un jour un tireur d'arc maladroit, il alla s'asseoir sur le bout en disant: « De cette manière, au moins, il ne m'atteindra pas. »

On le surprenait souvent tendant la main à une statue, et quand on lui en demandait la raison: « C'est, répondait-il, pour m'accoutumer aux refus. »

Un jour qu'il était près d'entrer dans un bain dont l'eau était fort sale: « Après qu'on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver? »

Une petite ville avait de grandes portes; il conseilla aux habitants de les fermer, dans la crainte que leur ville ne prît la fuite.

Comme il passait sur un pont magnifique sous lequel il n'y avait qu'un mince filet d'eau: « Les habitants, dit-il, feraient bien de vendre leur pont pour avoir de l'eau. »

Un homme décrié avait fait mettre cette inscription sur

sa maison: « Que rien de mauvais ne passe par cette porte. » « Et par où donc, dit Diogène, entre le maître. »

Un jour qu'un Athénien, très négligé dans sa personne, lui faisait admirer la magnificence de ses appartements, Diogène lui cracha tout-à-coup au visage, disant pour s'excuser que c'était l'endroit le plus sale de toute la maison.

Un jeune vagabond lançait des pierres contre une potence: « Courage, lui dit-il, tu l'attraperas. »

Un *noble* athénien, voyant Diogène dans le cimetière, lui demande ce qu'il y fait: « Je cherche les os de votre père parmi ceux du peuple: mais tout ici est tellement confondu que je ne puis les distinguer. »

Diogène brise son écuelle, en voyant un enfant boire dans le creux de sa main. L'action du philosophe cynique fait sentir que là où la nature est tout, l'art devient superflu.

Le scepticisme était poussé par les anciens jusqu'aux derniers excès de l'exagération et même de l'absurde. C'est ainsi que Zénon niait la possibilité du mouvement. Un jour qu'il développait cette doctrine ridicule en présence de Diogène, celui-ci, répondant au sophisme par des faits, se leva et se mit à marcher devant le philosophe. Cette doctrine prêtait trop à la plaisanterie pour que le grand comique Molière, qui a flagellé tous les ridicules, négligeât de la livrer aux rires du parterre, dans la comédie du *Mariage forcé*.

Discussions byzantines. — Vers le milieu du xve siècle, le vieil Empire de Constantin, qui a été flétri du nom de Bas-Empire, touchait à sa décadence. Plus de prestige: les Romains dégénérés étaient avilis. Il ne s'agissait plus pour eux de vivre libres, mais de savoir si l'on dirait la messe en grec ou en latin. La vue des étendards du prophète les laissait insensibles. Ces misérables disputes flétries sous le nom de disputes byzantines désignent des préoccupations futiles, tandis que des intérêts de premier ordre sont en jeu.

Faire un dix-huit brumaire, un deux décembre. — Un coup d'État, une révolution. Le général Bonaparte continuait en Égypte le cours glorieux de ses exploits. Le Directoire, haï et méprisé, était impuissant à comprimer les factions ; la France était menacée de l'invasion. L'occasion était favorable pour une grande ambition soutenue par un vaste génie, et Bonaparte n'était pas homme à la laisser échapper. Il quitte l'Égypte, traverse la France, salué sur son passage comme un libérateur. Arrivé à Paris, il dissout le Directoire ; il est applaudi au Conseil des Anciens. Restait le Conseil des Cinq-Cents. Il s'y rend : « à bas le dictateur » crie-t-on. Le général Leclerc fait avancer les troupes et s'écrie : « au nom du général Bonaparte, le Corps législatif est dissous. » La salle est évacuée. Le Conseil des Anciens, resté seul en séance, défère le pouvoir exécutif à trois consuls : Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos. La République avait cessé d'exister. Le dix-huit brumaire a donné naissance à la dynastie Napoléonienne.

Le président de la république française, le prince Louis Napoléon, résolut de mettre un terme à un état de choses qui menaçait d'amener les plus graves complications, il prononça la dissolution de l'Assemblée législative, fit arrêter les chefs des partis monarchique comme du parti républicain, mit Paris en état de siége, soumit aux suffrages du peuple la ratification de tous ces actes, en lui demandant de pleins pouvoirs pour faire une nouvelle Constitution. À Paris, la résistance essaya de s'organiser, mais elle fut brisée le 4 décembre par une courte bataille. Un grand nombre de représentants furent expulsés du territoire. Dans les provinces des troubles plus graves démontrèrent quelles ramifications le parti communiste avait dans toute la France. On eut à déplorer des soulèvements, des tentatives de Jacquerie, avec le drapeau rouge pour étendard ; il fallut mettre plusieurs départements en état de siége. Les 20 et 21 décembre, le pays approuva la conduite du président par sept millions et demi de suffrages et lui confia les pouvoirs qu'il demandait. Ce vote raffermissait la société et lui ouvrait un nouvel avenir. — Le 2 décembre 1852,

le prince Louis Napoléon Bonaparte était proclamé empereur des Français sous le nom de Napoléon III.

Douleur, tu n'es pas un mal. — L'école philosophique stoïcienne, fondée par Zénon, était simple dans son principe, saisissante par son caractère héroïque. Les noms de *stoïcisme, stoïque* sont entrés dans le langage comme expression d'une mâle impassibilité, d'une opinion sévère en morale. Les stoïciens niaient que la douleur fût un mal. On rapporte qu'un disciple de Zénon s'écriait au milieu des souffrances: « Douleur, tu n'es pas un mal. » La doctrine stoïcienne a donné naissance aux vertus les plus héroïques.

Le Duc Clarence, noyé dans un tonneau de malvoisie. — Il était fils de Richard, duc d'York, et frère d'Édouard IV; il prit une grande part à la fameuse querelle des maisons d'York (rose blanche) et de Lancastre (rose rouge). Le parlement le condamna a perdre la vie. Pour toute faveur, on lui accorda le choix de son supplice, et l'on prétend qu'il demanda à être noyé dans un tonneau de vin de malvoisie.

Du pain et des spectacles. — Quand Rome n'eut plus rien à conquérir, et que l'univers entier fut devenu sa proie, le peuple romain perdit peu à peu le sentiment de la gloire et celui de sa propre dignité. Ce sénat, que Cinéas avait pris pour une assemblée de rois, devait en venir à délibérer sur la manière dont le maître ferait accommoder un turbot. Du blé au forum et des spectacles gratuits *(panem et circenses)*, voilà ce que demandait cette Rome de la décadence. De nos jours, les Espagnols demandent du pain et les courses des taureaux. En 1832, les ouvriers lyonnais, avaient adopté une devise autrement noble que le cri du peuple abruti des Césars: « Vivre en travaillant, ou mourir en combattant, » disaient ils; « du pain ou du plomb. »

L'échelle de Jacob. — Pendant son sommeil, il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la

terre et dont le haut touchait au ciel; et des anges montaient et descendaient le long de cette échelle. — On y fait allusion dans une foule de circonstances.

Écrasons l'infame. — Voltaire, l'un des plus puissants génies des temps modernes, fut élevé par les jésuites au collége Louis-le-Grand, à Paris. Tout jeune, il étonnait ses maîtres par la hardiesse et la vivacité de son esprit; à ce point que le P. Lejay lui prédit un jour qu'il serait le coryphée du déisme (*) en France. Cette prédiction ne devait que trop se justifier, l'irréligion et le scepticisme forment la base de la plupart de ses ouvrages. Parmi les preuves nombreuses que l'histoire a recueillies de son esprit d'irréligion, on cite surtout ce mot fameux: *écrasons l'infame.* Mais Voltaire entendait-il par ces mots le fond même du christianisme? désignait-il J.-C. ? Peut-être entendait-il la superstition, l'intolérance, le fanatisme, restes impurs du moyen-âge qui sont subversifs de toute religion.

Il a brûlé ses vaisseaux. — Lorsqu'on veut parler d'un homme imprudent qui, dans une entreprise, donne tout au hasard, on dit de lui « qu'il a brûlé ses vaisseaux, » pour exprimer qu'il ne s'est réservé aucun moyen de salut.

Cette locution est employée depuis que Fernand Cortès, lors de la conquête du Mexique, afin d'obliger ses compagnons à vaincre ou à mourir, fit brûler les vaisseaux qui les avaient amenés.

L'œuf de Léda. — Horace conseille de ne pas remonter à l'œuf de Léda pour raconter le siége de Troie. C'est partir de trop loin et n'arriver jamais au but. Allusion à l'œuf dont la mythologie fait sortir Pollux et Hélène. On sait que Hélène fut la cause de la guerre de Troie. Boileau Despréaux ajoute son conseil à celui du poëte romain:

> Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
> Jamais, sans l'épuiser, n'abandonne un sujet.

(*) Le déisme est un athéisme déguisé.

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
Il me promène après de terrasse en terrasse.....
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Puisez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Marivaudage. — Mot forgé au dernier siècle pour exprimer la manière et le style précieux de Marivaux. Ce qui constitue le marivaudage, c'est une recherche affectée dans le style, et une grande complication d'intrigues. — Par suite, Marivaudage s'est dit de tout style dépourvu de naturel.

Style marotique. — On nomme ainsi le style imité de Marot, poëte du xvie siècle ; il consiste dans un aimable enjouement, dans un gracieux badinage, et surtout dans une naïveté fine et délicate. Il se distingue par l'emploi de quelques mots vieillis. Employé avec choix et sobriété dans le conte, l'épigramme, l'épître badine, et tout ce qui tient au genre familier, ce style qui a l'avantage de rappeler le premier caractère de la langue française, contribue à la naïveté et à la concision. La Fontaine et Voltaire en ont fait usage avec beaucoup de succès dans quelques unes de leurs poësies ; J.-B. Rousseau en a fait abus dans ses épîtres et ses poësies légères.

Laconisme. — (Du grec *Lakôn*, habitant de la Laconie). C'est une manière de parler remarquable par la briéveté et l'énergie, propre aux anciens Spartiates. On cite des exemples célèbres. Aux sommations de Xercès qui lui demandait de rendre les armes, Léonidas répond : « viens les prendre. » Une mère, en remettant le bouclier à son fils qui part pour la guerre, lui dit pour toute recommandation et pour tout adieu : « dessus ou dessous. » On connaît dans le même genre beaucoup d'autres mots célèbres qui n'appartiennent pas à des Spartiates : le *frappe, mais écoute*, de Thèmistocle ; le *delenda Carthago* de Caton ; le *veni, vidi, vici* de César ; le *sinon, non* des Aragonais ;

la réponse *sint ut sunt, aut non sint* du P. Ricci, général des Jésuites.

Queue du chien d'Alcibiade. — Alcibiade, si fameux par son ambition, sa corruption précoce, sa vanité, sa passion du pouvoir et de la renommée, aimait déjà dans sa jeunesse à étonner les Athéniens par son faste, sa vie licencieuse et son extravagante frivolité. Amant de la renommée plutôt que de la vraie gloire, il la cherchait dans la singularité avant de songer à la mériter par des services rendus à la République. Une telle conduite montra d'ailleurs qu'il connaissait bien son époque et sa génération. Il avait acheté un chien magnifique, qui lui avait coûté 7000 drachmes (un peu plus de 6000 fr). Quand toute la ville l'eut bien admiré, il lui coupa la queue, son plus bel ornement, pour que cette mutilation fît pendant quelque temps le sujet des conversations des frivoles Athéniens. Au reste, la vanité ne fut peut-être pas le seul mobile de cette extravagance. « Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, répondait-il à ses amis, ils ne diront rien de pire sur mon compte. »

Les conspirateurs, les diplomates, les guerriers, tous ceux que leur rôle oblige à la lutte, sourde ou manifeste ; tous ceux qui veulent faire parler d'eux, ont employé et emploient avec plus ou moins de succès le moyen d'Alcibiade.

Lanterne de Démosthènes. — Lanterne est un terme d'architecture qui a pu être employé sans métaphore pour désigner un monument. On voit à Athènes un petit monument en marbre que Lysicrate fit élever à ses frais pour placer au sommet le trépied en bronze que la tribu Acumantide venait de remporter pour prix du chant dans les fêtes de Bacchus, célébrées l'an 335 avant l'ère vulgaire. Le couvent des missionnaires français comprend le monument de Lysicrate qui fut connu sous le nom de *Fanari ton Demosthenis.*

Lanterne de Diogène. — À l'époque où vivait Diogène, les Athéniens semblaient avoir perdu la mémoire

de Marathon et de Salamine; c'étaient déjà les Athéniens de la décadence, et tandis que Démosthène cherchait en vain à réveiller ces héroïques souvenirs par les mâles accents de son éloquence, le Cynique stigmatisait à sa manière leur lâcheté et leur corruption. Un jour il fut rencontré en plein midi dans les rues d'Athènes, tenant en main une lanterne; et, comme on lui demandit la raison de cette bizarrerie, il répondit: « Je cherche un homme. »

Un écrivain pessimiste, de nos jours, a encore enchéri sur la misanthropie de Diogène: « Le Cynique cherchait un homme, voilà deux mille ans passés; croit-on qu'il se mît en quête aujourd'hui que l'espèce est mieux connue? »

Racine passera comme le café. — On attribue à tort à madame de Sévigné cette comparaison. Les siècles futurs devaient donner un fameux démenti à cette opinion. Au XVIIe siècle le café était loin de jouir de la vogue universelle dont il est aujourd'hui en possession. Voltaire, Fontenelle, Delille ne l'avaient point encore mis à la mode. Et Racine n'avait encore écrit ni *Britannicus*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*.

Ai-je dit quelque sottise? — Phocion avait un cœur vertueux et une âme élevée. Supérieur aux applaudissements comme aux clameurs de la multitude, il heurtait de front la puissance populaire et ses vertus imposaient à toutes les passions. Étant un jour à la tribune, et se voyant bruyamment applaudi par tout le peuple, il se tourna étonné vers ses amis, en leur disant: « Me serait-il échappé quelque sottise? »

Prendre sans vert. — Signifie prendre au dépourvu. Cette expression nous a été transmise par un jeu de société qui consistait à porter toujours sur soi, au commencement de la belle saison, quelque feuille verte. *Je vous prends sans vert*, disait-on en abordant une personne au moment où elle ne s'y attendait pas, et si elle ne pouvait répliquer en montrant quelques feuilles de vert cueillies le jour même, elle payait une amende.

Anneau de Polycrate. — Polycrate, tyran de Samos (522 av. J.-C.) jouissait depuis plus de 40 ans d'une prospérité inouïe, qu'aucun revers n'avait encore troublée. Son allié, le roi d'Égypte, s'inquiéta pour lui d'un bonheur si constant qui présageait quelque infortune éclatante. Frappé de cette crainte, Polycrate résolut d'interrompre lui-même le cours de ses prospérités par une perte volontaire. Il tira de son doigt son anneau, qui était d'un très grand prix, et le jeta dans la mer, espérant par cette perte avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune. Un poisson avait avalé l'anneau; le poisson avait été pris, porté chez Polycrate, et préparé pour être servi à sa table; et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser. Mais le temps de l'adversité arriva: Samos fut prise, le tyran vaincu et attaché sur une haute croix.

L'anneau de Polycrate est donc le symbole d'un bonheur qui fait peur. Lorsqu'on rappelle à quelqu'un qui se réjouit de son sort l'histoire de l'anneau de Polycrate, c'est pour lui dire: prenez garde! le destin s'irrite d'un bonheur trop constant.

Tuer le ver. — Le matin, dans les grandes villes, la plupart des ouvriers, avant de se mettre au travail, boivent un *canon* ou un petit verre en cassant une croûte: « Buvez la goutte, cassez la croûte, » s'écrient-ils. Ils font entendre que la goutte matinale *tue le ver*. Quel est donc ce ver qu'il faut tuer quotidiennement? Sont-ce les vers? est-ce le ténia ou ver solitaire? Ou bien ce ver rongeur qui, au figuré, signifie peine de l'âme? Dans ce dernier cas *tuer le ver* serait synonime de *noyer son chagrin*. On penche pour cette hypothèse.

Les bergers du Lignon. — Le roman pastoral de d'Urfé, l'*Astrée*, eut un succès prodigieux. Ce roman chaste était un long plaidoyer en faveur de la délicatesse contre le libertinage. Il remettait en vigueur les théories

de la chevalerie. Il était une vive attaque contre les mœurs de l'époque. On y faisait de continuelles allusions dans la conversation. Il s'était établi ainsi une sorte de vocabulaire allégorique dont il nous est resté *Céladon* et les *Bergers du Lignon*. Astrée est la plus belle, la plus aimable, la plus vertueuse, la plus spirituelle des bergères, et Céladon, le plus beau, le plus brillant, le plus vertueux, le plus spirituel des bergers. Aussi dit-on encore d'une personne délicate, tendre, fidèle, *c'est un Céladon*. Le vert céladon c'est le vert tendre. C'est dans les bois et les prairies du Forez où serpentent les eaux du Lignon, que les héros et les héroïnes de l'Astrée passent leur temps. On comprend comment on a été amené à caractériser les bergers élégants, musqués et beaux esprits par les mots: bergers du Lignon.

Boire comme un templier. — Les templiers furent institués en 1118. Cet Ordre militaire avait pour but de défendre les pélerins contre la cruauté des infidèles, et de maintenir la sûreté des routes. Baudoin, roi de Jérusalem, leur donna une maison près du temple de Salomon, et c'est de là qu'ils prirent le nom de *Templiers*. Ils furent opulents, ils vécurent dans une grande aisance, et c'est ce que voulait exprimer, avant la suppression de l'Ordre, le proverbe *boire comme un templier*. Sur ce point, nous n'avons jamais été en peine de comparaison; ne disons-nous pas tous le jours: boire comme un sonneur, comme un musicien, comme un Suisse, comme un Polonais, comme un fiancé (expression fondée sur l'ancien usage de boire le vin des fiançailles), comme un moissonneur, comme un trou, comme une éponge, comme un tonneau? Quant aux latins qui ont été jusqu'à boire comme un pape (*bibere papaliter*), nous leur laissons la responsabilité de cette irrévérencieuse comparaison.

Boire à tire la Rigault ou Larigot, boire à longs traits et beaucoup. — Odon Rigault, archevêque de Rouen, avait fait faire une cloche si grande, que pour la mettre en branle il fallait des bras nombreux et re-

bustes, et la besogne terminée, les tavernes voisines recevaient les sonneurs épuisés, qui cherchaient dans de copieuses libations la réparation à leurs forces. De là est venu le proverbe de boire à tire-la-Rigault, c'est-à-dire boire autant que les hommes employés à tirer la corde qui mettait cette cloche en branle. — D'autres disent que *Larigot* signifiait jadis flûte; ainsi, boire à tire-Larigot, c'est boire comme un joueur de flûte.

Échec et mat. — Cette expression est une mauvaise habitude: *échec* signifie roi, *mat* signifie mort: il faudrait donc dire, pour parler exactement, *échec est mat*, ou simplement *échec mat*.

Le jeu d'échecs est originaire de l'Inde. Parmi les hommes célèbres qui ont cultivé, aimé les échecs, il faut citer Charlemagne, Louis le Gros, Tamerlan, François Ier, Rabelais, Charles XII, Voltaire, Rousseau, Napoléon, Alfred de Musset. Ce que Mme de Sévigné voyait de plus charmant dans ce jeu, c'est de dire à son maître ces deux vers de Corneille:

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin;
Je ne saurais prévoir un échec de si loin.

Ce quatrain fut adressé à la reine Hortense, alors Mlle de Beauharnais, mère de Napoléon III:

Dans ce beau jeu je vois l'emblème
De tout ce que vous inspirez;
Fou celui qui vous dira: j'aime!
Roi celui que vous aimerez.

L'invention du jeu d'échecs est attribuée à un brahmane nommé Sissa, qui voulait ramener à la raison un prince trop épris de lui-même et resté sourd jusque-là aux conseils des prêtres. Montrer à ce prince qu'il n'avait réellement de puissance que par son peuple et ses soldats, tel était le but que s'était proposé le philosophe indien en imaginant ce jeu où le roi est sans force pour attaquer aussi bien que pour se défendre, s'il n'a pas autour de lui ses fidèles sujets. Le prince apprit le jeu, comprit la leçon et changea de conduite. Interrogé sur la récompense qu'il désirait, le brahmane demanda un grain de blé pour

la première case de l'échiquier, deux grains pour la deuxième, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, seize pour la cinquième et ainsi de suite en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième case. Cette demande parut modeste et elle fut accordée. Le calcul fait, on reconnut que tous les trésors du monde seraient insuffisants pour satisfaire le brahmane, lequel n'avait voulu, en élevant ainsi ses prétentions, que faire sentir au prince, par une dernière leçon, que, s'il ne devait pas trop compter sur lui-même, il devait aussi prendre garde aux avis de ceux qui l'entouraient. Le nombre des grains demandés était de 18,446,744,073,709,551,615: or, comme on a trouvé qu'il faudrait environ 261,000 grains de blé pour former le poids d'un myriagramme, l'illustre inventeur des échecs aurait eu 70,677,180,359,040 myriagrammes, c'est-à-dire 141,354,360,718,080 francs, en évaluant le myriagramme à 2 francs.

Frère, il faut mourir. — Les austérités de la vie monastique sont passées en proverbe, mais c'est surtout à la Trappe qu'elles sont pratiquées avec toute la rigueur des premiers siècles du christianisme. Les Trappistes observent le silence le plus absolu; ou s'ils parlent, quand il se rencontrent, c'est pour s'adresser ces mots lugubres: « Frère, il faut mourir. »

Gladiateur tombant avec grâce. — Lorsque le gladiateur se sentait mortellement frappé dans les sanglants combats du Cirque, et que son adresse lui était devenue inutile, il cherchait encore à s'attirer les applaudissements de la multitude, pour laquelle son agonie était un spectacle, par une chute qu'il s'étudiait à rendre savante, et il tombait sur l'arène avec grâce. Cette phrase se dit, au moral, de ceux qui se sauvent de l'humiliation d'un échec par la bonne grâce, feinte ou réelle, qu'ils mettent à l'accepter.

La grue d'Ibycus. — Ibycus, poëte lyrique grec, fut assassiné par des voleurs. Avant de mourir il prit à

témoin contre ses meurtriers une troupe de grues qui passaient au-dessus de sa tête. Plus tard, un des brigands assistant, à Corinthe, à des jeux publics, s'écria en voyant passer une troupe de grues : « Voilà les témoins d'Ibycus. » Ce propos éveilla les soupçons ; on arrêta les assassins qui finirent par avouer leur crime. Les grues d'Ibycus caractérisent les témoignages imprévus qui parfois viennent miraculeusement en aide à la justice.

Les harangues de Démosthènes sentent l'huile. — Démosthènes, le plus grand des orateurs de l'antiquité, ne paraissait point destiné par la nature à illustrer la tribune. Il avait la prononciation embarrassée et la respiration courte. Pour corriger les vices de sa prononciation, il déclamait sur les bords de la mer de longs morceaux, la bouche pleine de petits cailloux. Il demeurait des mois entiers dans un souterrain, copiant Thucydide, préparant des morceaux, déclamant, méditant, écrivant. Les envieux, qui prétendaient voir dans ce travail opiniâtre la médiocrité du talent, accusaient ses harangues de sentir l'huile. « Sentir l'huile » est une expression qui désigne un travail où l'on remarque plus d'efforts que de talent.

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non. — Hippocrate était le représentant le plus illustre de la médecine chez le Grecs ; Galien l'était chez les Romains. Galien nourrissait une profonde vénération pour le génie du père de la médecine, son maître. Notre phrase proverbiale n'a donc pas son origine dans l'antagonisme des systèmes de ces deux grands hommes ; mais comme la médecine est le champ plantureux de la contradiction, qu'un médecin répond *tant mieux* quand son confrère a dit *tant pis*, que l'un écrit sur son drapeau *contraria contrariis.....* et l'autre *similia similibus.....*, on comprend que c'est à la médecine que la contradiction devait emprunter sa devise.

Honni soit qui mal y pense. — L'Ordre de la jarretière. — Devise de l'Ordre de la jarre-

tière, institué en Angleterre vers l'an 1340 par le roi Édouard III. Dans un bal de la cour que ce prince donnait en l'honneur de la comtesse de Salisbury, sa favorite, celle-ci laissa tomber en dansant sa jarretière, qui était de couleur bleue. Le roi s'empressa de la relever et s'écria: « Honni soit qui mal y pense! » Le lendemain il instituait l'Ordre qui est un des plus célèbres de l'Europe. Le principal insigne consiste en une jarretière de velours bleu qui s'attache au-dessous du genou gauche avec une boucle d'or. La reine la porte au bras. Il n'y a que les princes souverains ou des Anglais de la plus haute naissance qui puissent en être membres. Le nombre des premiers est illimité, mais les autres ne peuvent être que vingt-six, non compris le roi (ou la reine) et les princes de sang. — Cette divise s'emploie proverbialement pour faire entendre que l'on brave l'opinion dans une circonstance sujette à maligne interprétation, d'apparence équivoque.

Hôtel de Rambouillet. — À l'époque où les journaux, les sociétés savantes et les assemblées politiques ne donnaient aucun essor à l'expression de l'opinion publique, les sociétés privées, les salons littéraires tinrent lieu de ces institutions et devinrent des centres plus ou moins célèbres, où convergèrent les illustrations de tout genre. C'est ainsi qu'au XVIIe et XVIIIe siècle se formèrent les réunions des duchesses de Montausier et d'Orléans, de Mme de Maintenon, la petite cour de la duchesse du Maine, les cercles littéraires de Mme du Deffant, de Tencin et Geoffrin, fréquentés par les hommes politiques, les philosophes, les savants et les écrivains les plus distingués. Le plus célèbre de ces bureaux d'esprit est le fameux Hôtel de Rambouillet.

Ce salon fut ouvert en 1600, sous Henri IV. L'esprit de cette société, à son origine, fut politique et moral. Le marquis de Rambouillet était hostile à Sully; sa maison devint un centre d'opposition modérée, où l'on combattit les barbarismes et les orgies de la Cour par la pureté du langage et des mœurs. Les beaux esprits et les femmes les plus distinguées briguèrent l'honneur d'être admis à ces

réunions qui eurent bientôt le patronage exclusif et la direction des lettres et exercèrent une influence sans rivale. L'Hôtel de Rambouillet continua le travail de Malherbe sur la langue française. Il faut encore rapporter à ce Cercle l'art de converser, qui fut une des principales gloires de la France, et d'où découlèrent la politesse, l'urbanité et le savoir-vivre.

Là se tressa cette fameuse guirlande poëtique en l'honneur de la belle Julie, fille de la marquise de Rambouillet. C'est un fort joli madrigal de Desmarets sur la violette:

> Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Cependant, malgré l'excellence de ses intentions, l'Hôtel de Rambouillet ne put échapper à la loi qui domine les coteries littéraires. Ces réunions exclusives se font toujours des idées et un langage à part. Ce besoin de se distinguer engendre nécessairemeut la manière et l'affectation. Bientôt vinrent les discussions futiles, l'importance des petites choses, le sérieux des bagatelles: ce fut la fortune des rondeaux, des madrigaux, des énigmes, des acrostiches; on se forma en camps ennemis à l'occasion de deux sonnets, et Voiture et Benserade tinrent le monde littéraire en suspens entre *Job* et *Uranie*. Les pédants se faufilèrent dans le Cercle et l'infestèrent de leur science fausse et guindée; afin d'éviter l'emploi des termes vulgaires, on eut recours à des métaphores outrées et à des périphrases inintelligibles: le miroir devint le *conseiller des Grâces;* on n'approcha plus les fauteuils, on *voitura les commodités de la conversation;* on appelait un bonnet de nuit, le *complice innocent du mensonge;* les filous, des *braves incommodes:* les statues, des *muets illustres;* danser, c'était *tracer des chiffres d'amour;* un sourire dédaigneux, c'était *un bouillon d'orgueil.* On ne parlait que du bout des lèvres, et l'on ne mangeait que du bout des dents. On ne pouvait supporter que l'on dît: « j'aime le melon; » c'était prostituer le mot: j'aime! on disait: « j'estime le melon. » J'en passe, et des meilleurs.

Les femmes qui fréquentaient l'Hôtel prirent le nom de *précieuses:* c'était un titre d'honneur, et comme un diplôme de bel-esprit; mais lorsque la pédanterie et l'affectation eurent commencé à éveiller contre elles la malignité des satiriques, les précieuses tombèrent de leur piédestal; on accola à leur nom l'épithète de *ridicules;* puis vint Molière, l'ennemi né de tous les travers, dont l'implacable ironie frappa de mort l'Hotel de Rambouillet en le livrant en pâture à la risée publique dans ses comédies les *Précieuses ridicules*, les *Femmes savantes.* La haute raison de Molière n'entendait pas jouer les véritables précieuses, mais seulement les ridicules qui les imitent mal. Quoi qu'il en soit, le nom dont s'honoraient les Longueville, les Lafayette, les Sévigné, les Déshoulières, les Scudéry, n'est plus aujourd'hui qu'un sobriquet injurieux.

Port-Royal. — On connaît sous ce nom deux abbayes de religieuses Bernardines ou de l'ordre de Cîteaux, dont l'une, la plus ancienne, dit *Port-Royal-des-Champs*, était située près de Chevreuse (Seine-et-Oise), à 25 kil. S. O. de Paris; et l'autre, dite *Port-Royal-de-Paris*, était à Paris même, au faubourg Saint-Jacques, dans le local de l'hospice actuel de la Maternité. L'abbaye de *Port-Royal-des-Champs*, située dans une petite vallée, près d'un étang, fut ainsi nommée, dit-on, par le roi Philippe Auguste qui, pendant une chasse, s'était reposé dans cet endroit solitaire; un monastère fut, d'après le vœu du roi, fondé en ce lieu même en 1204. On y plaça des religieuses de l'ordre de Cîteaux, sous le nom de *Filles-de-Saint-Bernard.* Cette abbaye, qui prospéra promptement, avait fini par tomber dans le relâchement; elle fut réformée en 1608 par la mère *Angélique* (Marie-Angélique Arnauld), sœur du grand écrivain Arnauld: celle-ci y rétablit la règle de Saint-Benoît. En 1625, la communauté, qui se trouvait trop à l'étroit, fut transférée en partie à Paris (rue de la Bourbe), où elle prit le nom de *Port-Royal-de-Paris*, et où elle devint de plus en plus florissante.

Abandonné des religieuses, le monastère de Port-Royal-des-Champs, à partir de 1636, servit de retraite à de sa-

vants solitaires qui partageaient leur temps entre les exercices de la religion, le travail des mains, l'instruction de quelques jeunes gens d'élite, l'étude des lettres et la composition d'ouvrages d'éducation. Les plus illustres d'entre eux sont : Antoine Arnauld et Arnauld d'Andilly, Lemaistre de Sacy, Nicole, Lancelot, Lenain de Tillemont ; Pascal les visitait souvent. Ils produisirent, le plus souvent en commun, des ouvrages classiques estimés, et comptèrent au nombre de leurs élèves : Racine, les deux Bignon, Achille de Harlay, etc. Mais lors des querelles du jansénisme, s'étant montré jansénistes ardents, et refusant de se soumettre aux condamnations prononcées par le Pape, ils se virent chassés de leur retraite en 1656. Les bâtiments furent rasés en 1710.

Il est trop tard. — Ce mot date de la révolution de 1830. Il fut dit par le général Lafayette à M. de Sussy, porteur de dépêches qui révoquaient les fatales ordonnances de Charles X. Mais, étrange retour des choses d'ici bas, à dix-huit ans de là, et dans des circonstances à peu près analogues, la même réponse était faite à Louis Philippe. Lui aussi devait entendre M. de Lamartine répondre à ses concessions tardives : « Il est trop tard ! »

Il faut détruire Carthage. — Un des traits principaux de la vie de Caton fut sa haine pour Carthage. Cette phrase était la péroraison habituelle de tous ses discours. — Ces paroles s'emploient pour faire allusion à une idée fixe dont on poursuit avec acharnement la réalisation et à laquelle on revient toujours.

Il n'oserait. — La volonté ferme et persévérante de se substituer à la dynastie des Valois paraît avoir été la pensée dominante des princes de la maison de Guise. Sous Henri III, le duc Henri de Guise, chef de la Ligue, grandissait chaque jour en prospérité. Le 22 décembre 1588, en se mettant à table, le duc trouva sous sa serviette un billet où on l'avertissait que le roi machinait sa mort. Il lut le billet, écrivit au bas : « *il n'oserait,* » et le jeta

sous la table. Le lendemain il fut appelé à la chambre du conseil chez le roi. En entrant dans le cabinet, il reçut deux coups de poignard et alla expirer au pied du lit du roi qui s'écria : « Nous ne sommes plus deux ! je suis roi maintenant. » — Ces mots : *il n'oserait*, marquent plus de courage et de confiance en soi-même que de sage prévision, car on les prête également à César et à Danton.

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. — On doit ce mot à madame Cornuel, femme d'esprit du temps d'Henri IV. Le monde est un spectacle où chacun joue un rôle apprêté tant qu'il est devant le public, mais où l'on dépouille tout éclat d'emprunt dès qu'on rentre dans les coulisses. Ici, l'homme remplace le héros, et combien pourraient dire comme le grand Condé, que l'on fatiguait de titres pompeux et d'éloges hyperboliques : « Allez le demander à mon valet de chambre. »

Il n'y a plus de Pyrénées. — Mot pittoresque de Louis XIV, dit en embrassant son petit fils, nommé roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Cette locution sert à faire comprendre qu'une fusion s'est opérée entre des familles, des peuples, des nationalités, des institutions, des idiomes, et que les barrières qui les séparaient ont cessé d'exister. Aujourd'hui la locomotive pénètre de France en Espagne en traversant un grand tunnel : il n'y a donc plus de Pyrénées !

Y. — Des énormes Y ont longtemps décoré les carreaux de la plupart des boutiques de mercerie. Cette simple enseigne remonte au XVIIe siècle ; elle doit son origine aux grègues, sortes de haut de chausses, de culottes à la grecque alors à la mode. Les grègues s'attachaient avec un nœud de ruban, nommé un *lie grègues;* ce nœud a longtemps servi d'enseigne aux marchands qui le vendaient, c'est-à-dire aux merciers qui ont eu l'ingénieuse idée d'y joindre cette inscription-calembourg : *à l'Y.*

Forgeron de Gretna-Green. — Pour se marier civilement en Écosse, il n'était besoin d'aucune des formalités et cérémonies requises par la loi anglaise: on déclarait devant témoins qu'on entendait se prendre pour mari et femme, et le mariage était consommé. Cette façon un peu leste de contracter l'acte le plus solennel de la vie était bien faite pour favoriser les mariages clandestins. Tous ceux qui, en Angleterre, voulaient s'unir secrètement ou se passer du consentement de leur famille, franchissaient la frontière et se faisaient marier, moyennant salaire, au premier village qu'ils rencontraient. Or, le premier village est Gretna, ou, si l'on veut, Gretna-Green, nom d'une ferme (Meggshill) située entre Gretna et Sprinfield, ou Gretna Hall, comté de Dumfries.

L'écossais qui le premier a eu l'idée de se poster sur la frontière pour attendre les voyageurs pressés de se marier, a créé un nouveau genre d'industrie qui n'exigeait ni talent, ni capital, et qui devait cependant devenir une excellente spéculation. Quant au titre de *forgeron* donné aux marieurs de la frontière écossaise, il n'est que trop justifié par la manière dont les mariages étaient expédiés. Le verbe forger se prend dans le mauvais sens de fabriquer, d'inventer. C'est par métaphore que les agents matrimoniaux de Gretna-Green ont été désignés sous le nom de *forgerons*. — Ces mariages n'ont plus été reconnus à partir du 1er janvier 1846.

Qui a bon voisin a bon mâtin. — C'est-à-dire bonne et sûre garde. Mâtin est un chien de garde. Il serait malséant d'appeler chien un voisin, surtout quand ce voisin est bon et qu'on se trouve heureux de vivre auprès de lui. Notre proverbe répond à une idée juste. Le mauvais voisinage peut-être cause de soucis et ce sont ceux-là qui viennent toujours nous assaillir au réveil; ayez, au contraire, un voisin dont le commerce soit agréable, et vous aurez plaisir, aussitôt levé, à deviser avec lui sur les événements de la veille, à former des projets pour le lendemain.

Loup-garou. — La superstition nous a laissé cet épouvantail, cet être imaginaire qui joue un si grand rôle dans les procédés d'éducation des nourrices et des bonnes d'enfants. Les ogres et les croquemitaines appartiennent à la même famille. L'ogre est celui contre lequel les enfants sont le plus aguerris ; ils l'ont vu de près dans le fameux conte de Perrault, *le Petit Poucet.* Quant à Croquemitaine, c'est le vilain monsieur qui croque les mains des petits enfants qui ne sont pas sages.

Badauds de Paris. — Il n'y a nulle part plus de badauds qu'à Paris. Mais ce sont les gens qui sortent de leur village ou du fond de leur province. Le groupes qui se forment autour des escamoteurs, des arracheurs de dents composent la véritable population des badauds. Si l'on y trouve beaucoup de badauds, c'est par la raison fort simple qu'il y a beaucoup de choses à voir et beaucoup de monde pour les regarder. Le reproche de *badauds* adressé aux Parisiens vient sourtout de ce que Paris est par excellence la terre classique du flâneur. Mais, comme l'a fort bien remarqué M. Auguste Lacroix, il importe de distinguer ; nous ne reconnaissons pour flâneurs que ce petit nombre privilégié d'hommes de loisir et d'esprit qui étudient le cœur humain sur la nature même et la société dans ce grand livre du monde toujours ouvert sous leurs yeux... Le véritable observateur c'est le flâneur, c'est-à-dire, l'homme d'intelligence subtile, qui va sans cesse explorant toute chose, l'espèce humaine principalement, partout, dans tous les âges et dans toutes les conditions. — Philosophes narquois qui étudient comme discutaient les péripatéticiens. Le flâneur est au badaud ce que le gourmet est au glouton, ce que serait mademoiselle Mars à une actrice de tréteau, Châteaubriand à un rédacteur en échoppe, ou, plutôt, La Bruyère ou Balzac à un paysans de l'Auvergne ou du Limousin arrivé d'hier à Paris. Le badaud marche pour marcher, s'amuse de tout, se prend à tout indistinctement, rit sans motifs et regarde sans voir. Il va dans la vie comme le simple scarabée dans les airs, battant de l'aile contre chaque objet qu'il rencontre; heurté,

brisé, à tout instant, jouet du vent qui souffle ou du gamin qui passe.

Monter sur ses grands chevaux. — Prendre un parti vigoureux, menacer, se mettre en colère ; montrer de la hauteur, de la sévérité dans ses paroles. Dans les beaux temps de la chevalerie, quand les chevaliers quittaient le palefroi pour le destrier, ils montaient sur leurs grands chevaux (*). C'est de là aussi que nous est venu l'expression *cheval de bataille*, pour désigner la chose sur laquelle on s'appuie le plus fortement.

Jeux floraux. — Première académie poëtique instituée à Toulouse par Clémence Isaure au xvme siècle. Louis XIV lui donna des règlements particuliers. Tous les ans il y a une distribution de prix aux auteurs des meilleures poësies, consistant en fleurs d'or et d'argent : le lis d'argent, l'églantine d'or, l'amaranthe d'or, la violette d'argent, le souci d'argent. Quand un lauréat a obtenu trois fleurs à trois concours différents, et que l'une est le prix de l'ode ou du discours, il est déclaré *maître-es-jeux floraux*.

C'est un ours mal léché. — C'est un homme désagréable, bourru, grossier même, qui n'est ni poli, ni convenable, et ne sait rien des usages du monde. Le monde est impitoyable pour ceux qui le fuient, il n'a pas d'épithètes assez outrageantes pour leur témoigner son mépris. On croyait autrefois que l'ours, en naissant, n'était qu'ébauché, qu'il ne se complétait et ne prenait sa forme définitive qu'après avoir été longtemps léché par sa mère.

Les *ours* de théâtre sont des pièces qui ont fait un long séjour dans les cartons de leurs pères.

Tout le monde se souvient de cette farce désopilante appelée *l'Ours et le Pacha*, que le théâtre des Variétés à Paris joua 500 fois au moins. Le père Brunet représentait

---

(1) Le palefroi (par le frein) était le cheval des cérémonies. Le destrier (que les écuyers conduisaient à leur droite) était propre aux hommes d'armes.

le pacha blasé qui veut qu'on l'amuse; Odry jouait le montreur de bêtes, répétant à tout propos: « *Prenez mon ours!* Mon ours danse la gavotte, *prenez mon ours!* Il pince de la guitare, *prenez mon ours!* »

Mouchard. — Le cardinal de Lorraine donna le titre d'inquisiteur à quelques ecclésiastiques qu'on admit pour juges dans les procès extraordinaires qu'on faisait à ceux de la religion prétendue réformée; tel fut le fameux Mouchi. C'était un délateur et un espion; c'est pour lui qu'on inventa le sobriquet de mouchard, pour désigner les espions; ce nom seul est devenu une injure, et il est resté aux espions de la police. Les espions sont comparés aux mouches qui s'introduisent partout sans qu'on les aperçoive, qui partout cherchent pâture, et le verbe *moucher* s'est longtemps employé pour épier.

Point d'argent, point de Suisses. — Ce proverbe, usité depuis longtemps pour exprimer qu'on n'a rien sans argent, rappelle le temps où la Suisse, qui n'entretenait pas de troupes soldées sur le pied de paix, permettait à ses jeunes soldats de se mettre au service des puissances étrangères.

La Suisse, ce pays si magnifique, qui ne le céderait même pas à l'Italie, si l'Italie n'avait pour elle le charme de la couleur, devient de jour en jour plus inaccessible aux artistes et aux gens de moyenne fortune. L'avidité des Suisses, depuis longtemps connue et depuis longtemps consacrée par ce proverbe, va toujours croissant comme une marée montante. Elle a étouffé l'ancienne bonne foi helvétique et fait taire la conscience. La chambre, que le touriste payait, il y'a quelque temps un franc pour la nuit dans les auberges modestes, coûte de deux à trois francs; et ce n'est pas tout: elle apparaît sur la note flanquée d'un supplément de *bougie* de un franc et de *service* d'un franc aussi, ce qui établit un prix de quatre francs au moins pour les auberges ordinaires. Je renonce à dire ce qu'il en coûte pour passer une nuit dans les auberges de deuxième classe. Dans les grands hôtels, cela n'a pas de

bornes et dépend des caprices du sommelier. De plus, les curiosités naturelles du pays, qui appartenaient de droit au passant, à l'ouvrier, au pauvre promeneur, sont maintenant enfermées dans des barricades, il faut payer pour voir la *chute de l'Aar*, il faut payer pour voir la chute du Reichenbach, payer partout et toujours, et cela sans prix fixe. Ainsi, au Reichenbach, on vous demandera pour le *chemin* d'abord, pour la cascade ensuite : c'est toujours, on le voit, le système de la chambre avec des suppléments de *service* et de *bougie*.

L'habit ne fait pas le moine. — Ce proverbe, qui nous recommande de ne pas juger des hommes sur l'apparence, a été dit sur tous les tons et sous toutes les formes. Toutefois, on se défend mal des séductions du dehors, et dans ce monde élégant qui dicte tant d'arrêts, dans cette société futile où *être* c'est *paraître*, vous ne serez ni admis, ni apprécié, si vos manières sont gauches ou empruntées, si votre habit est ridicule. On reçoit un homme selon l'habit qu'il porte et on le reconduit selon l'esprit qu'il a montré.

Sachez que dans ce siècle où règne la sottise,
Mieux vaut Pradon couvert qu'Homère sans chemise :
Un sot, mis à la mode, est toujours fort bien vu,
Le mérite n'est rien ; on rit de la vertu,
Et l'honneur tant vanté, l'honneur est peu de chose ;
Mais aux yeux du vulgaire un habit en impose.

Faire chou blanc. — C'est ne pas réussir. Cette locution se dit à propos d'une entreprise qui avorte, aussi bien que d'un fusil qui rate, mais elle est surtout usitée au jeu : ne faire aucune levée au piquet ou à l'écarté, ne point abattre une quille, ne mettre pas un palet dans le tonneau, perdre enfin sans avoir eu l'avantage, même un seul instant, c'est faire chou blanc.

Faire l'école buissonnière. — Courir les champs, s'absenter sans raison, ne pas se rendre où le devoir nous appelle. Cette locution est née au village, où les enfants vont dans les buissons chercher des nids d'oiseaux, au lieu d'aller à l'école.

Cours des miracles. — Repaires des voleurs au moyen âge. Il y eut des cours des miracles dans plusieurs villes de France. À Paris seulement, la population des gueux s'éleva, à certaines époques, jusqu'au chiffre de 40000 individus. En 1450 il existait à Paris plus de douze cours des miracles. La plus célèbre était celle dont l'emplacement a conservé son nom, près de la place du Caire. Là on se nourrissait de brigandages, on s'engraissait dans l'oisiveté, dans la gourmandise et dans toutes sortes de crimes. Chacun y vivait dans une grande licence; personne n'y avait ni foi, ni loi. On n'y connaissait ni baptême, ni mariage, ni sacrements. Le nom de *cours des miracles* convenait bien à ces réceptables hideux, et jamais il n'y eut plus de véridiques miracles que ceux qui faisaient parler les sourds-muets, danser les aveugles et les paralytiques, et qui rendaient la jeunesse aux vieillards.

Cela fera du bruit dans Landerneau. — Ce mot est cité depuis plus d'un demi siècle pour caractériser ces nouvelles et ces événements sans importance qui occupent si fort les habitants des petits endroits.

Landerneau est une petite ville bretonne qui serait restée perdue dans les détails géographiques, si Alexandre Duval n'en avait pas fait le théâtre de sa comédie des *Héritiers*.

Un officier de marine a péri dans une tempête. Les héritiers sont réunis dans le château; ils se disputent sur le partage. Alain, le *niais méchant*, tient au courant de tout ce qui se qui se passe les curieux habitants de Landerneau. On apprend que le défunt n'est pas mort. Alain s'écrie : « Cela fera du bruit dans Landerneau. »

Mon siége est fait. — Se dit à qui donne un conseil tardif, ou apporte un renseignement dont il n'est plus temps de profiter. C'est une allusion au mot de l'abbé Vertot. Il avait entrepris de raconter le *siége de Malte*. On lui proposa des documents authentiques, il accepta; mais quand ils arrivèrent, le livre était fini. Vertot répondit : « Mon siége est fait. »

Diseur de bons mots, mauvais caractère. — Mauvais caractère s'entend dans le sens d'humeur désagréable, et se dit des hommes qui se fâchent et s'emportent aisément, qui ne savent supporter sans colère ni un reproche, ni une plaisanterie. L'homme incessamment occupé à faire de bons mots n'est ni un cœur noble, ni un esprit élevé. Plutôt que de perdre un bon mot, il n'hésite pas à nuire à la réputation ou à la fortune des autres.

Faire danser l'anse du panier. Ferrer la mule. — C'est faire des profits illicites en trompant sur le prix de ce qu'on est chargé d'acheter. Faire danser l'anse du panier, se dit d'une cuisinière qui trompe ses maîtres en leur faisant payer les choses plus cher qu'elle ne les a achetées.

Chat échaudé craint l'eau froide. — Le chat qui a été arrosé d'eau chaude, et qui s'en est mal trouvé, craint tout ce qui lui rappelle cette sensation désagréable. C'est le sens du mot d'Ovide: « L'homme qui a fait naufrage redoute la mer, alors même qu'elle est calme. »

Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. — On caractérise ainsi ces donneurs de conseils, qui au lieu de prendre part à votre position, ne considèrent que leur intérêt personnel. Cette locution est empruntée à l'*Amour médecin*, comédie de Molière. M. Josse, orfèvre, consulté par Sganarelle sur les moyens de dissiper la tristesse de sa fille, propose toujours quelque article de sa boutique, Sganarelle s'écrie: « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. » C'est parce que ce mot tombait juste que le bon sens public l'a adopté. Il y a peu de mots qui aient fait fortune comme celui-là.

La Fontaine nous a laissé un trait semblable dans sa fable *du Renard qui a la queue coupée*, et qui, pour en avoir des pareils, propose la suppression des queues.

Mon petit doigt me l'a dit. — Ce petit doigt si bavard, qui raconte aux papas et aux mamans les peccadilles de leurs enfants, est en rapports habituels avec l'oreille; il a ses libres entrées dans le palais auditif; il y remplit des fonctions de confiance et profite de la faculté qu'il a de s'introduire facilement pour faire sournoisement aux parents ses confidences et ses révélations. C'est là, au moins, ce que pourraient penser ces bons petits êtres qui n'essayent jamais de dissimuler leurs petites fautes sans qu'on leur dise aussitôt: « Mon petit doigt me l'a dit. »

Frappe, mais écoute. — Thémistocle lutta toute sa vie pour donner à sa patrie l'empire de la mer. Lors de l'invasion de Xercès en Grèce, dans un conseil des chefs grecs, Thémistocle manifesta son opinion, opposée à celle des Grecs, avec une si énergique persévérance, que tous s'élevèrent contre lui, et qu'Eurybiade, emporté par la colère, leva son bâton de commandement, comme pour l'en frapper. Calme au milieu des clameurs et maître de lui-même, Thémistocle arrêta l'impétueux généralissime spartiate, Eurybiade, par ce mot fameux qui est devenu d'une fréquente application: « frappe, mais écoute. »

La croix et la bannière. — Quand on veut exprimer qu'une personne ne se détermine qu'avec peine à se rendre à son devoir ou à une invitation, on dit qu'il faut l'aller chercher avec la croix et la bannière, c'est-à-dire avec toutes sortes de pompes, de cérémonies.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix, c'est-à-dire nous marquerons, car l'usage de compter par dixaines est très ancien; il y a longtemps que dix est le nombre parfait. On fait entendre par ce mot que les motifs sont tellement nombreux qu'il faut les compter dix par dix.

Chacun porte sa croix. Chacun a ses peines, ses tourments.

Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe. — Au temps des Laïs et des Phryné, courtisanes célèbres par leur beauté et leur esprit, Corinthe était la ville des plaisirs coûteux; « on y achetait cher un repentir, »

suivant la pittoresque expression de Démosthène, et beaucoup devaient y renoncer moins par sagesse que par pauvreté. De là ce proverbe. — Cette phrase a pris avec le temps un sens beaucoup plus général, et sert à exprimer qu'il n'est pas donné à telle personne de faire ce que fait telle autre, c'est-à-dire què l'un échoue où l'autre a réussi. parce que tous les hommes n'ont pas les mêmes abitudes, la même intelligence, la même fortune, ce qui est une vérité presque banale.

Les colonnes d'Hercule. — Hercule ayant pénétré jusqu'à Cadix, et croyant avoir atteint les bornes du monde, voulut mettre en communication l'Océan et la Méditerranée. Il sépara à cet effet les montagnes de Calpé (Espagne) et d'Abyla (Afrique), et y éleva deux colonnes destinées à perpétuer sa gloire, sur lesquelles il grava l'inscription : *nec plus ultra*, on ne peut aller au delà. Ce sont ces deux montagnes qu'on nomme les Colonnes d'Hercule et qui forment le détroit de Gibraltar.

Orthographe de Voltaire. — On nomme ainsi la substitution de *ai* à *oi* dans un certain nombre de substantifs et dans l'imparfait et le conditionnel des verbes. C'est Voltaire, en effet, qui en adoptant cette orthographe, l'a popularisée et l'a faite passer dans notre langue.

Guelfes et Gibelins. — Ce sont deux grandes factions qui divisèrent l'Italie à partir du XVIIe siècle. Il arrive quelquefois qu'on se demande, dans cette complication d'événements où se trouvent mêlés les Guelfes et les Gibelins, quels sont les partisans du Saint-Siége, et quels sont ceux de l'Empire. Aux personnes qui auraient éprouvé ces hésitations, nous rappellerons qu'il existe un moyen mnémonique de fixer les souvenirs à cet égard : *les Guelfs* comme le *Pape* dont ils étaient les défenseurs, ont deux syllabes; les *Gibelins* et *l'empereur* en ont trois. Les mots guelfes et gibelins ont passé en proverbe pour caractériser la fureur insensée des haines italiennes, et, par extension, deux familles, deux partis ennemis.

Galimatias. — Discours embrouillés et confus. Voltaire en critiquant l'enflure du style de Thomas appelait l'Ode sur le temps du *Galithomas*.

Selon le savant Huet, évêque d'Avranches, le mot galimatias vient de l'usage des plaidoyers qui se faisaient autrefois en latin. Un jour il s'agissait d'un coq appartenant à une des parties qui se nommait *Mathias*, l'avocat, à force de répéter le noms de *gallus* et de *Mathias*, finit par s'embrouiller, et au lieu de dire *gallus Mathias*, il dit *galli Mathias*.

Ôte toi de mon soleil. — Dans sa vieillesse, Diogéne, qui vivait à Corinthe, avait repris ses habitudes d'Athènes, et promenait sur les places publiques son indépendance pittoresque et son tonneau des anciens jours. Ce fut dans cette ville qu'eut lieu son entrevue avec Alexandre le Grand. Le vieux philosophe était tranquillement étendu au soleil, quand le brillant cortége du roi de Macédoine s'arrêta devant lui. Quelle scène ! d'un côté, une ambition immense, pour laquelle le monde était trop étroit; de l'autre, un immense dédain pour toutes les choses de la vie. Le conquérant offrit au sage les richesses dont il comblait les philosophes courtisans qu'il traînait à sa suite. Pour toute réponse, Diogène étendit la main, et dit tranquillement: « *ôte toi de mon soleil,* » comme s'il eût voulu dire: « ne me retire pas les biens de la nature, je méprise ceux de la fortune. » Beaucoup n'ont vu dans cette réponse de Diogène au conquérant qu'un dernier trait de ce cynisme philosophique dont il s'était fait gloire toute sa vie. Alexandre dit à ses officiers étonnés: « pour moi, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Colin tampon. — Le Grand Turc. — L'an quarante. — Ce mot est l'onomatopée du bruit du tambour battant la marche des Suisses. Les Français, toujours prodigues de sobriquets, ont été frappés de ce bruit qui annonçait la présence ou l'arrivée des Suisses, et en manière de dérision ils les ont appelés comme ils les entendaient, c'est-à-dire *Colins tampons*. On dit : je m'en moque

comme de Colin-tampon, ou comme du Grand Turc, ou comme de l'an quarante, en parlant d'une chose qui ne doit inspirer aucune crainte.

Denier à Dieu. Denier de Saint-Pierre. — Le denier a été d'abord une monnaie romaine. Il y a eu en France le denier d'argent, plus le denier de cuivre qui valait le douxième d'un sou. Il est devenu synonime de biens, de sommes quelconques : les deniers de l'État, c'est un beau denier, payer de ses propres deniers.

Le denier de Saint-Pierre, établi en Angleterre sous le nom d'écot ou tribut de Rome, fut introduit en France par Charlemagne ; c'était un impôt payé, le jour de Saint-Pierre, pour les besoins de l'Église de Rome.

Le denier de César était une autre contribution qui assujetissait le chef de famille à payer chacun trois deniers au roi par année.

Le denier à Dieu est la petite somme que l'on donne au concierge de la maison dans laquelle on a loué un appartement, ou bien à un domestique que l'on prend à son service. On prend Dieu à témoin de l'engagement que l'on contracte et l'on promet de ne pas manquer à sa parole. Ce sont comme les arrhes entre le vendeur et l'achetur.

Devenir d'évêque, meunier. — On comprendrait qu'on devînt de maître, valet ; d'agent de change, courtier ; ou d'architecte, maçon ; parceque ces comparaisons, prises dans le même ordre de choses, éveillent bien clairement l'idée de descendre, de reculer au lieu d'avancer. Mais on ne voit pas par quelles transactions il faudrait faire passer un évêque pour l'amener tant soit peu logiquement à la condition de meunier. Il ne faut rien moins qu'une circonstance aussi exceptionnelle que celle-ci : en 1791, un meunier, qui se sentit tout-à-coup la vocation religieuse, fut élu évêque du département; peu de temps après les évêques ayant été supprimés, en même temps que toutes les cérémonies extérieures du culte, notre homme reprit son ancien état et devint littéralement d'*évêque, meunier*.

Saint-Crépin, Saint-Frusquin. — Saint-Crépin est le patron des cordonniers. Le bagage des garçons cordonniers, qui courent de village en village pour travailler, s'appelle Saint-Crépin. De là sont nées les expressions : c'est tout son Saint-Crépin ou tout le bien d'un pauvre homme. À Crépin on substitue quelquefois Frusquin.

Les oies du Capitole. — Les Gaulois, maîtres de Rome, assiégeaient le Capitole, où s'étaient renfermés le sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves de la jeunesse patricienne. Par une nuit obscure, ils montèrent jusqu'au pied du rempart. Déjà ils atteignaient les créneaux, quand les cris des oies consacrées à Junon réveillèrent un patricien renommé par sa force et son courage, Manlius, qui renversa du haut du mur le plus avancé des assaillants. La garnison couvrit bientôt tout le rempart, et les Gaulois échouèrent complètement dans leur tentative. « Le Capitole était sauvé, grâce à Manlius, » dit M. Duruy; nous dirons, nous, grâce aux oies sacrées. S'il est un fait historique qui se prête aux allusions plaisantes, c'est sans contredit celui-là.

Ô Athéniens, que vous êtes béotiens. — C'est-à-dire : ô gens d'esprit, combien parfois vous êtes stupides! On revient volontiers de nos jours sur les idées préconçues que faisait naître le terroir, et nous ne prétendons plus sur un ton absolu que tous les Lorrains soient vilains, les Picards entêtés, les Normands processifs, le Gascons menteurs, les habitants de Coni lourds, épais. Il n'en était pas ainsi en Grèce: les Athéniens étaient les plus polis, les plus spirituels, les plus délicats, et les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs. D'un côté, le bon goût, la grâce, la finesse ; de l'autre, la lourdeur et la stupidité.

Vilain XIIII. — Quand Louis XIV fit son entrée triomphale à Gand, l'un des députés qui vinrent lui présenter les clefs de la ville se nommait Grand Vilain. La confiance de ses concitoyens venait de l'appeler pour la quatorzième fois à siéger parmi les membres du conseil

municipal de Gand; il demanda au roi la faveur d'ajouter à son nom le chiffre XIIII. Le roi vainqueur la lui accorda, et c'est depuis ce temps qu'une des principales familles de Belgique porte le nom de Vilain XIIII. Sous Louis XIV, 14 s'écrivait XIIII.

Baguette de Circé. — Parmi les allusions mythologiques qui ont survécu, il faut remarquer la magicienne Circé et sa baguette qu'on retrouve encore chez nos écrivains modernes. M. Émile Augier a dit à l'Académie, le jour de sa réception: « Un peuple semblable à ces nations récentes que l'industrie, la magicienne du XIX[e] siècle, semble avoir frappées avec la baguette de Circé. »

Bouc émissaire. — L'émissaire est un agent qu'on envoie au dehors, et cela dans une intention plus ou moins suspecte. Le bouc était souvent, chez les anciens, l'objet des sacrifices destinés à apaiser la colère des Dieux.

Pour des prunes. — Il est question de ces pruniers sauvages qui croissent dans les lieux arides, sur les bords des bois, dans les haies. Avant que la greffe les eût perfectionnés, ses fruits étaient sans saveur, comme sans valeur; les chemins en étaient jonchés; jamais dans les jardins, on ne les récoltait, et les cochons seuls s'en régalaient. Mangez de nos prunes, disait alors le proverbe, nos pourceaux n'en veulent plus.

Avoir du foin dans ses bottes. — Être riche. Jadis, plus le rang qu'on occupait était élevé, plus la chaussure était longue. Le pied ne la remplissant pas, on garnissait les vides avec du foin. Ceux-là donc avaient du foin dans leurs bottes qui portaient les chaussures les plus longues, c'est-à-dire qui étaient les plus riches et les plus puissants.

C'est un phénix. — Le pélican. — L'oiseau sacré et merveilleux qui renaissait de ses cendres, le phénix, est au rang des fables. On le regarde comme ayant

été inventé par les prêtres d'Égypte pour symboliser l'immortalité de l'âme. Il nous est resté pour servir de comparaison aux choses uniques dans leur genre, ou au moins très supérieures et très rares. Le pélican qui se perçait la poitrine pour nourrir ses petits de son sang, était l'image de l'abnégation et du dévouement. Le pélican se tuant lui-même pour ressusciter ses petits, c'était pour les premiers chrétiens l'emblême de la chute de l'homme et de sa rédemption par le Christ.

Sans-culottes. — Le poëte Gilbert était très pauvre. Il avait tancé quelques philosophes dans une de ses satires: un auteur qui voulait faire sa cour pour être de l'Académie, imagina une petite pièce satirique intitulée: *le sans-culottes ;* on y raillait Gilbert. Les riches adoptèrent volontiers cette dénomination contre tous les auteurs qui n'étaient pas élégamment vêtus. En 1790, l'abbé Maury prononçait à l'Assemblée nationale un discours qui, comme de coutume, déplaisait au peuple. Interrompu par les déguenillés des tribunes, il prie le président, en les désignant, de faire taire les *sans-culottes.* — Le mot devint populaire et resta dans la langue pour désigner ce qu'il y avait, à cette époque, de plus fougueux et de plus cynique. Les démagogues eux-mêmes l'adoptèrent, et le *sans-culottisme* représenta un parti, une puissance dans la Révolution.

Les sept arts libéraux. — Il y a si peu de rapport entre les arts que nous groupons aujourd'hui sous le titre général de *beaux arts*, et ceux que nos pères appelaient les sept arts libéraux, qu'il n'est pas sans intérêt d'inscrire ici les noms de ces derniers : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. Sept a été longtemps le chiffre par excellence.

Après lui il faut tirer l'échelle. — Après lui il ne faut plus nommer personne ; il efface tout le monde; on ne peut le surpasser, et c'est à lui qu'il faut donner

la palme. — Dans le temps des potences, l'usage était, lorsqu'il y avait plusieurs condamnés, de pendre le plus coupable le dernier, et, par conséquent, de retirer l'échelle après lui.

Fil d'Ariane. — On connaît le fameux labyrinthe de Crète, construit par l'architecte Dédale, dont le nom est resté pour exprimer les complications, les embarras et les difficultés dont on ne peut sortir. On fait aussi avec le nom de Dédale allusion au labyrinthe. Lorsque Thésée arriva en Crète, Ariane, fille de Minos, le vit et l'aima. Elle conçut aussitôt le projet de le sauver, et lui donna un peloton de fil qui devait le guider dans les détours du labyrinthe. Aidé par ce secours, Thésée put, en effet, sortir du labyrinthe.

Rompre la paille. — L'usage de rompre la paille a disparu, mais le souvenir nous en est resté. Molière nous l'a conservé dans le *Dépit amoureux*. Cette rupture de la paille était autrefois le signe par lequel on exprimait que des amis étaient brouillés, qu'une liaison était rompue. Chez nos ancêtres, lorsqu'on passait un contrat de vente, on donnait un brin de paille à l'acquéreur, et souvent on attachait ce brin de paille à la chartre du contrat.

Seigneur de paille, homme de paille. — Avant la révolution de 1789, on disait, en jurisprudence féodale: « un seigneur de paille mange un vassal de fer, » pour dire que les saisies féodales pouvaient absorber tout le revenu d'une terre. — Par homme de paille, on entend un homme qui trafique de son nom, de sa signature, et qui, pour un bénéfice médiocre, prend sur lui une grande responsabilité; mais c'est plutôt un prête-nom, un homme étranger aux choses accomplies sous la responsabilité de son nom. Le journalisme emploie souvent des hommes de paille comme gérants ou comme signataires de certains articles.

La fleur des pois. — Se dit d'un homme ou puissant ou riche ou aimable, qu'on voit rarement quelque

part, qu'on recherche, qu'on s'envie, qu'on se dispute partout, mais qui n'a garde de se prodiguer, qui a juridiction sur les modes, sur les réputations, qui a des goûts, des fantaisies, des projets qu'on adopte sans examen. Un pareil homme est un phénix, aussi je m'étonne qu'on ne l'ait pas plutôt appelé la fleur du cactus, laquelle s'épanouit une fois dans un siècle.

Latin de cuisine. — On peut dire de ce latin là, comme de l'autre, que c'est une langue morte. On la parlait dans les cuisines des colléges de l'ancienne Université. mais il n'en reste plus de traces dans la nouvelle. Cependant, il s'en lache encore quelques bribes aux réfectoires, comme par exemple: *isti haricotti sunt detestabiles; hoc vinum est lessiva;* mais ce n'est là qu'un jeu d'écoliers, tandis qu'en s'exprimant ainsi autrefois dans les cuisines, on pensait faire honneur à sa profession, et parler, pour ainsi dire, la langue de la maison.

L'inexprimable. — La modestie anglaise. — La modestie anglaise, vierge très capricieuse, a proscrit de la langue certains mots que nous prononçons, nous autres, sans rougir, dans la meilleure société. Par exemple, la culotte, de l'autre côté du détroit, s'appelle l'*inexprimable* ou le *vêtement nécessaire*. On donne également le titre de *vase nécessaire* à l'urne de porcelaine que l'on trouve ordinairement dans un petit cabinet attenant au salon et où les hommes vont satisfaire ce qui coûte tant de périphrases pour être exprimé décemment.

Jeune France. — À la Révolution de juillet, les romantiques se divisèrent en Bouzingots et en Jeunes-France. Les premiers adoptèrent l'habit de conventionnel, le gilet à la Marat, et les cheveux à la Robespierre: ils s'armèrent de gourdins énormes, se coiffèrent de chapeaux de cuir bouilli. Les Jeunes-France conservèrent longtemps leurs pourpoints, leurs barbes fourchues, leurs cheveux buissonneux.

Fronder-frondeur. — Pendant la minorité de Louis XIV, le ministre, le cardinal Mazarin, s'étant rendu antipathique aux princes de la maison royale, par l'ascendant qu'il avait pris sur Anne d'Autriche, mère du roi, ces princes entraînèrent dans leurs querelles plusieurs esprits remuants de la cour, entr'autres Mme de Longueville et le cardinal de Retz. L'orage gronda longtemps sur la tête du ministre, puis il éclata. On commença par tirer des *frondes* aux troupes royales; Condé et Turenne, cette fois dans deux camps opposés, se tirèrent ensuite quelques coups de canon dans le faubourg Saint-Antoine; mais ce fut tout. L'esprit de révolte peu à peu s'apaisa, et il n'en resta plus que des épigrammes et des mazarinades à l'usage des *frondeurs;* Mazarin disait alors des Parisiens: *qu'ils chansonnent, pourvu qu'ils paient.*

99 moutons et 1 champenois font 100 bêtes. — Un comte de Champagne ayant mis un impôt sur chaque troupeau de moutons, comptant cent têtes, les paysans réduisirent leur troupeau à quatre vingt dix neuf bêtes. Le receveur du fisc fatigué de compter toujours de un à quatre vingt dix neuf, sans arriver jamais au bienheureux chiffre cent, et par conséquent sans encaisser un seul denier, s'avisa de prétendre que le berger devait compter pour un, afin que quatre vingt dix neuf moutons et lui complétassent les cent bêtes. Le comte confirma le calcul. Il y a certains impôts qui augmentent avec la population des villes, les villes sont donc intéressées à dissimuler une partie de leur population. On a cité en Lorraine une bourgade de plus de 4000 habitants qui n'a jamais consenti à en avouer plus de 3999. Lorsque le progrès de la population est devenu trop évident, elle a sauté brusquement de 3999 à 4999.

Abîme de Pascal. — Génie profond, caractère étrange, Pascal était constamment plongé dans les plus hautes méditations philosophiques et religieuses. Sa santé, s'étant affaiblie, les médecins lui conseillèrent les distractions du monde. Il y prit goût. Il se promenait dans une voiture

attelée de quatre chevaux près du pont de Neuilly; l'attelage s'emporta, le carrosse fut entraîné vers le fleuve, deux chevaux y tombèrent; mais les courroies qui les attachaient s'étant rompues, les voyageurs n'eurent que la peur de la mort. Cét accident produisit sur l'imagination de Pascal une impression terrible. Depuis il vit toujours devant lui cet *abîmé* de l'infini prêt à l'engloutir.

L'aigle volant de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame. — Napoléon quitta l'île d'Elbe le 26 février 1815, ramenant avec lui en France sa petite armée, composée de 1100 hommes. Nul, mieux que lui, n'a su le secret de parler au cœur et à l'imagination des soldats; il y a peu de proclamation où la puissante originalité de son génie et la vivacité de son esprit ne soient révélées par un mot, par une phrase devenue proverbiale. « Soldats, leur disait-il, la victoire marchera au pas de charge; l'*aigle*, avec les couleurs nationales, *volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* »

Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. — Le 23 juin 1789, Louis XVI avait convoqué les trois Ordres de la nation. À cette séance fameuse, le roi, en se retirant, ordonne aux trois Ordres de se séparer et de se rendre dans leurs salles respectives. La noblesse et le clergé obéirent à cette injonction; mais les députés du Tiers-État, se tinrent immobiles et silencieux. Le marquis de Dreux-Brézé, grande-maître des cérémonies, rentre alors dans la salle, et s'adressant au président Bailly: « vous connaissez les intentions du roi. » C'est alors que Mirabeau fit cette réponse foudroyante, devenue justement célèbre.

A moi! Auvergne, voilà les ennemis! — Lors de la guerre de sept-ans, en 1760, à l'affaire de Clostercamp, en Allemagne, le chevalier d'Assas, capitaine des chasseurs au régiment d'Auvergne, étant sorti à

la tête de sa compagnie pour inspecter les postes, tomba au milieu d'une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre l'armée française. Menacé de mort si un seul cri, un seul mot sort de sa bouche, d'Assas, comme un autre Curtius, n'hésite pas et s'écrie d'une voix éclatante: « À moi! Auvergne, voilà les ennemis! » Et il tombe aussitôt criblé de coups de baïonettes. Son dévouement, qui sauva l'armée française, est une des plus belles pages de l'histoire. Ce dévouement, digne des anciens Romains, aurait été immortalisé par eux.

Anesse de Balaam. — Lorsque les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, furent arrivés sur les bords du Jourdain, Balac, roi de Moab, effrayé de leur approche, envoya chercher Balaam, fameux devin ou prophète d'Aram, pour maudire ce peuple et lui indiquer le moyen de l'éloigner de ses États. Balaam monta sur son ânesse; arrivé dans une gorge étroite, un ange tenant une épée nue à la main, se présenta au-devant de l'animal, qui recula effrayé. Balaam, pour qui l'ange était invisible, pressait et frappait en vain sa monture. « Pour quoi me frapper? dit une voix qui semblait sortir de la bouche de l'ânesse; ne t'ai-je pas toujours fidèlement servi? » En même temps les yeux de Balaam s'ouvrirent; il vit l'ange et se prosterna à ses pieds.

Cet épisode, tiré des Écritures, a enrichi la langue de deux locutions fréquemment usitées: « l'ânesse de Balaam, » et « Balaam bénissant au lieu de maudire. » Les allusions à l'ânesse de Balaam sont presque toujours plaisantes.

Après moi le déluge. — Vers la fin du règne de Louis XV, ses désordres à peu près publics ternissaient le prestige de la royauté. On sentait les vieux ressorts de la monarchie craquer sous de continuelles secousses. L'esprit d'examen avait ébranlé jusque dans ses fondements l'édifice de la vieille société. « Les choses comme elles sont, dit-il un jour, dureront bien autant que moi! — Berry (le Dauphin) s'en tirera comme il pourra! Après moi le déluge! » Ce mot égoïste n'avait pas même le triste mérite

de la nouveauté; c'était déjà un proverbe chez les latins qui disaient: « Que le monde brûle quand nous serons morts! » Ces sentiments de froide indifférence ne régnaient pas dans l'âme du grand Frédéric. Il écrivait à Voltaire, quelques jours avant la bataille de Rosbach: « Je dois penser, vivre et mourir en roi. »

A l'œil droit de Philippe. — Pendant le siége de Méthone, un habile archer, Aster, était venu offrir ses services à Philippe, roi de Macédoine. Il se vantait de ne jamais manquer un oiseau dans son vol le plus rapide. « Bon! lui avait répliqué Philippe, je t'emploierai quand je ferai la guerre aux étourneaux. » La raillerie piqua au vif l'habile tireur; il se jeta dans Méthone et lança contre lui une flêche sur laquelle il avait écrit: « À l'œil droit de Philippe. » La flêche alla frapper le but. Philippe la fit renvoyer à l'archer avec cette inscription: « Si Philippe prend la ville, Aster sera pendu. » Il tint parole.

Anitus et Mélitus. — L'oracle de Delphes avait proclamé Socrate le plus sage des Grecs. Mais la liberté de ses censures contre la constitution athénienne, ses éternelles railleries avaient amassé autour de lui bien des haines et des préventions. Une accusation formelle fut déposée contre lui par Mélitus, poëte obscur, et soutenue par Anitus, zélé partisan de la démocratie. Ces deux noms sont restés flétris dans l'histoire, et ils servent aujourd'hui à désigner ces accusateurs que de vils sentiments de jalousie et de vengeance soulevèrent dans tous les temps contre la vertu et le génie.

Après vous, Messieurs les Anglais. — Cette phrase courtoise date de la bataille de Fontenoy, gagnée en 1745 par les Français sur les Anglais. Quand la tête de la colonne fut arrivée à cinquante pas des gardes françaises, les officiers se saluèrent réciproquement, et lord Hay, sortant des rangs, dit en ôtant son chapeau: « Messieurs les gardes françaises, tirez! » Alors le comte d'Auteroche, s'avançant à son tour, répond à haute voix: « Après vous, Mes-

sieurs les Anglais ; nous ne tirerons jamais les premiers ! » Cette courtoisie intempestive coûta cher aux Français ; une épouvantable décharge emporta complétement la première ligne.

Les critiques Aristarque et Zoïle. — Aristarque, célèbre grammairien et critique de l'école d'Alexandrie, florissait environ 148 ans avant notre ère. Son nom sert à désigner un censeur juste, profond et éclairé, parce que, dans la révision des poëmes d'Homère, il a fait preuve d'une érudition sage et judicieuse.

Zoïle, célèbre grammairien et critique grec du 4me siècle av. J.-C., s'acharna contre les œuvres d'Homère. Son nom est devenu le type du critique passionné et de mauvaise foi.

Artémise. — Mausolée. — Son nom est devenu celui des veuves inconsolables, et le symbole de l'amour conjugal. — Elle était reine de Carie, sœur et épouse de Mausole. La mort de ce prince la rendit inconsolable. Elle voulut éterniser le souvenir de sa douleur par un monument plus éclatant que durable ; c'est le magnifique tombeau, sur la place d'Halicarnasse, l'une des sept merveilles du monde, qu'elle appella, du nom de son époux, *Mausolée*, mot qui depuis a passé dans toutes les langues. Ce monument a été transporté au musée britannique. Ce fut aussi cette reine, qui, la première, signala encore son amour et sa douleur en buvant les cendres de son époux pour qu'il ne fît toujours qu'un seul tout et qu'un seul être avec elle !

Au Dieu inconnu. — Les Athéniens avaient élevé un temple avec cette inscription : « Au Dieu inconnu. » Était-ce un sentiment vague de l'insuffisance des dieux de l'Olympe, une espèce de pressentiment de la venue d'un Dieu plus digne de leur adoration ? Nous le croyons.

Avez-vous lu Baruch ? — Un jour de la semaine sainte, Racine avait mené La Fontaine à l'office du soir,

et lui avait donné la bible. Celui-ci tomba sur la belle prière des Juifs dans le prophète Baruch. Plein d'admiration, il s'empressa de dire à Racine au sortir de l'office : « C'était un bien beau génie que ce Baruch! » Et les jours suivants il disait à toutes le personnes qu'il rencontrait: « Avez vous lu Baruch? » Il est probable que dans son esprit, Baruch allait alors de pair avec Platon et Rabelais ; il confondait en effet assez facilement le sacré et le profane. — Depuis, cette interrogation s'emploie par analogie avec l'exclamation naïve du fabuliste, quand on a l'esprit rempli d'une chose que l'on considère comme une soudaine découverte, et dont on reste fortement frappé.

La béquille de Sixte-quint. — Il fut élu pape à la mort de Grégoire XIII. On vit tout-à-coup cet homme, qui était dans toute la force de l'âge, se retirer du tourbillon du monde ; il paraissait succomber sous le poids des années, ne se montrant en public qu'appuyé sur une béquille. Il réunit en sa faveur toutes les factions qui divisaient le conclave, dans l'espoir qu'un pontificat faible et de peu de durée permettrait à chacune d'elles de parvenir à leur but. À peine élu, il se releva brusquement, jeta sa béquille, releva la tête et entonna le *Te Deum* d'une voix forte et vibrante. Il occupa la chaire de Saint-Pierre pendant cinq ans, et se montra l'un des plus grands hommes de son temps.

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. — Pharnace, roi du Pont, tentait de ressaisir en Asie les possessions de son père. Réveillé par le péril, César quitte l'Egypte, court au Bosphore, écrase le fils de Mithridate et termine cette guerre avec une telle rapidité, qu'il put la raconter tout entière dans ces trois mots qu'il écrivit au Sénat : « *Veni, vidi, vici ;* » je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! On fait usage de ces trois mots pour exprimer la facilité, la promptitude avec laquelle on a exécuté une entreprise. — Après sa victoire sur les Turcs, Sobieski envoya au pape l'étendard de Mahomet, avec ces mots de César auxquels il donna un caractère de modestie chrétienne : « Je suis venu,

j'ai vu, Dieu a vaincu. » — Dans *Bérénice*, Racine fait dire à Antiochus:

> Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plut.

Le roi d'Angleterre, Guillaume III, avait été battu; Racine fit cette jolie épigramme :

> Si César vint, vit et vainquit,
> Guillaume vint et vit de même;
> C'est un vrai César en petit;
> Des trois choses que César fit,
> Il ne manque que la troisième.

Les ides de mars. — Le complot contre César devait éclater, aux ides de mars, au milieu du Sénat. On l'en avertit, il n'en tint pas compte. Les ides de mars désignent une époque dangereuse à passer, et pour laquelle de fâcheux pronostics ont été faits.

Le sort en est jeté. — César, au Rubicon, s'était arrêté pensif; la main dans sa poitrine, et le regard au-delà du ruisseau; il s'était dit à lui-même: « Moi, César je fais une chose qu'aucun romain n'a faite encore, je désobéis au Sénat romain. D'une République, maîtresse du monde, en passant ce ruisseau, je fais un empire: passons-le. » Allons donc, s'écria-t-il, comme s'il cédait à l'obsession de sa fortune, allons *alea jacta est!* Le sort en est jeté! Mot irrévocable, prononcé depuis par tous les hommes qui, ne trouvant plus de fond dans leur pensée, et contraints de choisir entre deux périls suprêmes, prennent leur résolution dans leur caractère, ne pouvant la prendre ailleurs, et se jettent à la nage sur le Rubicon du hazard, pour périr, ou pour se sauver par le sort. Le Rubicon français, c'est le pont de Saint-Cloud, que traversa Bonaparte le dix huit brumaire, lorsqu'il allait renverser le gouvernement du Directoire.

C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. — Les grands événemens qui ont marqué la fin du XVIIIme siècle, et qui ont failli emporter dans une tempête les deux pouvoirs le plus anciennement constitués:

la royauté et la religion, ont été la conséquence de l'esprit d'examen et des idées philosophiques dont Voltaire et Rousseau sont les représentants les plus illustres ; de là l'acrimonie, les haines, les invectives qui ont érigé ces deux écrivains en boucs émissaires, sur la tête desquels retombaient toutes les iniquités d'Israël.

C'est plus qu'un crime, c'est une faute. — La politique du Sénat romain, de Louis XI, de Machiavel, de Catherine de Médicis, du prince de Talleyrand, s'écarte beaucoup des notions de la morale. Qui ne connaît ces adages : « Chacun chez soi, chacun pour soi ; » « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » Crime est le superlatif de faute, mais pour la diplomatie un crime n'est qu'une peccadille. Quelle fine politique, mais aussi quelle profonde immoralité dans ce mot cynique de M. de Talleyrand (après la sanglante exécution des fossés de Vincennes) : « La mort du duc d'Enghien est plus qu'un crime, c'est une faute. » M. Vaulabelle nie que ce mot ait jamais été prononcé par le rusé diplomate, l'ex-évêque d'Autun.

C'était écrit. — Cette résignation aux prétendus arrêts du destin est le fond de la doctrine religieuse de la plupart des peuples orientaux ; c'est une sorte de *fatum* antique, un reflet affaibli de ce caractère poëtique, presque grandiose, que le fatalisme, mélange de sensibilité profonde et de sombre résignation, avait revêtu chez les anciens.

Veto. — J'empêche. Cette expression a passé dans le langage politique et s'entend de l'acte solennel d'opposition absolue, par lequel un pouvoir constitué refuse sa sanction à une mesure émanée d'un autre pouvoir, et ainsi, en paralyse l'effet. Le mot *veto* rappelle un des tristes souvenirs de la Révolution française. Une des plus graves questions qu'avait à décider l'Assemblée Constituante, était celle du *veto*, ou droit accordé au roi de s'opposer aux lois votées par les Assemblées législatives. Le peuple

criait: « À bas le *veto*, » sans comprendre ni le mot, ni la chose. Pour lui le *veto* était l'ancien régime, l'ennemi de la révolution, et la populace ne tarda pas à donner le nom de *madame Veto* à l'infortunée et belle Marie Antoinette.

Law. — Donner dans le Mississipi. — Sous la régence du duc d'Orléans, un écossais, Law, fonda à Paris une banque qui ruina beaucoup de personnes. Les gens dupés dirent qu'ils avaient donné dans le Mississipi, parce qu'on prétendait avoir découvert sur les bords de ce fleuve des mines très riches. Pour l'exploitation de ces mines, la banque créa des actions de 500 fr. qui montèrent jusqu'à 5000 fr., tellement on s'empressait de porter ses fonds à la banque. Les trésors du Mississipi n'arrivant point, on voulut réaliser ; mais leur profusion était si grande que le discrédit devint complet. Law fut obligé de fuir.

Et de Caron pas un mot. — Ce dicton nous vient d'un dialogue de Lucien. Le vieux nautonier, Caron, s'étonne de ce qu'aucun mortel n'entre dans sa barque sans verser des larmes. Il vient sur la terre pour en découvrir le motif; il voit les hommes qui s'agitent de toutes parts : les uns amassent des richesses, les autres poursuivent les honneurs, d'autres ne respirent que les combats, beaucoup recherchent les plaisirs. C'est alors qu'il s'écrie: « et de Caron pas un mot. »

Les chevaux courent les bénéfices, les ânes les attrapent. — Mot de Louis XII. Par le concordat passé entre Léon X et François Ier, il y eut encore des bénéfices susceptibles d'être courus en cour de Rome. Il fallait que le candidat eût obtenu des dégrés dans une université ; mais tout docteur n'est pas docte : de là cette expression.

Tomber en quenouille. — Se dit des États où la royauté est héréditaire pour les femmes comme pour

les hommes. Un article de la loi Salique empêche que le royaume de France tombe en quenouille. La quenouille et le fuseau sont les attributs de la femme et le symbole de ses occupations.

Ne jetez pas des perles devant les pourceaux. — Paroles tirées de l'Évangile et dont le sens est facile à saisir: ne parlez pas devant un ignorant des choses qu'il ne comprend pas, ne lui donnez pas des objets précieux dont il est incapable d'apprécier la valeur.

Non possumus. — Nous ne pouvons pas. Réponse de Saint-Pierre et de Saint-Jean aux princes des prêtres, qui voulaient leur interdire le droit de prêcher l'Évangile. Cette expression, dans la bouche du représentant de l'autorité ecclésiastique, exprime une impossibilité, un refus sur lequel on ne peut revenir. Elle est employée surtout dans les questions qui touchent au spirituel.

Le nombre trois. — Virgile (églogue VIII) fait allusion aux propriétés mystiques que l'antiquité attribuait aux nombres impairs. Dans le système de Pythagore, l'unité représentait la divinité, qui contient tout et de qui tout découle; le nombre deux était le mauvais principe, et le nombre trois le symbole de l'harmonie parfaite. Les anciens buvaient trois fois en l'honneur des trois Grâces, et crâchaient trois fois pour détourner les enchantements; le gouvernement du monde était partagé en trois dieux: Jupiter, Neptune et Pluton. Diane avait trois visages. Il y avait trois Parques, trois Furies, trois Grâces. Cerbère avait trois têtes. Dans les sacrifices, on faisait trois fois le tour de l'autel, on nouait en trois un ruban, on coupait trois poils du front des victimes, etc., etc.

La montagne est en travail. — Horace recommande au poëte de ne pas commencer par un début ambitieux et exagéré: « Ne commencez pas comme ce poëte d'autrefois: *je vais chanter la fortune de Priam et la fameuse guerre de Troie!* Que donnera-t-il après cette pom-

peuse promesse? La montagne est en travail; elle enfantera un rat ridicule. » Cette spirituelle hyperbole d'Horace a été imitée à l'envi par nos poëtes.

...,... Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
(BOILEAU, *Art poétique*).

,.... S'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
du vent.
(LA FONTAINE, *La montagne qui accouche*).

Lève-toi, bourreau. — L'empire de Mécène sur son maître fut porté à un tel point que, passant un jour sur le forum, et voyant Auguste juger des criminels, avec un air d'emportement, il lui fit passer ses tablettes, sur lesquelles il avait écrit ces mots: *surge, tandem, carnifex!* L'empereur prit en bonne part cette dure remontrance et descendit de son tribunal jusqu'à ce que sa colère fut apaisée.

Tant de ressentiment peut-il entrer dans l'âme des Dieux! — Homère et Virgile nous ont montré les Dieux de l'Olympe soumis aux passions qui agitent les simples mortels. Au début de son poëme, l'*Énéide*, Virgile nous montre Junon gardant contre les Troyens son courroux. Elle n'avait pas oublié le jugement de Pâris. Boileau a imité Virgile dans ce vers du *Lutrin:*

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

Un témoin, pas de témoins. — *Testis unus, testis nullus.* Autrefois, on avait plus d'égard à la quantité des témoins qu'à la qualité : un témoin ne faisait qu'une demi preuve. Depuis l'admirable institution du jury, vingt témoins ne suffirent pas quelquefois pour donner la conviction aux jurés, et souvent un seul l'établit.

La mer, la mer. — Cette exclamation rappelle l'étonnante série de marches militaires qu'on a nommées la Retraite des Dix Mille, et dont Xénophon fut à la fois le capitaine et l'historien. Après une marche de seize mois à travers les déserts et les montagnes de l'Asie, ils arrivèrent au sommet de la montagne de Thechès, d'où ils aper-

çurent le pont Euxin. Jamais naufragés ne poussèrent le cri de *terre* avec plus d'ivresse que les Grecs n'en ressentirent à la vue de ces flots qui allaient enfin les conduire dans leur patrie. *La mer! la mer!* s'écrièrent-ils en s'embrassant et en versant des larmes de joie.

Le précepte d'Horace, de Quintilien et de Cicéron. — Horace avait dit: si vous voulez que je pleure, commencez par pleurer vous-même. C'est-à-dire: si vous voulez m'émouvoir, commencez par être ému vous-même. Ce n'est qu'en éprouvant avec force un sentiment qu'on parvient à le faire partager aux autres. Ce précepte est dicté par la raison même. Il n'y a que l'âme qui puisse parler à l'âme. Tous les grands maîtres ont donné ce précepte; mais Cicéron et Quintilien l'ont vivement développé. Boileau a traduit ainsi la pensée d'Horace:

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Si tu veux la paix, prépare toi à la guerre. — Cette maxime toute romaine, est peu philosophique. Le bon abbé de Saint-Pierre, partisan de la paix perpétuelle, ne l'aurait certainement pas prise pour épigraphe. Il est paradoxal de dire que les gros bataillons assurent la paix. Les peuples sont de grands enfants. Quand on a de si belles armes, il se trouve toujours des fous qui brûlent de les essayer. — Ce vieux proverbe était bon chez les anciens, où la force décidait tout; il n'est plus chez les modernes l'expression de la vérité.

L'esprit est prompt et la chair est faible. — Paroles de J.-C., au jardin des oliviers, à ses disciples: « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation; car l'esprit est prompt et la chair est faible. » Ces paroles nous rappellent que l'homme, malgré sa présomption et confiance qu'il a en lui, se laisse aller souvent à la faiblesse de sa nature.

Je crains les Grecs, même quand ils font des présents. — *Timeo Danaos et dona ferentes.* Ce

vers de l'*Énéide* de Virgile est dans la bouche de tous les écoliers. Le grand prêtre Laocoon cherche à dissuader les Troyens de faire entrer dans leurs murs le cheval de bois que les grecs avaient perfidement laissé sur le rivage, et dans les flancs duquel ils avaient chaché des guerriers. — Dans l'application, ces mots signifient qu'il faut se défier des présents d'un ennemi. Il est même prudent d'étendre cette défiance jusqu'aux présents... d'un ami. Vous recevez une bourriche qui vous est envoyée par un ami ; n'êtes vous pas obligé de donner un dîner pour vous débarrasser de ce cadeau de vénaison?

Je crains l'homme d'un seul livre. — Pensée de Saint-Thomas d'Aquin. Un homme qui n'a lu qu'un seul livre, mais qui le possède bien, a plus de vraie science que celui qui en a lu beaucoup sans les méditer. Sénèque compare le lecteur superficiel à un voyageur qui, étant partout et nulle part, se fait beaucoup de connaissances et pas un ami. Quelquefois on donne à cette phrase le sens de voir d'une manière exclusive.

On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. — Les latins disaient: *ubi bene, ibi patria;* la patrie est où l'on est bien. La patrie n'est pas seulement un lieu; c'est un ensemble de traditions, d'infortunes et de grandeurs communes, qu'on ne peut pas plus renier que les liens de la parenté. Combien nous préférons la parole du terrible Danton, auquel on conseillait de fuir pour éviter l'échafaud: « On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. »

Là où brillent plusieurs beautés, je n'irai pas me choquer de quelques tâches. — Horace le dit dans son *Art poëtique.* La perfection n'existe nulle part, et il faut savoir passer sur les tâches qui se trouvent dans les meilleurs ouvrages, pour ne s'arrêter qu'aux beautés qu'ils renferment. Il n'y a que les ignorants et les hommes de mauvaise foi qui usent autrement de la critique.

La dernière raison. — *Ultima ratio*. C'était une des maximes de Richelieu que le canon est l'*ultima ratio* des rois. Le duel devrait être stigmatisé en l'appelant la dernière raison des fous. Les associations communautaires sont l'*ultima ratio* des travailleurs. La dernière raison du peuple est la révolution contre un sage gouvernement constitutionnel.

Urbi et orbi. — *A la ville et à l'univers*. Paroles qui accompagnent la bénédiction du souverain pontife lorsque, le jeudi saint, le jour de Pâques et celui de l'Ascension, il donne, du haut du balcon de Saint-Jean de Latran, sa bénédiction à toute la catholicité. — On dit de même, par extension, publier une nouvelle *urbi et orbi*, c'est-à-dire partout. Cela répond à l'expression populaire : « crier une chose par dessus les toits. » Charles Quint a dit avec raison de la ville de Paris : *Lutecia non urbs sed orbis*.

La franchise fait des ennemis, la flatterie des amis. — Molière, en traçant le caractère du misanthrope, a fait ressortir cette vérité exprimée par Térence. Par sa franchise poussée à l'excès, Alceste se fait de nombreux ennemis. C'est aux esclaves à mentir, disait Apollonius, à l'homme libre, de parler le langage de la vérité. Mais la franchise doit avoir des limites, et, si l'on en croit la sagesse des nations, toute vérité n'est pas bonne à dire. Le prudent Fontenelle pensait comme Térence : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

Après la mort il n'y a rien. — Cette phrase impie traduite de Platon, a joué un certain rôle dans le procès qui livra au bûcher l'imprimeur Dolet. Il avait ajouté à la pensée du philosophe grec ces deux mots : *du tout*. Cette malheureuse addition fut considérée à juste raison comme une profession d'athéisme, et Dolet fut brûlé le 3 août 1546 sur la place Maubert à Paris.

La voix du peuple est la voix de Dieu. — *Vox populi, vox Dei*. Il est rare que le jugement de tous

ne soit pas la révélation du vrai et l'instinct du bien; mais il ne faut pas confondre la voix du peuple avec les bruits populaires, il ne faut pas adopter l'avis de la multitude ignorante. Colbert, ce ministre tant regretté, faillit être déchiré par la multitude après sa mort. *Vox populi, vox Dei*, avait répondu Danton, en entendant le premier coup de tocsin du 2 septembre, à un député qui le pressait d'intervenir en faveur des victimes.

C'est là le hic. — *Hic*, ici, c'est ici. Dans les premiers temps de l'imprimerie, les lecteurs d'une pièce, manuscrite ou imprimée, mettaient souvent à côté des endroits remarquables, le monosyllabe *hic*, abrégé du *hic sistendum, hic advertendum*, ici il faut s'arrêter, ici il faut faire attention. De cet usage est venue la façon de parler proverbiale: *c'est là le hic;* c'est-à-dire la principale difficulté de l'affaire, l'argument le plus fort de la cause.

L'homœopathie. — La première maxime: *contraria contrariis curantur* est celle que la médecine classique, la médecine des écoles oppose à la seconde qui est devenue le drapeau de la nouvelle école ou l'homœopathie: *similia similibus curantur*. D'un côté le camp des allopathes et de l'autre les disciples d'Hahnemann.

Un grand économiste, M. Louis Reybaud, doué d'un rare bon sens, fait dire à Jérôme Paturot: « Se mettre nu pour se garder du froid, se couvrir de fourrures contre la chaleur, se mettre au feu pour se guérir d'une brûlure, administrer à un homme qui a la fièvre ce qui la lui donnerait s'il ne l'avait pas; voilà le système des homœopathes. » — La vieille médecine combat les irritations par les calmants, les inflammations par les saignées, raisonnant comme un homme qui, voyant sa maison brûler, s'aviserait de jeter de l'eau sur la flamme. La nouvelle médecine a changé tout cela; elle irrite les irritations, elle enflamme les inflammations. Les médecins de la fantaisie, victimes de la méprise d'Hahnemann, écrivent sur l'enseigne de leur boutique le célèbre *similia similibus curantur*. C'est latin, c'est joli, c'est paradoxal; mieux que cela

c'est *nouveau;* et ils font fortune avec leurs infiniment petits.

Qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient pas. Les Jésuites. — L'acte le plus important du pontificat de Clément XIV fut la suppression de la Compagnie de Jésus. Cette mesure était sollicitée par la plupart des puissances catholiques, et depuis longtemps on pressait le général de l'ordre d'apporter des réformes à la Constitution de la Société ; l'inflexible Ricci rejeta toutes les propositions qui lui étaient faites, et répondit par ce refus absolu: *sint ut sunt, aut non sint.* L'ordre fut supprimé le 21 juillet 1773, *pour cause d'abus et de désobéissance au Saint-Siége.* — Voilà ce qui est mourir debout à la manière des empereurs. Cette belle parole peut servir de devise aux grands de tous les pays. Les manufacturiers protectionnistes ont pris en France la devise des Jésuites.

L'oiseau rare sur la terre. — Hyperbole de Juvénal (satire VI) qui se dit en parlant des Lucrèces et des Pénélopes, et, par extension, de tout ce qui est phénoménal. Juvénal vivait à une époque de dépravation, et il flagelle les vices d'une société dégradée par un sensualisme grossier et livrée à des débauches monstrueuses. Il cite, comme types de rareté, le cygne à noir plumage et le corbeau blanc. De nos jours nous disons: rare comme un merle blanc.

Avocat, passons au déluge. — Horace conseille à tous ceux qui écrivent, et surtout à ceux qui racontent, de se hâter toujours vers le dénoûment. En effet, ils doivent aller toujours au fait par le chemin le plus court, et ne pas faire dire tout bas à ceux qui les lisent ou les écoutent: « Avocat, passons au déluge. » Ce sont les paroles qu'un président de tribunal adressait à un avocat verbeux qui se perdait dans des digressions.

Ô imitateurs, troupeau servile! — A dit Horace. Imiter les grands modèles sans les copier, se rem-

plir de leurs sentiments et de leurs pensées, de leurs expressions et de leurs tours, en disposer comme de son propre bien, sans gêne et sans contrainte, fut toujours le privilége exclusif de quelques écrivains de génie. La Fontaine a livré au ridicule les imitateurs dans sa fable du *Singe :*

N'attendez rien de bon d'un peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

Molière disait aussi : « Je prends mon bien partout où je le trouve. » Il imitait, mais il changeait le cuivre en or. Il est permis de voler un auteur, pourvu qu'on le tue.

Je le crois parce que c'est absurde, s'écrie saint Augustin. L'illustre évêque donne ainsi la meilleure définition de la Foi, qui nous fait regarder comme vraies précisément les choses que la raison ne peut admettre. Où donc serait le mérite de croire à des choses évidentes et démontrées.

Citoyens, la patrie est en danger! Caveant consules! — Cette lugubre exclamation se faisait entendre quelquefois à la tribune de la Convention. La formule par laquelle le Sénat romain, dans les moments de crise sociale, investissait les consuls d'un pouvoir dictatorial, était *caveant consules* « que les consuls prennent garde que la république n'éprouve aucun dommage. » Maintenant le terrible *caveant consules!* appliqué plaisamment à des riens, est devenu une locution proverbiale : « prenez garde, veillez au grain, il y a péril en la demeure, » à propos d'une bagatelle. C'est le contraste d'un mot de formidable mémoire appliqué à une chose frivole, qui en fait le piquant.

Que les armes le cèdent à la toge. — C'est un vers que Cicéron fit à sa propre louange, en mémoire de son consulat. C'est-à-dire : que le pouvoir militaire, représenté par l'épée, fasse place au pouvoir civil, représenté par la toge. Ce vêtement était à Rome ce que nous appelons l'habit bourgeois.

Je pense, donc j'existe. — Lorsque le philosophe Descartes eut rompu avec les doctrines du passé, qu'il eut, dans son esprit, fait table rase de tous les principes qu'on lui avait enseignés, afin de reconstruire la doctrine sur l'évidence et la raison, il reconnut come première vérité la réalité de son existence à ce signe, qu'il pensait; penser, c'est être: *cogito, ergo sum.* « Je pense, donc je suis. »

Finit en queue de poisson. — *Desinit in piscem.* Se dit des choses dont la fin ne répond pas au commencement; ainsi que des personnes qui promettent beaucoup et qui tiennent peu. Au début de l'*Art poëtique,* Horace compare une œuvre d'art sans unité à un beau buste de femme qui se terminerait en queue de poisson:

De sorte que le haut soit d'une femme aimable,
Et le bas représente un poisson effroyable.

Le fumier d'Ennius. — Le style d'Ennius, un des plus anciens poëtes latins, a toute la rudesse de son siècle; mais le défaut de pureté et d'élégance est racheté par la force des expressions. Virgile a transporté dans son *Énéide* des vers entiers d'Ennius, ce qui a fait dire que Virgile avait trouvé des perles précieuses dans le fumier d'Ennius — Voltaire a employé cette rude expression, par jalousie, à propos de Shakespeare, qu'un des premiers il avait fait connaître à la France: « Eh! je sais bien qu'il y a des perles dans ce fumier. »

L'oncle d'Amérique. — Dieu descendu au moyen d'une machine. — *Deus ex machina.* Intervention d'un dieu descendu sur la scène du théâtre au moyen d'une machine. C'est le dénouement plus heureux que vraisemblable d'une mauvaise situation. Dans les tragédies antiques, il arrivait fréquemment que la catastrophe se dénouait tout-à-coup, à la complète satisfaction des spectateurs, au moyen d'un Dieu qu'une machine faisait subitement descendre du ciel sur le théâtre. — Dans nos pièces modernes, le notaire qui apporte un héritage, l'oncle d'Amérique, revenant juste à temps pour tirer d'embarras son

neveu ou sa nièce, voilà ce qui remplace le *Deus ex machina.*

Ça ira, ça ira! — Disait Franklin en voyant les progrès de l'insurrection américaine. *Ça ira, ça ira!* s'écriait-il à chaque instant après avoir proclamé les victoires de Washington. Aux premiers jours de la révolution de 1789, le général Lafayette révèle aux Français le mot favori, le mot incisif du philosophe réformateur; le marquis veut que *ça ira* devienne le refrain d'une chanson populaire.

Le clavecin des sourds et l'orgue des gourmets. — Le père Castel, jésuite, avait construit un clavecin oculaire où les sons de la gamme étaient représentés par les couleurs du prisme; et Poncelet, de son côté, avait voulu appliquer une saveur particulière à chacun des sept tons, et il inventa l'orgue des saveurs. C'est le cas de citer le proverbe des scoliates du moyen-âge, qui est devenu un proverbe français: « Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer. »

Le savoir de Pic de la Mirandole. — *De toutes les choses qu'on peut savoir* était la devise du fameux Pic de la Mirandole; qui se faisait fort de tenir tête, à tout venant, sur tout ce que l'homme peut savoir; *et de quelques autres*, comme a ajouté quelque plaisant. Cette devise entière est passée en proverbe et désigne ironiquement un homme qui croit tout savoir.

Pourceau du troupeau d'Épicure. — C'est ainsi que le voluptueux Horace ne craint pas de s'appeler plus pour enchérir ironiquement sur le langage des stoïciens que pour se ravaler bénévolement au-dessous des brutes. À cause de son pittoresque, le mot est resté pour désigner les hommes ensevelis dans la matière et dans les jouissances grossières des sens.

Congedo, nego, distinguo. — J'accorde, je nie, je distingue. Ces termes de logique font partie de l'arse-

nal de la scolastique. — On avait parlé à un évêque d'un jeune diacre qui abusait du *distinguo* et trouvait moyen de l'introduire partout. L'évêque se fit fort de lui poser une question de telle nature que *distinguo* n'eût aucun prétexte à se montrer dans la réponse. « Monsieur l'Abbé, lui dit-il, peut-on baptiser avec du bouillon ? — *Distinguo*, Monseigneur ! si c'est avec celui de Votre Grandeur, non; mais si c'est avec celui du Séminaire, oui.

Diviser pour régner. — Telle fut la politique du Sénat de Rome; et Montesquieu, Bossuet et Polybe s'accordent à dire que ce principe contribua beaucoup à donner le monde à un petit peuple de l'Italie. Machiavel n'aurait donc pas inventé ce précepte qui a été si souvent mis en pratique, surtout par Louis XI, pour abattre les grands vassaux, et par Catherine de Médicis, pour conquérir et conserver le pouvoir. L'Angleterre a été souvent accusée de trop bien connaître la maxime de Machiavel.

Rimer malgré Minerve. — Se dit d'un auteur sans talent, sans inspiration, qui s'obstine à vouloir écrire quand même. — Boileau a dit de Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

De droit et de fait. — *Jure et facto.* Le droit n'est pas toujours d'accord avec le fait; ainsi pendant que Louis XVIII en exil se considérait comme étant *de droit* souverain de la France, Napoléon, à Paris, l'était *de fait.* — Le mari est censé le maître de droit; combien de maris, hélas ! ne le sont pas de fait ! pourtant Molière a dit :

Du côté de la barbe est la toute puissance.

De mon temps tout allait mieux. — Horace, *Art poëtique*, dans une peinture des différents caractères, rappelle d'un trait un des défauts les plus habituels de la

vieillesse. Quel homme n'est pas porté à faire comme le vieillard de Boileau, qui

Toujours plaint le présent, et vante le passé.

« De mon temps, dit-on sans cesse, de mon temps tout allait mieux. » L'homme ne s'aperçoit pas que rien n'est changé que lui-même. « Le temps ne passe pas, a dit Pascal, c'est nous qui passons. »

Je ne vous connais pas. — *Nescio vos.* Mots empruntés d'une parabole de l'Évangile répondus aux conviés qui viennent trop tard. Cette locution s'emploie familièrement par forme de refus.

Piron a mis ces mots dans une épigramme contre l'Académie française :

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au Diable soit la pétaudière,
Où l'on dit à Nivelle : entrez ;
Et *nescio vos* à Molière.

Que le cordonnier ne juge pas au-delà de sa chaussure. — *Nec sutor ultra crepidam.* Mot du peintre Apelle devenu proverbial. Apelle venait de terminer un tableau. Il l'exposa aux regards du public, et se tint caché derrière une toile pour écouter les observations auxquelles son ouvrage donnerait lieu. Un cordonnier critique la sandale d'un personnage ; le peintre retouche cette partie de son œuvre ; mais lorsque le cordonnier veut parler du reste de l'ouvrage, il l'arrête par ces mots : *Nec sutor ultra crepidam !* Leçon à l'adresse de ceux qui veulent parler des choses qui leur sont étrangères.

Pour sa maison. — *Pro domo sua.* C'est le titre d'une des harangues de Cicéron. Le patricien Clodius, ayant vu Cicéron déposer contre lui dans une affaire criminelle, jura de se venger. Il le fit exiler, puis ayant fait mettre le feu à la maison de Cicéron, il s'était approprié

le terrain. Rappelé par les suffrages publics, Cicéron, jaloux de recouvrer l'emplacement de sa maison, défendit devant le tribunal sa propre cause avec son succès ordinaire.

La foi punique, la perfide Carthage, la perfide Albion. — Foi punique, c'est-à-dire équivoque, mauvaise foi, perfidie; telle était, chez les Romains, la réputation des Carthaginois. Mais les Romains étaient à la fois juges et partie, et la *perfide Carthage* ressemble beaucoup à la *perfide Albion*. Oh! si mes confrères savaient peindre, s'écrie le lion de la fable, en voyant le tableau qui représente un des siens terrassé par un homme.

Quand le divin Homère sommeille. — Ce vers d'Horace s'emploie au figuré, pour faire entendre que l'homme de génie n'est pas toujours égal à lui-même, que des parties faibles se font remarquer dans un ouvrage, à côté des beautés sublimes, enfin que l'aigle ne soutient pas toujours la hauteur de son vol, et que parfois il abandonne les cimes pour raser la terre.

Premièrement à moi parce que je m'appelle lion. Société léonine. — Ces mots de la fable de Phèdre: *le lion en société avec la génisse, la chèvre et la brebis*, s'appliquent à celui qui abuse de sa force dans ses rapports avec les faibles. Si c'est le langage du plus fort, c'est aussi celui de l'égoïste. Le nom de *Société léonine* est donné à toute société où quelques membres se réservent la *part du lion*.

Qui aime bien, châtie bien. — Le plus souvent cette maxime est citée sur le ton de la plaisanterie. L'une des plus difficiles et des plus délicates questions que présente l'éducation de la jeunesse est assurément celle des punitions. Nos pères se prononçaient pour la rigueur; une de leurs maximes favorites était celle-là. Leurs châtiments étaient rudes, et le corps en avait sa large part; ils croyaient à la suprême vertu du fouet et du martinet. De nos jours, on incline plutôt vers la douceur; et les corrections ro-

maines où les châtiments corporels sont proscrits. — Cette maxime peut être aussi considérée comme le principe de la résignation chrétienne.

Qui ne sait dissimuler, ne sait régner. — Maxime favorite de Louis XI. Il avait toujours tenu son fils, depuis Charles VIII, éloigné de la cour et privé d'instruction. Il ne voulait pas qu'il sût d'autre latin que ces cinq mots: *qui nescit dissimulare, nescit regnare.*

On a fait grand bruit de cette maxime que des fanfarons de vertu ont traitée d'immorale. Elle veut dire tout simplement que le secret est l'âme des grandes affaires et l'élément le plus sûr de leur succès. C'est dans le même sens que Metellus disait qu'il brûlerait sa chemise s'il pensait qu'elle connût son secret.

La marseillaise et Rouget de Lisle. — Ce fut le 30 juillet 1792 que les Marseillais arrivèrent à Paris, après s'être signalés dans les départements du Midi par des *expéditions patriotiques,* selon le langage des journalistes du temps. Ils entrèrent par le faubourg Saint-Antoine, et furent conduits par Santerre aux Champs Élysées, où un banquet leur était préparé. Leur arrivée fut signalée par des troubles sanglants. Les Marseillais étaient venus à Paris sous le prétexte que la patrie était en danger. Leur patriotisme exalté venait à son secours. Ce fut alors que Rouget de Lisle, officier du génie, composa les paroles et la musique de son *hymne des Marseillais,* communément appellé *la Marseillaise.* Ce chant patriotique et guerrier retentit dans toute l'Europe. On ne saurait se faire aujourd'hui une idée de l'enthousiasme qu'il inspira et de l'influence qu'il exerça, si l'on n'en avait éprouvé les effets lors des révolutions de 1830 et de 1848. L'air est devenu une des plus belles marches militaires que l'on connaisse; il a souvent mené les soldats français à la victoire. Les paroles se ressentaient de l'inspiration républicaine de l'auteur. Malheureusement on fait des plus belles choses un mauvais emploi. La *Marseillaise* fut aussi l'accompagnement des exécutions nombreu-

ses qui eurent lieu à cette époque. De toutes les chansons révolutionnaires, elle était la meilleure, car elle était exaltée, mais non sanguinaire. Malgré les opinions républicaines, Rouget de Lisle fut incarcéré pendant la terreur et ne fut sauvé que par le 9 thermidor. Il aurait sans doute entendu jouer la Marseillaise en allant à l'échafaud. Il est mort en 1836.

Le calendrier républicain ou français. — La convention, qui révolutionnait la France, voulut remplacer le calendrier en usage dans la plupart des pays et dit *Grégorien* (par suite des corrections introduites sous le pape Grégoire XIII, en 1582), par un calendrier dit *républicain*, que l'on fit partir du 22 septembre 1792, jour de l'équinoxe de septembre qui se trouva être ainsi, par un singulier rapprochement, le jour de la proclamation de la république, et le premier jour de l'*ère nouvelle.* Ce calendrier (il a été en vigueur en France pendant une période de 14 ans) était caractérisé par la dénomination pittoresque et euphonique des mois: vendémiaire, brumaire, frimaire pour l'automne; — nivôse, pluviôse, ventôse pour l'hiver; — germinal, floréal, prairial pour le printemps; — messidor, thermidor, fructidor pour l'été; correspondant trois par trois à chacune des saisons; — par le nombre régulier des jours de chaque mois (30 jours), — et par la subdivision en trois semaines ou décades de 10 jours: primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, décadi. Il avait le grave inconvénient de se trouver en désaccord avec les coutumes religieuses et les habitudes séculaires des populations. Aussi il ne put prévaloir et cessa d'être en vigueur à partir du 1er janvier 1806.

La danse macabre. — C'est une ronde infernale dansée par des morts de toutes conditions et de tous les âges, rois ou sujets, riches ou pauvres, vieillards ou enfants; c'est une allégorie ingénieuse figurant la fatalité qui condamne tous le humains a la mort. Cette ronde se trouve représentée au moyen-âge dans un grand nombre de cimetières, et est décrite dans un ouvrage fort singu-

lier: *danse macabre*, ou *miroir de la mort*, ou *danse des morts* en 1485. Macabre serait le nom de l'auteur. La danse des morts a été souvent reproduite par les peintres et les graveurs des xve et xvie siècles; on connaît sourtout celle de Bâle, peinte dans le couvent des Dominicains.

La tunique de Nessus. — Nessus, centaure qui, après avoir transporté Déjanire, femme d'Hércule, au-delà de l'Acheloüs, voulut l'enlever. Hercule le tua en le perçant d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne. Nessus donna en mourant sa tunique à Déjanire, comme un philtre qui pouvait lui ramener son mari s'il devenait infidèle: mais cette tunique, imprégnée du sang de Nessus, était empoisonnée, et elle devint fatale au héros. Déjanire se voyant délaissée par Hercule, lui envoya cette tunique pour le ramener à elle. Il ne se fut pas plus tôt revêtu de cette robe qu'elle se colla sur sa peau et le déchira cruellement. Ne pouvant supporter ses tourments, il éleva un immense bûcher sur le mont Oeta et s'y brûla.

Le tonneau des Danaïdes. — Nom de cinquante sœurs, filles de Danaüs, roi d'Argos. Égyptus, roi d'Égypte, leur oncle, qui avait cinquante fils, contraignit ses nièces à épouser leurs cousins germains. Le faible Danaüs y consentit malgré lui, mais sous la condition secrète que les Danaïdes massacreraient leurs maris la première nuit de leurs noces. Cet horrible projet s'exécuta; une seule éloigna son mari. Jupiter, pour punir les criminelles épouses, les précipita dans le Tartare et les condamna à y remplir éternellement un tonneau percé.

Terreur panique. — Pan, Dieu grec, présidait aux troupeaux et aux pâturages. Le bas peuple croyait que Pan faisait des courses nocturnes, des apparitions subites qui jetaient partout l'effroi; de là le nom de terreur panique.

Le fil d'Ariane. — Ariane, fille de Minos, conçut de l'amour pour Thésée qui avait été envoyé en Crète pour être livré au Minotaure, et le tira du labyrinthe en

lui donnant un peloton de fil qui loi permit de retrouver son chemin. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos. Bacchus eut pitié d'elle et l'épousa.

La boîte de Pandore. — Pandore, nom de la première femme; elle est l'Ève des Grecs. Elle fut douée de toutes les qualités par les Dieux, qui chacun lui firent un don, puis envoyée par Jupiter à Prométhée, avec une boîte où tous les maux étaient enfermés. Prométhée, soupçonnant un piége, refusa Pandore et ses présents: mais Epiméthée, son frère, la prit pour épouse, ouvrit la boîte et donna ainsi l'essor à tous les maux. Il ne resta au fond que l'espérance. L'invasion de tous les maux sur la terre fit naître le siècle de fer.

Jeter son bonnet par-dessus les moulins. — Se dit d'une femme ou jeune fille qui laisse le sentier de la vertu pour mener une vie irrégulière et équivoque.

L'Académie. — Ce nom vient du nom *Academus*, athénien dont les jardins, situés près d'Athènes et fréquentés par des philosophes, furent l'origine de la célèbre Académie où enseignait Platon, 388 av. J.-C. La ville de Paris renferme aujourd'hui un grand nombre d'Académies. Les cinq principales formant l'Institut de France sont: Académie française, fondée par le cardinal de Richelieu, en 1635; — Académie des inscriptions et belles-lettres, fondée par Colbert, en 1663; — Académie des sciences, fondée par le même, en 1666; — Académie des beaux-arts, fondée en 1648; — Académie des sciences morales et politiques, fondée en 1832. Il y a encore à Paris l'Académie de musique, fondée en 1669; — l'Académie de médecine, fondée en 1820. L'Académie française comprend 40 membres, que l'on appelle les 40 immortels.

Les assemblées — La convention. — *Assemblée constituante*, la première des assemblées politiques de la Révolution française, celle qui fit la constitution de 1791.

Assemblée législative, succéda à la constituante et fut remplacée par la convention nationale, le 21 septembre 1792.

Convention nationale, assemblée la plus mémorable dont fasse mention l'histoire de la Révolution française ; elle abolit la royauté, proclama la république et concentra en elle tous les pouvoirs de l'État ; elle siégeait aux Tuileries, et se sépara le 26 octobre 1795, après avoir voté la constitution de l'an III.

Assemblée nationale législative de 1849, élue par le suffrage univesel, et composée de 750 membres, rétribués à 25 fr. par jour. Sa première séance eut lieu le 29 mai 1849, et sa dernière le 1er décembre 1851.

Les conseils. — *Conseil des Anciens*, l'une des deux assemblées créés par la Constitution de l'an III (1795) ; supprimée le 18 brumaire an VIII (1799).

Conseil des Cinq-Cents, assemblée qui formait, avec le Conseil des Anciens, le Corps législatif organisé par la Constitution de l'an III, et dissoute aussi par le coup d'État du 18 brumaire.

Les croisades. — Ce sont les expéditions qui, depuis 1096 jusqu'en 1291, furent entreprises par différents rois seigneurs d'Europe, dans le but de chasser les *infidèles* (Musulmans) du royaume de Jérusalem. On compte généralement huit croisades :

La première, commandée par Godefroy de Bouillon (1096-1100) ; — la seconde, par Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne (1147-1149) ; — la troisième, par Philippe-Auguste, roi de France, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, et Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne (1189-1193) ; — la quatrième par Baudouin, comte de Flandre, et Dandolo doge de Venise (1202-1204) ; — la cinquième par Jean de Brienne (1217-1221) ; — la sixième par Frédéric II (1228-1229) ; — la septième et la huitième par Saint-Louis, roi de France (1250-1220).

Les quatre âges. — Les anciens distinguaient quatre âges dans l'histoire du genre humain : l'*âge d'or* re-

présente les temps pendant lesquels un printemps continuel régna sur la terre ; l'*âge d'argent* marque l'époque où les hommes commencèrent à déchoir de leur innocence; le mal domine dans l'*âge d'airain*, et l'*âge de fer* est signalé par le débordement de tous les excès, de tous les crimes.

Les physiologistes divisent la vie de l'homme en quatre âges: 1° l'enfance jusqu'à 15 ans; 2° l'adolescence ou la jeunesse jusqu'à 25 ans; 3° l'âge viril jusqu'à 55 ans; 4° la vieillesse, qui se termine par la décrépitude et la mort.

La fronde — On nomme ainsi la guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV entre le parti de la cour (Anne d'Autriche et Mazarin) et le Parlement. L'origine de ce mot vient du jeu de la *fronde* auquel les enfants s'amusaient à cette époque dans les fossés de Paris. La police défendit ces amusements dangereux; mais les enfants résistaient souvent à l'autorité et poursuivaient les gardes à coups de fronde. Un plaisant compara les adversaires de Mazarin à ces *frondeurs;* l'allusion fut trouvée heureuse et le mot resta.

La fontaine de Jouvence. — Cette source fabuleuse a joué un grand rôle dans les romans orientaux. On attribuait aux eaux de cette fontaine la vertu de rajeunir ceux qui venaient s'y baigner. Dire de quelqu'un : « *il a bu de l'eau de la fontaine de Jouvence* » signifie : il a rajeuni.

Lit de justice. — Le premier lit de justice fut tenu en 1318, sous Philippe le Long, et le dernier par Louis XVI, à Versailles, le 8 mai 1788. On y traitait des grands intérêts de l'État.

La querelle des investitures. — C'est la lutte entre les papes et les empereurs d'Allemagne, au sujet de la collation des titres ecclésiastiques, de 1074 à 1122.

Les ligues. – *La ligue*, confédération du parti catholique en France, formée en 1576 par le duc de Guise

contre les Huguenots et contre Henri III, et qui, pendant 20 ans, entretint une horrible guerre civile.

La ligue du bien public, formée contre Louis XI, en 1455, par Charles, son frère, et les ducs de Bretagne, de Bourbon et de Bourgogne, et dissoute par les traités de Conflans et de St-Maur. Le peuple, en faveur duquel rien ne fut stipulé, donna le nom de *ligue du mal public* à cette coalition féodale.

Ligue sainte, coalition formée contre Louis XII, en 1511, par le pape Jules II, Ferdinand le catholique, Henri VIII, les Vénitiens et les Suisses.

Guerres des deux ligues, entre la ligne *Achéene*, soutenue par Philippe III, roi de Macédoine, et la ligue Étolienne, soutenue par les Spartiates (220-217 av. J. C.).

Les maillotins. — On nomma ainsi des hommes du peuple qui, en 1381, s'insurgèrent à Paris pour s'opposer à la perception de nouvelles taxes établies par le duc d'Anjou, régent de France, pendant la minorité de Charles VI; ils se portèrent en masse sur l'arsenal, s'armèrent de petits maillets de fer, dits *maillotins* (d'où leur nom), massacrèrent les percepteurs et élargirent les prisonniers. Cette révolte attira sur le peuple de longues et cruelles punitions.

L'homme au masque de fer. — Personnage mystérieux (frère de Louis XIV, dit-on) qui fut prisonnier en France de 1662 à 1703, et qui fut successivement transféré au château de Pignerol, à l'île Sainte Marguerite, à la Bastille, où il mourut. On le contraignit toute sa vie à porter un masque dont les articulations étaient en fer; après sa mort, on lui mutila le visage pour le rendre méconnaissable, et fut enterré sous le nom de Marchiali, dans le cimetière de St-Paul. On s'est épuisé sur cet infortuné prisonnier en vaines conjectures; lors de la prise de la Bastille (1789), on trouva déchirées les pages du registre d'écrou qui auraient pu donner sur lui quelques renseignements. C'est un secret et un crime que Louis XIV a emportés dans sa tombe.

Les journées de septembre. — Massacre de prisonniers politiques détenus dans les prisons de Paris, l'Abbaye, la Force, les Bernardins, Bicêtre, la Conciergerie, etc., les 2, 3, 4, 5 septembre 1792.

Les types de l'amitié. — Philémon et Baucis, Castor et Pollux, Oreste et Pilade, Nisus et Euryale, Damon et Pithias.

Baucis, femme pauvre de Phrygie, était l'épouse de Philémon. Jupiter et Mercure les protégèrent; ils vécurent jusqu'à la dernière vieillesse et moururent en même temps.

Castor et Pollux étaient frères jumeaux. L'immortalité fut partagée entre eux, ils vivaient et mouraient alternativement.

Oreste, fils d'Agamemnon, contracta cette amitié avec Pylade qui les a rendus si célèbres l'un et l'autre.

Nisus, roi de Mégare, et Euryale, célébrés dans l'*Énéide* (5e et 6e livres), pour leur étroite amitié, sont, peut-être, des personnages de pure imagination.

Damon et Pithias sont deux amis célèbres, au temps de Denys de Syracuse.

Jeter le froc aux orties. — Quitter la vie monastique et rentrer dans le monde. Le froc est cette partie de l'habit des moines qui leur couvre la tête et les épaules, et qu'on prend souvent pour tout l'habit. De là cette façon de parler. Boileau a dit:

> De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
> Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.....
> .....Il va du blanc au noir;
> Il condamne au matin ses sentiments du soir.
> Importun à tout autre, à soi-même incommode,
> Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode:
> Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc;
> Aujourd'hui dans un sac, et demain dans un froc.

On n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer. — Vérité incontestable de Boileau et avouée par la saine morale, puisque l'être le plus malheureux est celui qui n'aime rien: appliqué à la passion de l'amour, c'est toute autre chose.

Les rois s'en vont. — Lainé, membre du corps législatif en 1808, y montra une rare indépendance, et encourut la colère de Napoléon pour avoir, dans un rapport, parlé de paix et de liberté. C'est de lui qu'est devenu célèbre ce mot : « Les rois s'en vont. »

Je l'ai connu poirier. — Pour rendre toute sa pensée sur un parvenu qui n'inspire pas une grande considération, il faudrait dire longuement: il est riche aujourd'hui, il occupe un poste élevé ; mais je l'ai connu dans une position infime, misérable, et je ne puis oublier ce qu'il a été en voyant son orgueil, sa suffisance. Au lieu de cette périphrase, on dit simplement : *je l'ai vu poirier*, et le sens subsiste tout entier. — Cette expression est fondée sur cette historiette. Il y avait dans une chapelle de village un Saint Jean fait en bois, auquel les paysans portaient une grande vénération. Cette statue vermoulue étant tombée, le curé la remplaça par une statue nouvelle, à la confection de laquelle il sacrifia le plus beau poirier de son jardin. Mais plus de pèlerinages, plus de dévotion. Pourquoi ? parce que, disaient les paysans, le nouveau saint nous l'avons vu poirier.

Faire le diable à quatre. — Il y a trois ou quatre siècles, à l'époque où florissaient sur le théâtre français les mystères et les soties, on représentait aussi des pièces appelées *diableries* qui faisaient les délices du peuple. Les acteurs poussaient des hurlemens et faisaient mille contorsions. Dans les petites diableries, représentées par deux diables seulement, le bruit était déjà considérable ; mais dans les grandes, où *quatre* diables se démenaient, le vacarme était à son comble. De là cette locution.

Le San Benito. — Casaque jaune dont on revêtait ceux que l'inquisition avait condamnés à être brûlés vifs, et sur laquelle était représenté un homme couché sur des tisons enflammés, et environné de démons.

Saigner du nez. — Des médecins ont dit que la peur pouvait causer un saignement de nez à certains individus. Le premier poltron qui, au lieu d'aller résolument au danger, s'avisant de chercher un prétexte pour s'arrêter en chemin, eut l'idée de saigner du nez, donna naissance à cette figure. Saigner du nez est donc, au figuré, manquer de courage.

Pendant la peste qui, après avoir dépeuplé l'Asie et l'Afrique, ravagea l'Europe, et particulièrement la France, vers le milieu du XIVe siècle, on remarqua en divers endroits, que cette terrible maladie ne laissait aucun espoir de guérison, quand elle était accompagnée de quelque saignement de nez; et comme un pareil symptôme causait alors les plus vives craintes et le plus triste abattement, on en prit occasion de dire, au figuré, *saigner du nez*, pour exprimer le manque de résolution.

Ménager la chèvre et le chou. — Ne rien sacrifier, trouver moyen de conserver de bons rapports avec deux adversaires, des alliances dans tous les partis. — Ce proverbe a pour base ce problème innocent: un homme doit faire passer dans son bateau un loup, une chèvre et un chou, et il ne doit les passer que séparément. Comment fera-t-il pour qu'en son absence le loup ne mange pas la chèvre, pour que la chèvre ne mange pas le chou? *Réponse.* Il passera d'abord la chèvre; il retournera et passera le loup, mais il ramenera la chèvre avec lui, qu'il laissera sur le bord en prenant le chou, puis il reviendra chercher la chèvre. De cette façon, le chou ne sera pas exposé à être mangé par la chèvre et la chèvre à être dévorée par le loup.

Pacha à trois queues. — C'est l'homme à qui rien ne manque pour jouir de la vie et qui se complaît, comme un pacha, dans une douce mollesse. — La queue de cheval en Turquie est l'insigne caractéristique des pachas: ils la font porter devant eux, flottant au bout d'un étendard composé d'une lance surmontée d'un croissant. Le nombre des queues augmente avec la dignité: il y a, par consé-

quent, des pachas à une, à deux et à trois queues. Le pacha à trois queues est le plus haut placé dans la hiérarchie militaire. Le grand Vizir seul a cinq queues.

Coiffer Sainte-Catherine. — C'est encore l'usage, dans certains pays, d'orner, d'habiller, de *coiffer* les statues des saints et des saintes qui se trouvent dans les églises. Sainte-Catherine étant la patronne des vierges, c'est toujours à une jeune fille qu'est confié le soin de la parer. Mais cette charge, très agréable, très honorifique quand on a seize ou dix-huit ans, n'est pas au nombre de celles que l'on veut garder toujours. La demoiselle qui vieillit sans voir venir ce mari vainement attendu est menacée de faire longtemps encore la toilette de sa patronne; c'est alors qu'on dit d'elle ironiquement : elle restera pour coiffer Sainte-Catherine.

Catarina veut dire pure, immaculée, sans tache.

Porter le crosse de Saint-Nicolas. — On le disait aux XIII, XIV et XV siècles, pour exprimer le long célibat des hommes. Saint-Nicolas est le patron des garçons, non à cause de son nom (vainqueur des peuples), mais parce qu'une de ses plus chères occupations était d'instruire les enfants ed de former leur cœur à la vertu.

Cela est beau comme le Cid. — Le succès de la tragédie du *Cid* de Corneille fut tel, que, pour louer en ce temps là une belle chose, il était passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme comme le Cid. » Le cardinal de Richelieu, qui ambitionnait tous les genres de gloire, désirait passer pour l'auteur de cette admirable pièce; mais Corneille, qui aimait mieux la gloire que l'argent, n'y voulut jamais consentir, et le ministre, pour s'en venger, obligea l'Académie à en faire la critique; ce qui fit dire à Boileau (*Satire* 9°) ;

> En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
> Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue :
> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Corneille donna bientôt un autre chef-d'œuvre, les *Horaces*. Richelieu, qui ne pouvait cependant se dissimuler le mérite transcendant de Corneille, lui avait accordé une pension, dont celui-ci fut assez reconnaissant pour dire de lui, après sa mort:

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien, pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal, pour en dire du bien.

Le marquis de Carabas. — Marquis imaginaire qui doit son existence à un charmant conte, le *Chat botté* de Perrault. Il y figure comme le possesseur d'une fortune sans limite. On signale aussi par ce nom un gentilhomme dont les manières attestent de grandes prétentions et une sotte vanité. Béranger a fait, sur l'air du roi Dagobert, une chanson dont le refrain est:

Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Robert Macaire. — Fripon audacieux et sans pudeur, dont le métier est de chercher des dupes, qu'il parvient à tromper par des artifices de tout genre. Robert Macaire est le héros d'un mélodrame l'*Auberge des Adrets*, dans lequel il jouait le rôle d'un assassin déterminé. L'acteur Frédéric Lemaître donna à ce rôle un caractère bouffon et ironique, qui contrastait singulièrement avec les crimes dont le scélérat qu'il représentait était souillé. Une autre pièce fut écrite sur la même donnée, et *Robert Macaire*, qui donnait son nom à la pièce, en fut le héros principal. Dès lors ce nom a été adopté comme le type le plus expressif de la perversité, de la fourberie, de l'impudence et du charlatanisme. Luchet a dit des Robert Macaire: « Incapables de crimes aussi bien que de vertus, ils ont laissé de leurs poils aux buissons de la police correctionnelle, et c'est tout: leur basse histoire n'a pas même eu toujours les honneurs du bulletin des tribunaux; ils se croyaient des Macaires et n'ont été que des filous. » Bertrand, le complice de Macaire, représente le voleur assez niais pour se laisser duper. La bêtise des hommes est im-

mense, et Robert Macaire l'a dit à bon droit avec son implacable raison: « Semez de la graine d'imbécile, il poussera des actionnaires. » M. Gogo est éternel.

J'ai payé tous mes Anglais. — Le mot *Anglais* est ici synonyme de *créanciers*. Les rois de France ont eu tant de démêlés avec les rois d'Angleterre, ils ont eu si souvent des comptes à règler avec eux, que l'on comprend sans peine comment les deux mots ont pu à la longue se confondre dans une même signification. Ainsi le roi Jean, emmené prisonnier à Londres après la bataille de Poitiers, dut payer à l'Angleterre, pour se racheter, une forte rançon dont la France fit les frais.

Il est avec le ciel des accommodemens. — Ce vers que Molière a placé fort heureusement dans la bouche de son *Imposteur*, exprime très bien le caractère des *Tartufes* de tous les genres et de tous les temps. Les habiles de l'espèce, les austères charlatans de vertu se dispensent de pratiquer pour leur propre compte les sévères maximes qu'ils recommandent et qu'ils imposent à leur prochain. La race des tartufes n'est pas prête à s'éteindre de sitôt.

Ôte toi de là que je m'y mette. — Devise secrète des ambitieux, des révolutionnaires de tous les lieux et de tous les temps, et que l'homme suffisamment éclairé par l'expérience découvre sans peine et lit très nettement au fond de toutes les belles phrases et de tous les beaux semblants de vertu dont on essaye de la masquer.

Chercher la pierre philosophale. — Consacrer son temps et ses études à des travaux qui ne peuvent obtenir de résultat. C'est une allusion aux recherches que firent, au moyen âge, un grand nombre de savants, auxquels on donnait le nom d'*alchimistes*, avec l'intention et dans l'espoir de trouver une composition particulière qui eût la propriété et le pouvoir de transformer tous les métaux en or. Cette composition, toujours espérée, toujours cherchée

en vain, portait le nom de *pierre philosophale*. Les alchimistes cherchaient aussi la *panacée universelle* ou remède contre tous les maux.

La colère du père Duchêne. — Pendant les mauvais jours de la Révolution de 1789, Hébert publia, sous le titre du *Père Duchêne*, un journal, qui avait pour but de répandre le venin des plus affreuses doctrines, et de désigner à l'échafaud ses victimes. La colère du *Père Duchêne* était alors devenue bien redoutable et fit verser beaucoup de sang. Hébert fut guillotiné a son tour.

Adieu paniers, vendanges sont faites! — Quelle jolie phrase! Les mots s'y enroulent comme les pampres et le lierre autour d'un thyrse. C'est frais comme un soir d'automne; c'est gai comme un sourire de Silène. Il est rare que les dictons aient ce tour enjoué et les proverbes ce fin bouquet; aussi n'est-ce pas un proverbe et n'est ce pas un dicton; c'est un refrain.

Qu'est-ce que le Tiers-État? — On a de Siéyes un grande nombre d'écrits politiques. Le plus célèbre est la brochure qu'il publia au commencement de 1789, sous ce titre: *Qu'est-ce que le Tiers-État? Tout. — Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien. — Que demande-t-il? Devenir quelque chose.*

Le nom de *Tiers-État* fut donné en France à la classe bourgeoise, par opposition à la noblesse et au clergé, qui formaient les deux premières classes. Les députés de ces trois Ordres réunis formaient les États Généraux, qui étaient convoqués par le roi dans les circonstances difficiles; mais le Tiers-État ne commença à y avoir voix délibérative qu'en 1802.

As-tu des ailes? — Alexandre eut, au nord de son empire, des villes à fonder pour retenir les Scytes derrière le fleuve Iaxarte et des forteresses réputées imprenables à renverser. Une d'elles était le roc Soydien. Quand Alexandre somma le gouverneur de se rendre: « As-tu

des ailes » répondit-il, et il semblait qu'il en fallût pour atteindre l'inaccessible citadelle. Une petite troupe escalada le roc à pic. Dans cette forteresse Alexandre trouva la famille d'un seigneur Perse, dont il épousa la fille, Roxane : cette alliance assura enfin le repos de ces contrées.

Le Capitole. — Lorsque Tarquin l'Ancien faisait creuser les fondements du temple de Jupiter, on trouva la tête d'un certain Tolus avec les chairs encore fraîches. Cet incident si extraordinaire frappa le peuple ; on consulta les augures, qui ne manquèrent pas de répondre que cette tête, *caput*, annonçait clairement que ce lieu serait la capitale du monde ; ainsi ce mont, appelé d'abord Saturnius parce que Saturne y avait régné, ensuite Tarpéien, parce que Tarpéia, jeune romaine qui trahissait son pays, y avait été tuée par les Sabins, prit enfin le nom de *Capitolium*, formé de deux mots latins *caput Toli*, tête de Tolus. Telle est l'étymologie du Capitole, si cher à l'orgueil romain.

Oui, si j'étais Parménion. — C'est la réponse d'Alexandre au général Parménion qui lui conseillait de faire enfin la paix. Ce qui veut dire : oui, si j'étais un homme : mais je suis un héros, il me faut du carnage ; tout autre passe-temps est indigne de moi, et je veux m'y divertir tant que je trouverai des villes à saccager, des champs à ravager, des gens à égorger. Ce que Boileau appelle folie dans Alexandre, le coryphée des destructeurs, alors on le nommait autrement.

Paul-Louis Courier disait à la comtesse d'Albany : les guerres d'Alexandre, en son temps, de qui croyez vous qu'elles fussent approuvées ? Des Perses qu'il exterminait ? Des Grecs qu'il massacrait à Thèbes ? Des Macédoniens à qui sa gloire coûtait leur sang, leurs enfants et le produit le plus net de leurs héritages ? De ses compagnons, des chefs de son armée, qui périssaient victimes de ses extravagances ou punis de les avoir blamées ? Il n'y a pas d'apparence !

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. — C'est la conclusion de

ceux qui sont faciles à contenter, des imperturbables optimistes. Le docteur Pangloss, dans *Candide* ou *l'Optimisme* de Voltaire, prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que « dans ce meilleur des mondes possibles » le château de monseigneur le baron Thunder-ten-Tronckh était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles. Au lieu de cet axiome des optimistes si cruellement tourné en ridicule par Voltaire, qui le fait répéter souvent par le docteur à l'homme de la nature, *Candide*, les Italiens disent : *e sempre bene.*

Pourquoi donc êtes-vous notre prince ? — C'était un devoir pour l'empereur Adrien de se montrer affable et poli envers tous ceux qui l'approchaient, et il prenait souvent plaisir à se mêler à la foule des habitants de Rome, comme simple citoyen.

Un jour qu'il traversait la place publique, une femme du peuple qui s'était adressée à lui pour obtenir une chose qu'elle croyait juste, ayant été rebutée par l'empereur, s'écria avec hardiesse : « Pourquoi donc êtes-vous notre prince? » Ce mot arrêta Adrien, qui revenant sur ses pas l'écouta patiemment et lui accorda ce qu'elle demandait.

Un arlequin. — Personnage de la comédie italienne qui avait été transporté sur la scène française, où il était devenu le type des rôles à la fois naïfs et bouffons. Cet acteur était vêtu d'un habit de diverses couleurs entremêlées, portait toujours un masque noir et était armé d'un sabre de bois qu'on nommait *balte*. Ce personnage, qui a été longtemps à la mode en France, au XVIIIe siècle particulièrement, a tout-à-fait disparu du théâtre aujourd'hui. Il a été remplacé par des bouffons d'un autre genre, dont les noms sont beaucoup moins connus que celui-ci.

On ne s'attendait guère à voir Ulysse en cette affaire. — Ulysse, prince grec, est célèbre par ses voyages et ses aventures, si bien racontées par Fénelon dans son *Télémaque*.

La Fontaine, dans sa faible *La tortue et les deux ca-*

nards, fait emporter par deux canards la tortue dans les airs d'où elle voit mainte république, maint royaume, maint peuple, comme Ulysse. « On ne s'attendait guère à voir Ulysse dans cette affaire. »

La cérémonie des roses. — Du temps du Parlement, les ducs et pairs, fussent-ils princes ou fils de France, étaient obligés, au printemps qui suivait leur nomination, de présenter des roses au Parlement. Cela s'appelait la cérémonie des roses. Le pair ou prince qui présentait ces roses faisait joncher d'herbes et de fleurs toutes les chambres du Parlement, et, avant l'audience, donnait un magnifique déjeûner. Il venait ensuite dans chaque chambre, faisant porter devant lui un grand bassin d'argent plein de bouquets, de roses et d'œillets.

On ignore l'origine de cette gracieuse cérémonie; on ignore de même le temps et la cause de son abolition. On trouve que François, duc d'Alençon, fils de Henri II, s'y soumit vers l'an 1580.

La concision du télégraphe électrique. — Qui pourrait méconnaître aujourd'hui l'influence du télégraphe électrique sur le langage? Les Lacédémoniens avaient adopté un langage concis et précis dont la forme a gardé leur nom: laconisme; c'était par horreur du babil et de la frivolité. Nous qui ne passons pas en Europe pour avoir la même horreur, nous allons arriver au même résultat par un chemin tout différent; ce que ne nous donne pas la vertu, nous le demanderons au vice. Je m'explique: le télégraphe électrique est fort cher et chaque mot se paie. C'est l'avarice qui nous donnera la concision. Maintenant on va s'ingénier à trouver des formes brèves et à professer un mépris productif pour les ornements frivoles. Excessifs en tout, nous aurons bientôt dépassé les Spartiates, et le mot laconisme finira par vouloir dire bavardage diffus. On comprendra la valeur des correspondances dans le genre de celle-ci:

Lettre d'un ami à un ami: — « *Eo rus* (je vais à la campagne). » Réponse: « *I* (va). » Et de celle-ci, qui a

été un échange de courriers entre Léon Gatayes et Alphonse Karr: « K à G —? » « G à K — 0. » Qu'y a-t-il de nouveau? — Rien.

M. Jourdain. Alceste. — Ce sont deux personnages des comédies de Molière. M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, est une expression presque aussi rare qu'Alceste, le courtisan honnête homme.

Origine de quelques grands hommes. — Confucius a été charpentier; Mahomet a conduit les ânes; Méhémet-Ali a été barbier; l'empereur du Maroc a tenu un mont-de-piété; Bernadotte a été chirurgien à la Martinique; Franklin, fils d'un fabricant de savon et de chandelles a été ouvrier imprimeur; Ollivier Cromwell a été brasseur; le président Polk a été maître-d'hôtel; le beau-père de la reine Isabelle d'Espagne, mari de la reine Christine et beau-frère de l'ex-roi François II de Naples, était d'abord garçon de café; le général Espartero était sacristain; le roi Christophe, d'Haïti, esclave à Saint-Kitts; Bolivar était droguiste; Abram Lincoln, président des États-Unis, assassiné par Booth en 1865, était fils d'un menuisier: il a été tonnelier, mercier, fendeur de bois, droguiste, avocat, député; Andréa Jonhson, président des États-Unis, a été tailleur; le général Grant, président des États-Unis, a été tanneur; Hayes, président des États-Unis, a été soldat, avocat; le général Garibaldi a été matelot, fabricant de chandelles; Washington, le premier président des États-Unis, a été un simple ouvrier; le physicien Faraday, était fils d'un maréchal ferrant; George Stephenson, l'inventeur de la locomotive, a été ouvrier mineur, cordonnier, horloger; Copernic, fils d'un boulanger; Kepler, fils d'un hôtelier; D'Alembert, enfant trouvé, élevé par la brave femme d'un vitrier; Newton, fils d'un petit propriétaire; Laplace, fils d'un pauvre paysan; Lagrange, fils d'un trésorier de la guerre à Turin; Christophe Colomb, fils d'un cardeur de laine; Cook, garçon mercier; Livingstone, ouvrier fileur; Hayda, charron; Daguerre, peintre de décors; Grégoire VII, fils d'un menuisier; Adrien VI, bâtelier;

Sixte V, berger-porcher ; Richard Arkwright, garçon perruquier ; Shakspeare, fils d'un boucher, et lui-même cardeur de laine, portier d'un collége et puis copiste ; Léopold Robert, fils d'un horloger ; Mozar, Rossini, musiciens ambulants ; Lulli, marmiton ; Giotto, pasteur ; le cardinal Alberoni, fils d'un jardinier ; Salvatore Rosa demandait l'aumône en vendant des petits paysages, Jean Jacques Rousseau, copiste de musique ; Louis-Philippe , professeur de mathématique.

Abdications. — Les plus célébres sont celles de Sylla (79 av. J.-C.), qui se retira à Pouzzoles; de Charles-Quint (1556), qui alla finir ses jours au couvent de Saint-Just, dans l'Estramadure ; de Christine de Suède (1654), qui se retira à Rome, après avoir passé quelque temps en France; de Napoléon (1814-1815), qui alla mourir sur le rocher de Sainte-Hélène ; de Charles X (1830), qui mourut à Goritz, en Allemagne; du magnanime Charles-Albert (1849), qui est mort à Oporto. Celles de Napoléon et de Charles X furent imposées et non volontaires.

L'Aréopage. — Était à Athènes un fameux tribunal, une espèce de Sénat, de Cour suprême, chargée du jugement des affaires criminelles. On n'y permettait aucun artifice oratoire pour émouvoir ou attendrir les juges. La sévérité des arrêts, l'esprit de justice et d'équité qui les dictait, acquirent à l'aréopage d'Athènes une immense réputation de sagesse et d'impartialité. — Le nom d'aréopage s'applique aujourd'hui à une assemblée d'hommes recommendables par leurs lumières et leur probité.

Arianisme. — Cette doctrine, prêchée vers l'an 312, par Arius, prêtre attaché à l'Église d'Alexandrie, balança la puissance du catholicisme. Arius combattait l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Trinité, et soutenait que le Verbe, tiré du néant, était très inférieur au Père. Il regardait Notre Seigneur J.-C. comme essentiellement parfait, mais il niait sa divinité.

Baguette devinatoire. — Bâton généralement de coudrier, de noisetier courbé ou fourchu, avec lequel on prétendait autrefois découvrir les sources cachées, les mines, les trésors enfouis, ainsi que la trace des voleurs et des assassins. On tenait cette baguette horizontalement, de manière à lui laisser la faculté de se mouvoir, et quand l'opérateur approchait du lieu où il y avait une source, un trésor, la baguette se mettait à tourner d'elle-même entre ses doigts. On a prétendu que le bois du coudrier, étant hygrométrique, devait attirer l'humidité, et qu'en plaçant une baguette en équilibre au-dessus d'un terrain sous lequel existait une source d'eau, l'extrémité de cette baguette devait s'incliner vers le sol et dénoncer ainsi la présence de l'eau. — Cette superstition a été inspirée par le souvenir de la verge de Moïse et d'Aàron, ou de la baguette magique de Circé. C'est par la vertu d'une baguette que nos magiciens des places publiques font paraître et disparaître les muscades aux yeux émerveillés des spectateurs.

Convoquer le ban et l'arrière-ban. — Sous le gouvernement féodal, ce mot, qui signifie *bannière*, se disait de l'appel fait par le seigneur à ses vassaux. La noblesse faisant alors seule le service militaire, le nom de ban fut donné aux vassaux immédiats, aux seigneurs convoqués par le roi lui-même : et celui d'*arrière-ban* aux vassaux appellés par leurs suzerains. De là cette expression. — *Mettre quelqu'un au ban de l'empire*, signifiait, en Allemagne, le déclarer déchu de ses droits, le chasser de ses domaines, le *bannir* ; d'où notre expression figurée: *mettre quelqu'un au ban de l'opinion publique*. — *Ban* signifie aussi publication : *ban de vendanges, ban de mariage*.

La Basoche. — Lorsque les rois de France habitaient le Palais de Justice, les clercs du Parlement formaient une association, un corps connu sous le nom de *basoche*. Ils élisaient un roi, qui avait une cour, des armoiries, et rendait la justice deux fois par semaine au *Pré aux*

Clercs. La basoche présidait aux divertissemens publics; elle donnait des représentations théâtrales où l'on jouait des pièces appelées *farces, soties, moralités.* Henri III supprima le titre de roi de la basoche.

Savant comme un Bénédictin. — Les Bénédictins, ordre monastique fondé par Saint-Bénoît en 529. Le célèbre monastère du mont Cassin, en Italie, fut le berceau de cet ordre, dont la règle avait un caractère tout particulier de bon sens, de sagesse et de douceur. Cette congrégation a rendu d'immenses services aux lettres et aux sciences. Ce sont les seuls érudits du moyen-âge: ils ont conservé pour la postérité la plupart des chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce et de Rome.

Le caducée. — Cet attribut de Mercure, branche de laurier ou d'olivier surmontée de deux petites ailes et entourée de deux serpents entralacés, était autrefois le symbole de la paix. Le caducée est aujourd'hui l'emblême du commerce, auquel Mercure présidait chez les anciens. Les serpents sont le symbole de la prudence, de la ruse, et les ailes désignent l'activité.

Les cagots. — Les *Cagoths* (chiens de Goths) étaient une espèce de parias, une race d'hommes ayant beaucoup de ressemblance avec celle des crétins, et qui vivait au moyen-âge dans le voisinage des Pyrénées. On supposait qu'ils étaient les descendants, les restes des anciens Goths, qui possédèrent longtemps l'Aquitaine; ils étaient pour cette raison un objet de mépris. La révolution de 89 mit fin à cette injuste prévention; il n'existe plus de cagots. Le nom seul a survécu: on l'a appliqué avec un léger changement d'orthographe aux faux dévots.

C'est un caméléon. — Le caméléon a une couleur qui lui est propre, mais dont la nuance change sous l'effet de causes accidentelles. Sur un arbre vert, il devient, par suite du reflet, d'*un vert tendre.* Mais, craintif à l'excès, c'est principalement ce sentiment qui produit en lui

les nuances rouges, jaunes, noires, vertes, blanches, dont il se colore, et que l'on voit à travers sa peau, dont le tissu est d'une extrême transparence. Cette singulière propriété du caméléon en a fait l'emblême de l'hypocrite, de l'homme qui change d'opinion et de conduite au gré de son intérêt.

Le conclave. — Collége des cardinaux assemblés pour élire un pape. Pendant toute la durée de l'élection ils ne peuvent avoir aucune communication avec le dehors. Cet usage date de 1270; le pape Clément IV était mort depuis 1268, et les cardinaux n'avaient pu s'entendre encore sur le choix de son successeur. Le peuple, fatigué de ces lenteurs, les enferma dans le lieu de leur réunion, jusqu'à ce que l'un d'eux fût élevé au pontificat.

Le nombre d'or. — Le *cycle lunaire* est une période de 19 années, au bout da laquelle les phases de la lune reviennent aux mêmes époques, parce que cet astre se trouve de nouveau, par rapport à la terre et au soleil, dans la même position que 19 ans auparavant. — Le *cycle solaire* est une période de 28 ans, à l'expiration de laquelle l'année recommence par les mêmes jours.

Le titre de Dauphin. — Ce nom, que portaient les seigneurs du Dauphiné, par allusion au dauphin dont plusieur membres de cette famille ornaient leur casque, fut donné, en 1349, à l'héritier présomptif de la couronne de France, lorsque Humbert II céda le Dauphiné à Philippe VI de Valois, à condition que le fils aîné du roi de France prendrait le titre de *Dauphin*.

Divinités secondaires. — La mythologie nous présente une foule de divinités terrestres, qui ont passé de l'imagination des poëtes dans les croyances aveugles de le multitude: les *Faunes*, divinités champêtres chez les Romains; les *Satyres*, qui jouaient à peu près le même rôle chez le Grecs que les Faunes chez les Romains; les *Sylvains*, qui présidaient aux forêts; les *Dryades* et les

Hamadryades, divinités des forêts, des arbres, des bosquets; les *Naïades*, nymphes des sources, des rivières; les *Néréides*, nymphes de l'Océan; les *Tritons*, dieux marins, moitié poissons, précédaient le char de Neptune.

C'est un dragon. — Femme vive et acariâtre. Le dragon, animal fantastique, créé par l'imagination des anciens, était représenté avec les griffes du lion, les ailes de l'aigle et la queue du serpent. Le mot dragon vient d'un mot grec, qui signifie *voir*. Ce qui a donné lieu à la fable du *Dragon des Hespérides*, de celui de la *Toison d'or*. De tout temps, le dragon n'a été qu'un être fictif, un emblême cachant un fait historique, et, le plus souvent, une calamité publique. Ainsi l'Écriture sainte nous représente l'archange Saint-Michel, terrassant le dragon infernal, ennemi du genre humain; et la Vierge, mère du Sauveur, écrasant du pied la tête du dragon par qui le mal est venu sur la terre.

Elzévir. — Famille célèbre d'imprimeurs hollandais, qui florissait au XVIe et XVIIe siècles; elle a produit des chefs-d'œuvre de typographie, presque tous en petit format, qui ont immortalisé le nom d'*Elzévir*, sous lequel ils sont toujours avidement recherchés. Ces petits ouvrages brillent par la beauté et la netteté du caractère.

C'est un épicurien. — Un partisan de la doctrine d'Épicure, qui enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme, et que tous nos efforts doivent tendre à l'obtenir; mais loin de le faire consister dans les jouissances grossières des sens, Épicure le plaçait dans la culture de l'esprit et la pratique de la vertu. Saint-Grégoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce philosophe. Quoi qu'il en soit, le mot *épicurien* est resté le synonime de débauché et de voluptueux.

C'est un escobar. — Escobar, célèbre casuiste espagnol, jésuite. On lui reproche d'avoir, dans ses écrits, excusé certaines fautes, à l'aide de distinctions subtiles

que réprouve la bonne foi. Dans les *Provinciales*, Pascal a tourné en ridicule la morale et les principes d'Escobar. Depuis, ce mot est devenu synonime d'hypocrite habile, qui sait résoudre par des réticences mentales les cas de conscience les plus subtils. Du mot *escobar* on a fait *escobarder*, tromper; *escobarderie*, tromperie.

C'est un Esculape. — Esculape était regardé, chez les anciens, comme le dieu de la médecine. *Un disciple d'Esculape* est un médecin; *un Esculape* est un médecin habile; *ce n'est pas un Esculape*, ce n'est pas un bon médecin. En poësie, en parlant des arrêts de la médecine, on dit: *oracle d'Épidaure*, parce qu'Esculape avait un temple dans cette ville:

Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois. (MILLEVOYE)

La fédération. — Est la fête qui fut célébrée au Champ de Mars de Paris, le 14 juillet 1790, en mémoire du premier anniversaire de la prise de la Bastille, prison d'État. Les députés des 83 départements nouvellement établis s'y trouvèrent réunis au nombre de 6000.

Le trois conquêtes de l'esprit humain. — La précieuse institution du jury date de 1791; elle est si morale que le consul Bonaparte la mettait au nombre des trois conquêtes les plus importantes de l'esprit humain: « le jury, l'égalité de l'impôt, la liberté de conscience. »

Eau lustrale. — C'était l'eau sacrée des anciens, laquelle était contenue dans un vase placé à la porte des temples; ceux qui entraient s'en lavaient eux-mêmes ou s'en faisaient laver par les prêtres. On l'obtenait en éteignant dans de l'eau commune un tison ardent tiré du foyer des sacrifices.

Les Muses. — Présidaient aux arts libéraux. Clio présidait à l'histoire, Euterpe à la musique, Thalie à la

comédie, Melpomène à la tragédie, Terpsichore à la danse, Erato à l'élégie, Polymnie à la poësie lyrique, Uranie à l'astronomie, Calliope à l'éloquence et à la poësie héroïque. — Le poëtes sont appelés les favoris, les nourrissons des Muses ; s'armer du poignard de Melpomène, chausser le brodequin de Thalie, sont des expressions très usitées qui signifient composer ou jouer des tragédies, des comédies. — Les muses habitaient le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon montagnes dont les noms s'emploient figurément dans quelques locutions relatives à la poësie. « Il est au sommet, au bas de l'Hélicon, » c'est un grand, un mauvais poëte. Là coulaient le ruisseau du Permesse et la fontaine d'Hippocrène, que le cheval Pégase avait fait jaillir d'un coup de pied. De là vient que « avoir bu les eaux de l'Hippocrène » signifie : avoir le talent de la poësie.

Le palladium. — Était une statue de Pallas, qu'on disait tombée du ciel et que l'on conservait précieusement à Troie, dans la convinction que le sort de la ville y était attaché. Ulysse et Diomède l'enlevèrent pendant la nuit par ruse, et seulement alors la ville put être prise. — Depuis, on a désigné par ce nom les divers objets, à la possession desquels certaines villes, certains empires attachaient leur durée. L'ancile, bouclier sacré que l'on croyait tombé du ciel sous le règne de Numa, était le palladium de l'empire romain. Le Code civil est le palladium de la propriété. En Angleterre, l'acte d'*Habeas corpus* est le palladium de la liberté individuelle.

Le Pentateuque. — Ensemble des cinq livres bibliques composés par Moïse, et contenant l'histoire du monde depuis sa création jusqu'à la mort du législateur des Hébreux. Les livres du Pentateuque sont : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

Le diable est bon logicien, dit Dante. En effet, ouvrez la voie au scepticisme, il emporte la loi du devoir, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme. Tout

au plus reste-t-il dans l'homme un vague instinct du bien, un sentiment naturel qui résiste quelque temps aux sophismes; mais que le souffle de la passion s'élève, et cette fragile barrière sera renversée ! L'égoïsme saura bien se faire une arme de ce doute absolu dont vous avez frappé toute croyance religieuse.

Clouer quelqu'un au pilori de l'opinion publique. — Le supplice du pilori fut aboli en 1789, et remplacé par l'exposition, qui elle-même a été supprimée. Le condamné était attaché à une machine qui tournait sur un pivot de manière à être offert dans tous les sens aux regards du public. — Le mot pilori est resté dans la langue; il exprime une idée morale en rapport avec le supplice physique d'autrefois.

C'est un Protée. — Ce Dieu marin avait reçu le nom de prophète; mais pour échapper à ceux qui le pressaient de questions, il changeait de forme et de volonté. — Souvent on compare les courtisans au Dieu Protée, parce que, comme lui, ils savent modifier leurs visages, ou en cacher l'expression sous un masque factice. Ce mot a passé dans la langue et désigne un homme d'un caractère changeant, qui joue toutes sortes de personnages.

Les quakers ou trembleurs. — Secte religieuse établie en Angleterre et aux États-Unis. Ils n'admettent aucun sacrement, ne prêtent pas serment, et sont crus sur leur simple affirmation ; ils refusent de porter les armes, regardant la guerre comme un lutte fratricide, tutoient tout le monde, n'admettent aucune hiérarchie ecclésiastique, et ne se découvrent jamais, même devant le roi. Ils se distinguent, en général, par la pureté de leurs mœurs, leur probité et leur philantropie.

Le ratafia. — Il était d'usage, autrefois, de conclure un marché, un engagement quelconque, en prenant un petit verre de liqueur qui était versée lorsque l'acheteur avait prononcé la parole latine: *res rata fiat* (que la chose soit

ratifiée). Dans la suite on a francisé le mot ratafiat, devenu le nom de la liqueur, en supprimant le *t*.

Les fêtes saturnales. — Fêtes romaines qu'on célébrait tous les ans en l'honneur de Saturne. Elles furent établies en mémoire de l'égalité qui régnait parmi les hommes alors que Saturne, chassé du ciel par Jupiter, vint habiter le Latium. La liberté la plus entière régnait dans ces solennités. Les esclaves commandaient. Les excès auxquels on s'abandonnait ont fait donner le nom de *Saturnales* aux temps de licence et de désordre. Les derniers jours du carnaval sont de véritables saturnales.

C'est une sirène. — Femme qui chante bien, qui séduit par ses attraits, par ses manières insinuantes. Mais il se prend le plus souvent en mauvaise part, pour désigner une personne qui, par une douceur feinte, voudrait attirer dans un piége. — Les sirènes étaient des monstres fabuleux, moitié femmes, moitié poissons; par la douceur de leurs chants, elles attiraient les voyageurs sur les écueils de la mer de Sicile.

Il a été piqué de la tarentule. — Se dit de quelqu'un qui se donne du mouvement, qui s'agite beaucoup. La tarentule est une araignée commune aux environs de Tarente; sa piqûre passait pour être dangereuse. La maladie réelle ou imaginaire qu'elle occasionnait, était, dit-on, caractérisée par un désir extrême de danser au son des instruments. D'autres pensent que le *tarentisme* était une affection consistant en une somnolence qui ne pouvait être combattue que par la musique et la danse.

C'est un Lépide. — Le triumvirat, cette association de trois citoyens puissants, qui se réunissaient pour envahir illégitimement toute l'autorité, se rencontre deux fois dans l'histoire romaine. Le premier triumvirat fut celui de César, Pompée et Crassus; le second, celui d'Octave, Marc-Antoine et Lépide. Ce dernier n'ayant joué aucun rôle dans ce fameux triumvirat, on donne quelquefois le

nom de Lépide à un homme faible, insignifiant, quand il fait partie d'une association commerciale. — Sous la première République française le Consulat, partagé entre Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, était un véritable triumvirat dont Lebrun fut le Lépide.

La casquette du maréchal Bugeaud. — Un matin, avant le jour, le bivouac français dans la Kabylie est surpris par les Arabes. Le maréchal saute de son lit, et prend à la hâte des dispositions si énergiques, que l'ennemi est bientôt repoussé. Après cette chaude affaire, il haranguait les soldats, quand il s'aperçoit qu'il avait gardé son bonnet de coton. Le maréchal portait d'habitude en campagne une casquette avec une large visière, contre les rayons du soleil. Il dit à un de ses aides-de-camp: « Faites-moi donc le plaisir de m'apporter ma casquette. » L'aide-de-camp s'adressa à un colonel, celui-ci à un major, le major au capitaine, etc., et bientôt l'on n'entendit de tous côtés que ces mots: « La casquette du maréchal? avez-vous la casquette du père Bugeaud? » Car il était véritablement le père des soldats. — Un zouave composa la chanson de la *Casquette*, et un caporal-clairon en fit la musique. Ces paroles et cette musique firent le tour de l'Europe.

La salamandre, emblême de François I. — Après qu'on eut constaté être une erreur populaire que la salamandre vive au milieu du feu, on voulut nier jusqu'à son existence; mais en Angleterre seulement il y en a quatre ou cinq espèces, et on en a décrit une du Japon grosse comme un homme. On en apportait dernièrement deux nouvelles espèces en Europe, mais le mâle dévora la femelle en voyage. — La salamandre fut l'emblême du roi François I; on peut la voir sculptée dans son château de Chambord sur la Loire. L'inscription *nutrisco e estinguo* est indiquée par la légende italienne sur une médaille frappée pendant la jeunesse de François: *nudrisco il buono e spengo il reo.*

O liberté! que de crimes on commet en ton nom! — Parmi ces grandes figures qui s'encadrent

si fièrement dans l'histoire de la Révolution, il en est une surtout qui se dessine avec plus de hardiesse que les autres; c'est une figure de femme. Elle a toute la noblesse, toute la sévère dignité d'une dame romaine; elle est vêtue de blanc, elle monte à l'échafaud, et saluant la statue de la Liberté, elle s'écrie: « ô liberté! que de crimes on commet en ton nom! » — C'est Mme Roland, sœur aînée de Corinne, et comme elle fille de Jean-Jacques Rousseau.

Le quadrupède à longues oreilles. — Se prête à une foule d'allusions, et pourtant qui plus que l'âne mérite d'être réhabilité! Il a eu l'honneur de porter le Christ à son entrée triomphale à Jérusalem dans la journée des rameaux, ce qui vaut bien tous les triomphes de Paul-Émile, de Scipion l'Africain, de Sylla, de Jules César, de l'empereur Trajan. C'est Esope, l'esclave bouffon, le fabuliste bossu qui, le premier, aurait jeté la pierre aux ânes et contribué à leur faire une réputation de paresse, d'obstination, de stupidité et de mauvais caractère. C'est mal, de la part de ce philosophe, de n'avoir pas su compatir aux misères d'un compagnon d'infortunes, surchargé de coups et de besogne, mais d'une patience, d'une soumission, d'une sobriété à toute épreuve, et qui rend des services immenses aux agriculteurs pauvres.

Effets fantastiques du haschich. — De tous les narcotiques (l'opium, le tabac, le coco, le bétel, le kavra ou cava) le haschich est le plus puissant. Il est très en usage en Perse, dans l'Inde, en Turquie, dans toute l'Afrique et dans le Brésil. On l'obtient en faisant bouillir des feuilles du chanvre pulvérisées avec du miel, qu'on aromatise avec de la cannelle, de la noix muscade, du girofle et autres drogueries. La dose qu'on en prend varie. On en mâche des pilules grosses comme une petite noix, puis on prend une tasse de café ou de thé. Peu après on est plongé dans un état d'illusions fantastiques; on passe dans un monde imaginaire. Le baron Taylor, lors de son voyage dans l'Afrique centrale, prit du haschich; il le trouva d'un goût aromatique et piquant. Il en mâcha une dose discrète et attendit

une demi-heure sans en éprouver aucun effet; une demi-heure après il répéta la dose et but une tasse de thé chaud. « Dix minutes après, dit-il, je fus plongé dans une très douce tranquillité. Le divan sur lequel j'étais devint moelleux et élastique comme l'air; ma chair se transforma en un tissu aérien de nerfs très fins, tout l'or du monde ne m'aurait pas induit à mouvoir un doigt. » Non-seulement on mêle le haschich avec le café et le thé, mais le plus souvent on le mêle avec du tabac et on le fume. Les effets alors sont moins forts. — On comprend que ce narcotique, comme tous les autres, est pernicieux au système nerveux, et partant, nuisible à la santé. — Dans la conversation on fait souvent allusion aux effets fantastiques du haschich.

Cléopatre buvant une perle à la santé de Marc Antoine. — Les perles étant composées de carbonate de chaux, elles sont naturellement solubles dans les acides. De là l'origine probable de ce dicton : Cléopatre dissout une grosse perle dans le vinaigre et boit à la santé de Marc Antoine. Cette historiette est une fiction pour démontrer les artifices de cette reine voluptueuse dans le but de s'attacher ce romain non moins voluptueux. Il est certain que Cléopatre possédait des perles d'une grande valeur.

L'anglomanie. — Mots nouveaux. — On a adopté certains mots nouveaux trop facilement. La manie d'enrichir la langue française est survenue à trop de gens. On connaît le ridicule de la quantité de mots anglais adoptés, il y a longtemps relativement, aux courses de chevaux. Ce ridicule est aujourd'hui chassé par d'autres. C'est une maladie que subit la langue française; exemple :

« Il y a eu un *steeple chase* après le *derby* de Chantilly. Les *gentlemen riders*, les *sportmen*, les membres du *Jockey-Club*, toute la *fashion* étaient sur le *turf*, comme à un *raout*. La plupart étaient vêtus de *twines* et de *mackintosh* et suivis de leurs *grooms* menant à la main les *race-horses*. Les *dandys*, le *stud-book* à la main, réglaient leur paris, *good-vood cup*. Les *grooms* se préparaient au *hand cup* au moyen de quelques verres de *grog*, de *brandy* et de *bishoff*.

On dit qu'il était venu de monde de fort loin par les *railways* et les *steamers*. Les paris étaient engagés en faveur des chevaux français : *Little-Jenny*, *Fallow-me-lads*, *Welcome-monarchis*, *Miss-Surplice*, et surtout *Ploughboy*, etc. »

Il serait plus simple de parodier le mot de Charles Quint et de décider qu'on ne parlera plus du cheval qu'en anglais.

Le secret du journalisme. — Voici les tenors de la presse périodique ou des phrases toutes faites (clichés) dont font usage, selon les circonstances, ceux qui crient le plus fort.

Opposer une fin de non recevoir. Une exception pour exclure la demande.

Un utilitaire. Partisan de la doctrine du publiciste Bentham.

Un free-trader. Partisan du libre échange.

Les rêves socialistes. Le phalanstère de Fourier, le système des capacités de Saint-Simon, l'atelier social de Louis Blanc, la banque d'échange de Proudhon, l'Icarie de Cabet, la Triade et le Circulus de Pierre Leroux, etc.

Il a reçu son exequatur. Autorisation donnée à un agent étranger de résider dans le royaume et d'y exercer ses fonctions.

Avoir un tabouret à la cour. Le tabouret auquel a droit la femme d'un ambassadeur dans les fêtes de cour impériale ou royale.

Présenter un ultimatum. Note péremptoire à accepter à bref délai.

Publier un memorandum. Explications pour justifier la conduite d'un ministre.

Accepter ad referendum. En les soumettant à l'acceptation de son propre gouvernement sans s'engager à rien.

Prendre l'interim. Accepter les fonctions d'un employé supérieur pendant son absence.

Se couvrir le front, est l'image du découragement.

L'horizon politique, est une image usée et mise à l'écart. Cependant quelques écrivains contemporains l'emploient encore et ils s'y tiennent.

Tenir levé et ferme l'étendard de son opinion, est une

image oubliée; on ne la trouve plus que dans les prospectus des journaux de nouvelle date.

La situation tendue est, dans le journalisme, ce qu'est le « Ciel, je te remercie » dans les mélodrames. Le langage des journaux est si pauvre, que « la situation tendue » n'a pas de rivale. D'un autre côte l'abonné est très-peu satisfait si son journal ne l'avertit point quand la situation est tendue.

Briser la plume, est une image trompeuse. Il y a des écrivains qui brisent la plume plusieurs fois par mois; ils continuent cependant à écrire par défaut d'occupations meilleures, et le public n'en reste pas émerveillé.

Une noble existence s'est éteinte, est une image nécrologique dont on abuse à propos d'existences dont la noblesse peut être très-bien appréciée.

La fille aînée de l'Église désigne la France, c'est une image catholique dont on fait usage particulièrement lorsque la fille a donné quelque dégoût à la mère.

Pauvre temps! Pauvre presse! Pauvre siècle! Ce sont des images précieuses, très-recherchées dans la polémique. C'est un procès sommaire avec lequel on met le confrère au-dessous et au-dehors de quelque dispute. Par exemple: Le rédacteur est pressé, puisqu'il doit aller à la campagne: il commence son article avec la citation « Nous lisons dans *le Temps*, dans *la Presse*, etc. » A ce point il faudrait réfuter, mais la locomotive siffle à la gare. Alors on écrase la citation sous le poids d'un seul mot: « *Pauvre temps! Pauvre presse!* »

La perfide Albion, est une image du 1815. Un homme qui avait beaucoup d'esprit, le marquis de Boissy, trouvait encore la manière de faire résonner des motifs patriotiques sur cette guitarre effondrée.

Tout est perdu fors l'honneur, est une image qu'on applique avec succès quand le parti représenté par le journal a reçu une bonne défaite. La déroute de Castelfidardo l'a fait tirer de sa cachette quoique un peu rongée.

Nos amis, image familière. — Appel aux sympathies et souvent à la bourse des abonnés. « Nos amis se presseront de souscrire à telle œuvre, à tel monument. » Cette image n'a généralement d'autre nom que « le denier de la veuve »

ou vraiment « l'obole de Bélisaire, » s'il s'agit d'un vieux soldat.

L'avenir est à nous, image de salut dans les moments difficiles. Certainement, il est impossible de prouver à un homme que l'avenir n'est pas à lui.

Le parti des honnêtes, image élastique que tous les journaux s'arrogent, car personne ne veut naturellement se charger de la responsabilité de se ranger parmi la canaille.

La dureté des temps, image mélancolique dont il est difficile de comprendre la signification, car plus ou moins tous les temps ont été durs; mais c'est une image qui fait soupirer l'abonné.

La révolution, image cabalistique du dragon des sept têtes, qu'on emploie avec les enfants mauvais.

Blesser les consciences, est une image qui indique que le journaliste est positivement contrarié.

L'abîme demande l'abîme, image apocalyptique réservée pour les rédacteurs en chef.

Il n'y a plus de convictions, image ingénue et de ressource pour les articles de fonds !

La question est palpitante d'actualité.

C'est un calme avant-coureur de l'orage.

Le présent est gros de l'avenir.

Les ratifications ont été échangées.

La question est double : question de droit, question de fait.

La camarille est toute-puissante à la Cour.

Il fait coudre le peau du renard à celle du lion.

Il jette les lieux-communs de son bagage oratoire.

On sait bien que la roche Tarpéienne est tout près du Capitole.

Le thermomètre de la bourse est souvent au rebours du patriotisme.

La bourse de Paris est la grande cathédrale du Dieu du jour.

C'est le ballon d'essai de tout un système.

C'est le bouc-émissaire du ministère.

Le banc des ministres est un banc de douleurs.

Il a présenté les lettres de créance de son souverain.

Il faut étouffer l'hydre de l'anarchie.

C'est un état dans l'état.

La France a longtemps traité l'Angleterre de: perfide Albion.

Les Anglais ont longtemps appelé les Français : des mangeurs de grenouilles.

Il sont maintenant en entente cordiale.

L'absentéisme est une des plaies de l'Irlande.

Les Turcs sont plutôt campés qu'établis en Europe.

La neutralité de l'hôtel d'un ambassadeur ne va pas aujourd'hui jusqu'à donner droit d'asile aux personnes prévenues de crime.

Cet agent à l'extérieur a dépassé ses instructions.

« Surtout pas trop de zèle » lui avait dit le ministre en le congédiant.

Il a pris ses invalides.

Il se repose sur ses lauriers.

C'est une flagrante violation du droit des gens.

On a mis l'embargo sur les navires de cette nation.

Ce souverain se reposait sur la foi des engagements.

Les traités de paix sont les oreillers sur lesquels le monde se repose.

On a dressé protocoles sur protocoles.

On a signé un cartel pour l'extradition des déserteurs et l'échange des prisonniers.

Étymologie des mois de l'année. — *Janvier* de *Janus*, roi des Latins;

Février de *Februa*, surnom de Junon, considérée comme déesse des expiations que les Romains faisaient en ce mois pour les mânes des morts;

Mars, 1er mois de l'année romaine sous Romulus, était consacré au Dieu Mars;

Avril, du mot *aperire*, ouvrir; la terre commence à ouvrir son sein;

Mai, en considération des Sénateurs, qu'on appelait *majores;*

Juin, de *Junius;* consacré à la jeunesse de Rome;

Juillet de *Julius*, surnom de César qui était né dans ce mois;

Août, reçut d'Auguste le nom d'*Augustulus*, dont on a fait *août;*

Septembre, ou le 7e mois, dans l'année romaine avant Numa;

Octobre, *novembre*, *décembre*, le 8e, le 9e, le 10e.

Cris des animaux. — L'abeille bourdonne; l'âne brait; le bœuf beugle ou mugit; le taureau mugit; le buffle souffle; le mouton et la brebis bêlent; le cheval hennit; le cochon grogne; le cerf brame; le chevreuil ralle; l'éléphant barrége; le lion rugit; l'ours gronde; le sanglier grommelle; le chien aboie; le serpent et le merle sifflent; les renards et les petits chiens jappent; le lapin clapit; la souris crie; la cicogne claquette; l'aigle trompette; la colombe roucoule; le pigeon caracoule; la tourterelle gémit; le perroquet parle; le geai cageole; la chouette hue; le rossignol chante; le pinson et la mésange ramagent; la pie jacasse; le coq coquerique; la poule caquette et glousse; le poulet et la poule-dinde piaulent; le canard nazille; le dindon glougloutte; le paon braille ou criaille; le moineau pépie; la perdrix cacabe: l'hirondelle gazouille; l'alouette tire-lire; le corbeau et le crapaud croassent; la corneille corbine; la grenouille coasse; la cigale craquette; le crocodile lamente; la grue trompette ou glapit.

Parties des animaux. — *Tête*, *hure.* — On dit la hure d'un cochon, d'un sanglier, d'un saumon, d'un brochet; la tête d'un cheval, d'un serpent, d'un coq, d'une mouche.

Groin, *mufle*, *museau*, *naseau*, *nez*, *trompe.* — On dit le groin d'un cochon; le mufle d'un cerf, d'un lion, d'un bœuf; le museau d'un chien, d'un renard; les naseaux d'un cheval; le nez d'un singe; la trompe d'un éléphant.

Gueule, *bouche*, *bec.* — On dit la gueule d'un chien, d'un brochet, d'un lion, d'une carpe, d'un chat; la bouche d'un cheval, d'un âne, d'un éléphant, d'un singe; le bec des oiseaux.

Dents, *crocs*, *défenses*, *boutoir.* — On dit les dents d'une baleine, d'un cheval; les crocs d'un chat, d'un chien; les

défenses d'un éléphant; le boutoir ou le groin d'un sanglier.

Pattes, pieds. — On dit les pattes d'un chien, d'un aigle, d'un singe, d'une araignée, d'une mouche; les pieds d'un bœuf, d'un cheval, d'une chèvre, et de tous les animaux qui ont de la corne aux pieds.

Ongles, serres, griffes, mains, ergots, sabots. — On dit les ongles d'un lion, d'un chat, d'un chien; les serres d'un aigle, d'un vautour; les serres ou les mains d'un épervier; les griffes d'un chat, d'un lion; les ergots d'un coq; les sabots d'un cheval et des autres animaux qui ont de la corne aux pieds.

Bois, cornes, crinière, huppe, crête. — On dit les bois d'un cerf; les cornes d'un bœuf, d'un bouc; la crinière d'un cheval, d'un lion; la huppe d'un poulet; la crête d'un coq.

Oreilles, ouies, queue. — Les oreilles se disent des animaux de terre; les ouies se disent des poissons; la queue se dit de tous les animaux.

Soies, poil, laine, fourrure, plumes, duvet, écailles, robe, édredon. — On dit les soies d'un cochon, d'un sanglier; le poil d'un cheval, d'un chat; la laine d'un mouton, d'une brebis; la fourrure d'un castor; les plumes d'un oiseau quelconque; le duvet des jeunes oiseaux; l'écaille des poissons; la robe d'un chien; l'édredon des oies.

Nid, aire, coque, coquille, tanière, terrier, ruche, maison, toile. — On dit le nid des oiseaux; l'aire d'un aigle; la coque d'un ver à soie; la coquille d'une huître, d'un limaçon, d'une moule; la tanière d'un lion; le terrier d'un lapin, d'un renard; la ruche d'une abeille; la maison d'un castor; la toile d'une araignée.

LOCUTIONS A ÉVITER DANS LA CONVERSATION,

LE LANGAGE ÉLÉGANT ET POLI.

Le tact dans la conversation n'est pas ce qu'il faut dire, ou ne pas dire, mais *quand* il faut le dire, ou ne pas le dire.

La Bruyère, un des plus beaux esprits de France, a consacré, dans ses *Caractères*, à la *société* et à la *conversation*, un chapitre qui contient les plus admirables enseignements. On ne saurait trop se pénétrer du sens exquis avec lequel il fut pensé et écrit; mais destiné à l'instruction des hommes faits, et qui n'ont pas trop de tout leur savoir, de toute leur expérience pour l'apprécier, ce chapitre ne peut contenir les remarques matérielles et minutieuses que nous devons donner ici, et qui doivent porter bien plus sur la forme que sur le fond. Ce grand moraliste a dû dédaigner de semblables détails; mais il est important de résumer ici le tableau qu'a tracé Mme la comtesse de Brady à ses enfans, de tout ce qui constitue le bon ton et la pureté dans la conversation (1).

Hélas! ce n'est que trop vrai; la faculté de parler est, de toutes celles qui nous ont été données, la faculté dont nous faisons ordinairement le plus mauvais usage; mais puisqu'un silence absolu *serait une chose pire* encore, essayons de rendre tout ce qui se dit de *froid*, de *vain*, de *puéril*, le moins insupportable que nous pourrons.

Remarquez comment le plus simple désir d'obtenir est exprimé : *donnez-moi*, est impératif, grossier; *ayez la bonté de me donner*, *voulez-vous bien avoir la bonté de me donner*, sont beaucoup plus convenables; mais *auriez-vous la bonté de me donner*, est bien autrement poli et élégant. Il

(1) *Du savoir vivre en France au XIX siècle.*

y a un doute dans cette tournure qui laisse croire que la chose obtenue excitera toute la reconnaissance de celui qui demande.

Je vous prie, je vous supplie, je vous conjure, sont aussi adoptés, parce qu'ils semblent établir l'inégalité, et qu'il y a beaucoup de grâce à paraître croire que l'on s'estime moins que celui à qui l'on s'adresse.

Il est choquant d'employer les mots *avantage* ou *plaisir*, quand celui d'*honneur* est le seul convenable. Ne vous servez donc que de ce dernier quand vous parlez aux gens que leur âge, leur rang, leur profession, leur fortune même, rendent dignes de quelque considération. Il est le seul que vouz puissiez employer en parlant aux femmes.

Je cite ici quelques passages d'une conversation célèbre entre l'abbé Delille, poëte à la mode du dernier siècle, et un honnête abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collége Mazarin, qui racontait à son confrère, avec quelque satisfaction, un dîner qu'il venait de faire chez l'abbé de Radonvilliers, en compagnie de ducs, de maréchaux de France et d'autres gens de la cour.

Delille s'adressant à Cosson :

— Après avoir mangé un œuf, que demandâtes-vous ?

— Je demandai du bouilli.

— Du bouilli !

Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et point de bouilli, et après cet aliment ?

— Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer une très-belle volaille.

— Malheureux ! de la volaille ! On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour... Mais, vous ne dites rien de votre manière de demander à boire.

— J'ai, comme tout le monde, demandé du Champagne, du Bordeaux aux personnes qui en avaient devant elles.

— Sachez donc que tout le monde demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux...

Il ne convient pas plus de dire à un homme en lui parlant de sa femme, *madame*, qu'il ne convient de dire *monsieur* à une femme, en lui parlant de son mari. On doit

dire *madame Durand*, *madame Duval*, comme *madame la duchesse d'Usez*, *madame la comtesse d'Avaray*, quand on parle à leurs maris; *madame*, sans le nom, ne se dit pas.

Il est plus poli, en parlant aux gens de leurs parents, de dire *monsieur votre père*, *monsieur votre frère*, *madame votre tante*, *madame votre fille*, etc., que de nommer ces mêmes personnes. Dans la grande intimité on dit tout simplement: votre grand'mère, votre sœur, votre cousin, ainsi de toutes les relations de parenté.

Le nom d'*époux* et d'*épouse* ne s'entend plus qu'au théâtre et dans les tribunaux: on ne s'en sert qu'en poësie; on dit *mari* et *femme*. Cette observation me rappelle un trés-brave habitant d'un département, qui était ravi d'avoir vu à la fois l'*empereur*, son *épouse*, et *leur petit bonhomme*.

Le mot *cadeau*, quoiqu'à l'usage de beaucoup de gens, a toujours été réprouvé; il faut lui substituer celui de *présent*, de *don*, s'il est question de la générosité d'un prince, ou de quelque chose de magnifique. Vous trouverez le mot de *cadeau* dans Molière; mais vous ne le trouverez pas une seule fois dans les lettres de Mme de Sévigné.

Vous n'emploierez le mot *orgie* qu'en parlant de l'antiquité; il ne doit pas plus retentir dans un salon que celui de *bacchanales*, à moins que ce ne soit pour montrer l'aversion que vous inspirent les scènes que ces expressions peignent.

Les mots seuls de *dame* et de *demoiselle*, se disent peu. On ne dit pas la *dame* de monsieur N., mais bien la femme de monsieur N. On ne dit pas *votre demoiselle*, mais bien Mlle votre fille. On ne dit pas le *monsieur* ni les *messieurs*. Ces déplorables locutions font juger à l'instant qu'une personne est commune. Mme la comtesse de P***, femme du meilleur monde, dit: « *ma fille*, la princesse d'H***, est patronnesse de telle bonne œuvre. » Mon portier dit en parlant de sa fille: « notre *demoiselle* apprend à *toucher* du piano. » Il y a des cas exceptionnels où le mot dame peut ou doit s'appliquer: dame du palais, grande dame, dame d'atour, dame ou demoiselle d'honneur. Il en est

de même des mots *époux* et *épouse*, quand c'est un souverain ou un prince qui approche du trône. On dit aussi généralement en style d'étiquette: « les dames seront reçues par l'empereur tel jour, à telle heure. » Un vieil usage permet de dire: les dames de la halle. Bon nombre de parisiens sont provinciaux. Votre *dame*, votre *demoiselle* sont des élégances aussi malheureuses que chères au citoyen de Paris, qui croirait être grossier s'il disait *votre femme*, *votre fille*, et préfère sa manière de dire comme plus courte et plus gracieuse. Je ne parle pas des raffinés de politesse qui disent avec M. Prudhomme: madame votre épouse.

Ménage et Duperrier eurent un jour une discussion à propos de la formule qui terminait une lettre adressée au dernier par une femme: *votre très humble et très obéissante servante.* Tous deux tombèrent d'accord qu'il n'était conforme ni à l'usage, ni au bon ton, qu'une femme écrivît ainsi à un homme.

Un *talma* est un petit manteau court. Les femmes feraient bien de dire simplement mon manteau, au lieu de dire mon talma, ou tout autre nom qu'il plaira aux couturières d'inventer. Une femme qui se pique d'être à la mode, et quelle femme ne s'en pique pas? ne doit pas avoir besoin de constater que son manteau est fait à la dernière mode. Si l'on porte les manteaux « à la talma » il va sans dire que le manteau d'une femme à la mode est un manteau à la talma. Il est très humble de l'affirmer. Ainsi, dites, si vous voulez, à votre couturière: « faites-moi un manteau à la talma; » mais ne dites pas à moi: « donnez-moi mon talma; » ce n'est ni élégant, ni distingué, ni tout-à-fait français.

Au restaurant, ne demandez pas au garçon « l'addition » mais bien « la carte à payer. » Ne demandez pas non plus « un bifteck aux pommes » mais bien « un bifteck aux pommes de terre. »

En général je vous recommande d'examiner les mots nouveaux que l'on introduit dans le langage, et de ne les adopter qu'autant qu'ils s'accordent avec vos idées sur les convenances. Les femmes, il y a quelques années (avant la mode de la crinoline), imaginèrent de faire bouffer

leurs jupes par derrière, au moyen d'un morceau de toile empésée; cette partie de leur ajustement reçut, selon les unes, le nom de *page* ou de *polisson*, les autres la nommèrent simplement *tournure*. Je peux vous assurer qu'il était impossible de comparer ces femmes entre elles, tant les dernières étaient en tout préférables aux premières.

Il est fort rare que la façon la plus simple de s'exprimer ne soit pas la meilleure. La Bruyère remarque que les femmes de la Cour disent: j'ai traversé les *halles*, et que les bourgeoises cherchent des périphrases, pour ne point nommer de semblables lieux. Pensez à ce que vous voulez dire, et si la chose dont vous voulez parler ne blesse point la décence et le goût, nommez-là uniment; si non ne dites rien. — A quoi bon amener dans l'entretien un sujet de conversation qui vous oblige d'abord à prendre tant de peine? Molière a fait justice de ces façons dans les *Femmes savantes* et dans ses *Précieuses ridicules*. On voit là des filles cherchant des circonlocutions pour parler d'amour et d'intrigues amoureuses: n'est-il pas plus naturel qu'elles n'en parlent pas du tout, si elles croient perdre de leur considération en traitant une semblable matière?

On dit d'un homme qu'il fait sa cour à un roi, à un ministre, à une femme, quand il se présente chez eux; et il est de très-bon goût de dire à une femme: me *permettez-vous de vous faire ma cour?... J'aurai l'honneur de vous faire ma cour...* Mais employer cette phrase pour dire qu'un homme voudrait plaire à une femme, ou qu'il aspire à la main d'une jeune fille, est une tournure de mauvaise compagnie. On rend cette pensée en disant qu'un homme s'occupe de telle ou telle personne; et comme il ne doit guère entrer dans la tête qu'une inclination se manifeste, excepté entre deux personnes libres, il est bien plus simple de dire: *monsieur un tel* désire épouser *mademoiselle une telle*. Les mots d'amour, d'amoureux, d'amants, ne doivent être qu'à l'usage des chanteurs et des chanteuses de romances; ils les prodiguent à un tel excès, qu'il faut en faire grâce dans la conversation. J'aimerais pourtant mieux les entendre que celui de *faire la cour*,

19

quand il n'est pas seulement question *de rendre hommage*, prouver du respect et les plus grands égards.

Les provinciaux joignent assez souvent le nom des personnes à l'épithète de *monsieur* ou de *madame*, quand ils parlent aux gens : c'est impoli; il faut dire, *oui*, *non*, *monsieur* ou *madame*, et s'abstenir de les nommer.

Gardez-vous de chercher le nom des personnes, en disant *monsieur* ou *madame chose*, et tachez de bien savoir le nom des gens dont vous parlez. Même quand il est question des noms étrangers les plus difficiles, il est de bon goût de les savoir. Faites-vous les écrire, et cherchez qui vous apprenne à les prononcer le moins mal possible.

N'ayez pas bonne opinion des femmes qui appellent les jeunes gens par leur nom de baptême et qui suppriment l'épithète de monsieur devant les noms de famille ; cela ne peut arriver ni à une femme bien élevée, ni à une honnête femme. Mais en parlant de son mari, une femme de bonne compagnie ne le désignera pas non plus sous le nom de famille tout court ; elle ne le désignera pas non plus par le seul titre de *monsieur*, mais elle joindra le titre et le nom (*). Il n'en est pas de même du nom de baptême ; c'est d'usage maintenant de s'appeler réciproquement par ce nom entre mari et femme.

On a, de leur vivant, désigné quelques hommes célèbres par leurs noms, sans les faire précéder de monsieur ; mais je vois toujours les personnes les plus distinguées faire quelques exceptions, et j'entends toujours dire : monsieur de Talleyrand, monsieur de Châteaubriand, monsieur de Polignac : étendez cette liste à tous les gens de lettres et à tous les artistes, dès que vous les connaissez, et ne croyez pas, ainsi qu'il arrive à beaucoup de sots, que l'on vous croira l'égal des gens, parce que vous en parlez d'un ton familier.

On fait une exception pour les acteurs; mais la politesse ne l'a jamais faite pour les actrices. Voltaire, choqué d'apprendre qu'un jeune homme l'appelait par son nom seulement, et lui entendant dire qu'il aimait le talent

(*) Il est beaucoup plus simple de dire : mon mari, ma femme.

de la *Clairon* (*), lui dit : monsieur, dans ma jeunesse j'avais quelque fois affaire dans les bureaux de M. le cardinal de Fleury, premier ministre, et quelquefois aussi, j'avais l'honneur d'être reçu par son Éminence. Dans les bureaux, tous les commis disaient : la *Le Couvreur* (**) ; dans son cabinet, le ministre n'a jamais dit que mademoiselle Le Couvreur.

Vous voudrez bien étendre cet usage aux cantatrices et aux danseuses. Cependant si vous aviez une grande habitude de la langue italienne, on vous passerait d'appeler par leur nom, en le faisant précéder de l'article, les cantatrices italiennes ; car on dit des plus grandes dames en Italie : la *Colonna*, la *Barberini*, la *Durazzo*, comme on dit la *Catalani*, la *Grisi* (***).

Je vous prie de dire du *vin de Champagne*, du *vin de Bordeaux*, et non du *Champagne*, du *Bordeaux ;* outre que c'est de mauvais ton, j'ai remarqué que les jeunes gens qui parlent ainsi, sont ordinairement de pauvres garçons qui ne boivent que des vins ordinaires chez leurs restaurateurs, et qui espèrent faire croire à de fréquentes rencontres entre eux et ces vins assez chers, en parlant de ceux-ci avec familiarité. Ils étendent jusqu'aux vins cette manière aisée, qui les rend si ridicules quand ils s'en servent pour paraître les amis des gens célèbres ou en place.

Louez la *parure*, la *toilette* d'une femme ; ajoutez qu'elle est bien *mise*, *mise* de bon goût ; mais ne faites pas un substantif de cet adjectif, et ne dites la *mise* de personne.

Ne confondez pas, à l'imitation de plusieurs journalistes, les mots *conséquent* et *conséquente* avec celui de *conséquence*. Un homme conséquent est celui dont les principes et la conduite sont parfaitement d'accord. Un homme de *conséquence* est celui qui par une place, par son rang, par son caractère jouit de la considération publique. La fortune, une terre, ne peuvent être *conséquentes ;* mais el-

(*) Célèbre actrice qui jouait dans les tragédies de Voltaire.
(**) Actrice qui précéda mademoiselle Clairon.
(***) Cantatrices célèbres.

les ont beaucoup de valeur, elles sont considérables, c'est-à-dire de conséquence.

Dites d'un gros homme, qu'il est gros, d'une femme grosse, qu'elle est grosse ; mais ne dites pas que l'un est puissant, l'autre puissante : car ils peuvent être dénués de force tous deux, et encore plus de pouvoir; or la puissance consiste à posséder l'un et l'autre.

Je ne crois pas avoir besoin de vous apprendre dans quelle classe vous pouvez placer les gens qui appellent une décoration, une plaque d'ordre attachée sur l'habit, un *crachat*. L'expression est assez révoltante pour que vous en jugiez.

On lit aujourd'hui dans beaucoup de gazettes que le roi est sorti de ses *appartements*, que le roi est rentré dans ses *appartements* (*). Si l'on croit qu'un pluriel en pareil cas convient mieux à la majesté royale, il faut dire ses *chambres ;* car le plus grand monarque du monde peut avoir un appartement pour chaque saison, mais ne saurait en occuper qu'un à la fois. Un appartement est composé de plusieurs chambres, et l'on ne peut pas plus dire : le roi est dans ses *appartements*, que l'on ne peut dire : il loge dans *ses palais*, il couche dans *ses lits* et mange à ses tables.

Les provinciaux disent qu'il faut *aller*, *écrire en Cour ;* qu'un homme est bien *en Cour :* ces locutions sont mauvaises. On doit dire : *aller*, *écrire à la Cour*, et cet homme est bien *avec la Cour*.

L'ellipse, ou la phrase dont on retranche quelque mot, ne vaut pas grand'chose dans la conversation, parce que le mot sous-entendu peut y jeter de l'obscurité. Il faut que ces façons de parler soient chères aux personnes vulgaires, car la bonne compagnie ne les emploie pas ; gardez-vous donc de dire, comme déjà je vous en ai avertis : du *Xérès*, du *Malaga*, du *Constance*, sans spécifier que vous parlez de *vins ;* car c'est aussi ridicule que si vous disiez du *Strasbourg* devant un pâté de foie gras, ou du *Bologne* devant

(*) Cette mauvaise locution est un anglicisme. En anglais on dit *apartement* pour *chambre*, quand on parle d'un roi ou d'un grand.

un saucisson. Ne dites point qu'un homme, qu'une femme *a de l'usage*, car on demandera *de quoi?* et sans doute vous voulez dire, l'usage du monde. Songez qu'un bel *organe*, un *organe enchanteur*, ne peut signifier une belle voix, une voix douce et harmonieuse; car nous avons l'organe de la vue, celui de l'ouïe, etc. Ne désignez pas comme *rose* une écharpe, un ruban: ces objets sont couleur de rose. Ne dites pas qu'une femme a du *teint*, *de la peau;* on a toujours l'un et l'autre: dites que ce teint a de l'éclat, que cette peau est blanche; mais ne croyez louer personne en lui accordant ce que tout le monde possède.

La prétention à bien parler n'est sage qu'autant que l'on prend pour guides les gens reconnus pour avoir un excellent ton, ou les livres qu'ils ont écrit. N'imitez donc pas ceux qui disent: *pincer de la harpe*, *toucher du piano*, car on a plaisamment remarqué qu'il faudrait dire, pour s'exprimer avec justesse: *accrocher de la harpe et taper du piano.* Jouer, s'applique à tous les instruments, et je ne vois guère d'exception que pour battre du tambour, sonner de la trompette et sonner les cloches.

Les gens de l'ancien régime, c'est-à-dire ceux qui formaient la Cour de nos rois avant 1789 et surtout les dames du siècle de Louis XIV, n'auraient pas imaginé d'appeler la plus jolie et la plus ornée des pièces d'un appartement un *boudoir*, c'est-à-dire un lieu destiné à *bouder*. Quelle est la fille ou la femme honnête qui conviendra qu'elle a prémédité des moments d'humeur et de caprice, et qu'elle s'est préparé un lieu de retraite, particulièrement élégant pour ces moments-là? Réfléchissez un peu sur beaucoup de mots, et vous ne les adopterez pas. Cette chambre ornée a pris le nom de *cabinet* et ce nom lui est encore conservé par les gens de bon goût, tandis que les tapissiers, les femmes de chambre et les nouveaux initiés à la magnificence, ainsi que les hommes de livrée qui montrent les maisons royales, ne manquent jamais de désigner cette pièce sous le nom de *boudoir.* Je me moquerais de vous, mon fils, si vous vous serviez de ce mot. Pour vous, ma fille, je vous l'interdis net, dussiez-vous me citer des femmes très-respectables l'employant.

Ne dites ni un *louis d'or* ni un *napoléon d'or:* ces deux monnaies ont toujours été de ce métal. Si vous trouvez dans plusieurs historiens *écus d'or*, c'est qu'il y a eu des écus d'or et des écus d'argent.

De deux expressions qui vous semblent synonimiques choisissez celle que les gens communs n'emploient point. Ils ont retenu l'ancienne expression de *croisée*, qui provenait de ce que d'abord les châssis, formés de deux morceaux de bois, disposés en croix et de quatre vitres, fermaient les ouvertures par lesquelles le jour éclaire les maisons. *Fenêtre* convient mieux.

C'est sans doute par la même raison que l'on dit *pari* plutôt que *gageure*, et que l'on préfère le verbe *parier* au verbe *gager*.

On parle d'une façon très-vulgaire quand on dit: j'ai mangé *un fruit, un raisin:* c'est du fruit, du raisin qu'il faut dire. *Un fruit* ne se dit jamais; il faut spécifier: une pêche, une fraise, une poire, etc. Ne dites pas non plus: blanc *comme un lait, comme un satin;* mais comme du lait, comme du satin.

On m'a raconté qu'une discussion s'était élevée entre deux vieilles dames sur la manière dont on devait donner aux domestiques l'ordre d'éclairer le soir. Fallait-il dire: Apportez de la lumière? Ce n'était pas français, car la lumière ne se peut apporter, mais bien ce qui la produit. Fallait-il dire: Allumez les bougies? Mais Louis XIV disait: allumez les chandelles! et d'ailleurs à l'époque où ceci se discutait, des personnes du plus haut rang ne pouvaient brûler de bougie... La question demeura indécise. Vous n'aurez point à disputer à cet égard, car la mode des lampes a prévalu; mais si vous m'en croyez, vous direz bougie ou chandelle, selon que vous vous éclairerez avec de la cire ou du suif. Il est une recherche de langage aussi fâcheuse que la trivialité. Molière en a fait justice dans les *Femmes Savantes*, les *Précieuses ridicules*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, et en quelques autres de ses comédies.

C'est cette recherche, cette prétention, qui rend quelques provinciaux si insupportables. Il y a des villes où l'on ne

dit pas: asseyez-vous; mais: « voilà un fauteuil qui vous tend les bras. » Je vais me coucher, semblerait ignoble. On y substitue: « je vais me jeter dans les bras de Morphée. » Jamais, au piquet, on ne se contente de vous dire: vous êtez capot. On vous répète: « Vous emporterez une *capote*, c'est bon quand il pleut. » Seulement lorsque le temps est beau, votre adversaire ajoute: « Vous ne vous en servirez pas aujourd'hui. »

Il faut prendre garde à l'altération du sens des mots; dire que l'on va en société pour dire que l'on va dans le monde, ne peut s'entendre que lorsque l'on est convenu d'employer cette tournure. *En société*, s'entend de personnes unies par des relations d'intérêt. Les commerçants, les gens de lettres, les artistes se réunissent en sociétés particulières. Si vous dites: J'étais en société avec telles personnes, cela signifie que vous avez formé une intreprise quelconque avec ces personnes et que vous avez ensemble des relations d'affaires. Les hommes se sont réunis en société afin de s'entr'aider; et c'est ainsi qu'ils ont dompté les animaux et se sont presque rendus maîtres des éléments. Quand on parle de la société, on comprend tous les individus qui ne vivent point dans l'état sauvage, lequel n'est point l'état de nature, puisqu'il ne saurait développer les facultés de l'homme; mais souvent on donne moins d'extension à ce mot, et l'on appelle seulement société celle qui est formée par des gens bien élevés.

Aller dans le monde est l'expression conservée par les personnes de la vieille société française. A propos de façon de parler moderne, on fait écrire à Mme la marquise de Créqui, dans ses Mémoires: ceux qui disent la *bonne société*, ne sont pas de la bonne compagnie. Rien n'est plus juste, et les étrangers seuls font exception à cette règle.

Tout le monde finit par dire: *aller en soirée*, ce qui a si peu de sens, que l'on n'oserait dire *aller en matinée*, *aller en jour*, *en nuit*, quoique ce fut très-logique si l'on adopte *aller en soirée*.

Moins de personnes confondent mortifier avec fâcher; cependant vous entendrez dire quelquefois: vous avez pris la peine de venir chez moi... Je suis bien mortifié de ne

m'y être point trouvé. Mortifié signifiant *humilié*, on a été humilié d'être sorti, ce qui assurément ne peut arriver.

Défiez-vous d'un purisme peu éclairé: beaucoup de gens sachant que le verbe *rappeler* ne doit jamais être suivi de la particule *de*, ne manquent pas d'écrire: *Je me rappelle avoir été*, etc., tandis qu'il faut dire: je me rappelle d'avoir été, etc. La particule *de*, prohibée devant le substantif, pronom, est de rigueur devant l'infinitif *avoir*, comme on peut le remarquer dans les écrits des maîtres.

D'autres ne font point de distinction entre mortification et mystification, et vous disent tristement, en se plaignant de l'impolitesse ou de la dureté d'un homme en place, il m'a *mystifié*. Mystifier un homme, c'est se jouer de lui en le trompant, en abusant de sa simplicité pour lui faire croire quelque chose de très-ridicule. Il a été à la mode dans quelques sociétés de mystifier certains individus et d'en faire ainsi l'objet de la moquerie générale. Il n'y a que la personne mystifiée qui a le droit de décider si la mystification a été renfermée dans les bornes d'une plaisanterie de bon goût; elle seule prononce sur l'esprit, la grâce ou l'insolence du mystificateur.

J'espère que vous ne direz point: *en usez-vous*, pour prenez-vous du tabac? *J'y vas de suite*, pour j'y vais tout de suite? *Il a des écus*, pour il est riche? *Ses entours*, pour ceux qui l'entourent? *Traverser un pont* (ce qui veut dire le passer en travers), pour passer un pont? *Se détruire*, pour se tuer... Je vous ferai remarquer, à l'occasion de cette dernière expression, que beaucoup de gens disent *se suicider*, sans se soucier si ce verbe ne compose pas à lui tout seul le plus étrange des pléonasmes. Suicide est un substantif: l'homme qui commet un suicide est un suicide, il s'est tué lui-même; mais si vous dites: il *s'est suicidé*, vous ne parlerez avec justesse qu'autant que vous voudrez dire que cet homme s'est tué deux fois.

N'employez pas *vis-à-vis* au figuré; et ne dites pas: ses procédés vis-à-vis de moi, mais ses procédés envers moi. Une maison est vis-à-vis une autre maison; deux personnes sont assises vis-à-vis l'une de l'autre.

Ne faites point précéder *que* par *malgré*, n'écrivez ja-

mais *malgré que*, excepté toutefois dans la phrase : *malgré que j'en eusse*, *malgré qu'il en ait*, et les équivalents.

Ne dites point *sottises* pour *injures :* ces mots ne sauraient être synonymes: celui qui dit une *sottise* manque d'esprit, de tact ; il est sot dans ce moment, peut-être l'est-il toujours; mais il peut avoir beaucoup de bonnes qualités qui compensent cette imperfection : celui qui dit une *injure*, est colérique, grossier, mal élevé, et l'on doit fuir sa rencontre.

Une représentation théâtrale, si elle est d'un comique ignoble, s'appelle une *farce ;* et l'on peut dire que sur les places publiques polichinelle et arlequin font des *farces*, que ce sont des *farceurs ;* mais on ne doit point appeler *farces* des plaisanteries, des facéties et quelquefois des actions très-répréhensibles, telles que de s'endetter, de faire des scènes chez les restaurateurs et dans le cafés. On ne doit point dire d'un homme gai qu'il est *farce*, que c'est un *farceur ;* on ne doit pas le dire davantage d'un mauvais sujet.

N'appelez point une voiture un *équipage ;* ce dernier mot sous-entend plusieurs choses : on dit d'un militaire, d'un cheval, qu'il est *bien équipé*, c'est-à dire qu'il ne lui manque rien de toutes les choses qui constituent son *équipement*. On dit les *équipages* d'un général, d'une armée ; ce sont des voitures, des fourgons, des harnais, des coffres, etc. ; *carrosse* a vieilli, on ne l'emploie plus qu'en parlant d'un privilége attaché à la naissance: quand un homme prouvait sa noblesse par de vieux titres, il était présenté au roi, et montait dans les *carrosses* du roi. Pouvoir monter dans ces carrosses était un droit qui coûtait fort-cher aux gentilshommes; car il fallait que ceux qui le réclamaient fissent de grandes largesses aux valets de pied, etc. Par un caprice qui vous démontre combien il serait inutile de contredire l'usage, remarquez que si l'on dit maintenant voiture au lieu de *carrosse*, on n'en a pas moins conservé le nom de carrossiers à ceux qui construisent ces machines, et que l'on appelle *voituriers* les conducteurs des charrettes qui vont par les grands chemins.

On ne désigne pas un homme pauvre en disant: il est

peu fortuné, puisque fortuné signifie heureux, et que l'on peut éprouver les chagrins les plus cruels, tout en jouissant d'une immense fortune. La mort ou la honte d'un objet chéri plonge dans le désespoir et ne ruine pas. On n'est donc pas fortuné, parce que l'on possède une grande fortune; on n'est que riche.

En montant dans un omnibus, vous verrez quels sont les gens qui disent poliment à ceux qu'ils dérangent *excusez*, au lieu de: je vous demande pardon, et vous serez peu tentés de dire de même. Mais il n'est pas aussi facile de classer ceux qui disent: *je vous demande excuse*, au lieu de: je vous fais mes excuses; car on en rencontre partout. *Je vous demande excuse*, signifie: vous avez eu tort envers moi, et j'exige que vous vous en excusiez. Assurément ce n'est point ainsi que l'entendent les bonnes personnes qui vous adressent ces paroles après vous avoir fait attendre, vous avoir écrasé les pieds ou vous avoir fait déplacer. C'est: je vous demande pardon, qu'elles veulent dire. Sachez leur gré de l'intention; mais ne vous exprimez pas comme elles.

Ne dites point *bêta* pour *bête; douceurs*, *chatteries*, pour sucreries, friandises; *beau râtelier*, *belle denture*, pour belles dents; carré (repos sur un escalier), pour palier; *une bonne trotte*, pour une longue course; *fendant*, pour tranchant ou présomptueux; *machin* (qui n'existe pas), pour machine; *pas moins*, pour cependant ou néanmoins; *quoique ça*, pour malgré ça; *sûr*, pour aigre ou acide; *carreau*, pour vitre.

Pour dire qu'une chose est à la mode, ne dites pas: *c'est le bon genre;* ni, quand vous voulez blâmer une façon d'être: *cela est de mauvais genre. Genre* ne peut être synonyme ni de mode, ni de goût.

Ne dites point *éduquer* pour élever; *rester*, pour loger, demeurer; *embêter*, pour ennuyer; *endêver*, pour impatienter; *rouler carrosse*, pour aller en voiture; *craquer*, *blaguer*, pour mentir; *priser*, pour prendre du tabac; *bougonner*, pour gronder ou murmurer; *se soûler*, pour s'énivrer; *décesser* (qui n'existe pas), pour ne cesser; *baffrer*, pour manger avec avidité.

Ne dites pas davantage: *je le fais bisquer*, je le *fais rager*, pour je le contrarie, je l'impatiente ; je suis *éreinté*, pour je suis harassé, accablé de fatigue; *venez manger ma soupe*, pour venez dîner avec moi; *le jambes me rentrent dans le corps*, pour je suis très-las; *il fait des morales*, pour il donne des leçons de morale, il sermonne ; il *fait les cent coups*, pour il fait mille folies; *votre chaise est sur moi*, pour votre chaise est sur ma robe; *abordons la question*, pour parlons de telle chose.

Les gens du peuple ont retenu une expression des livres saints que ceux du monde n'emploient point: ils disent *femme enceinte*, les derniers disent *femme grosse*. On dit aujourd'hui: cette dame est dans un état intéressant.

Sous quelques rapports, les femmes, qui sont moins exposées à voir des gens de toute espèce que les hommes, ont des rapports obligés avec leurs domestiques, qui les induisent en erreur à chaque instant. J'ai appris à une femme de trente ans, aussi instruite que spirituelle, qu'on appelle *liteau* une petite raie rouge ou bleu, qui se voit à certaines serviettes, et qu'une espèce de poire portait le nom de Messir-Jean. Elle avait dit toute sa vie des serviettes à *linteau* et des poires de *demi-sergent*, parce qu'elle n'avait parlé de linge qu'avec ses femmes, et de fruit qu'avec son cuisinier ou son jardinier, et qu'en lisant elle n'avait donné aucune attention à l'orthographe de ces mots. Je ne vois nul moyen de ne pas se tromper à propos de choses de ce genre, si ce n'est l'habitude de consulter fréquemment un dictionnaire, surtout quand on entend un mot pour la première fois, et qu'il est dit par une personne que l'on peut présumer ignorante.

A Paris, il y a un temps de vogue non seulement pour les coupes d'habits, mais pour les façons de dire. Ces locutions sont comme des médailles qui portent leur date. Quand elles sont de mode, on les emploie à fatiguer, à tort et à travers, à tout propos et sans propos.

Une femme. Parle-t-elle d'un chapeau de paille d'Italie, d'une guimpe de dentelle, elle dira: « *c'est un amour* que cette quimpe, *c'est-à-dire* que je n'ai jamais rien vu de mieux. »

Le milieu dans lequel nous vivons déteint sur nous. Les négociants, les banquiers, quoiqu'ils fassent, s'ils ont un renseignement à vous dire, vous le donneront toujours un peu pour *votre gouverne.*

Le monde prétentieux et commun de la société parisienne a des locutions caractéristiques. Une bourgeoise, veut-elle exprimer son admiration pour un chanteur, dit : *il est délirant ;* son fils est un *moutard. Tarabiscoter ! rococo ! renversant, mirobolant* ont eu leur vogue qui, passant des petits feuilletons dans le petit monde, se sont aplatis en s'usant.

Chaque cycle de notre civilisation turbulente, depuis 92, se distingue par une phraséologie caractéristique. — Après le 9 thermidor, c'est le dévergondage et une sorte de férocité gaie: on sortait des griffes de l'hyène révolutionnaire. Il y avait des *bals à la victime !* — Le Directoire eut un langage affadi, éventé. — L'Empire, trop agité malgré son vif éclat, fut un mélange de recherches prétentieuses et d'imitation stérile; on voyait poindre l'ignorance du parvenu mêlée à la brusquerie du soldat ; plus durable, cette époque eut infailliblement imprimé au langage son caractère grandiose. — Sous la Restauration, le grand seigneur revenait à la mode. — Pendant le règne de Louis Philippe, c'est l'argot qui surgit ; l'époque tout entière se reflète dans les *Mémoires de Vidocq* et les *Mystères de Paris.* L'admission de l'argot dans la conversation est le signalement par lequel nos petits neveux reconnaîtront ce règne.

La cause principale à laquelle la conversation des grands seigneurs d'autrefois était redevable de son élégance et de sa distinction, c'est qu'ils vivaient dans une sphère inaccessible aux misères, aux bassesses de la plupart des conditions. — Il en est de même de la bonne compagnie anglaise d'aujourd'hui. — Rien de pauvre sous les yeux, rien de laid, rien de rabougri. Au contraire, tout autour d'eux respire le luxe, l'opulence; l'art resplendit partout; on a soin d'éloigner ce qui peut blesser les sens. D'où il suit que, les sens n'étant jamais affectés désagréablement, l'esprit n'est jamais obsédé par des impressions pénibles ou par de mauvaises images, et la conversation

reflète la transparence et la délicieuse pureté de l'atmosphère qui les enveloppe.

Le grand monde ne parlait ni comme un avocat, ni comme un prédicateur, ni comme un financier. Il parlait comme Madame de Sévigné, qui écrivait mieux que la plupart des seigneurs, mais qui ne causait pas avec plus d'agrément.

Les lieux sont pour beaucoup dans les idées qui viennent aux gens, même dans le son de leur voix.

Il n'y a pas de pays où l'on fasse un abus plus ridicule qu'en France du mot *Monsieur* et du mot *Madame*. Les bourgeois croient donner une importance, une valeur excessive à leur langage à l'aide de ces deux mots : *Monsieur*, *Madame !* bien encadrés, mis au début ou à la fin d'une phrase, c'est de la dignité, du savoir-vivre, de la grâce, que sais-je ?... *Madame* veut-elle ?... Comment donc, *Madame !* — Assurément, *Madame*. — Mais, *Madame*, je vous en prie. — C'est singulier, *Madame*, comme...

Les mots usités dans les ateliers, dans les coulisses, les mots d'argot sont ignobles ; ils détruisent la tenue du langage ; ils font dans la conversation l'effet d'une taie sur l'œil ! La conversation élégante n'exige rigoureusement l'emploi des mots techniques que pour ceux qui ont trait à la *guerre*, au *turf* et à la *chasse*. La chasse surtout. — Quand on se pique de bien parler, on ne saurait impunément dire le poil d'un cerf pour son *pelage*, les cornes pour le *bois*. On n'envoie jamais un loup à la pâture, mais au *carnage*. Un renard ne se prend pas au piége, mais dans un *traquenard*. La peau, le nez, les oreilles, la queue, la tête et les pieds du sanglier se traduisent par les *parois*, le *boutoir*, les *écoutes*, la *vrille*, la *hure* et les *traces !*

Il ne faut quelquefois qu'un événement sans importance, une anecdote, une épigramme, une scène ou un couplet de vaudeville, pour rendre ridicule un mot qui était employé quelques jours avant.

Ainsi, le mot trivial *empoigner* sonnait fort mal lors de l'arrestation du Manuel, à la chambre des députés, sous la Restauration.

Quel est le mari qui osera appeler se femme *ma poule*

depuis qu'un plaisant y a ajouté *mouillée!* Quant aux expressions: *mon bijou*, *ma biche*, *mon cœur*, *mon amour*, *mon ange*, ne peuvent, être employées que dans la plus grande intimité. *Ma mignonne*, *mon chou*, sont restés chez les héritiers du Bourgeois Gentilhomme; *ange*, tout court, a été essayé par Victor Hugo, dans Hernani.

On ne doit pas désigner sa fiancée par *ma future*, tant que le contrat de mariage n'est pas signé; on doit l'appeler par son nom. N'appelez pas un officier supérieur *général;* cette expression sent trop la familiarité, il vaut mieux dire monsieur le général. Toutefois les militaires disent *mon général*, *mon capitaine*, etc.

On dit à des amis intimes: *mon ami*, *mon bon ami*, *mon cher ami; mon cher* est de mauvais goût; *cher* est d'une niaise afféterie; *camarade*, *mon camarade*, *mon brave*, *mon vieux*, sentent le corps de garde. Dire à une vieille dame *ma vieille amie*, s'il n'y a pas très longtemps qu'on la connaît, c'est être un mal-appris.

Quand on entre pour la première fois dans un salon, on dit à la maîtresse: *Madame la Baronne*, *Madame la Marquise*, *Madame la Duchesse* (si elle a un de ces titres), j'ai l'honneur de vous saluer; si l'on y retourne souvent, il s'établit une certaine familiarité de bon ton qui permet de dire: bonjour, *Madame*. Parlerait-on à une reine, à une princesse, il est convenable de ne pas toujours répéter son titre. Mais on ne dira pas: bonjour *Baronne*, *Marquise;* on passerait pour un sot du commencement du XVIII siècle.

Quelque noble que l'on soit, quelque haute position que l'on ait, il est peu convenable de dire le *comte mon cousin*, *la duchesse ma sœur*, *mon père le baron*, *mon fils le préfet*, *mon oncle le sénateur.*

En parlant de ses parents, on ne dit plus: *monsieur mon père*, *madame ma mère;* cette locution, intronisée en France par Marie de Médicis, n'est plus tolérable; mais elle est très polie en parlant des autres: *monsieur votre père*, *madame votre mère.*

Les mots *oui* et *non* doivent toujours être suivis de monsieur, madame, ou mademoiselle.

La langue française n'admet pas ces locutions: monsieur l'avocat tel, monsieur le professeur tel, mais bien monsieur tel, avocat; monsieur tel, professeur.

Les pronoms *il*, *elle*, *lui* sont très malhonnêtes quand on cite une personne présente. On ne dit donc pas: *je lui ai dit*, *elle m'a dit;* mais: j'ai dit à monsieur, madame m'a dit.

Quand on n'a pas entendu une question, on ne répond pas *hein;* mais: je vous demande pardon, je n'ai pas entendu, vous plairait-il de recommencer votre question? On ne dit pas non plus: *plait-il?*

Si quelqu'un nous heurte, ou nous marche sur le pied, il nous demandera pardon et nous dira: *oh! Mon Dieu, je vous ai fait mal, Monsieur;* ne répondons pas: *ce n'est rien, au contraire;* mais, nous devons l'excuser avec politesse.

Il n'est pas toujours indifférent que *Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.* C'est ainsi qu'un Allemand, croyant que *cochon* était synonyme de *sanglier*, et que l'adjectif *sacré* pouvait se placer indifféremment avant ou après le substantif, disait, en parlant d'une tragédie de Méléagre, que le sujet de cette pièce était la mort d'un *sacré cochon.*

Un banquier de Londres, anglais de naissance, et français d'origine, entra un jour dans une colère épouvantable, par suite d'un pareil quiproquo. Il donnait à dîner à plusieurs émigrés. La conversation tomba sur un des plus importants révolutionnaires. On n'en faisait pas l'éloge; c'était à qui lui trouverait un vice. Un abbé lui reprochait surtout d'être intéressé et avare. « C'est un ladre, disait-il, un *fesse-mathieu.* » Tout à coup la dame de la maison rougit et sort de table, son mari la suit précipitamment et laisse la société aussi étonnée qu'affligée de l'effet de la discussion. Au bout d'un quart d'heure, ce brave homme étant revenu, l'abbé s'empresse de s'excuser. « J'ignorais, lui dit-il, que vous et madame prissiez un intérêt si vif à ce personnage. Pardonnez-moi d'en avoir dit si mal à propos ce que tout le monde en pense. — Non, monsieur, reprit l'amphitryon, encore tout bouffi de

colère, non, je ne pourrai jamais vous pardonner d'avoir prononcé devant ma femme le mot dont vous vous êtes servi. Prononce-t-on un pareil mot devant une femme honnête ? Un abbé, encore ? — Eh ! de quel mot, reprit l'abbé, me suis-je donc servi ? — De quel mot ? n'avez vous pas dit fesse-mathieu ? » C'était, en effet, la première partie de ce mot, dont ni monsieur ni madame ne connaissaient la signification, qui les avait si horriblement choqués. On n'eut pas peu de peine à leur persuader qu'elle ne pouvait, ainsi qu'ils le prétendaient, être suppléée par le mot *derrière*.

Un prince napolitain aimait passionnément deux choses au monde : son ami et les artichauts à la *barigoule*. On appelle ainsi, des artichauts cuits à l'huile. D'après cela, *huile* et *barigoule* étaient des synonymes dans la tête de ce bon prince. Comme il voyageait avec son ami dans les contrées méridionales de son pays, le mauvais temps l'ayant contraint à s'arrêter dans un village, il choisit, faute d'auberge, la maison la plus apparente du lieu pour y passer la nuit. C'était une manufacture. La chambre où on les logea était au-dessus d'un atelier où l'on faisait bouillir de l'huile dans d'énormes chaudières, nous ne savons pour quel usage. Les deux voyageurs y entrent à peine que le plancher s'écroule sous les pas de l'ami du prince. Ce malheureux tombe dans l'huile, où, moins heureux que Saint-Jean l'Évangéliste, il expire à l'instant même. Le prince fut long-temps inconsolable de cette perte ; il n'en parlait pas sans pleurer, et pourtant ne pouvait-on l'en entendre parler sans rire, quand, pour expliquer l'accident qui l'avait privé de son favori, il disait avec un profond soupir : « *Il est mort à la barigoule !* »

Sans doute, il est bien difficile qu'on ne finisse pas par apprendre la langue d'un peuple, au milieu duquel on a longtemps séjourné ; mais est-il donné à tous les peuples de parler également bien la nôtre ? Il est tels Russes et tels Suédois qu'on prendrait, à la pureté de leur langage et de leur accent, pour des enfants de Paris. Mais pourrait-on s'y méprendre, quand on entend parler un Prussien ou un Anglais ? Comme ils écorchent le français ! Quel

plaisir le Parisien ne prend-il pas à leur baragouinage? Combien n'a-t-il pas ri de milord Rostbeef demandant, chez le restaurateur, un *idem à la poulette*, et de milady Kroc-Merotte faisant louer à l'opéra une *loge rotie?* Il ne rirait pas moins s'il connaissait la lettre que le hasard a fait tomber entre nos mains, dit M. Bescherelle aîné. Quoique tous les mots qui la composent soient français, il est impossible d'imaginer quelque chose de moins français, que ce galimatias, qui serait inintelligible, si nous ne prenions pas le soin d'indiquer la signification que l'auteur a prêtée aux mots dont il se sert. Cette traduction de son français dans le nôtre nous a donné plus de peine que s'il avait fallu le traduire de sa propre langue...

« Comme j'ai juré à moi de toujours parler le français, « tant que je ne saurais point cette *langage* (langue), ne « trouvez pas *méchant* (mauvais), mon cher ami, que je « m'en serve pour vous écrire ce qui m'est arrivé en route... « J'ai *percé* (traversé) d'abord la Belgique, où j'ai trouvé « les chemins un peu *despotes* (tyrans). En débarquant « j'y ai eu un *dissemblable* (différend) avec les employés des « impôts *tortueux* (indirects). Mais ce n'est rien en com- « paraison de ce qui m'est arrivé en entrant en France. « A propos de quelques *tomes* (livres) de tabac, les *souris* « *de cave* (les rats de cave) (1) ne m'ont-ils pas mis au « *noyau* (à l'amende)? Il a bien fallu en passer par là, « après avoir croqué le *petit garçon* (le marmot) pendant « trois heures. Comme c'est un malheur *sans lavement* (sans « remède), j'en suis déjà tout consolé. Et puis ce n'est « pas à ces pauvres *démons* (diables) qu'il faut s'en pren- « dre, mais aux ministres, dont ils sont les *ustensiles* (les « instruments), comme le disait un de ces *plaisants-là* (de « ces drôles-là), qui avait l'*idiome* (la langue) assez bien « pendu. Il ne nous est rien *abordé* (arrivé) depuis Va- « lenciennes jusqu'à Paris, si ce n'est qu'en sortant d'une « *poitrine* (gorge) de montagne, un troupeau de *bouillis* « (bœufs) a effrayé nos chevaux, qui ont pris le *défunt* « (mors) aux dents. Me voilà à Paris. Il n'est pas si grand

(1) Les employés des contributions indirectes.

« que London, mais le peuple y est *plus meilleur* que « chez nous. Je me *satisfais* (plais) là *beaucoup fort*. Le « matin je cours les rues. J'ai déjà vu le Luxembourg, « le Louvre, les tours de Notre-Dame, les Tuileries et au- « tres *tombeaux* (monuments). A cinq heures, je vais à la « *restauration* (au restaurant), taverne où l'on trouve « tout à prix fixe. On mange et on boit là d'une façon « très-confortable, et l'on y est servi par des *célibataires* « (garçons) très-intelligents. Le soir, je vais au spectacle. « Mais de tous les théâtres, celui que j'aime le plus, c'est « les *diversités* (variétés). Il y a là un acteur qui, à lui « seul, vaut tous nos farceurs de Covent-Garden et de « Drury-Lane. Il est encore plus *coquin* (drôle). On ne « peut le regarder sans rire. J'irai demain visiter les hos- « pices. Les malades y sont mieux soignés qu'ailleurs, et « cela vient, à ce qu'on dit, de ce qu'ils ont pour *pa-* « *trouilles* (gardes) ces femmes qu'on appelle *sœurs ivres* « (sœurs grises). J'ai eu beaucoup de plaisir au *dévoie-* « *ment* (à la foire) de Saint-Cloud. Mais j'en avais eu « *bien beaucoup plus fort* à Versailles, quand on a fait « jouer les *ossements* (les eaux) tout exprès pour divertir « sa grâce lord Wellington, ce qui est *très-flattant* (flat- « teur) pour les Anglais... Mon plaisir aurait été plus « grand encore, si je n'avais eu une grande *tristesse* (dou- « leur) au pied, par la faute d'un damné cordonnier qui « m'avait fait des bottes trop *équitables* (trop justes).

« Adieu, mon cher ami, *j'attends* (j'espère) que vous « serez étonné de mes *avancements* (progrès) dans le fran- « çais, quand vous saurez que je l'ai *enseigné* (appris) « *tout solitaire* (seul), sans ouvrir une seule fois le dic- « tionnaire ou la *grand'maman* (la grammaire).

« Votre ami S. B.** »

Y a-t-il rien de moins français que cette lettre, et pourtant y a-t-il dans cette lettre un mot qui ne soit pas français? Mais que les étrangers nous pardonnent ces observations, et, s'ils veulent rire à leur tour, qu'ils nous attendent au moment où nous parlerons leur langue.

La modestie anglaise, vierge très-capricieuse, a proscrit

de la langue certains mots que nous prononçons, nous autres, sans rougir, dans la meilleure société. Par exemple, la *culotte*, de l'autre côté du détroit, s'appelle *l'inexprimable* ou le *vêtement nécessaire*. On donne également le titre de *vase nécessaire* à l'urne de porcelaine que l'on trouve ordinairement dans un petit cabinet attenant au salon et où l'on va satisfaire ce besoin qui coûte tant de périphrases pour être exprimé décemment. Les gens du peuple, chez nous, disent une femme *enceinte*; ceux du monde disent une femme *grosse*. Les Anglais, plus susceptibles, ne disent ni l'un ni l'autre. Ils disent, en parlant de leur reine, qu'elle se trouve dans une *position* intéressante.

Il y a une foule de mots, de locutions, de tournures, de mots favoris, de mots parasites dont on sème la conversation qu'on ne saurait trop éviter.

Il faut vous dire...; à propos, je vous dirai...; au reste apprenez que...; ce n'est pas pour dire...; les menteurs ont pour expression habituelle: *vous pouvez m'en croire, c'est la vérite;* les bavards: *en un mot, pour en finir;* les orgueilleux: *sans me vanter*, etc. Et ces expressions triviales: *se mettre dans le cas : par-dessus le marché; ce n'est pas l'embarras; au bout du compte.* Et ces façons ridicules, au théâtre: *c'est mauvais! c'est détestable! c'est admirable! c'est sublime! rococo! absurde! perruque!* et autres gentillesses de ce genre qui ne prouvent que beaucoup d'ignorance et de fatuité.

Le mot *démenti* ne se trouve point dans le dictionnaire de la bienséance; lorsqu'on est forcé de nier l'assertion de quelqu'un, on doit employer les formules d'excuses les plus convenables, telles que celles-ci: *si, je puis me tromper, je me trompe sans doute, mais... veuillez excuser mon erreur, mais il me semble que... mille pardons, mais je croyais*, etc. Les gens qui pensent atténuer une dénégation pour quelques mots de doute sont des mal-appris. *Si ce que vous avancez est vrai*, disent-ils; *si ce que madame annonce est positif*, etc. Avec ces belles formules-là, ils croient obéir à la politesse, et ils ne sont que malhonnêtes avec affectation. On ne peut donner un démenti plus

désobligeant. Pourquoi ne pas s'exprimer ainsi: *d'après ce que vous dites, je crois que...* Dans la conversation, bien des personnes disent: *cet homme m'en impose*, voulant dire m'impose du respect, de la crainte ou de la vénération. C'est une faute; *en imposer* signifie tromper et renferme une idée de mensonge; il faut donc dire: *cet homme respectable m'impose*, etc., *ce vilain menteur m'en impose.*

Il ne faut pas dire, en parlant d'un ouvrage littéraire: il est mal *rédigé*, mais, il est mal *écrit.* La rédaction n'est pas le style; rédiger, c'est mettre par écrit, en bon ordre, d'une manière claire et convenable, des lois, des règlemens, des décisions, des résolutions prises dans une assemblée, les matériaux d'un ouvrage, ou les idées fournies en commun pour quelque écrit que ce soit. C'est encore réduire en peu de paroles un discours, un écrit, un ouvrage fort étendu, en conservant l'essentiel.

Il y a un temps du verbe dont on ne devrait pas tant multiplier l'emploi dans le commun discours; c'est l'imparfait du conditionnel. A quoi servent, je vous prie, si non à fatiguer l'oreille et la conscience, ces perpétuels: *j'aurais dû prévoir*, *vous auriez dû faire*, etc.? Les esprits fermes ne s'accommodent guère de ces conjugaisons de regrets inutiles.

Les gens soigneux de leur conversation évitent aussi, comme fautes de français, des locutions qui, certainement, ne méritent point ce titre, mais qui nuisent à la clarté, à l'élégance, à l'harmonie du discours. Ainsi, ils s'abstiennent de ces alliances de mots qui, mettant aux prises le sens et la prononciation, ne sont claires que dans le langage écrit, comme je *suis pauvre, mais contente*, que l'on peut confondre si facilement avec je suis pauvre, mécontente.

Ils se gardent bien d'accumuler avec profusion les synonymes, les épithètes, ou du moins d'oublier, à l'égard de ces dernières, les lois de la progression. Ils tâchent de remplacer les subjonctifs et les imparfaits du subjonctif en *asse*, ou en *isse*, dont l'oreille est importunée; de ne point trop multiplier les adverbes qui chargent ou allanguissent les discours; ils font grande attention aux exigences euphoniques, et, pour cela, ils évitent de faire se heur-

ter des sons semblables comme *au haut d'un arbre*, *on entend en ce lieu*, etc. Enfin, ils craignent de répéter des mots pareils, même d'acception différente, tels que *à présent on offre un présent*, *cela fait bien du bien*, etc.

Ces causeurs scrupuleux et privilégiés s'attachent surtout à ne point fournir, par des rencontres fortuites de mots, de mauvaises pointes aux facteurs de calembours, comme un *beau dais*, un *bon don*.

On n'a pas oublié le fameux *dont il a s'agi* que le maréchal Bugeaud lança un jour du haut de la tribune ; toutes les banquettes en frémirent ! Et M. Guizot, quand il lâcha ses *Codes pênaux*, qui fut le plus pénaud de lui ou de l'assemblée ? Et M. le maréchal Soult... en voilà un fameux *cuirassier*. Un jour, à la chambre des députés, on avait vivement critiqué un de ses actes. « Vous voudriez que je *réponde...* dit-il ». Aussitôt un cri général part de la gauche « *isse*, M. le Ministre, isse ! »

Ceci nous remet aussi en mémoire le vers de Victor Hugo :

Et je sors de la vie comme un vieillard en sort.

Vers accueilli du parterre par une explosion : *vieil hareng saur !*

Les gens du peuple, surtout à Paris, défigurent à plaisir les mots de la langue. Et pourtant une langue que tous les étrangers, depuis Londres jusqu'à St-Pétersbourg, se font un honneur de parler et d'écrire correctement, ne devrait pas être négligée par les nationaux. Il est humiliant de penser qu'il y a tel Russe ou tel Allemand qui serait en état de donner des leçons de français à tel ou tel français.

SIMILITUDES, EMBLÈMES, COMPARAISONS

Marmontel a dit: Plus l'objet de l'emblème sera noble, plus il donnera d'élévation et de grandeur à la pensée. Ces similitudes toutes faites, qui sont si communes dans la conversation, font éviter l'inconvénient de rester suspendu sur la moitié d'une similitude ou de l'achever par un : *comme tout*, *comme chose*, ce qui est de la dernière platitude. Voici les principales:

Fort comme un lion, un bœuf, un Turc; Prudent comme un serpent; Riche comme Crésus, comme un Nabab; Avare comme Harpagon; Adroit comme un singe; Effronté comme un page; Soûl, ivre comme un Polonais, une grive; Tranquille comme Baptiste; Maigre comme un rat d'église, un hareng saur, un cure-dent, un clou; Léger comme une plume, comme le souffle; Fragile comme le verre, comme la vertu; Belle comme une fée; Laid comme une chenille, les sept péchés mortels; Sourd comme un pot; Faux comme un jeton; Sot comme un panier; Gai comme un pinson; Doux comme un mouton; Têtu comme un mulet; Douillet comme une petite maîtresse; Frais comme la rose; Blanc comme le lait, le satin; Rusé comme un renard; Fidèle comme un chien; Prompt comme l'éclair, la foudre; Réglé comme un papier de musique; Souple comme un gant; Calin, comme un chat; Rond comme une boule ou comme l'O de Giotto; Propre comme un lapin; Agile comme un écureuil; Étourdi comme un hanneton; Gras comme un moine, un chanoine; Muet comme un poisson ; Droit comme un i; Jaloux comme un tigre; Nu comme un ver; Trivial comme une borne; Secret comme le tonnerre (par ironie); Uni comme une glace; Rare comme les beaux jours; Malheureux comme les pierres; Rapide comme l'éclair; Inexorable comme la loi; Solennel comme un tombeau; Dur comme le fer; Sérieux comme un augure ; Mystérieux comme

un sphinx; Tendre comme la rosée; Cassant comme le verre; Trempé comme une soupe; Mouillé comme un canard; Sec comme une momie; Amer comme du fiel, chicotin; Pâle comme la mort; Plus pâle qu'un rentier à l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier (Boileau); Un foudre de guerre, d'éloquence; Un Argus de vigilance ou avoir des yeux d'Argus; Un tartufe d'hypocrisie; Un Caton d'austérité; Vainqueur de Pharsale (César); Rouler de l'or comme le Pactole; Être connu comme le loup blanc; Manger comme un ogre, comme quatre; Dormir comme un bienheureux, un loir, un sabot, une marmotte; Avoir un regard perçant ou des yeux de lynx; Boire et jurer comme un charretier, un portefaix; Menteur comme une épitaphe, un arracheur de dents; Avoir une patience de bénédictin, d'ange, comme Job; Avoir de l'esprit comme Satan; Pousser comme un champignon; Ruser comme un lièvre; Frapper comme un sourd; Être chargé comme un mulet; Bondir comme un chevreau; Courir comme un lièvre; La vie de l'homme passe comme un songe; La gent trotte menue (les souris); Marcher comme une tortue; Ne voir pas plus clair qu'une taupe; S'élancer comme un lion; Traître comme Judas, un chat; Aller plus vite que le vent; Tourner comme une girouette; Joli comme un amour, un ange (et non comme un cœur); Juste comme l'or; Travailler comme un cheval, un nègre, un forçat; Noir comme un corbeau; Pauvre comme Job; Jaune comme un coing, du safran; Chagrin comme une âme en peine; Rouge comme un coq, un chérubin, une écrevisse; Heureux comme un roi (quand il l'est); Vieux comme Mathusalem; Bouché comme un pot; Sot comme une huître, une cruche; Clair comme le jour; Mauvais comme la gale; Sage comme Salomon; Fier comme un paon, Artaban; Avoir une tête de linotte (léger); Se ressembler comme deux gouttes d'eau; Ignorant comme un âne; Lourd comme du plomb; Plein comme un œuf; Noir, malin comme le Diable; Bon comme le Diable (méchant); Blanc comme le Diable (noir); Avaler des couleuvres (supporter des peines, essuyer des chagrins); Voilà le fond du sac (l'explication de tout); Mettre la charrue devant les bœufs (commencer

par la fin et finir par le commencement); N'avoir que la cape et l'épée (n'avoir pas de fortune); Aller mal comme un bac dont la corde est rompue; Le navire du désert est le chameau; Gueux comme un rat d'église; Froid comme la glace; Ferme comme un roc; Honteux et confus comme un renard qu'une poule aurait pris; Parler comme un livre; Bon comme du pain; Gros comme le bras, un bœuf; Pédant comme un maître d'école; Marcher à pas comptés comme un recteur suivi des quatre facultés; Avoir l'œil perçant comme l'aigle; Le combat finit faute de combattants; Cela paraît comme le nez au milieu du visage; Perdre la carte; Séparer l'ivraie d'avec le bon grain; Savoir un chose comme son pater; Éviter quelqu'un comme une brebis galeuse; Valoir son pesant d'or; Usé jusqu'à la corde; Être crotté comme un barbet; Sale comme un peigne; Précieux comme la prunelle des yeux; Ne pas voir plus loin que le bout de son nez; Cela va comme sur des roulettes; Être bien comme le poisson dans l'eau; Penaud comme un fondeur de cloches; Traiter mal comme un nègre; Larron comme une pie; Sérieux comme un âne qu'on étrille; Triste comme un bonnet de nuit; Rire comme un fou; Crier comme si on l'écorchait; Long comme une jour sans pain ou un jour de pluie; Bête comme une oie, un dindon, à manger du foin; Avoir de l'esprit jusqu'au bout des ongles; Un friand morceau, un morceau de roi; Être habillé comme un fagot, être mal fagotée; Peureux comme un lièvre; Brave comme son épée; Hardi comme un lion; Enflé comme un ballon; Glorieux comme un paon; Grossier comme du pain d'orge; Gracieux comme la porte d'une prison (par ironie); Haïr comme la peste; S'emporter comme une soupe au lait; Aigre comme du verjus; Colère comme un dindon; Vif comme la poudre; Méchant comme la gale, la grêle; Jurer comme un possédé, un païen; Innocent comme un enfant qui vient de naître; Grave comme un procureur au châtelet; Des yeux brillants comme des escarboucles; Content comme un pape.

ADIEU

Adieu est un de ces mots heureux inventés par le cœur. Je vous quitte, je vous recommande à Dieu. Mais il veut dire aussi : il faut nous éloigner, et peut-être nous ne nous reverrons plus. Aussi, cette parole, quoique bonne et consolante, est toujours une parole de tristesse, ainsi que le dit admirablement Lamartine :

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour :
Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
Mot que l'éternité doit effacer un jour !
Adieu !..... je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie
Quand l'homme dit retour ! et que Dieu dit : jamais !

On dit tous les jours : *adieu*, ou *au revoir* (et non pas à revoir). On ne peut mieux exprimer à un ami l'esprit et le désir de le revoir qu'en le plaçant, toutes les fois qu'on le quitte, sous la protection de Dieu.

Alexandre Manzoni a dit : « *I proverbi sono la sapienza del genere umano.* »

Terminons par cette sentence de Salomon : « Le sage aime à rechercher le sens mystérieux des proverbes. »

C'est ce que nous avons essayé de faire.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

B

C

D

E

F

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

